

Landesbibliothek Oldenburg

Digitalisierung von Drucken

La Logique, Ou Systeme De Reflexions

Qui peuvent contribuer à la netteté & à l'étendue de nos Connoissances

Crousaz, Jean-Pierre de

Lausanne, 1741

urn:nbn:de:gbv:45:1-9142

LA
LOGIQUE,
OU
SYSTEME
DE
REFLEXIONS,

Qui peuvent contribuer à la netteté & à
l'étendue de nos Connoissances.

PAR MR. DE CROUSAZ,

*Membre des Académies Royales des Sciences
de PARIS & de BOURDEAUX.*

QUATRIEME EDITION,

*Revue, considérablement augmentée, & divisée
en SIX VOLUMES.*

Vicit Amor Patriæ,
Atque ei cessit Gloriæ ambitiosa cūpido.

TOME SECOND.



A LAUSANNE & à GENEVE,

Chez MARC-MICH. BOUSQUET & Comp.

M D C C X L I.



L A
F O C I O
O U
S Y S T E M E
D E

LES
Qui peuvent contribuer à la netteté & à
l'étendue de nos connoissances.

DE
Les Sciences des Mathématiques & de la Médecine
de PARIS & de BOURDEAUX.

QUATRIÈME ÉDITION.
Paris, chez les Citoyens, au Salon de la Liberté, & chez
les Citoyens de Bordeaux.

Paris, chez les Citoyens, au Salon de la Liberté, & chez
les Citoyens de Bordeaux.

T O M E S E C O N D.

LES

A LAUSANNE & GENÈVE.
Chez les Citoyens de Lausanne & de Genève.

M D C C L I





L A

LOGIQUE

Suite de la Première Partie.



CHAPITRE IX.

Des Inclinations & des Passions en général, & de l'Admiration en particulier.

I.  L'n'y a peut-être point de sujet qui appartient ne plus à la Logique que celui-ci, & qu'il soit plus nécessaire d'y

Nécessité d'en parler dans la Logique.

expliquer. Dès que la Raïson ne gouverne pas les Passions, elles la bouleversent ; on ne pense plus que conformément à leurs intérêts. Les objets ne paroissent plus que sous les couleurs qu'elles y répandent, on les voit

Tome II.

A

toû-



toujours tels que la passion veut qu'ils
 soient. Ce sont des chevaux qui nous
 emportent, & les routes où ils nous
 entraînent paroissent toujours les meil-
 leures. Les Passions ressemblent au
 vent qui pousse le Vaisseau, & la
 Raison au Pilote qui dirige l'action des
 Vents. En vain l'Esprit s'est rempli
 de toutes les autres règles, il ne fait
 point s'en servir, & dès que la passion
 s'en est emparée, il les perd toutes
 de vuë : Il y a longtems qu'on s'est
 apperçû de leurs illusions. *Tandiu of-
 ficiorum mali Judices, quandiu illa de-
 pravat spes & metus, & vitiorum iner-
 tissimum voluptas.* C'est la remarque
 de Seneque (de Benef. Lib. IV.) *Nous
 jugeons toujours mal de nos Devoirs,* il
 auroit pû dire en général de toutes
 choses, *pendant que l'esperance, la crain-
 te, ou l'attachement aux plaisirs nous
 fait donner dans des travers.* On voit
 des gens d'un esprit naturellement
 juste, pénétrant, & de plus, cultivé
 par l'étude, prendre des partis si dé-
 raisonnables, dès qu'une passion les
 surprend, & les appuyer de prétex-
 tes si frivoles, qu'on ne les reconnoit
 plus. On en voit d'autres, qui, avec
 moins de secours, ne manquent jamais
 de

PART. I. SECT. I. CH. IX. §

de voir ce qu'il faut penser & ce qu'il faut faire, dans tous les cas sur lesquels ils ont à prononcer, parce qu'une inclination dominante pour la Vérité, pour l'Équité, pour leur devoir, prévient tout ce qui pourroit détourner leur attention & lui empêcher de se saisir du vrai, du juste, & de l'utile.

J'avoué que la probité est souvent accompagnée de présomption & d'obstination, dans les petits génies, & que des gens de ce caractère décident hardiment, & condamnent avec trop de précipitation & trop de hauteur, ce qui leur déplaît, & qui souvent est trop indifférent pour mériter de leur déplaire. Mais quand un homme est homme de bien à tous égards, quand avec ses autres vertus il a de la grandeur d'ame, & quelque étendue de lumière, il renferme chez lui de grands secours contre l'erreur; les préventions lui paroissent une petitesse méprisable; il compte pour rien la peine de se rendre attentif; il ne se laisse point surprendre au plaisir de se voir applaudi par la multitude ignorante, & le gout de la vertu solide, dans lequel il s'est affermi, l'empêche de



compter parmi les devoirs de l'homme, des actions indifferentes. Il est étonnant qu'on se soit avisé si tard de parler dans la Logique d'une matière qui lui appartient si essentiellement. On s'expose toujours quand on innove, & peut-être n'aurois-je pas eu le courage de publier ce que j'écris, si l'exemple du célèbre Pere Malebranche ne m'avoit autorisé.

Ce que
l'on en-
tend par
Inclina-
tion.

II. Un exemple suffira pour faire sentir la différence que je mets entre *Inclination & Passion*. Un homme sage regarde les richesses comme des moyens propres à se procurer à soi-même & aux autres, divers avantages solides, pour l'Eprit, aussi-bien que pour le Corps. Dans cette vûe il les estime; aussi ne négligera-t-il point les occasions légitimes d'en acquérir, il fera même attentif à profiter de ces occasions, & les verra naître avec joie; il se plaira encore à conserver ce qu'il aura acquis, il ne l'employera qu'à propos, & il en évitera la dissipation. Etre dans cette disposition, c'est avoir de l'*inclination* pour les Richesses; quand on a de l'*inclination* pour un objet, on l'estime, on s'y porte avec plaisir & avec quelque empressement; mais on

y

y pense *sans trouble*, on le cherche sans inquiétude, on y travaille sans allarmes, on le perd sans amertume.

III. Il n'en est pas de même lors que la *Passion* s'y joint; les *idées* sont plus *vives*, les *sentimens* plus *profonds*, les *émotions* plus *fréquentes* & plus fortes, les desirs plus impetueux, & on est beaucoup moins maître de ses joies & de ses chagrins; plus emporté dans le succès, plus accablé dans la disgrâce, on ne connoit plus la tranquillité. Les passions sont donc des *Inclinations plus vehementes*, de sorte que les règles qui servent à les reprimer, servent à plus forte raison à moderer les simples inclinations, & voilà pourquoi nous ne les traiterons pas séparément les unes des autres.

IV. Quand on se détermine sur des idées qui éclairent & qui convainquent, sans qu'aucun sentiment agréable entraîne à suivre ce que ces idées recommandent, on a bien de la peine à se soutenir. On prend aisément des résolutions sur des idées qui apprennent ce que l'on doit, mais il faut que l'inclination s'y joigne, & leur prête sa force, afin de perseverer dans ces résolutions: Les passions donnent de

Ce que la passion y ajoute.

Leur utilité.



6 LA LOGIQUE

la force & adoucissent le travail. Quand des sentimens se joignent aux Idées, ou n'agit pas simplement par devoir, & parce que l'Entendement l'ordonne, on agit par inclination, & on auroit quelque peine à agir autrement: Il est donc de la dernière importance d'apprendre à bien ménager ces sentimens avec les passions & les inclinations qui en naissent & à profiter de leur secours. J'ai déjà remarqué qu'elles ne diffèrent que du plus & du moins. Les passions sont plus dangereuses & plus à craindre, parce qu'étant plus violentes, la Raïson n'a pas toujours la force de s'en servir comme elle veut, & autant qu'elle veut. On a lieu de croire qu'une inclination devient trop puissante, & qu'elle dégénère en passion, quand elle ne laisse pas la liberté de penser à ce qu'on voudroit, quand l'idée de son objet nous fuit & nous distrait, lors même qu'il nous importe, & que nous souhaiterions de donner nôtre attention à quelque chose de tout différent. Une passion qui fait des progrès deviendra bientôt suspecte à ceux qui se sont accoutumés à se sentir & à réfléchir sur eux-mêmes; mais ceux qui vivent dans la dissipation,

&



& descendent rarement dans leur intérieur, ne s'en appercevront que tard & quand il n'est plus tems, ou qu'il est très-difficile d'y apporter du remede.

V. Toutes les passions ont leur première source dans l'*Admiration*; (a) elles tirent leur force d'un certain étonnement, d'un certain mouvement de *surprise* avec lequel on regarde l'objet qui les a excitées & qui les entretient. Dès que l'on n'est plus agité de

Admiration, principe des autres.

A 4 ce

HOR. I. Ep. VI. 1.

(a) Ne trouver rien de grand ni de surprenant, c'est peut-être la seule chose, Numicius, qui puisse rendre un homme constamment heureux. Il s'en trouve qui ne sont point surpris de voir le Soleil & les Astres si réglés dans leurs cours, & les Saisons se succéder avec tant d'ordre les unes aux autres. Que dites-vous des fruits de la Terre, & de cette abondance dont la mer enrichit les Arabes & les Indiens? De quel air croyez-vous qu'il faille regarder les spectacles, les applaudissemens & les dignités dont nos Citoyens honorent qui bon leur semble? Qu'en faut-il penser? Qu'en faut-il dire! Qui craint d'être privé de ses plaisirs & de ses honneurs est agité des mêmes troubles que celui qui les souhaite. La frayeur les fait tous deux, sur tout quand il arrive quelque accident fâcheux & inopiné. HORACE *Traduction de P. Tasteron.*



ce mouvement , la passion baisse & tend à sa fin ; voilà pourquoi il est rare d'en voir qui durent pour le même objet ; car la coutume dépouille les objets les plus brillans de leur éclat , & par là leur enlève leur pouvoir. C'est beaucoup si une passion très-forte & très-animée , en perdant la véhémence qui la rendoit passion , se change en une inclination tranquille & constante.

Dans quel
ordre on
traite des
Passions.

VI. Je n'entreprends pas dans une Logique de traiter à fonds de la nature des Passions , de leurs causes , & de la manière dont elles naissent , non plus que de la manière dont elles produisent leurs effets. Je ne m'étendrai pas sur tout ce qu'on peut dire là-dessus de curieux & d'utile ; il me suffira d'établir , sur quelques principes d'expérience , des Regles qui servent à tirer quelques fruits des Passions , & à prévenir les écarts où elles jettent , dans la recherche de la Vérité.

L'Admi-
ration
produit
de bons
& de
mauvais
effets.

VII. Des Philosophes ont donc compté pour un des plus grands avantages de pouvoir s'élever au-dessus de l'Admiration , c'est-à-dire , de pouvoir s'empêcher d'admirer quoi que ce soit de tout ce qui nous environne , parce qu'ils regardoient cette passion comme
le

le principe des autres , & qu'ils ne croyoient pas la sagesse compatible avec les passions. On se prévient pour ce qu'on admire, un objet qui surprend éblouit , & selon qu'il frappe en beau ou en laid , il gagne le cœur , ou il le rebutte ; on conçoit incontinent pour lui ou trop d'estime ou trop d'éloignement.

L'admiration bien ménagée a certainement une très-grande influence sur notre félicité. Un bien nouvellement acquis , de quelque nature qu'il soit, Maison, Terre, Epouse, Dignité, rend d'abord celui qui le possède satisfait, du moins pour quelque tems; s'il persévéroit dans cet état de satisfaction , il vivroit content de ce qui est à lui. C'est-là le plus grand bonheur de l'homme & un des principaux caractères du Sage. Quand l'objet demeure le même , quand les yeux qui le regardent n'ont pas changé non plus; d'où vient qu'il paroît différent de ce qu'il paroïssoit , & pourquoi l'indifférence succède-t-elle à l'inclination ? C'est que l'on n'admire plus. Comme l'objet a cessé d'être nouveau; il a cessé de surprendre : parce que l'on n'en est plus frappé que très-foi-

A 5 blement



blement, on le voit sans émotion, & l'état d'indolence étant un état dont on s'ennuie bientôt, on en cherche d'autres qui agitent le cœur. Mais on ne seroit point tombé dans cette indolence, si l'on avoit su se soutenir dans l'admiration, & l'on auroit admiré avec persévérance, si l'on avoit continué de penser attentivement. La nouveauté d'un objet engage l'attention, sans que l'on s'en mêle, & elle l'excite d'abord sans aucun effort de notre part. On est toujours frappé de ce à quoi l'on ne s'attendoit pas, & on le sent plus vivement. Un bon mot échappé à un homme grave plaît tout autrement que s'il sortoit de la bouche d'un plaisant de profession. Mais dès que cet objet nous est devenu familier, il n'attire plus l'attention, il faut la lui donner, il faut s'y exciter soi-même & se rendre attentif par réflexion & par application, & c'est de quoi peu de personnes peuvent venir à bout, parce qu'il faut pour cela se donner de la peine ou s'être formé à une habitude, qui est très rare.

Dès qu'une chose est commune, la plupart des gens n'y soupçonnent rien d'admirable. On regarde, par exemple,

ple, les Cartes Géographiques comme l'ouvrage d'un vil Artisan. Mais qu'on lise dans l'Eloge de *Mr. De l'Isle* (1706) toutes les peines & toutes les précautions que cet Art demande, & il paroitra incroyable que des hommes ayent le courage de s'en charger.

Souvent ce que l'on croioit difficile est plus aisé qu'on ne pense, & un cas qui paroissoit aisé à expliquer, examiné de près, présente des difficultés qui demandent un redoublement d'attention. Pour ne pas se tromper, il faut se défier de tout ce qui impose. Ce fut la sage précaution de *Mr. l'Abbé de Molière* dans la Théorie des chocs des mobiles à ressort 1726.

VIII. Souvent l'Admiration s'oppose elle-même à sa durée. On ne peut se résoudre à perdre de vue un objet qu'on trouve admirable; tout le tems qu'on ne lui donne pas, est un tems qu'on paroît refuser à sa propre félicité: Mais une impression, par là même qu'elle est longtemps continuée, cesse de se faire sentir, de sorte que pour avoir voulu jouir, sans interruption, du plaisir d'admirer, on le fait évanouir, on ne sent plus rien, parce qu'on n'a pû se résoudre à interrom-

Comment elle s'use.



pre des sentimens agréables ; de la vivacité on tombe dans l'ennui , on est étonné de ce changement , on l'impute à l'objet , on croit s'être trompé dans le Jugement qu'on portoit sur son mérite , on condamne ce qu'on a eu d'empressement pour lui , & on en cherche d'autres qui le méritent mieux. Ce qu'il y a de plus fin , & de plus délicat , ce qu'on a senti avec le plus de surprise & de douceur , c'est précisément ce qu'on cesse le plutôt d'admirer , parce que les impressions les plus délicates sont celles qui se font sentir le moins longtems. Il faut donc prendre sur soi & avoir la force de se refuser , de tems en tems , au plaisir qu'on trouve de donner son admiration à ce qui en paroît digne , & si l'on veut admirer longtems il ne faut pas admirer continuellement ; aussi voit-on qu'un Orateur qui veut briller sans interruption , depuis le commencement de son Discours jusques à la fin , n'arrive point à son but , par là même qu'il l'a trop à cœur. Ce qui est extraordinairement beau doit être mêlé parmi des beautés toutes simples & toutes communes , pour se faire mieux remarquer. Quand on veut
tôu-



toûjours tenir l'esprit dans l'élevation, on le fatigue seulement, mais on ne le charme pas; il faut lui laisser le tems de reprendre haleine, & de se reposer des fatigues de l'attention, en l'occupant sur des sujets qui la méritent moins. Les ombres relèvent les Couleurs; Des traits tous également beaux semblent s'offusquer mutuellement, & on sent moins la beauté de chacun, quand on n'en aperçoit point qui le relève: aussi des Savans d'un grand goût trouvent-ils que les Vertus d'Enée brillent moins que celles d'Achille, parce qu'elles ne sont pas mêlées de défauts.

On voit par là que pour soutenir l'admiration, il faut présenter à l'esprit des sujets dignes d'occuper son attention & qui ne cessent pas de lui paroître grands après les avoir exactement connus; la pompe des termes & l'élégance des tours ne doit rien faire espérer à l'Imagination, au delà de ce que les choses mêmes lui présenteront. Quand le bon sens ne règne pas dans un Discours, il ne surprend que l'admiration des petits génies; & encore cette admiration surprise se change-t-elle souvent en dépit.

Le



Le bon sens & la justesse de l'Esprit, sont même des qualités si rares, que jusqu'à-ce qu'elles soient plus communes, elles contiennent, dans leur rareté même, un moyen infallible pour s'attirer l'admiration.

Nous avons déjà remarqué qu'on admire davantage ce à quoi l'on s'attend le moins; Voilà pourquoi il faut qu'un Orateur donne au delà de ce qu'il fait espérer. Tel Discours auroit été écouté avec admiration s'il ne s'en étoit emparé dès les premières lignes. *Oratio crescat*, disent les Maîtres de l'Art. Les beautés d'un Discours ne se feront pas assez sentir, si elles n'enchérissent les unes sur les autres. La réputation d'un homme tombera dans la suite du tems, s'il ne fait que se soutenir dans le même degré d'habileté; pour paroître toujours le même il faut qu'il croisse & se surpasse; sans cela on trouve qu'il baisse. Dès qu'un homme s'est acquis un grand nom, il doit être en garde contre la tentation de se négliger.

On est encore agréablement surpris de l'habileté d'un homme, qui, sans employer que des termes ordinaires, les fait si bien choisir, & si heureusement



fement placer , qu'il élève l'esprit à des idées si sublimes , & fait passer dans le cœur des sentimens si peu communs , qu'on auroit cru que pour les exprimer , & les faire naître , il auroit fallu inventer un langage nouveau.

Il n'arrive pas à un homme de bon sens d'admirer ce qu'il n'entend point. Il faut donc faire penser votre Auditeur. Ces idées que vous faites naître , ne sont pas des idées d'inspiration , ce sont des idées naturelles ; c'est lui qui les tire de son propre Esprit ; c'est lui qui les compare & les range ; tout cela il le fait lui-même : mais , par votre secours , il le fait tout autrement bien qu'il ne l'auroit fait seul ; il est surpris de se trouver si fort ; il sent qu'il vous doit ses lumières , & son élévation ; il se permet de s'admirer , mais il vous admire encore plus. Telles sont les causes pour lesquelles un excellent Orateur parle à la portée de son Auditeur , en même tems qu'il s'élève au dessus de cette portée ; il s'accommode à sa capacité & l'étend en même tems.

On fait tout le contraire , c'est-à-dire , au lieu de s'attirer l'admiration



on se rend méprisable, & on se tourne soi-même en ridicule, lors qu'on n'a rien d'extraordinaire que des mots, & que, sous des tours très étudiés, on exprime des pensées fausses, ou des idées très communes.

Le desir de se faire admirer est un desir fort naturel & fort commun; mais il jette aussi fort souvent dans des écarts, & c'est une source d'illusions; voilà pourquoi des remarques qui peuvent servir à le régler, m'ont paru appartenir à la Science qui fait le sujet de ce Traité.

Si on cherche pourquoi les plus grands génies, qui sont entrés dans l'*Académie Française* ont fait quelquefois les plus mauvaises Harangues, dit un Auteur à écouter en matière de goût, c'est qu'ils ont voulu briller, c'est qu'ils ont voulu traiter nouvellement une matière très usée. La nécessité de parler, l'embaras de n'avoir rien à dire, & l'envie d'avoir de l'esprit, sont trois choses capables de rendre ridicule même le plus grand Homme.

Ses usages.

IX. Puis donc que l'admiration rend attentif, & que l'attention produit des idées plus vives & en plus grand nombre, on ne sauroit disconvenir



venir qu'elle ne soit d'un grand usage, pour la découverte de la Vérité. Un homme qui n'admire pas les beautés & les merveilles de l'Univers, & dont l'admiration ne croît pas, & ne prend pas de nouvelles forces à mesure qu'il avance, & qu'il entre dans de plus grands détails, n'étant point dédommagé de ses peines & des efforts de son application, par le plaisir de la surprise, s'en lassera bientôt, & faute de persévérer, en demeurera à des connoissances vagues & superficielles. Celui qui ne fait pas admirer l'habilité des excellens Poètes & des excellens Orateurs ne les atteindra jamais, & fera toujours incapable d'en approcher. Les excellens Ouvriers pour les Méchaniques, la Peinture, la Sculpture, &c. ne réussissent que par l'attachement qu'ils ont pour leur ouvrage, dans lequel ils découvrent fréquemment des endroits qui leur donnent de l'admiration, & l'on voit ordinairement rester dans l'ignorance & l'inaction, ceux qui sont sans curiosité, & qui vivent dans l'indolence, n'admirent rien & ne sont vivement frappés de rien; de sorte que savoir admirer & persévérer dans l'admira-

mira.



miration est un moyen nécessaire pour aller loin. On ne donne point d'attention à ce qu'on n'admire pas, & il s'échappe bientôt de la mémoire.

IL est étonnant dit *Mr. De Fontenelle* (1717.) que la force de la coutume puisse nous rendre si peu sensibles à la beauté d'un Ciel bien étoilé. Cela, en effet, est très étonnant; Mais je doute que cette indolence vienne uniquement de ce qu'on est trop accoutumé à le voir; & ne seroit ce point plutôt, parce qu'on s'est trop accoutumé à ne le voir pas & à y refuser son attention? On prend ce tems pour dormir. Ceux qui ne le donnent pas au sommeil, le destinent au jeu, ou à d'autres amusemens. Un voyageur pense à faire son chemin, & roule dans son esprit les motifs de son voyage. Des Bouviers m'ont avoué que ce Spectacle suffisoit pour les occuper toute la nuit. Ils en sentoient simplement l'impression, car leur esprit n'étoit pas assez cultivé pour y réfléchir. Seulement à l'admiration de ce qu'ils voioient, ils joignoient l'admiration de ce qu'ils ne voyoient pas, celle du Grand Maître.

Mr. Ozanam tout jeune, fût si charmé



mé de ce spectacle qu'il passoit des nuits à le contempler, & il y puisa un gout pour les Mathématiques, qui le mit en état de composer à l'âge de 15 ans un Essai, où lui même à trouvé, dans la suite, des choses dignes de passer dans des Ouvrages imprimés.

X. On peut profiter de divers secours pour exciter & pour entretenir l'Amiration. Celui-ci me paroît un des plus naturels, des plus efficaces, & en même tems des plus innocens. Plus nos idées sont vives, plus elles sont accompagnées de cette agréable émotion en quoi l'admiration consiste. Or plus nous nous rendons attentifs, plus aussi nos idées sont vives; par conséquent il faut travailler de bonne heure à se faire une habitude de considérer les choses avec beaucoup d'application; plus on y en donnera, plus aussi on y appercevra de traits qu'un esprit léger auroit laissé échapper, & l'on se sentira très-fortement frappé de ce qu'on n'auroit que très-foiblement apperçu, si on l'avoit regardé avec nonchalance; alors il faudra se livrer au plaisir de voir les choses avec cette sensibilité, il faudra se livrer à la satisfaction de les connoître avec exactitude, & de
les

Comment
on l'en-
tretien.



les développer à fond. Par là on se formera un goût excellent, & pour le contenter on continuera de tout examiner avec application. Cette application fera suivie de douceurs qu'on ne trouvera jamais trop chèrement achetées par aucun effort.

Mauvais
effets de
l'Admi-
ration.

XI. Mais afin que l'Admiration ne produise que de bons effets, & qu'elle serve sans nuire, il faut, comme je viens de l'infinuer, qu'elle soit elle-même l'effet de l'attention, qu'elle la suive plutôt que de la dévancer. L'admiration aveugle, dès que la lumière ne la précède pas. Il y a des gens en qui la nouveauté seule a le pouvoir d'exciter de l'admiration, mais comme elle ne dure qu'autant que l'objet qui l'excite leur paroît nouveau, elle cesse toujours avant qu'ils ayent eu le tems de le bien connoître.

Legereté
& vaine
curiosité.

XII. Les gens de cette humeur sensibles au plaisir d'admirer, & ne sachant pas le faire durer par une attention continuée, courent sans cesse après la nouveauté, passent, sans s'arrêter, d'objet en objet, & curieux de tout connoître, ils ne connoissent jamais rien. Leur empressement aboutit à s'informer sans cesse, sans s'in-
truire



truire jamais. Ils admirent pour admirer ; la bagatelle les frappe comme le solide , & leur admiration , uniquement fondée sur l'ignorance , cesse dès que la lumière commence à les éclairer : ils ne sont plus frappés des plus grandes choses , dès qu'ils en ont la connoissance ; ils paroissent curieux d'apprendre & n'apprennent presque rien , parce qu'ils ne s'arrêtent pas assez sur ce qu'ils ont appris , pour en faire usage , & pour s'en servir afin d'aller plus loin.

„ Les Coureurs de Foires , après
 „ avoir comme loué leurs yeux &
 „ leurs oreilles , pour tout le tems
 „ qu'elles durent , roulent par les Vil-
 „ les & les Villages , pour s'appliquer
 „ par tout , avec un grand soin , à
 „ l'importante affaire de voir & d'en-
 „ tendre. Cependant , examiner un
 „ Problème de Géométrie , ou vous
 „ écouter quelques momens , & en-
 „ core plus quelques Mois---sur la Mo-
 „ rale , seroit pour eux un rude suppli-
 „ ce..... Tous ceux qui travaillent de
 „ la main sont dans une classe infé-
 „ rieure , & des oisifs doivent encore
 „ être placés fort au dessous d'eux---
 „ L'éloge d'Amateur de la sagesse n'ap-
 par-



„ partient qu'à l'homme qui lui dévouë
 „ entièrement son cœur. Il a un de-
 „ sir infatiable d'apprendre, mais son
 „ avidité ne s'étend pas également à
 „ tout. Platon L. V. Des Loix.

Préven-
 tion pour
 le mer-
 veilleux.

XIII. Dès que l'on s'est une fois
 abandonné au plaisir d'admirer, tout
 ce qui est ordinaire devient fade, on
 n'a de gout que pour l'extraordinaire,
 il plait seul, il s'attire seul l'applica-
 tion & l'inclination du cœur. Des gens
 ainsi prévenus, lors qu'ils forment des
 projets donnent dans la chimère &
 font des châteaux en Espagne; dans
 les conversations ils exagèrent tout,
 de peur, ce leur semble, d'ennuyer
 les autres, en s'ennuyant eux-mêmes;
 dans les Systèmes & les Opinions, au
 lieu du certain & de l'évident qui en
 est le caractère essentiel, ils ne cher-
 chent que du brillant, du grand & du
 surprenant, & leur passion pour l'ex-
 traordinaire, leur fait souvent aban-
 donner le sens commun. On devient
 incapable de former des projets sensés,
 ni de goûter ceux où l'on est invité
 par les autres, quand on s'est affermi
 dans l'habitude de se plaire dans des
 projets imaginaires, & c'est ainsi que
 la Lecture des Romans fait mépriser

la



la Vérité de l'Histoire; elle est trop simple, on veut du composé & du surprenant; les déguisemens trompent, qu'importe? ils trompent agréablement. La vie de bien des gens ressemble tout à fait aux songes. Il y en a même qui croient presque faire grâce & donner de grandes marques de leur complaisance, quand ils daignent prêter l'oreille & ajouter foi à des recits très-simples & très-naturels, pendant qu'ils donneront toute leur attention aux choses du monde les moins vraisemblables & ne s'aviseront pas seulement d'en douter, de sorte que pour s'en faire écouter & gagner leur créance il n'y a qu'à leur débiter des choses incroyables. On prend quelquefois ce tour d'esprit dans l'enfance, par la faute de ceux par qui l'on est élevé; On croit faire merveille d'amuser les enfans, d'obtenir d'eux qu'ils écoutent, & de les former eux-mêmes à faire des recits, de quelque nature qu'ils soient. Pour s'emparer de leur attention, & graver dans leur mémoire ce qu'on leur veut faire repeter, on charge ces recits de grandes idées, & de circonstances surprenantes, & souvent d'autant plus surprenantes qu'elles sont impossibles;



possibles ; mais par là leur esprit se gâte ; accoutumé à l'extraordinaire , le vrai lui paroît fade dès qu'il n'est plus merveilleux , & il leur arrive quelque chose de tout semblable à ce qu'éprouvent des débauchés qui pour s'être accoutumés aux eaux de vie , trouvent le vin insipide & sans pointe ; leur goût s'émouffe , & n'a plus ni délicatesse ni discernement.

Dès qu'un homme a pris le gout de l'extraordinaire , il ne veut plus penser d'une manière commune , jamais il ne conçoit les choses exactement , & telles qu'elles sont , il grossit , ou il diminue , il ne fauroit conserver aucune idée sans y faire quelque changement , & il mêle du sien dans tout ce qu'on lui a dit & qu'il a vû , & quand plusieurs personnes de ce caractère ont été témoins du même fait , il ne laissent pas de le rapporter très-différemment , parce qu'ils ne s'accordent point sur ce qu'ils y ajoutent.

Le foible de l'esprit humain pour le merveilleux , & pour tout ce qui , par un caractère extraordinaire , frappe & étonne l'Imagination , n'a pas peu contribué dans les anciens Tems , à alterer la majestueuse simplicité de la Religion



Religion Naturelle, & de la défigurer par le mélange de mille contes, & de mille superstitions. Elle consistoit à étudier le Grand Livre de la Nature, à cultiver sa RAISON à perfectionner son esprit, à reconnoître un Créateur de l'Univers, à respecter sa Providence, à l'admirer dans ses ouvrages, à sentir la différence de la Vertu, que Dieu aime, d'avec le Vice, qu'il condamne, & à passer cette vie, en sa présence, dans la modération & dans la Justice, dans l'attente enfin d'une meilleure destinée après la mort. Mais il a été agréable de penser que les ames, séparées du corps, prenoient encore intérêt aux affaires de cette vie; on a prêté l'oreille à ceux qui ont osé leur assigner des fonctions; on les a ensuite invoquées: on a peuplé l'Univers de Génies & de Divinités subalternes; on en a imaginé de toutes les espèces, de bons & de mauvais, de bizarres; on a inventé des cultes proportionés à ces objets. Le peuple grossier s'est borné à un extérieur pompeux: ceux qui ont voulu penser au dessus du Vulgaire ont tout rendu mystérieux, & quand la Religion Chrétienne a eu occasion de se répandre chez des Nations entières,



on s'est cru obligé à ménager des préjugés enracinés, & à transporter, dans le Christianisme, ce que le Paganisme avoit ajouté de moins mauvais à la Religion Naturelle: Par là il est arrivé que la Religion, destinée à tirer les hommes de la dependance des Sens, les a assujettis à des dehors, à des minuties & à des amusemens qui les detournent de la vraie dévotion & la leur font perdre de vue, loin de les y amener. Car elle consiste, cette vraie dévotion, à se former de justes idées de la Sageffe & de la Bonté de Dieu qui n'exige rien des hommes que de très-raisonnable, une vertu solide & sensée, qui, en les préparant à la félicité de la vie à venir, fait en même tems le plus grand bonheur de celle-ci.

Le *Simple* frappe moins vivement que le *Composé*; voilà pourquoi on ne l'admire pas. Les choses fort composées sont plus difficiles; cela a fait passer à l'admiration du difficile, & les Auteurs pour se faire admirer, ne se sont pas contentés de donner dans des recherches difficiles, plutôt qu'utiles, ils ne se sont pas même donnés le soin d'en applanir les difficultés, autant qu'ils auroient pû, & que leurs Lecteurs



teurs auroient été en droit de l'exiger. Si l'envie n'étendoit point ses effets sur les grands génies mêmes, & n'offusquoit point leur bon sens & leur jugement, ils fauroient que rien n'est plus propre à gagner l'admiration de ceux qui ont l'esprit juste, que la simplicité avec laquelle on vient à bout d'exposer ce qui paroissoit le plus difficile, & la facilité avec laquelle on met les autres en état de le comprendre. Rien ne surprend plus agréablement que la simplicité d'une démonstration, qu'on auroit eu lieu de croire fort difficile, & que de pouvoir épuiser, presque d'un coup d'œil, du moins par un petit nombre d'actes, rangés par ordre, un sujet qui étonnoit par sa composition & le nombre de ses parties.

Dans des esprits peu justes & peu éclairés, la vanité se mêle aisément avec la dévotion, & fait qu'on a en vue les hommes quand on devoit penser à Dieu, ou que l'on est content de sa piété & de son zèle à proportion que l'on se regarde comme un homme extraordinaire, sans considérer qu'on peut être extraordinaire en extravagances & en vices, autant



& plus aisément même, qu'en sagesse
& en Vertu.

On se trompe aussi dans le cas
qu'on fait des vertus, parce qu'on se
laisse éblouir par l'extraordinaire. On
admire l'Heroïsme d'un Solitaire, &
on fait peu d'attention sur les De-
voirs d'un Pere. Cependant rempli
avec exactitude l'étendue de ceux-
ci, est l'effet d'une toute autre atten-
tion, que la tranquillité d'un Solitai-
re, dont les difficultés cessent bien-
tôt, pour faire place à un repos que
rien ne trouble.

Une dévotion, & même une dé-
votion sincère, ne guérit pas les hom-
mes de toutes leurs *foiblesses physiques*;
Elle ne les guérit pas même toujours
de toutes leurs *foiblesses morales*. Des
personnes dévotes prennent de l'enté-
tement pour des choses indifférentes,
& avec la dévotion, qui les met véri-
tablement au dessus du commun des
hommes, elles aiment & admirent tout
ce qui les distingue, quoique dans
ces distinctions, qui font leur carac-
tère, il se trouve des traits fort indif-
ferens & même quelquefois des traits
bizarres.

Mais le goût des hommes pour l'ex-
traor-



traordinaire ne dispose pas seulement une partie d'entr'eux à la superstition; On trouve encore, dans ce goût-là, une des causes de l'Irreligion dans laquelle s'applaudissent ceux qui aiment qu'on les distingue par le Titre d'*Esprits Forts*. Peut-être que si le reste des hommes vivoit sans Religion, ils tourneroient la fécondité de leur Esprit à en établir la nécessité: Aujourd'hui ils parlent tout à leur aise: Les Loix les mettent à l'abri d'insulte: mais si la Licence régnoit à la place de la Religion, ils concevroient encore plus de dépit contre ceux qui les maltraiteroient & qui les feroient vivre dans une continuelle crainte, qu'ils n'en ont aujourd'hui contre les Théologiens.

L'inclination pour le Merveilleux a rempli de contes l'Histoire naturelle, & empêche qu'on ne puisse compter sur des faits qui devroient être la base de la Physique & en faire la partie la plus certaine.

A quatre lieues de Grenoble on trouve un terrain de six piés de long sur trois ou quatre^s de large, d'où s'élève une flamme légère, errante & semblable à une flamme d'eau de vie.

Hist. de
l'Ac. des
Sc. 1699.
pag. 26.
Edit.
d'Amst.



Ce terrain qui n'est qu'un rocher mort & semblable à de l'ardoise pourrie, a passé pour une fontaine brûlante, & St. Augustin en avoit déjà parlé comme d'une merveille surnaturelle.

Hist. de
l'Ac. des
Sc. 1700.
P. 4.

La Grotte de Notre Dame de la Balme a passé pour mener à un Lac qui après plus de deux lieues de longueur se perdoit dans un gouffre; & tout cela s'est réduit à un petit ruisseau, qui s'écoule dans le Rhône; la profondeur du bassin d'où il sort est à peine d'un pié, & l'allée souterraine où se trouve ce prétendu Lac, n'a pas plus de vingt toises de longueur.

Hist. de
1703.
P. 26.

Hist. de
1700.
P. 6.

* Hist. de
1703. P.
27.

La Montagne inaccessible de Dauphiné, qui passoit pour avoir sa pointe en embas & sa base en enhaut, s'est redressée, comme l'illustre Ecrivain de cette Histoire l'avoit ingénieusement prédit. * *L'Académie*, (ajoute-t-il, en parlant d'une autre fiction merveilleuse,) *croit faire autant en désabusant le Public des fausses merveilles, qu'en lui annonçant les véritables.*

On se plaint que le Père Kircher a rempli, avec trop de crédulité, ses mémoires de ce qu'on lui fournissoit d'extraordinaire & de merveilleux.

On



On trouve dans les Païs du Nord quantité de pierres, qui ont une figure de coin, ou de fer de flèche. On les croit tombées du Ciel avec la foudre. Mais les Sauvages de l'Amérique en font de toutes semblables, & les Anciens Sauvages de nôtre continent avoient fait autrefois ce qu'ont fait les Sauvages de l'Amérique, & ces outils devenus inutiles, ont été ensevelis dans la terre, où ils se sont mieux conservés que le fer que la rouille ronge.

Ce n'est pas seulement à l'Histoire Naturelle que le goût du Merveilleux a mêlé des fables. Les Anciens Grecs ne connoissoient que très imparfaitement les Histoires étrangères. On fait à n'en pouvoir pas douter, que, portés au merveilleux, ils cherchoient bien plus à amuser leurs Lecteurs, par des recits surprenans, qu'à les instruire par un recit tout simple de la vérité. *Mr. l'Abbé Banier Mem. de l'Ac. des B. L. Tom. VII. pag. 269.*

Pour plaire aux Lecteurs, sans goût pour le simple, on a débité des fictions, au lieu d'écrire des Histoires; & on a crû indécemment de faire parler ceux qui ont eû part à de grands évé-



nemens autrement que dans un stile de Poëte ou d'Orateur.

Les hommes ayant appris à compter sur leurs doigts, par là sont allés jusqu'à Dix, & ont fait une Arithmétique dont les nombres ne sont autre chose que des Dixaines réitérées à l'infini. Les Pythagoriciens ont cherché des merveilles dans ce nombre de Dix. Il se peut que la même chose soit arrivée aux Chinois, & qu'ils aient fait d'une Arithmétique binaire & très-simple, inventée par l'Empereur Fohi, mais oubliée dans la suite, un fondement d'allusions puériles & chimériques. Voyez l'Hist. de l'Acad. des Sc. de 1703.

Prevention.

XVIII. La plupart des gens se préviennent excessivement pour tout ce qu'ils admirent, soit que leur admiration naisse simplement de la nouveauté & de la surprise; soit qu'elle soit l'effet d'une attention soutenue & d'une grande application. Pour ne donner pas dans ces préventions, on ne doit jamais comparer ce qu'on admire avec ce qu'on n'admire pas. Car pour juger du prix des choses, il faut les avoir également examinées, & s'être formé de celle qu'on postpose, une
idée,



idée, pour le moins, aussi nette & aussi exacte que de celle qu'on lui préfère. On attribue de la grandeur & de la dignité aux objets qui se font vivement sentir & dont les idées ont de la force. Mais il y a bien des choses qu'on néglige, dont on ne feroit pas moins frappé que de celles qu'on admire, si on les consideroit avec le même soin & la même attention.

C'est par là que tant de gens s'entêtent & s'aveuglent, & que ceux qui se donnent tout entiers à cultiver quelque Science, la préfèrent ordinairement à toutes les autres, qu'ils auroient de même préféré à celle-ci, s'ils en avoient fait leur étude; & en general c'est par cette raison que chacun s'aplaudit dans son goût, dans ses manières & ses maximes. Il est vrai que l'amour propre joue encore ici son jeu; car il est agréable de se persuader, que ce à quoi l'on s'attache, mérite en effet d'être estimé par dessus tout ce à quoi l'on ne s'applique pas. On joue dans des occasions fort sérieuses des Scènes qui ne sont guères moins risibles que la contestation du Maître de Musique avec le Maître à danser dans Molière; chacun

B 5 pose



pose en fait que son Art est préférable à tous les autres. Un Mathématicien prétendra qu'on ne sauroit être bon Officier, sans posséder l'Architecture Militaire, & par conséquent la Geometrie, &c. c'est-à-dire, sans avoir été long-tems son Ecôlier. Un Rheteur soutiendra le plus gravement du monde que rien ne sauroit plus contribuer à illustrer un Officier que l'Art Oratoire, qui le met en état de haranguer pompeusement ses Soldats, & d'enfler leur courage, par l'enflure de ses discours.

Il est bon de sentir quelque admiration pour le sujet sur lequel on travaille; mais il y a bien de la différence entre sentir plus vivement & plus parfaitement la beauté de quelque Art & de quelque Science, que la beauté des autres, & entre la préférer effectivement à toutes celles qu'on n'a pas étudiées avec le même soin. Il arrive quelquefois aux Doctes, dans leurs Harangues inaugurales, de tomber dans le ridicule qu'on reproche aux Prédicateurs du bas ordre, quand ils font le Panegyrique des Saints, & qu'ils déplacent tous les autres pour donner le premier



premier rang à celui dont on célèbre la fête, & qui par là se trouve de jour

Il arrive rarement de ne penser qu'à une seule chose ; nos idées naissent les unes des autres ; une première en produit une seconde, & celle-ci une troisième. Le nom d'un homme me rappelle l'idée de sa personne, & celle-ci est incontinent suivie d'un grand nombre d'autres ; Je me le représente dans les habits où je l'ai vû, je pense à ses dignitez, je crois voir ses équipages ; je me souviens de ses discours, de ses actions, de ses desseins. Or de la même manière que les idées se succèdent les unes aux autres, l'admiration se répand aussi d'idée en idée. Ce que l'on sent pour un objet, on le sent bien-tôt pour tout ce qui a de la liaison avec lui. C'est une des sources de la superstition : on a senti pour l'image les mêmes mouvemens que pour l'original ; on a conçu pour les Temples & les pierres des Temples, presque la même vénération que pour les vérités qu'on y prêche, & pour la Divinité qu'on y sert. L'âge amène la sagesse en éteignant les passions turbulentes de la jeunesse, mais il amène



ne aussi quelquefois le chagrin, la mauvaise humeur & les plaintes; & ces foiblesses obligent à vivre retiré: on confond tout cela; & l'on admire autant la retraite & l'austérité des vieillards que la sagesse la plus pure & les devoirs les plus essentiels. Par le même principe on imite les défauts des grands Orateurs & en général des personnes célèbres: Quelques-unes de leurs qualités ravissent; à cette occasion on est frappé d'admiration pour leur personne, & tout ce qu'on y aperçoit passe pour excellent. Un homme est considéré par son savoir & par sa probité, mais en même tems son embonpoint, joint à la pesanteur d'un âge avancé, l'oblige à marcher à petits pas, & à parler lentement: on regarde avec vénération jusques à ces foibles circonstances de son extérieur; on veut lui ressembler en tout, & par trop d'empressement à l'imiter, & à vouloir passer pour sage, on cesse en effet de l'être, parce que l'on tombe dans l'affectation, en sortant de son propre caractère & en forçant son naturel. C'est bien pis encore lorsqu'en se livrant aux impressions des Sens, on admire premièrement la pompe,

pompe, les richesses, la naissance, les dignités, & ensuite (dans l'éblouissement où tout cela jette, & auquel on s'abandonne) toutes les qualités, bonnes ou mauvaises, de ceux qui possèdent ces avantages extérieurs. Un grand Seigneur a parlé, donc il a raison. Un grand Seigneur vit d'une certaine manière, donc il n'y a point de mal à vivre ainsi. On a grand tort assurément de regarder comme des preuves de justesse d'esprit & de solide mérite, des conjonctures & des pièges qui bien souvent empêchent de l'acquiescer.

On prévientra ces inconvéniens en examinant séparément chaque partie d'un sujet composé, & en jugeant par les idées qui nous les représentent, considérées en elles-mêmes, & non pas par nos sentimens & par nos émotions.

XIV. Ce que je viens de dire de l'Admiration est vrai de toutes les Passions en général. L'Amour & la Haine s'étendent sur tout ce qui a du rapport avec leur principal objet ; on hait les amis de ceux qu'on n'aime pas, & par là des innocens sont souvent les victimes de nôtre haine ; on traversera

Toutes
les pas-
sions pré-
viennent.



un inconnu & quelquefois un homme qu'on ne peut s'empêcher d'estimer, parce qu'il a un Protecteur qui n'est pas dans nos intérêts.

Admira-
tion de
soi même.

XV. Mais l'Admiration n'est jamais plus nuisible que quand elle tombe sur nous-mêmes; on n'a jamais plus de tort d'admirer & l'on n'est jamais plus ridicule que quand on s'admire soi-même. Un homme prévenu en sa faveur, décide hardiment & s'opiniâtre dans ses décisions. La précipitation donc, & par conséquent l'erreur, l'entêtement, l'obstination, la fierté & les manières insultantes, sont les suites de la haute estime que l'on a conçu de sa propre habileté. Un homme qui se plait dans la haute idée qu'il s'est fait de son mérite, admire tout ce qui lui vient dans l'esprit, & il le croit vrai par là même qu'il l'admire. Mais celui qui craint de se prévenir sur son habileté, se défie de ses pensées, & il attend de regarder ses découvertes avec quelque complaisance, qu'il se soit assuré de leur vérité par un examen sévère.

On se donne la comédie quand on veut bien se divertir à considérer le ridicule que les hommes s'attirent
par



par leur marotte pour l'extraordinaire, & leur penchant à s'admirer. On a accoutumé d'admirer l'extraordinaire; on veut avoir le plaisir de s'admirer soi-même. Mais souvent on est trop paresseux, ou trop malhabile, & quelquefois l'un & l'autre tout ensemble, pour se distinguer du commun par quelque chose d'excellent; on se distingue donc par des sottises, on s'écarte de la nature, on donne dans l'affectation: *Nihil juvat obvium*. De la nuit on fait le jour, du jour on fait la nuit: On s'éloigne du sens commun, & on l'abandonne par l'envie qu'on a de se faire des routes singulières: souvent l'ardeur, avec laquelle on aspire au premier rang, fait qu'on s'en croit digne & empêche de monter au troisième & au quatrième &c.

Je suis assez bon pour croire qu'il y a des gens qui deviendroient raisonnables, si tous les autres s'accordoient à ne l'être pas. Je leur conseille de le devenir. Ils ne se distingueront que trop. Pensez judicieusement & que votre conduite se soutienne dans la Vertu, vous n'aurez que trop peu d'égaux: La Probité, l'Esprit & la Poli-

Poli-



Politesse font un assemblage rare. Mais si chacun s'appliquoit à acquerir ces qualités, par où se distingueroit-on? A des gens qui regardent cela comme un malheur, je n'ai rien à dire si ce n'est que je leur souhaite une entière satisfaction, je voudrois qu'ils fussent parfaitement singuliers dans leur goût, & que qui que ce soit ne pensât comme eux.

Je connois des hommes qui se croiroient couverts de honte s'ils se trouvoient réduits à la nécessité d'être du sentiment d'un autre. Mais qu'ils ne s'alarment pas; cette espèce de frayeur porte son remède avec elle, c'est un moyen sûr de penser toujours avec une étrange singularité, que de regarder comme un deshonneur de se voir prévenu par un autre.

Avec quels redoublemens d'attention ne doit-on pas s'étudier, si l'on veut se connoître soi-même? Se défier de ses premières pensées, les examiner sévèrement, consulter les autres avec sincérité, suspendre son jugement jusques à ce qu'on ait pesé le leur, penser avec ordre; à peine tous ces soins nous préservent-ils

ils d'illusion : Comment ne se cacheroit-on pas ses défauts intérieurs, puisque l'amour propre, c'est-à-dire le plaisir de se croire parfait, ou en chemin de perfection, répand un voile si épais sur des défauts qui sautent aux yeux ? Combien y en a-t-il qui s'admirent par des endroits, qui les tournent en ridicule aux yeux de tout le monde ?

Le goût de la singularité est peut-être de tous le plus à craindre ; il élude tous les Remèdes ; & plus l'esprit en est affoibli, plus il s'applaudit ; plus ce qu'il voit est bon, plus il le croit éloigné du vrai mérite, par là même qu'il ne l'est pas ; sans informer si ce qu'il voit est bon ou mauvais, il se borne à examiner s'il est commun, ou ne l'est pas.

Rien n'est plus facile que de s'apercevoir des travers où jette l'esprit de singularité, pour peu qu'on se rende attentif aux fautes des Autres : Mais cette attention ne servira qu'à nous les faire regarder au dessous de Nous, si nous n'en prenons pas occasion de nous examiner fréquemment & scrupuleusement ; de nous défier de nous mêmes, & de nourrir cette défiance par
le



le souvenir des écarts où il nous fera arrivé de tomber, & dans lesquels nous nous ferons surpris.

Un homme qui pense de soi-même avec admiration, n'a fait que très-peu de progrès dans la Vertu, elle ne lui est point encore devenue naturelle, c'est chez lui quelque chose de fort étranger, & c'est pour y être peu accoutumé qu'il l'admire si fort. Celui qui commence à apprendre est tout étonné de pouvoir se croire savant. Il y en a qui sont également surpris de se voir honnêtes hommes, & d'oser le dire.

Prov. XXVI. 12. *Avez-vous considéré un homme qui s'imagine d'être sage, & qui est très-satisfait de soi-même, on peut plus espérer d'un fou que de lui.*

Com-
ment on
s'y affer-
mit. XVI. On se tromperoit moins soi-même, si l'on n'étoit pas aidé à se tromper par les autres: Les uns par complaisance, d'autres par intérêt; quelques-uns par malice, & quelques-uns aussi par un principe d'indifférence, laissent un homme prévenu en paisible possession de toutes les idées avantageuses qu'il s'est formé sur son compte. Pourquoi ne seroit-il pas per-



permis de penser sur mon propre sujet conformément à ce que les autres en pensent ? Et qui vous a découvert leurs véritables sentimens ? N'ont-ils point d'intérêt à feindre & à vous flatter ? Qui vous assurera qu'il ne déguisent rien , qu'ils n'exagèrent rien ? Tous les jours un homme est le jouet & la dupe des autres : s'il vous est doux de vous voir applaudir, gardez vous sur toutes choses de vous applaudir à vous-même ; dès que l'on s'en appercevra , vous tomberez dans le mépris , & si l'on vous louë encore , ce fera assurément pour se moquer de vous.

Les louanges ne sont le plus souvent ni une preuve de mérite de celui qu'on loue , ni un effet du discernement de celui qui loue. C'est un Langage d'intérêt ou d'inclination. P. assure d'un air & d'un ton tout propre à imposer que B. possède l'Algèbre à fond. P. fait-il ce que c'est qu'Algèbre ? Point du tout , mais B. est son cousin : C. parle de l'intrépidité de S. & l'élève au dessus de tous les Officiers avec autant d'assurance que si elle avoit elle-même toute la connoissance du métier de la guerre,

&



& avoit vû de ses yeux tout ce que S. y a fait. On conjecture de là que S. est son amant & l'on devine juste.

Il se rencontre quelquefois des conjonctures où il n'est pas facile de résister tout ensemble, & au penchant continuel de l'amour propre, & au torrent des flatteurs, qui s'unissent pour le fortifier, & qui paroissent fondés dans les louanges qu'ils donnent, & dans l'admiration qu'ils paroissent sentir.

On se défendra pourtant de tout ce que ces circonstances ont de séduisant, & on se soutiendra contre toutes ces attaques, si l'on s'abstient de faire des retours sur soi-même, si l'on pense à ce qui reste à acquérir, plutôt qu'à ce qu'on a déjà acquis, si l'on se sert du sentiment de ses progrès, moins comme d'une raison d'être content de soi-même & d'y acquiescer, que comme d'un encouragement à les porter plus loin; si l'on se souvient de toutes les peines qu'on s'est données, & de toutes les précautions dont on a usé pour se garantir d'erreur, afin de les continuer, de peur d'en perdre tout le fruit; enfin si sur tout on évite de se comparer

rer



rer avec les autres, dont on n'est pas le juge, & dont on ne connoit pas tout le prix, ou si l'on pense à autrui, que ce soit à ceux, que la bonne opinion d'eux-mêmes a fait tomber dans mille fautes pour se garder bien de les imiter. L'extraordinaire est plutôt célébré que le vrai mérite.

Telle est l'injustice des hommes; Ils aiment à reprendre ceux qui sont irrépréhensibles, & ils condamnent chez eux ce qu'ils pardonneraient, à un vicieux, ce qu'ils admireraient même.

XVIII. Mais s'il est permis de donner son admiration au sujet sur lequel on travaille, & s'il est important de sentir la beauté des progrès que l'on fait afin de s'animer à les pousser toujours plus loin; comment évitera-t-on de s'admirer soi-même, & par quelles précautions pourra-t-on se renfermer dans de si justes bornes, que l'on ne passe jamais de l'admiration de l'ouvrage à celle de l'Auteur? Je connois que le pas est glissant, & voilà pourquoi il me paroît si nécessaire d'être ici tout-à-fait sur ses gardes. Un homme se livre à sentir le plaisir d'une découverte, parce qu'el-

Précau-
tion pour
l'éviter.

le



le est vraie, ou parce qu'il en est l'auteur : s'il l'aime principalement parce qu'elle est sienne ; certainement il se prévendra trop & pour elle, & pour lui : Mais on peut s'affurer que le plaisir, qu'on trouve à réfléchir sur une vérité qu'on a découvert, vient de l'empressement qu'on se sent pour tout ce qui est vrai, quand on n'est pas frappé moins agréablement des découvertes d'autrui que des siennes, & qu'on ne se fait pas moins de plaisir d'apprendre d'eux que de s'instruire soi-même. Il faut avoir pour la Vérité une avidité semblable à celle des avares pour les richesses. Que leur thresor s'accumule par les libéralités d'autrui ou par l'effet de leur attention & de leurs soins redoublés, c'est la même chose pour eux ; ils veulent devenir riches, & ils le deviennent également de l'une & de l'autre manière. Mais on a juste sujet de se défier de soi-même, & de craindre qu'on ne soit dans des dispositions tout opposées à celles que je recommande, quand on ne laisse échapper aucune occasion de parler de soi-même & qu'on craint de se faire tort, si l'on publioit la moindre décou-



découverte , fans avertir en même tems qu'on ne l'a pas tirée d'ailleurs , & qu'elle est échappée aux autres. Cette faute nous fournit une preuve d'un autre éblouissement que nous causent les passions : Leur effet ordinaire est de nous éloigner de nôtre but & de nous engager à des démarches contraires à nos intérêts ; c'est ce qui arrive à ceux qui cherchent tant à se faire valoir. Que se proposent-ils dans cet empressement à tourner sans cesse les yeux des autres sur eux-mêmes ? Les habiles gens ne sauront-ils pas assez discerner d'eux-mêmes ce qu'on leur apprend d'avec ce qu'on leur repète & qu'on a tiré d'ailleurs ? Mais le commun des hommes ne saura pas faire ce discernement, & il est nécessaire de les en avertir , si l'on veut qu'ils nous fassent justice. Eh quoi ! leurs applaudissemens valent-ils la peine de s'exposer à de justes soupçons d'immodestie ? D'ailleurs les moins savans sont souvent les plus avarés de louanges, & personne n'est plus attentif à saisir tous les prétextes qu'on leur fournit de les refuser.

Il est certain qu'on peut admirer la chose qu'on a découverte , fans admirer

rer



rer les talens qu'on a eu pour s'en instruire & l'adresse avec laquelle on s'est servi de ces talens. Par le moyen de certaines précautions je m'assure des vertus d'une plante, & j'admire son efficacité constante à produire de certains effets. Je suis ravi de m'en être assuré, soit pour mon usage, soit pour l'utilité des autres, qui m'est aussi chère que la mienne si je suis honnête homme. A force de travail, d'application, d'ordre, & quelquefois par bonheur, je viens à m'apercevoir de l'organisation d'une plante, d'un insecte, ou de quelque partie d'un animal. La vue de ce mécanisme m'occupe avec plaisir, j'admire la simplicité des loix de la Nature, qui, par le moyen de certaines combinaisons, produisent des effets si variés, & en même tems si grands, si surprenans, & si incroyables à ceux qui n'en connoissent pas les causes, ou qui ne s'en sont pas assurés par l'expérience. Plus même je suis occupé de l'objet que je considère avec attention, que j'admire & que je prends plaisir à admirer, moins je pense à moi, & à me dire que je dois cette découverte à mon industrie. Un Musicien compose un
Air



air admirable. Il en est charmé, & soit qu'on le chante, soit qu'on le joué sur des instrumens, il sent avec admiration l'effet des accords, des poses & des tons qu'il a si habilement, & si heureusement combinés; mais il se peut qu'il ne sente tout cela que comme les autres qui n'ont eu aucune part à sa composition. On sentira de même la beauté d'un Poëme, & en general d'une pièce d'Eloquence. Un homme qui a l'Esprit juste, & l'Imagination féconde, en méditant profondément sur quelque Vertu, en a senti la beauté, l'utilité, la nécessité; il range tout ce qu'il a pensé là-dessus, dans un grand ordre; Il l'exprime en des termes propres à amener les autres dans les mêmes idées, & dans les mêmes sentimens. Il est charmé de la Vertu; Il s'abandonne à en admirer la beauté & le prix; Le goût qu'il a pour elle, & l'affection avec laquelle il s'y attache, fait encore qu'il est ravi de pouvoir la rendre aimable aux autres, sans penser qu'il pourroit lui en revenir quelque gloire. Loin d'y penser il se feroit de grands reproches s'il se surprenoit dans cette foibles-



se ; La douceur à la quelle il se livre de tout son cœur, c'est de pouvoir être utile aux autres, & de leur procurer tout le bien qui est en sa puissance.

Si le conseil que je donne de se borner à sentir agréablement ce qu'il y a de vrai & d'utile dans une découverte dont on est l'Auteur, sans y ajouter un retour dangereux sur soi-même, & se donner une partie de l'admiration qu'on accorde à son Ouvrage, si ce conseil semble renfermer une vaine subtilité, & par cette raison ne paroît pas praticable ; pour en mieux juger & pour se convaincre qu'il n'y a point, entre ces deux actes, une si grande liaison qu'on ne puisse les separer, on n'a qu'à réfléchir que la même chose arrive tous les jours, par rapport à des sentimens desagréables. Pour peu qu'un homme soit raisonnable, quand il a fait une faute & qu'on la lui démontre, il en convient, il condamne son action, il en reconnoit l'injustice, le ridicule, la laideur ; mais la plupart se bornent là, & ne passent point jusqu'à se condamner eux-mêmes, se recon-
nois-



PART. I. SECT. I. CH. IX. 51

noître ridicules, méprisables, odieux; on consent à faire ce qu'il y a de moins rude, mais on s'épargne ce qu'il y a de plus pénible. Quelques-uns à la vérité vont jusqu'à se condamner & à se punir eux-mêmes par des sentimens de mépris; c'est là une *Repentance pratique*, une *Repentance de cœur*, au lieu qu'on peut appeller celle qui se borne à condamner l'action extérieure, sans retour sur soi-même, une *Repentance en Idée* & de *speculation*. On peut donc ne pas sentir pour soi-même ce que l'on sent pour ce dont on est l'Auteur. On peut s'apercevoir d'une vue tranquille, que ce qu'on a fait est bien, sans se livrer au plaisir de sentir qu'on l'a fait, & sans s'animer à rendre ce plaisir plus vif.

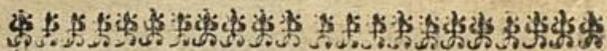
Un homme d'un vrai mérite, c'est à dire un cœur bienfait, un homme véritablement raisonnable, lors qu'il lui arrive de composer, ne cherche ni l'admiration des savans, ni l'admiration du vulgaire, ses vues sont de s'attirer l'approbation de Dieu, & de se rendre de quelque utilité aux hommes. Deux moyens lui paroissent très nécessaires pour le condui-



re à ce but. La défiance de foi-même, & l'attention à l'Examen. *Ce que je viens d'écrire est-il vrai? Est-il à propos? Est-il d'usage? Est-il propre à produire les effets aux quels je le destine, l'utilité des autres pour laquelle je travaille?* S'il a lieu d'en bien espérer, il se croit, par là même, dans l'obligation de continuer. Tout occupé de ce dessein, il n'a garde d'en retarder l'exécution, ni par des retours sur lui-même & sur son mérite, vrai ou prétendu, & beaucoup moins encore sur la comparaison qu'il en fait avec celui des autres.

Avec ces dispositions d'esprit & de cœur, on ne sauroit manquer de faire de bons Ouvrages, parce qu'on se bornera à ceux pour lesquels on se trouve le plus de talens, sans s'informer si d'autres sujets sont plus propres à conduire à la gloire, & à la distinction.





CHAPITRE X.

*Du mépris, de l'amour, de la haine,
du desir, de la crainte, de la joie,
& de la tristesse.*

I. **P**ENDANT que l'on est vi- Origine
du mé-
pris, &
précau-
tions con-
tre ses
effets.
vement frappé d'un objet
nouveau, & que la surprise, où il
a jetté, dure encore, on perd tou-
te autre pensée, & on s'oublie en
quelque façon soi-même, pour se li-
vrer à ce nouveau sentiment & à la
contemplation de ce nouvel objet.
Mais comme le cœur est incapable
de s'oublier longtems soi-même, &
de perdre entièrement ses intérêts de
vûe; on ne tarde pas à se demander
à quoi peut servir ce nouveau sujet
d'admiration, & quelle est son in-
fluence sur notre félicité?

Si l'on n'y découvre rien qui puis-
se ni nous servir, ni nous nuire,
on est mortifié de l'avoir admiré &
l'on se vange de la confusion qu'on
en ressent, par le mépris avec le-
quel on le regarde, & par la totale né-

G 3 gli-



gligence où l'on passe à son égard. Mais il faut se souvenir que l'Esprit humain qui est très-borné & qui outre cela, dans l'émotion, ou en sortant de l'émotion, va ordinairement trop vite, n'apperçoit pas si tôt tout ce dont une chose est capable, & tous les usages que l'on en peut tirer, & que par conséquent il faut se donner le soin de bien examiner, & prendre du tems pour connoître, au lieu de rejeter avec impatience & avec mépris ce qu'on ne connoit pas assez. La paresse fait rejeter bien des choses excellentes & dont on tireroit du fruit si l'on s'y appliquoit. Il coûte de les apprendre, & voilà pourquoi on refuse de s'en instruire, & parce qu'avant que de les avoir apprises on en ignore la valeur & les usages, on soupçonne qu'elles ne sont d'aucune utilité, & ce soupçon flatte trop agréablement la paresse & la vanité pour le rejeter; on l'adopte comme une vérité certaine.

Parmi les Gens de Lettres, il en est en grand nombre, qui trouvent plus commode de mépriser ce qu'ils ignorent, que de travailler à s'en pro-

procurer la connoissance ; Un de leurs plus fréquens prétextes, se tire ou de l'inutilité, ou de l'incertitude des sciences, dont ils ne sont pas instruits ; Mais comment en peuvent-ils juger ?

Il y a des Esprits qui ne savent point s'arrêter. Dès qu'ils sont entrés en quelque mouvement, ils s'y abandonnent ; ils ne sauroient s'éloigner d'une extrémité, sans se porter à l'autre, & dès qu'il leur arrive de rabattre tant soit peu de l'estime qu'ils ont eüe pour un objet, ils viennent infailliblement à le mépriser. Par légéreté ils admirent tout ce qui leur est nouveau ; & par légéreté ils se dégoutent de tout ce qui ne l'est plus. Mais le mérite qu'on trouve dans les objets nouveaux, & les louanges qu'on leur donne, ne sont pas toujours une preuve de légéreté. Un cœur plein de bonté, & , par l'effet de cette pente, accoûtumé à sentir, dans chaque sujet, ce qu'il y a de meilleur, trouve d'abord du bon par tout, parce qu'en effet il y en a par tout ; le tems découvre ensuite ce qu'il n'auroit pas voulu voir, & quand il change de sentiment, ce n'est pas



qu'il s'ennuye de ce qu'il a d'abord estimé, c'est qu'il est frappé de ce dont il ne s'étoit pas aperçu au commencement : s'il a changé ce n'est pas tout-à-fait sa faute, il a d'abord estimé par lumière & par bonté; son estime est ensuite balancée & il en rabbat par lumière encore & par l'effet de son bon gout. Il admire moins, mais il admire pourtant, ou du moins il estime encore.

On aime si fort à être content de soi-même, qu'on n'est nullement difficile sur les moyens qui peuvent y contribuer; pour peu qu'on se trouve applaudi, pour petit que soit le cercle dans lequel on se voit estimé, on se persuade, sans le moindre doute, qu'on a raison d'être content de soi, & dans cette aveugle prévention, on traite de superflu tout ce que les autres cherchent & ont acquis, si on ne le possède pas. Un Professeur a fait son Cours, souvent très-légerement, comme il arrive quand on compose à la hâte un premier Ouvrage. N'importe, il est fait, il est donc complet, les Ecoliers l'admirent, les Collegues l'approuvent, ils *lui passent la saignée afin qu'on leur passe*



passé l'émétique. Mais on pousse chaque jour plus loin les Sciences, & chaque jour on les enrichit de nouvelles découvertes. On va trop loin, dit-on, on se guinde dans les nuës & l'on s'y perd. Au lieu donc de suivre ceux qui avancent & de faire des progrès avec eux, on les laisse courir seuls pour se livrer à ce qu'on appelle le solide, & ce solide c'est de se donner du bon tems, & d'amasser du bien. Ou si l'on travaille, c'est pour se mettre en état d'obtenir un nouvel emploi, plus honorable par rapport au rang, de même que plus lucratif.

D'où vient que si peu de gens s'attachent aux Mathématiques ? Il est démontré que toute la Physique, c'est-à-dire, une partie très considérable de la Philosophie en dépend, & il faut être également ignorant & hardi pour oser se dire Physicien, quand on n'est pas Mathématicien. Néanmoins dans les Universités, un Professeur en Physique se verra cent & deux cens Eco-liers à qui il n'enseignera que des généralités & des bagatelles, pendant qu'un Professeur en Mathématique, qui les mettroit sur les routes d'une connoissance de la Nature, profonde



& solide, n'aura dans ses leçons que dix ou douze Auditeurs. Mais la Physique d'autrefois n'avoit rien de commun avec ce Mechanisme, que l'on ne peut entendre que très-superficiellement, sans le secours des Mathématiques. Un long usage a donc établi qu'on separeroit ces deux Sciences; Voilà pourquoi ceux qui ont appris l'une sans l'autre, ne peuvent consentir qu'on les unisse, parce qu'ils ne peuvent se résoudre à passer pour des gens qui croient savoir quelque chose quand ils ne savent rien.

Idée
exacte du
mépris.

II. Comme d'un côté on refuse son attention à ceux qu'on méprise, & que d'un autre on se prévient contre ceux dont on est méprisé, & qu'on se sent de la repugnance pour leurs sentimens, il est visible que le mépris est très-capable d'empêcher que la Vérité ne se fasse jour dans l'esprit des hommes. D'un côté un homme qui paroitra méprisable peut cependant penser juste, & d'un autre pour être trop fier, on ne se trompe pas toujours. Il est donc important d'être sur ses gardes contre le mépris & ses suites, & dans ce dessein on ne sauroit mieux faire que de s'en
for-



former une juste idée. Le mépris peut être légitime & il peut aussi être injuste : souvent encore on traite les autres avec mépris sans en avoir le dessein. Pour se garantir de cette faute, il est encore très-nécessaire de connoître exactement en quoi il consiste.

Il est certain que tous les hommes ne sont pas également estimables, puisqu'ils n'ont pas tous les mêmes degrés de mérite. Il est certain encore qu'on ne leur doit pas à tous les mêmes déferences, puis qu'ils ne sont pas tous élevés dans le même rang & ne soutiennent pas les mêmes relations dans la Société : Mais il y a de la différence entre mépriser un homme & n'avoir pas pour lui autant d'estime, que pour un autre ; & il y a encore une grande différence entre n'avoir pas autant d'estime & n'avoir pas autant d'égards.

Un homme a moins de mérite qu'un autre, ou par sa faute ou sans sa faute. Quand un homme a négligé de cultiver ses talens & de profiter des occasions qui l'appelloient à s'élever, il mérite qu'on lui fasse sentir sa faute, & qu'il s'apperçoive



qu'on le place, par punition, dans un rang inférieur à celui où il auroit pû se voir. Mais il y auroit sans contredit de la dureté & de l'injustice à traiter de la même manière celui à qui on ne peut reprocher aucune faute. Si une infinité de gens sont moins que les autres, c'est tout au plus un malheur pour eux; Des circonstances, dont ils n'ont point été les maîtres, en sont cause; s'ils avoient eu les mêmes secours, & si l'on avoit pris d'eux le même soin, ils occuperoient les places & ils auroient le mérite de ceux qui leur sont supérieurs. Or c'est toujours une injuste dureté de faire sentir à un malheureux ce que son état a de triste; l'humanité veut au contraire qu'on s'applique à le distraire de ce sentiment. Voici donc précisément en quoi consiste, ce me semble, l'iniquité du mépris; c'est dans le plaisir que l'on goûte à faire appercevoir aux autres qu'ils nous sont inférieurs & que nous nous trouvons heureux de les voir au dessous de nous. Un état auquel on est accoutumé n'est point incommodé, on ne le sent point pénible. Le plaisir qu'on trouve à profiter



fitier des lumières d'un plus savant fait qu'on est ravi de son habileté & qu'on se trouve heureux de pouvoir le consulter. Les avantages qu'on tire de la protection d'un Supérieur sont cause qu'on est ravi & qu'on se félicite soi-même de l'élevation où on le voit. Mais si le savant & le puissant paroissent prendre plaisir à mortifier les autres, en les obligeant de sentir la distance qui les sépare d'avec eux, il ne se peut qu'on ne se fasse une peine de l'élevation que leur donne un pouvoir si dur, & qu'on ne se trouve à plaindre d'être exposé à leurs insultes. Ce n'est que quand il s'agit de condamner le vice, & qu'on en est chargé, qu'on se trouve dans le droit de faire sentir à un autre homme, ce qu'il y a d'humiliant pour lui dans sa conduite.

Mépriser, c'est ne priser pas autant qu'il faudroit, c'est-à-dire, *n'estimer* pas un objet suivant son *véritable prix*. C'est la faute de ceux qui traitent les autres fièrement & avec trop de hauteur. S'ils pesoient bien tout, & qu'ils considéraient que ceux qu'ils traitent ainsi, sont
des



des Hommes, & par conséquent qu'ils sont nés avec des facultés & des dispositions qui, peut-être, les auroient mis au dessus d'eux, si leur naissance, ou leur éducation avoit été accompagnée des mêmes circonstances, ils auroient honte d'insulter au malheur d'autrui, & ils auroient horreur de tirer une partie de leur félicité du plaisir barbare de troubler celle des autres, dont le fonds est si égal au leur. Celui qui se trouve au dessus d'autrui, par quelque avantage que ce soit, peut, par ses manières gracieuses, rendre contents ceux qui se croient au dessous de lui, il peut aussi par des manières dures, & par un sombre affecté, leur faire de la peine. Le choix est en son pouvoir, mais qu'il sache que la différence du choix fait la différence d'un *honnête homme* d'avec un *brutal*.

L'Amour
est une
source de
préven-
tions.

III. Quand on découvre dans l'objet que l'on admire, & dont on est vivement frappé, des qualités propres à contribuer à notre félicité, l'émotion de la première surprise fait place à une seconde que l'on appelle *Amour*. Quand on est saisi de cette passion, l'idée toute simple de son
ob-



objet fait déjà plaisir, on s'applaudit dans la pensée qu'on l'estime; & parce qu'on se plaît dans cet état, que l'on est résolu d'y persévérer & que nous avons la force d'exciter chez nous des idées conformes à nos inclinations, pendant que la passion dure on n'aperçoit dans ce qu'on aime, que des traits qui lui donnent du prix; s'il s'en présente quelcun qui le rabaisse on en détourne d'abord son attention.

Aimer c'est se faire un plaisir d'estimer: or quand l'idée d'un objet fait extrêmement de plaisir, la douceur qu'on trouve à y penser se répand sur tout ce qu'il renferme, & sur tout ce qui l'accompagne; on voit tout avec plaisir, par conséquent on aime tout & on estime tout, car on ne veut point traverser le plaisir qu'on trouve à aimer, en s'avoüant à soi-même, qu'on aime ce qui ne le mérite pas.

Quand on lit *Spinoza*, on est surpris du plaisir qu'il se fait de renverser toutes nos idées. C'est son but en général; & ce renversement lui sert à prévenir tout ce qui pourroit conduire à l'aveu d'un pouvoir de choisir librement.

Ce



Ce n'est pas, selon lui, la persuasion d'un mérite vrai, ou supposé, qui dispose à aimer un objet ; C'est un sentiment de joye qui s'élève en nous, qui nous fait croire qu'on aime un objet, dont l'idée se présente en même tems ; on ne l'aime pas, parce qu'on le croit utile ; mais, à cause de cette joye qui a précédé la réflexion, on le compte pour utile, & on prononce qu'il est digne d'être aimé. Ce n'est point en vertu de l'idée de son mérite qu'on se détermine à y penser avec plaisir. De nos idées naissent des règles propres, à diriger nôtre conduite : Mais, sur quoi fonder ces Règles ? Suivant *Spinoza*, ce qu'on appelle l'homme, n'est que le jouët de l'illusion ou du hazard, ou *un je ne sai quoi*, Résultat d'une fatalité insurmontable, & dans laquelle on ne voit goutte.

Si nous nous imaginons, dit-il, [Part. III. Pr. XXXII.] qu'une personne prenne plaisir dans un objet, que lui seul peut posséder, nous faisons nos efforts pour l'empêcher. Quel triste sort que celui des hommes, si une fatalité insurmontable les entraîne à se traverser mutuellement !

Spinoza



Spinoza (P. III. Pr. XLIV.) reconnoit que quand on aime un Objet, qu'on imagine libre, on l'aime beaucoup plus; Cette imagination est donc un motif très puissant, & pour tout dire, le seul à la Reconnoissance, si propre à lier les hommes entr'eux; d'où il suit évidemment que la Doctrine de *Spinoza* est funeste au genre-humain. Je demande; croit-il qu'une Lecture puisse produire un effet sur le cœur humain? S'il ne le croit pas, pourquoi écrit-il? S'il le croit, qu'il laisse donc le genre-humain en possession paisible de ses agréables & utiles imaginations?

Mais, dira-t-il, *La haine croitra aussi dans la supposition de la liberté.* Je répons qu'en supposant ceux qui me traversent des Etres libres & capables de choix, je puis espérer de leur faire changer de sentimens. Mais si je leur crois aussi peu de liberté qu'aux bêtes féroces, & au feu prêt de consumer ma Maison, je me croirai en plein droit de mettre tout en œuvre pour les détruire.

La Connoissance du bien & du mal, n'est encore selon Spinoza (P. IV. Pr. VIII.) autre chose qu'un sentiment de joye ou de tristesse. Peut-

Peut-



Peut - on confondre plus hardiment l'effet avec sa cause ? A un objet dont l'idée produit des sentimens de *joye* ou de *tristesse* on donne le Nom de Bon , ou de Mauvais , selon que , de ses bonnes ou mauvaises Qualités naissent l'un ou l'autre de ces sentimens. Voilà ce qu'on sent & qu'on croit , au lieu que dans la vérité , (*selon Spinoza*) c'est des sentimens de joye & de tristesse que naissent les imaginations de bon ou de mauvais.

C'est toujours dans la prévention, que le Corps ne peut rien sur l'ame, que le même Auteur ajoute. Prop. IX. *Une passion dont nous imaginons que la Cause est présente , est plus forte que si nous nous imaginons qu'elle ne l'est pas.* L'Enchainure des Corps va son train, & , par je ne sai quelle fatalité, l'enchainure de nos Imaginations y répond. Ne saurions nous nous débarrasser de ces Imaginations , & une fatalité insurmontable ne fait-elle , de ce que nous appellons nôtre Esprit qu'une suite d'illusions ? Que deviennent les Eloges de *force d'Esprit* , & de *Liberté* dans le stile de *Spinoza* ? Des mots pompeux, vuides de sens. Conci-



Conciliés ces hypothèses, avec les spécieuses distinctions qu'on trouve Prop. XXV. La véritable vertu, ou véritable force d'Esprit consiste uniquement à vivre suivant la Droite Raison, & l'Impuissance, ou Foiblesse à se laisser mener par les choses extérieures, & déterminer par elles à agir.

Vera virtus nihil aliud quam ex rationis ductu vivere. Impotentia, quod homo à rebus, quæ extra ipsum sunt, duci se patiatur, & ab iis ad agendum determinetur.

J'aime Dieu, dans la bouche de Spinoza, c'est je me trouve dans un sentiment de joye. Ce sentiment étoit le résultat d'un Systême dans lequel son Amour propre s'applaudissoit, parce qu'il étoit sien, & qu'il l'affranchissoit de l'idée importune d'un Maître dont les loix sont onéreuses & l'autorité redoutable. Cette joye, ce sentiment agréable, étoit accompagné de l'idée de son Dieu, & dans l'imagination que ce Dieu étoit la cause de sa joye, il s'imaginoit qu'il l'aimoit; Cependant son aversion pour la Dépendance Morale retomboit sur l'Etre auquel tout le reste des hommes,

mes,



mes, à l'Exception de *Spinoza* & d'un très petit Nombre de Disciples, donnent le nom de Divinité.

Mais, ajoute-t-il, Il est impossible d'haïr Dieu (P. v. pr. XVIII) En effet dans la chimère à qui il donne ce Nom, qu'auroit-il pu choisir pour un Objet de Haine ? Ce ne pouvoit être une *Substance* dont il n'avoit que l'idée la plus vague & la plus mince : Ce n'étoient pas non plus ses *Modifications*, dont lui s'en croioit une ; car de quelque nature que se trouvaient ces modifications, agréables, incommodes, insupportables, la Substance Eternelle en étoit bien le Sujet, mais non pas la Cause. Elles naissoient en lui, de l'une à l'autre, par une enchainure insurmontable. Sur quel chaînon faire tomber sa haine ? Aucun n'avoit contribué à sa naissance ni à ses qualités, & les plus affreux de ces chaînons étoient à craindre, sans mériter d'être haïs. L'idée véritable de Dieu l'importunoit. Il lui en substitue une chimérique qui ne le gêne point.

Le cœur humain se livre aux sensations beaucoup plus qu'aux idées, il



il aime les sensations agréables & il s'y livre à proportion qu'elles sont vives; l'état de tranquillité lui paroît ennuyeux en comparaison, & il n'y revient qu'après avoir cruellement éprouvé, que l'on paye trop cher les douceurs des passions. Il n'y a rien encore de plus insupportable que de se désapprouver & de se condamner; il n'y a rien que l'on fuye davantage que d'être en guerre avec soi-même; voilà pourquoi dès qu'un objet s'est une fois emparé de nôtre affection, nous n'arrêtons nôtre vue que sur ce qui peut la justifier, nous écludons toutes les autres considérations, & comme nous n'y pensons point, elles sont un néant pour nous.

Nos idées naissent les unes des autres; elles naissent aussi de nos sensations: ce sont des vérités d'expérience. Tous ceux qui prendront soin de réfléchir sur eux-mêmes, & de sentir ce qui se passe dans leur intérieur, se convaincront que chaque idée a d'autant plus de rapport avec l'idée ou avec le sentiment qui lui succède, que l'on est plus attentif: Or comme les passions s'emparent de l'attention & l'occupent entièrement

ment



ment, elles ne laissent naître que des idées qui leur sont favorables, elles ne laissent voir les objets que de ce côté, la Raison n'y apperçoit que ce qui les autorise, & voilà pourquoi toute son habilité aboutit à les justifier. Si quelque circonstance met dans la nécessité d'ouvrir les yeux & de voir un peu mieux les choses telles qu'elles sont, cette lumière ne dure qu'un moment, on entrevoit ce qui est contraire à la passion, mais on ne s'y arrête pas, on le perd bientôt de vue. On voit avec plaisir ce jeu des passions dans les endroits où les Poètes décrivent les agitations d'un cœur flottant entre deux passions opposées, & un combat entre ce qu'il doit & ce qu'il veut.

Toutes les passions se justifient; en les justifiant on s'anime à y persévérer, on s'en impose l'obligation, & on s'y affermit, à la vérité par une raison seduite, mais toujours par raison. *Luctus sibi jus facit, eoque adducit ut putet turpe desinere.* Sen. Un homme qui s'afflige croiroit manquer à la bienfiance, s'il ne s'affligeoit pas, il auroit trop de honte s'il finissoit ses plaintes tout d'un coup &



ce n'est que peu à peu qu'il se résout à devenir tranquille. Quand on est passionné, on ne veut voir que ce qui favorise la passion à laquelle on s'est livré, & on se refuse à tout ce qui pourroit l'affoiblir. En particulier dès que l'amour s'est emparé d'un cœur, il le rend sans gout pour tout ce qui n'a pas du rapport à l'objet pour lequel il s'est passionné, & par cette insipidité qui se répand sur tout le reste, l'on perd une infinité de douceurs dont on est peu dédommagé. Car des contentemens assez rares & souvent fort légers, ne repèrent pas l'ennui, & l'inquietude, qui ne délogent gueres d'un cœur amoureux; aussi les plaintes sont-elles leur langage le plus ordinaire, & leur air est une preuve presque continuelle de leur mécontentement: Ennui, inquietude, distractions, desirs, jalousies, reproches, accablement; voilà leur partage. Si de là vous concluez que l'amour a des recompenses bien précieuses, pour ceux qui s'y soumettent, puisque tant de maux ne les rebutent point, vous vous trompez. On y est moins retenu par les douceurs que l'on ressent, que par l'in-

sensi-



fenfibilité où l'on fe trouve pour toute autre occupation ; on fe reconnoit peu fortuné , mais dans l'aveuglement où l'on eft , on s'imagine qu'on le feroit encore moins par un autre genre de vie ; l'amour gagne moins , par ce qu'il prête de charmes imaginaires à l'objet aimé , par ce qu'il ôte de réel à tous les autres , & par les voiles qu'il répand fur ce qu'ils ont de prix.

Un amour naiffant ne présente que des douceurs ; jamais on n'eft plus heureux que quand on commence d'aimer , on n'a que des defirs fort moderés & le peu qu'on fouhaite on l'obtient aifément ; d'ailleurs tout ce qui avoit accoûtumé de faire plaifir continue à en donner , & le cœur s'enrichit d'un nouveau contentement , fans perdre aucun de ceux qu'il connoiffoit déjà : Et comme l'on n'eft jamais plus maître de cette paffion que dans fa naiffance , on peut dire que l'amour n'eft jamais plus aifé à vaincre , que quand on a plus lieu d'en être fatisfait & qu'il vient moins dans l'efprit de s'en défaire. Tire-t-il donc fa force des peines qu'il fait fouffrir ? On le dit ainfi , mais je ne
le



le crois pas; dans les *chansons* il se nourrit de larmes; mais réellement il ne doit son empire & son tyrannique pouvoir qu'à nôtre aveuglement. Lors qu'il commence à naître on connoit encore le prix des autres objets, & l'un peut servir à ramener des illusions où l'autre jette. Mais dès qu'on ne se sent plus attiré par aucun autre bien, parce qu'on a presque perdu l'idée & le gout de tous à la reserve d'un seul, si l'on veut se dérober à ce qu'on aime, il faut rompre tout d'un coup avec le seul reste qu'on connoit encore de félicité.

Les Gens de Lettres ont leurs attachemens de même que les gens du monde, & ces attachemens les engagent dans les mêmes illusions. On s'attache à une Science, & par là même qu'on n'en étudie point d'autre, on s'en entête; à ce qu'elle a de mérite réel, on en joint un imaginaire: On ne voit point, ou à peine voit-on celui des autres Sciences, car pour se donner le tems de l'étudier, il faudroit trop se distraire de ce que l'on aime uniquement.

Les Commentateurs ressemblent
Tome II. D aux



aux Amans, ils tournent tout en beau, ils admirent des bagatelles. Tout est de poids, tout est de prix dans ce qui les occupe, & après avoir fini un Ouvrage, ils sont encore comme ceux qui ne sauroient vivre sans une passion. Ils changent d'objets sans changer de discours. Le dernier Ouvrage, sur lequel ils travaillent, est toujours le plus admirable si on les en veut croire, mais dès qu'on pèse bien tout ce qu'ils en disent, on trouve qu'ils ont déjà parlé des autres avec autant d'exageration.

Ils admirent tout, ou ils condamnent tout, sans se souvenir qu'avec de grandes beautés, on peut aussi quelquefois trouver de grands défauts qui y sont mêlés, partage presque inévitable à la condition humaine.

Mr. Dacier, dit Mr. Maffieu, assure que l'ordre d'Horace est plus beau & plus naturel que celui de Pindare. Lors que ce sçavant Homme s'exprime d'une manière si positive il travailloit sur Horace; peut-être eut-il balancé un peu plus, s'il eut travaillé sur Pindare.

Non content de faire, des Auteurs sur lesquels nous écrivons, des Ecrivains

vains



vains sans défauts, nous voulons encore en faire des Saints, & nous prétendons qu'on doit fléchir le genou devant leurs mœurs, comme devant leur stile. Un Auteur Anglois soutient que *Pindare* étoit desintéressé, qu'*Anacreon* étoit sobre & chaste, que *Sappho* étoit modeste & retenue, & ainsi du reste. Il n'y a sorte d'injures qu'il ne dise, dans l'excès de son zèle, à ceux qui osent être d'un avis contraire; il les traite d'hommes *ignorans* ou *stupides*, Epithetes qui sont la ressource ordinaire des défenseurs des *causes desesperées*, & qui font plus de la moitié de leurs *preuves*.

Dès que la Raïson n'éclaire pas la Passion, & qu'elle n'en règle pas les degrés, cette passion va toujours trop loin. Un Théologien passionné de sa Science, au point de mépriser Mathématiques, Physique, Histoire, Critique, donne dans des Superstitions, se trouve dans l'impuissance d'éclaircir plusieurs endroits de l'Écriture, &, à divers égards, est beaucoup moins en état d'en établir la vérité, & la divinité, & de fermer la bouche aux Incrédules.



Il en est qui se passionnant pour l'étude en général se renferment, & rompent tout commerce avec les autres hommes; leur esprit y perd, ils deviennent moins propres à pousser les Sciences, & leurs manières préviennent contr'elles ceux qui ne les connoissent pas encore. On craint d'étudier, parce qu'on regarde comme un malheur de ressembler à ceux qui étudient ainsi.

Il arrive aux hommes, qui s'attachent à l'étude par une passion déraisonnable, la même chose qu'à ceux qui se passionnent pour les femmes. La jalousie les tourmente, & souvent les deshonne. Un homme s'attache aux Sciences par une passion louable, & dont la Raison est le fondement, quand il s'y attache, parce qu'il aime son devoir, parce qu'il aime le Genre-Humain, & qu'il souhaite de lui être utile, en lui faisant connoître la Vérité, & le plaisir de la chercher & de la voir. Un homme, dont le cœur est possédé de cette passion, aime tous ceux qui concourent au même but; il se fait un plaisir de leur communiquer ce qu'il fait tout autant de fois qu'il en a l'occasion;



caſion: Il fait encore que l'évidence & la douceur ſont les plus ſûrs moyens d'arriver à ſon but; il comprend que les autres motifs, qui portent les hommes à croire, ne feroient pas honneur à la Vérité qu'il aime, & qui eſt le grand objet de ſa paſſion, il ne veut pas ſ'en ſervir de peur d'être par là en mauvais exemple aux autres hommes, dont il a à cœur les véritables intérêts.

De peur de prendre pour quelque Science un attachement qui donne du dégoût pour les autres, & de ſ'abandonner par un effet de ſa paſſion à des ſpéculations creuſes, & à des ſubtilités parfaitement inutiles; de peur encore de ſe refuſer à une vocation où l'on eſt véritablement appelé, pour ſe faire un genre de vie où l'on ne fera preſque d'aucun uſage, on peut uſer de deux précautions. 1. Il faut être en garde contre la fantaſie de la diſtinction; car il arrive ordinairement que pour ſe diſtinguer des autres on donne dans de très-pénibles inutilités. 2. Il ne faut pas ſ'attacher à un ſeul genre d'étude. Il y a une très-grande différence entre parcourir rapidement tout ce qu'on trou-



ve de Livres, pour se contenter d'une connoissance superficielle, qui rend toujours l'esprit plus petit, qui laisse dans l'ignorance, & qui souvent encore rend décisifs, & impertinens ceux qui s'y bornent: Il y a, dis-je une grande différence entre perdre son tems & son esprit, en étudiant de cette manière, & entre étudier diverses choses avec ordre & avec attention. On peut partager ses heures, on en donnera plus à ce qui est plus difficile, & à ce qui, par son importance, mérite plus de soin & de tems; on en donnera moins à d'autres sujets, mais on y en donnera pourtant. De cette manière en étudiant par exemple les Mathématiques & la Physique, on ne perdra pas le gout de l'Histoire & de l'Eloquence. En étudiant le Droit, on ne prendra pas de l'indifférence pour la Physique. En s'attachant à la Morale, on ne prendra pas de l'éloignement pour la Critique.

La passion grossit tout. Les disputes les plus inutiles paroissent capitales à des tenans qui s'échauffent par vanité l'un contre l'autre, & de peur d'avouer, quand ce ne seroit qu'à

qu'à eux-mêmes, qu'ils s'échauffent pour peu de chose, ils trouvent moyen d'intéresser la *Religion* dans des bagatelles, & par là ils la deshonnorent pour mettre à couvert leur honneur.

On aime en diverses manières & en différens degrés, mais on n'aime presque jamais sans se faire quelque illusion: On loue à proportion qu'on aime, & c'est encore une clef nécessaire pour expliquer le *style des louanges*; elles expriment rarement les idées d'un esprit éclairé; c'est le langage d'un cœur prévenu: Ceux que l'on aime ont de l'esprit, de la vertu, & en général du mérite à proportion que nous les aimons. Je connois beaucoup de gens dans la bouche de qui toutes ces expressions, *il a infiniment d'esprit, il a beaucoup de piété, il est très-obligé, il est d'une droiture à toute épreuve, il a une extrême valeur*, ne signifient autre chose si ce n'est, *c'est mon proche parent*; dans la bouche de quelques autres, *c'est mon ami, ou, c'est mon Protecteur*.

Comme les enfans ne sont guères en état de se conduire par raison, il seroit fatal pour eux d'appercevoir des défauts dans leurs parens, &



dans les personnes chargées de leur éducation ; ces défauts pourroient les engager à des sentimens de mépris & de haine même. La nature y a pourvu, l'inclination précède leurs connoissances, l'amour prévient leurs réflexions ; & dans cette préoccupation ils ne sont sensibles qu'à ce qu'ils doivent voir, & ne s'arrêtent point sur ce qu'il est bon qu'ils ne considèrent pas, de sorte que si la prévention trompe & séduit ici, elle fait, tout bien compté, beaucoup *plus de bien* que de mal ; il vaut mieux que les enfans imitent quelques défauts, & du reste vivent dans l'obéissance & dans l'affection, que s'ils se portoiert au mépris, secouoient le joug, & dans l'âge des fantaisies ne vouloient recevoir de loi que d'eux-mêmes.

Moyens
de les
prévenir.

IV. Mais dès que l'on a atteint l'âge de Raison & que l'on a acquis sur soi-même quelque pouvoir, dès que l'on a appris à se conduire par idées & à se régler sur l'evidence, si l'on sent qu'un objet commence à se faire aimer avant même qu'on le connoisse, il en faut d'abord détourner sa pensée afin de laisser
à



à ces premières émotions le tems de s'évanouir, avant qu'on y ramène son attention pour le connoître sûrement. C'est par un examen tranquille qu'on parvient à cette connoissance.

La distraction que je conseille est le plus sûr remède contre les passions. On ne réussit pas en les attaquant directement, il faut leur donner le tems de se calmer, en détournant son attention sur d'autres objets, & ce que Cicéron dit de la colère est également vrai de toutes les passions, on les irrite, on les enflame en s'y opposant.

Avant donc que d'attacher notre inclination à quelque objet que ce soit, il faut le connoître, & s'assurer de son mérite. Mais afin de se soutenir dans cette maxime, il faut la tourner en habitude, & pour cet effet la suivre constamment sur les plus petits sujets, de même que sur les plus importants.

V. Mais quand nous avons évidemment connu, qu'un objet est digne de nos soins, de notre attachement, de notre application & de nos recherches, alors nous pouvons

Utilité de
l'affec-
tion,

D 5 lui



lui livrer notre cœur. Cela n'est pas difficile, car l'attention qu'on donnera à ce qu'il a d'excellent engagera d'elle-même nos affections, & si c'est un travail ou une Science, l'inclination que nous aurons conçue, nous soutiendra très-utilement dans les efforts & dans la persévérance nécessaire pour y réussir. On pousse plus loin & l'on achève mieux tout ce à quoi on s'affectionne. Mais ici l'on doit toujours être sur ses gardes, & comme tout n'est pas d'un même poids, dans un même sujet, il faut avoir soin de ne pas deshonorer l'empressement dû à ce qui a du mérite, par une ardeur égale pour ce qui n'en a pas, ou qui n'en a que peu. Jaloux de bien placer son affection, & de se conduire toujours par lumière & jamais par aveuglement, il faut se rendre attentif à démêler l'utile d'avec l'inutile, & les avantages solides d'avec ceux qui le paroissent seulement.

Il est rare de faire ce discernement, & pour l'ordinaire l'on donne un empressement égal à tout ce qui a du rapport au sujet pour lequel on se passionne. Ceux qui prennent

nent soin de l'éducation de la jeunesse s'impatientent de voir leurs Elèves accomplis : Ils voudroient leur apprendre tout à la fois, & reformer tous leurs défauts en même tems ; la passion qui les anime les mettant dans l'impuissance de rien diffimuler, de rien supporter, toute faute leur paroît capitale, & toute négligence une perte de tems irréparable. Ils harcèlent, ils rebutent, & en recommandant quelquefois, & même bien souvent, l'*accessoire* & la bagatelle, du même ton que l'*essentiel*, ils donnent occasion à leurs élèves de regarder à leur tour l'*essentiel*, du même œil que la bagatelle, & de le négliger avec la même sécurité. Les Directeurs & les Prédicateurs font encore souvent la même faute.

Les Mathématiques sont d'un grand usage ; qui pourroit le nier après tant de secours qu'on en tire ? Mais n'aime-t-on point trop tout ce qui porte ce nom ? Ne s'y jette-t-on point dans les subtilités qui fatiguent même les génies du premier ordre ? Vaut-il la peine de se tant travailler, pour convaincre un petit nombre de gens de sa force & de sa pa-



tience ? Les efforts des grands génies ne feroient-ils point plus utilement appliqués à des sujets de plus grande importance ? Et ne feroient-ils pas même un meilleur usage de leur esprit & de leur tems , en mettant dans un meilleur ordre , & en exposant dans un plus grand jour ce qu'on a déjà découvert , qu'en tirant , pour ainsi dire , du néant de nouvelles speculations , que l'esprit humain , las de leur inutilité & de leur difficulté , laissera avec le tems retomber dans leurs premières ténèbres.

L'Evêque de Salisbury , dans ses Mémoires , après avoir rendu justice au mérite universel du Comte de Pembroc , remarque que son grand attachement aux Mathématiques l'avoit rendu un peu abstrait dans ses idées , & qu'un peu plus d'usage du Monde auroit mis la dernière main à son caractère.

Mais la Religion elle-même qui se rapporte toute entière à l'éternité , la Religion qui est si auguste , & dont le nom seul attire déjà nos respects ; la Théologie qui en renferme les secrets & les preuves , ne renferment-elles rien qui ne soit d'égale impor-
tan-



tance, rien que l'on puisse ignorer en toute sûreté & négliger sans aucun risque? Cependant on ne voit que trop de Savans dont le zèle porte quelquefois d'étranges atteintes à la *Religion*, par leur témérité obstinée à défendre & à expliquer ce qu'ils n'entendent point. N'arrive-t-il jamais de fouler aux pieds la tolérance mutuelle, la douceur, la charité, vertus si nécessaires, si dignes de l'homme & si essentielles au Christianisme, pour des sujets qu'on pourroit même placer au dessous de l'accessoire, qui font rire les Infidèles, & qui affligent les personnes raisonnables?

Si je fais une mention particulière des Théologiens, c'est parce qu'ils me paroissent dans une plus grande obligation d'être en bon exemple. Du reste où est la profession exempte du même reproche, & dans quelle Science les Gens de Lettres ne s'échauffent-ils pas sur des matières qui ne méritent point de les désunir? Au moins les contestations animées des Théologiens ont-elles un prétexte plausible; ils disent qu'il s'agit de la gloire de Dieu & du salut des hommes:



mes : mais quand des Physiciens & des Mathématiciens s'aigrissent & s'emportent , leurs *disputes* paroissent des puerilités & l'on ne peut s'empêcher d'en conclure que ce n'est pas l'amour seul , entre les *Passions*, qui ramene les hommes dans l'*enfance* , mais que l'ambition produit le même effet , qu'elle fait regarder , à ceux qui s'y livrent , des bagatelles comme quelque chose de grand , de décisif pour leur repos , & digne de tous leurs soins.

On pré-
vient des
objec-
tions.

VI. J'ai constamment raisonné sur ce principe , qu'on estime & qu'on se fait un plaisir d'estimer par là même qu'on aime. Mais si cela est vrai, d'où vient qu'on se fait quelquefois une honte de laisser appercevoir qu'on aime ? Et qu'il y a des choses qu'on use & qu'on détruit , par cela même qu'on les aime ? Deux remarques suffiront pour lever ces difficultés. Il y a des choses qu'on aime pour elles-mêmes , & celles qu'on aime de cette manière on les estime toujours : Il y en a qu'on n'aime que comme des moyens qui conduisent à un certain but estimé & aimé pour lui même : C'est ainsi qu'on aime à user de



de quelques rémèdes defagrèables & à prendre des précautions pénibles & gênantes, pour conſerver ou pour rétablir une fanté, dont la ſeule idée fait déjà plaifir. On fait cas de ces rémèdes & de ces précautions, puifqu'elles ſont ſi utiles, & ſouvent même on en admire les vertus; mais on les eſtimeroit encore plus & en même tems auſſi on les aimeroit mieux, ſi on n'y trouvoit rien qui fit de la peine, car c'eſt uniquement ce qui fait plaifir qu'on aime en eux.

Il y a des choſes qu'on prend ſoin de conſerver par là même qu'on les aime, on conſervera, par exemple, une belle maifon, de beaux tableaux &c. Il y en a qui ne font plaifir qu'à meſure qu'on les confume, & ſur leſquelles on ne daigneroit pas arrêter ſon attention ſans cela; on aime de cette manière une liqueur, un ragout &c. Il y en a enfin qui plaiſent par elles-mêmes, & que, par cette raifon, on aime à conſerver; mais dont on aime encore mieux l'uſage, que la ſimple conſervation. On conſerve, par exemple, une garène & on en tue des lapins: On a ſoin de ſes chevaux & on les uſe: On aime

aime



aime les foldats qui ont de la valeur :
& on les expose.

Je remarque en second lieu, que les Passions ne sont pas toujours d'accord entr'elles. On estime quelquefois un objet, & on est charmé d'y trouver des agrémens qui font plaisir ; mais en même tems on s'apperçoit que la passion qu'on a pour lui s'oppose à des vuës d'interêt ou d'ambition, & à cet égard on ne l'estime pas & on ne l'aime pas non plus. Quelquefois la Raison, séduite en partie, fournit à la Passion quelques prétextes par lesquels elles se justifient en secret ; mais il reste encore dans cette Raison assez de lumière, pour condamner, à divers égards, une passion qu'elle justifie, ou qu'elle excuse à d'autres : On détourne les yeux d'une lumière qui déplaît à un cœur résolu de ne la pas suivre ; mais dans la pensée que les autres ne fermeront pas leurs yeux avec la même complaisance, on leur cache autant qu'on peut une passion qu'on prévoit qu'ils condamneraient. Mais si la passion est une fois venue à bout de s'emparer entièrement de la Raison, de l'aveugler tout-à-fait



fait & de la mettre dans tous ses intérêts, on regarde ceux qui pensent autrement comme des gens qui se trompent, on les méprise, on se fait non seulement un plaisir, mais de plus un honneur, de les contredire, & on trouve sa gloire là où l'on devroit voir sa honte. Les plus vicieux se plairoient moins dans leurs infamies, s'ils ne s'en glorifioient pas ou entr'eux ou dans le secret de leur cœur; aussi leur donnent-ils des noms qui ne sont dûs qu'à la vertu.

VII. Ce qui produit des sentimens desagréables, ce dont l'idée déplaît, ce qui peut contribuer à notre misère devient un objet de haine. Or par là même qu'il déplaît & qu'il mortifie, on en détourne son attention, & par conséquent on n'est pas en état de le bien connoître, & si l'on s'applique un peu à le considérer, c'est pour se dédommager du chagrin qu'il cause, en y découvrant de quoi le mépriser, le désapprouver & le condamner; les yeux s'ouvrent sur tous ses défauts, on les sent vivement, parce que l'attention s'y livre, & on les ferme sur tout ce qu'on y pourroit remarquer.

Aveuglement, effet de la haine.



quer de bon. Cette passion peut donc facilement nous écarter de la Vérité, elle est d'une grande efficace pour nous jeter dans l'Erreur & dans les excès; On rejette tout, là où il n'y a que quelque chose à rejeter.

Quelle extravagance! on ne veut pas connoître la Vérité, parce qu'elle sort d'une bouche qui a quelquefois avancé des erreurs. Un Auteur est tombé dans des méprises odieuses: Donc il est odieux lui-même & condamnable en tout. Il ne faut pas convenir, s'il se peut, qu'il ait rencontré en quoi que ce soit. Mais de qui pourra-t-on profiter, si l'on ne doit écouter que des gens infail-
libles?

L'amour de nos intérêts se mêle souvent & se confond avec celui de la Vérité. Je veux qu'un sentiment nous plaise parce qu'il est vrai; Peut-être nous plaît-il encore plus parce qu'il est nôtre, c'est-à-dire, parce que nous en sommes les Auteurs ou que nous l'avons adopté. Le zèle pour la Vérité seroit ordinairement moins vif, s'il n'étoit soutenu de quelque intérêt, & cet intérêt nuit le plus souvent à la Vérité,



rité, il jette dans l'impatience, il empêche de la voir quand des personnes qu'on n'aime pas la présentent, & l'on a de la peine à se soumettre à la Vérité quand il faut en même tems reconnoître la supériorité de celui qui l'enseigne. Pour l'aimer comme on doit, il faut l'aimer uniquement, ou l'aimer à un tel point que tout le reste paroisse digne d'être négligé en comparaison.

VIII. Il faut haïr les erreurs & les vices, car on s'en gardera avec plus de précaution & l'on s'en éloignera avec d'autant plus de soin, que l'on en aura conçu une plus grande aversion. Pour cet effet il faut arrêter son attention sur ce que l'un & l'autre ont en eux-mêmes de flétrissant & d'indigne de l'homme, il faut l'arrêter sur leurs fatales suites, & sur toute l'étendue des préjudices qu'on en peut recevoir. Alors on apprehendera souverainement de se méprendre & l'on fera toujours appliqué à separer la Vérité, qu'on aime, d'avec l'Erreur, que l'on hait; Par tout on rejettera celle-ci, par tout en profitera de celle-là, & les circonstances ne seront jamais favorables

Il faut
haïr les
défauts
sans haïr
ceux qui
les ont,
& il faut
s'appli-
quer à les
en cor-
riger.



rables à l'Erreur, ni contraires à la Vérité, au point de les confondre & de les prendre l'une pour l'autre. Les mêmes précautions, qui nous garentissent de l'erreur, nous garentissent du vice, puisque l'on ne pèche que faute de connoître combien le mal est odieux. Tuer un homme par mégarde n'est pas un si grand mal, selon moi (disoit Socrate) que de lui donner de fausses idées sur le juste & l'honnête.

Mais comme nous ne sommes point les Maîtres & les Juges de ceux qui se trompent & qui péchent, ce n'est pas à nous à les haïr & à les punir de leurs fautes & de leurs méprises, par notre aversion & par toutes ses suites. Il est plus convenable d'avoir pitié de leur aveuglement & de travailler à les en guérir, sur tout est-il juste d'avoir pitié de ceux qui se sont laissé séduire par l'exemple ou par les sophismes des autres, & qui peut-être ne sont pas parvenus au même degré d'obstination. Or rien n'est plus propre à ramener un homme de ses égaremens, soit de spéculation, soit de pratique, que de le gagner par ses propres principes,



pes, que de lui faire comprendre qu'il a lui-même établi de quoi s'éclairer, & qu'il n'est tombé dans des méprises, que pour s'être écarté de ses propres maximes. Quand un homme se trompe, ou quand un homme pèche, il est certain qu'il ne raisonne pas & ne se conduit pas de la même manière, sur les mêmes principes, & dans la même route, que quand il pense juste & qu'il remplit son devoir. Puis donc qu'il a suivi quelquefois les Loix universelles de l'Evidence & de l'Ordre, qu'il les a connues & en a senti la beauté, la force, & la nécessité, il faut lui en rappeler la mémoire & lui remettre devant les yeux ce que lui-même a approuvé. Les plus visionnaires raisonnent très-bien quelquefois, les plus vicieux font de bonnes actions, & de tems en tems respectent la Vertu & se savent très-bon gré de la suivre. Il faut leur faire remarquer que ces endroits de leurs Ouvrages, ou de leur conduite, se font sentir avec une glorieuse distinction, & leur demander qu'il s'y soutiennent & qu'ils les justifient par tout le reste.

La Religion sert de prétexte à l'Intole-

tole-



tolerance & à ses effets. Mais la source des divisions & des haines par lesquelles les hommes se traversent mutuellement, se trouve dans la malignité de leur cœur. Tout prétexte lui est bon, & au défaut de ceux qui paroissent fondés, leur passion donneroit du Poids aux plus légers. Quels ravages n'a pas fait la Faction des *Prasini* & des *Veneti* en Italie.

Autrefois à Rome on prenoit parti dans les Courses du Cirque suivant les diverses couleurs que portoient ceux qui prétendoient au prix de la Course, & ces partis s'échauffoient jusques à la fureur.

Je doute qu'il arrive à un homme de se tromper à tous égards; celui qui se trompe voit en partie ce qui est, mais il suppose ce qui n'est pas. Un grand moyen pour l'amener à reconnoître son erreur dans ce qu'il suppose, c'est de tomber d'accord de ce qu'il voit. Pour corriger les hommes il faut donc épier & tout ce qu'ils ont dit de vrai & tout ce qu'ils ont fait de bien, afin d'en profiter. Pour les faire revenir de leurs sentimens & les amener aux nôtres, il faut s'unir à eux par quelque

que



PART. I. SECT. I. CH. X. 95
que endroit. C'est ce que l'on fera
aisément si on les aime, mais c'est
de quoi on ne s'avisera guères, & à
quoi on ne se refoudra que diffici-
lement & que l'on n'exécutera en-
core que très-mal, si on les hait.

Si on ne hait que le vice, on
viendra aisément à bout de le pein-
dre odieux; mais si on hait les vi-
cieux mêmes, on se laissera aller au
plaisir de les mortifier, par des por-
traits odieux, & qui ne feront que
les irriter; & ce n'est pas seulement
de celui qu'on a dépeint qu'on s'at-
tire la haine, c'est en même tems
de tous ceux qui appréhendent la
plume d'un tel peintre. *Un bon Au-
teur après avoir lu, doit me faire di-
re : Voilà de vilains vices, & non
pas voilà de beaux portraits.* Mr.
l'Abbé de Villiers.

En s'étudiant ainsi à découvrir
des Vérités parmi les erreurs de ceux
qui se trompent, & des traits de
Vertu parmi les fautes de ceux qui
s'égarent, on sentira peu à peu di-
minuer l'éloignement dont on étoit
prévenu, souvent même il se chan-
gera en estime, & peut-on conser-
ver quelque humanité sans être ravi
des



des raisons qui se présentent de trouver aimables ceux qui auroient pû nous paroître odieux ?

Il faut avoir un grand fonds d'estime pour soi-même , & se croire au dessus de l'erreur & du vice , beaucoup plus qu'on ne l'est , pour concevoir contre ceux qui ne pensent pas & qui ne vivent pas bien , une aversion dont on seroit bien fâché d'être l'objet , & que peut-être on ne mérite pas moins. Qui oseroit se dire à soi-même , je ne me trompe en rien & l'on ne fauroit condamner en moi quoi que ce soit ? Nôtre haine pour ceux qui errent est donc un effet d'injustice & d'aveuglement. La haine pour les défauts d'autrui , & l'indulgence pour les siens vont souvent d'un pas égal ; nous ne supportons dans les autres que quelques-uns de nos vices. Avoir du support pour soi & de la severité pour les autres , est une variété qui part du même principe. Cela est si vrai que les plus *Intolerans* ne sont par ordinairement les plus habiles , & que les plus zélés ne sont pas souvent les plus gens bien. Ils se pardonnent ce qu'ils ne peuvent pardonner aux autres ;



autres ; l'indulgence est pour eux ,
la severité pour autrui. (a)

Nous naissons tous dans de trop
grandes ténèbres, nous sommes tous
élevés dans trop de préjugés, nous
renfermons trop de foiblesses, pour
mériter d'être maltraités par les hom-
mes, quand il nous arrive de nous
méprendre. S'emportera-t-on contre
un homme qui bronche dans les té-
nèbres, contre un sourd qui n'a pas
bien entendu, contre un enfant,
contre un malade? Errer est une
maladie, & une suite de l'enfance.

Dans le L. IX. de la Rep. *Glau-
con* dit à *Socrate* : „Peus'en faut que
„je ne laisse échaper contre nôtre ad-
„versaire quelque parole dure. *Gardez
vous en bien*, répond ce Sage, *Unif-
sons nous plutôt pour le détromper avec
douceur, puis qu'il est certain que ce
n'est jamais de gayeté de cœur qu'on se
trompe. Prévenons au moins son aigreur,
au cas que nous ne puissions pas réus-
sir à le détromper.* On trouve dans les

Tom. II. E Mé-

[a] Quand nous nous pardonnons à nous
mêmes les extravagances que nous ne sau-
rions souffrir dans les autres, c'est tout
comme si nous aimions mieux être fous
nous mêmes que de permettre que d'au-
tres le soient. D. Swift.



Mémoires de l'Evêque de Salisburi L.
I. pag. 428. un illustre Exemple,
& une belle preuve de ce que peut la
douceur, de plus que la Violence,
pour ramener les Esprits de leurs pré-
ventions.

Le sujet, sur lequel j'insiste, est
un de ceux qui mérite le plus d'être
poussé. L'erreur que je combats est
des plus contagieuses, elle a eu le
dessus pendant plusieurs siècles. Il
est très nécessaire de s'opposer à ses
progrès; l'expérience fait voir qu'on
réussit dans ce dessein: Mais de pré-
tendre ramener ceux qui sont déjà
imbus des fausses maximes de l'In-
tolérance, c'est une entreprise des
plus vaines; c'est peine perdue: Les
Intolérans sont des gens déterminé-
ment résolus à ne point raisonner.
Ceux qui ont quelque usage du Mon-
de ont pu se convaincre, que les plus
Intolérans sont pour l'ordinaire les
plus ignorans des Hommes, en mê-
me tems les plus présomptueux, &
souvent encore les plus hypocrites: Ce
sont ces gens là qui ne pardonnent
jamais à ceux qui ont le courage,
ou le malheur, de penser autrement
qu'eux. Ce n'est pas le moyen d'être
tre



tre reçû sur le thrône de Dieu dans l'autre vie, que s'y placer de cette manière dans celle-ci.

„ Des Capitaines de Vaisseau, pour
 „ avoir refusé de se rendre dociles
 „ à la nouvelle manœuvre de Mr.
 „ *Renau* furent emprisonnés. Mr. *Re-*
 „ *nau* se jeta aux pieds du Roy,
 „ pour demander leur grace, qui lui
 „ fut refusée. Il leur rendit dans la
 „ suite tous les services dont il pût
 „ trouver l'occasion, & eux, de leur
 „ côté, eurent la générosité de
 „ les accepter. Il est vrai qu'il ne
 „ falloit que de l'équité de part &
 „ d'autre; mais la pratique de l'équi-
 „ té est si opposée à la nature hu-
 „ maine, qu'elle fait les plus grands
 „ Heros en Morale

Il est parmi les Hérétiques, parmi les Infidèles, des gens qui se distinguent par des certaines pratiques de Dévotion conformes à leurs principes; mais, dit Mr. l'Abbé de St. Pierre, ils ne vous paroissent véritablement estimables que lors qu'ils se distinguent dans les pratiques de Justice & de Bienfaisance, envers ceux là même qui ne sont pas de leur opinion.



Il est si vrai qu'on doit se dépouiller de tout sentiment d'aversion pour ceux qui pensent autrement que nous, que le ridicule même & le plaisant de leurs erreurs, quand il s'y en trouve, nous doit engager à des retours sur nous mêmes, capables d'attrister; ils nous montrent trop les bornes de l'Esprit humain, ils nous apprennent que les Préjugés peuvent sur nous beaucoup plus que nous ne l'imaginions. *M. de R. Pref. du II. Volume.*

Il n'en est pas des fausses Religions comme des maladies; On guérit quelque fois celles ci, malgré les malades, en leur faisant une violence salutaire; mais, ni le fer, ni le feu, ne feront jamais paroître vrai ce qu'on juge faux. Si la main sacrifie, le cœur desavoué. C'est une feinte & non pas une Conversion.

Quand je mets une grande différence entre l'aversion qu'on doit avoir pour l'erreux & le vice, & la haine qu'on peut concevoir pour ceux qui se trompent & qui vivent mal, je distingue deux choses que l'on sépare effectivement tous les jours; car non-seulement les Peres, mais en général tous les honnêtes gens, à qui
l'é-



L'éducation de la jeunesse est confiée, ne se soutiennent-ils pas dans leurs soins penibles & assidus, par l'affection qu'ils ont pour leurs élèves, autant que par l'éloignement qu'ils se sentent pour les erreurs dont ils s'appliquent à les garantir, & pour les défauts dont ils travaillent à les corriger.

Un des premiers mouvemens qui s'éleve dans le cœur de la plupart des hommes, à la vue d'un homme qui pense autrement qu'eux, c'est un mouvement de haine; la cause n'en est pas obscure, cette pensée les amène naturellement à deux réflexions, toutes deux très-désagréables. Peut-être a-t-il raison de penser autrement que moi: ce soupçon fait d'abord souffrir l'amour propre, on se fait une peine de voir un autre plus habile ou plus heureux qu'on ne l'est. Pour se tirer de cette inquiétude il n'y a point d'autre voie que celle d'un examen très-appliqué; voilà une seconde mortification pour un homme qui ne se plait pas dans le travail, & qui craint même de se convaincre par son travail, de la supériorité d'un autre sur lui. *L'éducation* qu'on donne ordinairement



aux enfans pourroit seule faire le même effet que ces deux principes ; Que ne peut elle donc point , quand elle en est soutenue ? On inspire aux enfans de l'horreur pour tous ceux qui ne vivent pas dans la même Communion qu'eux , & qui ne joignent pas à l'Écriture la même Confession de Foi pour règle de leur croyance , de leurs attachemens , & de leurs aversions. Sur des matières moins importantes que celles de la Religion , comme sont les matières de Physique & de Litterature , la plupart des Docteurs ne parlent jamais de ceux dont ils ne goutent pas les sentimens que dans des termes de mépris ; & les Disciples qui entrent le plus vivement dans la passion des Maîtres , sont les Disciples favoris. Dans les Colleges les enfans passent continuellement du plaisir d'avancer , en reprenant à propos leurs camarades , à la mortification de reculer lors qu'ils en sont corrigés à leur tour. L'appréhension qu'un autre ne fasse autrement qu'eux , & ne fasse mieux , les force tous à un travail pour lequel ils n'ont naturellement que de la repugnance : s'ils savoient
s'accor-



s'accorder à faire tous l'un comme l'autre, ils vivroient chacun en repos. Quand on a du penchant à devenir raisonnable on se guérit soi-même de ces foibleffes, par les réflexions qu'on fait sur le ridicule de leurs principes. Au ridicule des principes joignons les inconveniens des suites.

Si on ne peut soutenir l'idée d'un sentiment opposé à ceux où l'on est, sans des mouvemens de haine & d'impatience, jamais on n'entrera bien avant dans l'esprit de ceux qui pensent autrement qu'on ne fait soi-même, car on ne fait jamais exactement ce qu'on ne fait qu'avec repugnance. On se renfermera donc dans soi-même, dans ses idées, & par là on bornera de jour en jour davantage son genie, en ne lui donnant ni souplesse ni *étendue*.

Outre cela, jusqu'à ce qu'on se soit défait de ces préventions, on ne sauroit goûter aucune tranquillité. Il faut ou s'enfoncer dans la retraite, sans s'informer seulement de ce qui se passe, au delà des murs qu'on se sera donné pour prison, ou se résoudre à vivre malheureux, ou enfin se former à voir, à tout moment, sans au-



eune peine, des gens qui sur une infinité de sujets, ont des sentimens différens des nôtres.

Ce qui fit plus de tort à Justinien, ce fut le projet de reduire tous les hommes à une même opinion, dans des matières de Religion. Il crût avoir augmenté le nombre des Fidèles, & il n'avoit fait que diminuer celui des hommes. (a)

Il y a un avantage à tirer des Censures que les Inquisiteurs firent de l'Histoire de Mr. De Thou; C'est qu'en les parcourant on trouvera, sans être obligé de lire toute l'Histoire, un recueil des plus beaux endroits de l'ouvrage, & qu'en découvrant le bon sens, l'impartialité, & la Noblesse d'esprit de l'Histoien, on s'étonnera de la superstition de ses Censeurs. (b)

Un homme est en réputation d'une grande habileté, une infinité de gens adoptent ses décisions sans examen. La multitude des Disciples leur donne un nouveau poids. Le Tems les accrédite encore dayantage. Malheureuse-

(a) Confid. sur les Cauf. de l'Aggr. & de la Dec. de l'Emp. Romain.

(b) Bibl. Raif. Tom. XII. p. 151.



reusement on se partage en divers pais sur les mêmes fondemens. Quelcun à t-il droit d'inquiéter les autres, & de leur imposer l'obligation de croire ou d'en faire semblant. Mr. Locke L. IV. XVI. 4. Donnés le tems d'examiner; s'ils croient cet examen superflu, cela ne vous arrive-t-il pas souvent? Le moyen de ne pas soupçonner un Adversaire d'intérêt ou d'ambition, pour peu qu'il en laisse échaper de preuves? Où est l'homme qui ait des preuves de la vérité de tout ce qu'il soutient? Les ignorans sont souvent les plus opiniâtres. Si les hommes avoient mieux conduit leurs études, ils seroient plus éloignés d'imposer aux autres leurs propres sentimens.

Quand on aime bien la Vertu, cela n'est point difficile. Quand je me plais avec un homme qui, sur toute sorte de sujets, pense absolument comme moi, quel compte me doit-il tenir de mon attachement & de mon amitié? Et ce l'effet de mon choix, & ne m'y trouve-je pas déterminé par un mécanisme dont je ne suis pas le maître? Mais lorsque deux hommes s'estiment

E 5 &



& s'aiment, quoique, sur un grand nombre de sujets, & de sujets même importants, ils ne pensent point l'un comme l'autre, ces différences même relèvent le mérite de leur union, ils doivent s'en féliciter, il faut qu'ils se connoissent réciproquement d'excellentes qualités de cœur qui préviennent l'effet naturel des autres oppositions, & cette seule pensée, qu'ils sont l'un & l'autre au dessus d'une foiblesse commune à presque tout le Genre humain, est elle-même digne de les lier effectivement toujours plus. Mais la plupart ne savent voir d'autre mérite, dans les hommes, que celui de penser d'une certaine manière sur de certains points de speculation, parce qu'eux-mêmes ne s'en reconnoissent point d'autre. C'est un excellent homme, un homme de bien, un enfant de Dieu, un véritable élu, car il goûte ma méthode; il explique un phénomène par les mêmes principes & en tire les mêmes conséquences, il se plaît dans les mêmes cérémonies & les mêmes habits, il donne à de certains mots obscurs le même sens, il suit la même méthode que moi dans ses Sermons, ou dans ses calculs. C'est
par

par des pauvretés de cette nature que les hommes s'unissent, & c'est par des pauvretés de cette nature que les hommes se haïssent & se persécutent. Mais ne connoissez-vous pas une infinité de gens, qui, vivant dans les mêmes sentimens de spéculation que vous, sont avarés, fiers, trompeurs, faineans, envieux &c. & n'en avez-vous jamais vu, au contraire, qui, prévenus d'opinions tout opposées aux vôtres, ne laissent pas d'être polis, officieux, sincères, genereux, amis de l'équité, pleins de respect pour la Divinité & de tendresse pour les hommes? Contentons-nous donc de proposer avec modestie nos raisons à ceux qui nous paroissent dans l'erreur; c'est beaucoup d'obtenir qu'ils trouvent bon le soin qu'on se donne de les détromper; on n'y parvient point en prenant sur eux un air de capacité, & on s'en éloigne encore plus par des marques de haine & d'impatience.

Les passions, bisarres en elles mêmes, le sont déjà dans leur naissance; quelquefois l'averfion que l'on a pour de certains sentimens fait haïr ceux qui les soutiennent; mais quelquefois aussi la haine, dont on est prévenu

venu



venu contre un homme, fait prendre un travers contre les sentimens dont il est l'Auteur. Tel ne se seroit jamais avisé de s'échauffer contre quelques conjectures Physiques, si elles n'avoient pas été l'ouvrage d'un Collègue, dont le crédit l'inquietoit & avec qui il avoit eu des demêlés.

On ne sauroit disconvenir qu'on ne soit obligé d'*aimer la Vérité* & de la *chercher de bon cœur & de bonne foi*; Mais en la cherchant ainsi, ne peut-il pas arriver quelquefois de *ne la trouver pas*? & ce malheur, effet de la foiblesse humaine, je demande si c'est un *malheur* inexcusable devant le Thrône de la Miséricorde infinie du Créateur qui connoit toute l'étendue de nos foiblesse?

Toutes les fois qu'on se trompe, on s'écarte de quelques règles: Mais de se flater, qu'on a passé sa vie sans aucun écart de cette nature, c'est une présomption qui suppose un oubli superbe des foiblesse de l'homme.

La Religion d'un Barbare consiste à offrir à ses Dieux le sang de ses ennemis. Un Chrétien mal instruit n'est souvent guères plus juste. Etre fidèle



à quelques pratiques inutiles & infidèle aux vrais devoirs de l'homme; faire certaines prières & garder ses vices; jeuner, mais haïr, cabaler, persécuter; voilà sa Religion. Celle du Chrétien véritable est de regarder tous les hommes comme ses frères, de leur faire du bien & de leur pardonner le mal.

Que gagnent les Auteurs en se décrivant mutuellement? Ils avilissent une profession qu'il ne tient qu'à eux de rendre respectable. Faut-il quel'Art de Penser le plus beau partage des hommes, devienne une source de ridicule!

Mais renoncer au Dieu que l'on croit dans son cœur.

C'est le crime d'un lâche, & non pas une erreur;

C'est haïr à la fois sous un masque hypocrite,

Et le Dieu qu'on préfère, & le Dieu que l'on quitte.

Ce ne sont point là des paroles d'un cœur prévenu par les préjugés de l'éducation. C'est le plus pur bon sens qui a les dictées. C'est ainsi qu'on trouve aujourd'hui dans la Préface d'une pièce de Théâtre, tout le contraire de ce qu'on a lu autrefois à la tête, ou à la suite de quelques volumes de Sermons.



Il seroit à souhaiter que St. Augustin eut toujours pensé comme il écrivoit à l'égard des Pélagiens. *J'exhorte vôtre charité à les traiter avec une douceur Chrétienne : Il s'agit à présent de les guérir ; il faut y travailler avec circonspection. Si quelqu'un vous dit une parole outrageante , souffrés, dissimulés, souvenez vous qu'il faut guérir, évitez les querelles , ayez recours à la priere.*

St. Greg. L. 3. Ep. 35. *Il est nécessaire de ramener à l'Eglise ceux qui en sont séparés. Il y faut travailler avec douceur & avec bonté, de peur que la terreur, & les menaces n'éloignent ceux que la charité auroit pu gagner.*

Un très habile homme , grand connoisseur du cœur humain, disoit sur le sujet de la Tolerance, *Les Esprits doux souhaiteroient de l'établir, mais ils auroient assés de peine à marquer ses bornes, & à prévenir ses mauvais effets.*

Mais il n'y auroit pour cela qu'à regarder constamment le support charitable, accompagné d'une vie régulière, comme le premier & le plus fondamental article de la Religion. Le
second

second feroit de renoncer à toute domination sur les Esprits, soit immédiatement par soi même, soit par l'entremise des Puissances séculières, qui en ce cas là, borneroient leur autorité à empêcher que leurs sujets ne se maltraitassent par des violences par des brigues, par des Satyres & des mépris.

Que les Docteurs disputent, Que le Pape prononce. Ce sont leurs affaires; Je n'entre pas dans ces disputes, & je ne décide pas si l'on a bien prononcé: *Le Mathématicien va en Paradis en ligne Perpendiculaire.* Il prend la route la plus éloignée des détours, & suit en simplicité de cœur les vérités qui sont à sa portée. C'est ainsi qu'on peut paraphraser le Paradoxe de Mr. Ozanam.

La Raison de Mr. de la Hire accoutumée à examiner tant d'objets différens, & à les discuter avec curiosité, s'arrêtoit tout court à la vue de ceux de la Religion; & une piété solide, exempte d'inégalité & de singularité, a régné sur tout le cours de sa vie.

La vanité & le gout de singularité, sont cause qu'au lieu d'observer

ver



ver constamment l'essentiel, on regarde comme capitales des spéculations subtiles, des pratiques dictées par l'humeur & souvent, par là, singulières, vaines, & superstitieuses.

Mr. Newton fort attaché à l'Eglise Anglicane, n'eut pas persécuté les Nonconformistes pour les y attirer; il regardoit les hommes par les mœurs, & les vrais Nonconformistes étoient pour lui les vicieux & les méchans. Ce n'est pas cependant qu'il s'en tint à la Religion naturelle, il étoit persuadé de la Révélation & parmi les Livres de toute espèce, qu'il avoit sans cesse entre les mains, celui qu'il lisoit le plus assidument étoit la Bible.

Les Romains accoutumés à se jouer de la nature humaine, dans la personne de leurs Enfans, & de leurs esclaves, dit un Auteur judicieux, & d'une pénétration singulière, ne pouvoient guères connoître cette vertu que nous appellons *Humanité*. On est fatigué de lire, dans l'Histoire des Empereurs, le nombre infini de gens qu'ils faisoient mourir pour confisquer leurs biens. Nous avons une Religion plus réprimante. L'Inquisition, il est vrai, marche sur les traces de

de ces Empereurs inhumains, & pour éloigner cet opprobre de dessus la Religion, il faut dire, ce qui est la vérité, qu'ils ne la connoissent pas.

Le moyen le plus efficace, pour empêcher qu'un sentiment ridicule ne se répande; c'est d'en faire voir l'erreur, de la manière la plus simple & la plus aisée: On nuira à ce bon dessein à proportion qu'on laissera connoître qu'on en sent le ridicule, on doit se borner à le regarder comme une simple méprise.

Quand on réfute un sentiment odieux, une erreur dangereuse, un stile d'affection & de compassion, pourvû qu'il vienne du cœur, & qu'il n'ait rien d'affecté, fait sans comparaison un meilleur effet, qu'un stile dur & de censure.

On ne peut pas dire qu'on dispute de bonne foi, avec des gens à qui on ne laisse pas la liberté de choisir, & à qui, sous de rudes peines, on impose de croire que les plus forts ont raison, ou d'en faire semblant. Est-il permis de haïr un homme, au point de ne vouloir pas seulement le détromper! Mais

ce



ce dessein charitable, s'il est vrai qu'on l'ait, n'engagera-t-il pas à chercher les moyens de se faire écouter, par un homme prévenu d'un sentiment contraire. C'est la leçon que donne Socrate, (L. V. des Loix) il la met en pratique, & il en donne des exemples, ou plutôt des modèles.

„ Puis que vous connoissés des
 „ Vérités utiles, si vous voulez bien
 „ m'en faire part, ne fut-ce que
 „ d'une, loin d'en avoir de la ja-
 „ lousie & de vous dérober la moi-
 „ dre partie de votre gloire, j'en
 „ aurai toute la reconnoissance ima-
 „ ginable.

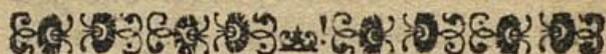
Dès là, il se met dans la situation d'un homme qui cherche à s'instruire, & qui propose des Questions, en vue de recevoir des éclaircissements.

Mémoires pour servir à l'H. de la G. B. 1702. Quand des personnes modérées, pour avoir combattu des sentimens violens, se voyent exposées aux reproches d'indifférence sur la Religion, convaincues dans leur Conscience de la pureté de leur Zèle pour la vérité & le bien des hommes,

mes,



PART. I. SECT. I. CH. XI. 115
mes, elles doivent porter courageuse-
ment leurs avanies, assurées de re-
cevoir du Souverain Juge la recom-
pense que leur refusent les hommes
pour qui ils travaillent.



CHAPITRE XI.

Des différens Objets de nos affections.

I. **O**N desire le bien avant qu'on
le possède, & on est dans la
la Joie quand on l'a obtenu. On
craint le mal avant qu'il arrive, &
il fait naître la tristesse dès qu'il se
fait sentir. Le Desir & la Crainte re-
gardent l'avenir, la Joie & la Tris-
tesse roulent sur le présent. Comme
ces passions sont fondées sur l'amour
& la haine, & qu'elles en naissent,
leurs effets, par rapport à la con-
noissance de la vérité, sont à peu
près les mêmes que ceux de leurs
sources.

L'Amour
& la hai-
ne source
des au-
tres passi-
ons.

II. Le desir inquiète; la crainte
est un joug qu'on secouë le plutôt
qu'il est possible: souvent la joie ne
dure que peu; la tristesse rend mi-
sera-

Aimer
est de
toutes les
passions
celle qui
a le plus
d'efficace



féralle ; la haine travaille & a toujours quelque chose de triste ; mais l'amour plait , & , par là même qu'il plait , on prend plus de soin de l'entretenir ; de sorte que , par sa douceur & sa constance , c'est une passion des plus efficaces , & quand elle tourne mal , des plus dangereuses. Il est donc important d'en étudier toutes les différences , afin d'en prévenir toutes les illusions , & d'en tirer tout le parti possible.

Amour de
soi même
direct
& réfléchi.

Je me sens un penchant invincible à m'aimer & à m'intéresser à moi-même ; j'apperçois même quelque chose de semblable dans tout ce qui a vie , & dès là je suis porté à conclure que c'est une impression du Créateur. Par cet attachement que j'ai pour ma satisfaction , par cette répugnance que j'éprouve pour tout ce qui peut me nuire , l'Être tout Puissant qui m'a formé , sans aller jusqu'à m'anéantir , conserve sur moi un Empire absolu , & ce pouvoir seroit nul , ou du moins ses effets se réduiroient à rien , si une Créature Intelligente ne prenoit aucun intérêt à elle même , car elle seroit également insensible à la punition & à la



la recompense. Je m'aime donc, & il n'est pas en mon pouvoir de ne m'aimer pas. Il s'agit de rendre cette affection raisonnable. Dans ce dessein je me demande, Que dois je aimer en moi ? sera ce ce qui n'est point moi ? sera ce ce qui en est tout différent ? Il y auroit en cela de l'absurdité. L'objet de l'affection que je me porte ne doit donc être que moi même. Aimerais-je mon existence ? Aimerais-je mes facultés ? Aimerais-je les douceurs qu'elles me procurent ? Cela me paroît raisonnable, je ne vois rien en cela que je ne doive approuver. Mais qu'est ce que mon existence ? C'est un présent de mon Auteur, auquel je n'ai absolument rien contribué. Il en est de même de toutes mes facultés ; tout ce que je suis est donc son ouvrage. Cette conclusion m'apprend que je suis estimable ; & puis je faire trop de cas de ce que j'ai reçu de la Perfection Souveraine, de tout ce dont elle m'a honoré ? Il m'est donc permis de m'admirer, & je le dois même, quand je réfléchis que je suis sorti du néant par la volonté d'une Puissance & d'une Bonté infinie ;

Mais

Comment
elle conduit à
Dieu & à
son amour



Mais la Cause est infiniment supérieure à l'effet, elle est infiniment plus estimable & plus aimable, elle mérite tout autrement mon admiration & mon affection.

Mais ce n'est pas seulement par reconnaissance que je dois estimer, admirer l'Auteur de tout ce que je suis; il est admirable, il est aimable, indépendamment de tout ce que j'en ai reçu, & de tout ce que j'en espère. Quand je jette les yeux sur l'univers, quand j'arrête mon attention sur les Cieux, sur la Terre & sur toutes les merveilles que j'y aperçois, ce n'est pas seulement à cause des fruits que j'en tire, que je suis charmé de leur beauté; quand je viendrois de naître avec toutes les facultés d'un adulte, sans avoir eu le tems de réfléchir, sur tout ce qui peut me revenir d'avantageux de tous ces objets, je les trouverois beaux, je les admirerois, & leur simple vue me pénétreroit de ravissement; & la vue de l'Être éternel, les impressions par lesquelles il se feroit connoître, quels transports de ravissement, d'admiration, d'affection, ne me feroient elles pas éprouver! Je dois donc
sen-

sentir pour lui infiniment au delà de tout ce que je sens pour moi ; Ma Raison me sert parfaitement quand elle me convainc que je dois tout cela ; mais je ne suis pas satisfait de moi , quand je me borne à m'assurer de ce que je dois ; je voudrois éprouver quelque chose de ces dignes sentimens que je reconnois si légitimes & si dûs. Lors que je m'élève à penser à mon Créateur , je voudrois éprouver des saisissemens d'une toute autre force , que ceux dont je suis pénétré quand je pense à mes Intérêts ; Je voudrois craindre de perdre la grace infiniment précieuse de son approbation , avec plus de frayeur que je n'en ressens , lors que je vois ma vie exposée aux plus grands dangers. Ces sentimens si légitimes , si heureux , si désirables , il n'est pas en mon pouvoir de les faire naître chés moi , tels que je les souhaiterois ; c'est la présence de mon Dieu , c'est la grace de ses impressions , qui peut les produire.

L'amour de moi même me conduit à l'amour de mon Dieu , & à désirer la véhémence d'une affection si légitime. Dès que je l'éprouve ,
ou



ou que j'en éprouve quelques heureux commencemens, alors je m'oublie, pour me livrer à l'amour de celui qui les fait naître, & tous mes vœux se réunissent pour lui marquer mon dévouement, par la plus exacte, & la plus parfaite obéissance.

Ces dispositions plaisent à sa Bonté infinie; & infiniment infinie qu'elle est, elle les affermit, elle les rend délicieuses au delà de tout ce que peuvent sur moi les objets dont je suis environné.

Amour d'admiration. III. *Aimer Dieu*, c'est donc élever son esprit à l'admiration de l'Être éternel, c'est s'y abandonner, c'est trouver qu'on l'admire toujours trop foiblement, c'est souhaiter, de toute sa puissance, le bonheur de l'admirer & de se dévouer à lui de plus en plus. Nôtre affection, quand elle a pour objet les autres hommes, se détermine à leur souhaiter du bien, & à leur en faire! Mais l'immenfité des Perfections de Dieu le met au dessus de tout don; il ne peut rien recevoir; sa félicité infinie, qui ne peut être l'objet de nos souhaits, est celui de nôtre parfait acquiescement, & rien n'est capable de com-

combler de ravissement un Cœur qui l'aime autant que cette pensée, c'est le *Dieu bienheureux*, sa félicité répond à ce qu'il est *l'Être Éternel*, immense, parfait, source unique de toute beauté de toute satisfaction, inépuisable en dons, en contentement, par là même qu'il se connoit & qu'il sent sa grandeur & sa perfection qui est infiniment au dessus de toutes nos idées.

V. Mais jusques où ne s'étend pas sa Bonté? Sans avoir besoin de quoi que ce soit, il veut bien se plaire à recevoir le don que nous lui faisons de nous mêmes; il l'accepte, il agrée ce présent qui nous fait tant d'honneur; il nous aime, parce qu'il voit que nous l'aimons, & cela nous apprend de quelle manière nous devons nous aimer nous mêmes; & pourquoy ne nous aimerions nous pas, puisque nôtre Créateur nous aime? Ne seroit-ce pas condamner son choix? C'est de lui que part tout le prix du présent que nous lui faisons de nous mêmes, ce prix est réel, puis que Dieu en est l'Auteur. Estimons - nous, respectons - nous, puisque nous sommes son ouvrage, & félicitons nous de lui appartenir;

Tom. II.

F

fen-

Amour
de Dé.
vouë-
ment

sentons la différence, qu'il y a entre être à lui & être à nous mêmes; & puisque nous sommes à lui, ayons soin de nous. Ne nous gouvernons pas au gré de nos fantaisies, qui souvent nous dégraderont: Écoutez la Raison, qui est la voix dans notre intérieur; faisons de nos Facultés un usage qui nous procure son approbation. Nous nous trouvons bornés; Mais ces bornes sont accompagnées chés nous du pouvoir de les étendre. Il veut nous voir travailler à notre perfection; Il veut nous aider à y réussir. A la solide & constante satisfaction que ces succès nous donnent, il joint des douceurs accessoires, délicieuses en elles-mêmes, mais qui tirent encore un tout autre prix de la main qui les distribue.

Amour
du Pro-
chain.

VI. L'Amour de Dieu, & l'Amour de nous mêmes nous conduisent à l'Amour du Prochain: Nous nous affectionnons à nous mêmes, parce que nous appartenons à Dieu que nous aimons, & que nous adorons; Aimons donc les autres hommes qui lui appartiennent, de même que nous, qui sont aussi bien que nous son

Ouvra-



Ouvrage, & ouvrage du même ordre. Si on nous demande, pourquoi nous prenons intérêt à nous mêmes, la vérité veut que nous répondions que c'est parce que nous nous aimons : si on nous demande pourquoi c'est que nous prenons intérêt aux autres hommes, il faudra répondre de même, que c'est parce que nous les aimons. Mettons nous à niveau d'eux, & que nôtre tendresse pour eux soit de la même nature que nôtre tendresse pour nous. Nos forces à l'un & à l'autre de ces égards, doivent être la mesure de nôtre Zèle & de ses effets. Regardons les comme les Membres d'une même famille, dont PEtre que nous adorons veut bien être le Père ; aimons les comme ses Enfans, aimons les comme il les aime : N'aimons pas leurs deffauts, qu'ils soient au contraire les objets de nôtre desaveu, travaillons à les en tirer, & soyons toujours prêts d'oublier ce qui leur a pu arriver de nous suffire de traverses. Demandons à Dieu le retour de leur amitié ; quand ils cessent de nous faire du mal, tenons leur compte de leur retour dans le de-



voir comme d'un bonheur qui nous appartient, comme d'un événement également fortuné pour eux & pour nous.

Quand nous sommes parvenus à nous aimer par des endroits véritablement aimables, c'est alors qu'il nous est aisé d'aimer nôtre prochain comme nous mêmes. Je m'aime, je m'intéresse en moi, & je m'applique à mes véritables utilités, quand je me considère, comme l'Ouvrage du Grand Etre que j'adore. Mes Frères, ses enfans, me présentent, chacun en soi, un objet également digne d'estime & à qui je dois tâcher de procurer la même félicité, par laquelle & pour laquelle je glorifie Dieu.

Un homme qui s'aime mal, qui se plaît dans ses écarts, auroit tort d'y entraîner les autres, sous prétexte qu'il les aime comme lui même. Il faut commencer par soi, & dès que tout y sera bien réglé, on passera à aimer les autres & à leur donner des soins affectueux, effectifs, légitimes, constants.

Le grand dérèglement de l'Amour propre consiste à rapporter tout à soi & à faire



faire de ses intérêts la règle de son estime, & de son affection : ce desordre brouille nos idées & dérange nôtre conduite. Par ce Principe, on aime à voir de l'humilité dans les autres & on les en loue, mais on est fort éloigné de les imiter. On ne peut refuser des louanges à la valeur, mais quand on ne se sent pas assez de courage pour parvenir à ce mérite, on ne le remarque dans les autres qu'avec chagrin.

VII. L'Amour de nous mêmes est le fondement de tout le reste de nos affections. Nous aimons les autres choses parce qu'elles nous procurent quelque contentement, & qu'elles nous paroissent avantageuses. Or nous n'aimerions pas ce qui nous contente & ce qui nous est avantageux, plutôt que ce qui nous est inutile ou qui nous mortifie, si nous ne nous aimions pas nous mêmes.

Dire qu'on ne fait jamais rien par intérêt, c'est dire plus qu'on ne pense & plus qu'on ne peut. Un penchant direct à ce qui nous paroît bon, est toujours nôtre premier mobile.

Il est des Esprits outrés qui condamnent tout amour propre & qui s'ima-

L'Amour
de soi-
même,
principe
des au-
tres.



ginent d'y avoir renoncé : ils ne s'aperçoivent pas qu'ils se contredisent, ce qui est leur faute ordinaire ; & il ne se peut autrement, puisqu'une de leurs maximes est d'éviter les retours sur soi-même. Quand ils condamnent tout autre motif que celui de la simple obéissance, c'est sans doute parce qu'ils considèrent ce motif comme le plus pur ; & celui qui rend la Vertu la plus parfaite. Mais pourquoi préféreroit-on l'état le plus parfait à celui qui l'est moins, si l'on étoit indifférent à soi-même ? Si l'on ne s'aimoit point il seroit indifférent dans quel état se trouver.

Faire ce que Dieu ordonne par obéissance, c'est se soumettre à sa Grandeur ; se proposer d'être heureux par lui, c'est donner gloire à sa Bonté ; chercher en lui la parfaite félicité, c'est le reconnoître souverainement aimable. Il faut joindre ces motifs : car *s'approcher de Dieu* & tâcher de lui plaire seulement par pure obéissance, c'est ce que l'on feroit dès là qu'on le reconnoit puissant, quand même on ne le croiroit pas aimable. Il faut donc le désirer, c'est-là un de nos hommages, car il faut le connoître &



& le servir comme Dieu & par conséquent comme très-désirable ; Or désirer un objet délicieux, suppose désirer d'être heureux, & par conséquent suppose qu'on s'aime soi-même.

Ce renoncement à soi-même, tel que des esprits outrés le supposent & le recommandent, mettroit le Seigneur dans l'impuissance de récompenser les Créatures intelligentes, qui le serviroient avec le plus d'abandon & de dévouement ; car quand il nous combleroit de biens & de sentimens délicieux, nous les recevriens, à la vérité, par respect pour la main dont ils partiroient, mais nous n'aimerions ni ces présens, ni le plaisir de les sentir ; Craignans simplement d'offenser notre Maître en les refusant, nous les accepterions par pure obéissance : Et comment récompenser cette nouvelle obéissance & ce nouvel hommage ? Seroit-ce par de nouvelles douceurs ? Nous les regarderions encore avec indifférence, & elles nous fourniroient seulement de nouvelles occasions d'honorer notre Grand Maître. Je dis plus, quel gré lui faurons nous de notre vie & de notre existence, si nous n'aimons pas cette



vie & cette existence ? & aimer son existence n'est-ce pas s'aimer soi-même ? La vraie reconnoissance ne consiste pas à faire des complimens, mais à sentir vivement le prix des biens qu'on nous fait.

Cet amour de nous-mêmes est non seulement très-innocent & très-legitime, mais il est essentiel à l'homme. Un Etre qui connoit, qui sent & qui veut, & qui pourtant ne s'aime pas, est une chimere inconcevable. Ceux qui se donnent la mort, meurent pour cesser de vivre malheureux. Ceux qui se maltraitent & s'infligent des punitions, n'en usent ainsi que pour prévenir de plus grands châtimens, ou parce qu'ils sont mal contents d'eux-mêmes; par conséquent ils prennent intérêt dans ce qu'ils ont fait.

Nous avons été créés dans l'impuissance de ne nous aimer pas. Ce n'est point une affaire de choix. S'il étoit au pouvoir de l'homme de ne s'aimer pas, il pourroit s'affranchir de la dépendance de Dieu; les promesses & les menaces lui seroient indifférentes; s'il étoit possible de ne s'aimer point, il seroit possible de
regar-



regarder avec indifférence toutes les douceurs & tous les sujets de plaisir. La douleur n'auroit aucun pouvoir sur un homme qui ne s'aimeroit point. L'existence d'un Etre capable de sentiment & de volonté, & qui ne s'aime point, est un assemblage de Contradictions.

L'homme s'aime soi même. Cette affection nait avec lui pour durer autant que son existence; mais il peut arriver, & il arrive souvent aux hommes de se déterminer sans la consulter, il leur arrive souvent de se livrer à une passion, & de se porter tantôt vers un objet & tantôt vers un autre, sans s'informer s'ils s'en trouveront bien, & sans réfléchir sur l'intérêt qu'ils y ont.

Comme on feroit mieux, bien souvent, de réfléchir sur ses intérêts, & de prendre le parti d'où l'on peut tirer de plus grands avantages, il peut aussi arriver que, moins on a besoin des sollicitations de son amour propre, pour se porter à son devoir, & pour aimer ce qui est digne de l'être, plus l'obéissance a de prix, & l'affection pour ce a quoi l'on s'attache est pure, & doit plaire à l'ob-



jet de cet attachement. Des exemples feront sentir ces vérités, & y répandront une grande évidence.

Un homme interrogé sur la manière dont il a résolu de passer sa vie, répond, *le plus agréablement qu'il me sera possible; je veux me soustraire à toute dépendance, au moins autant que j'en aurai le pouvoir, je veux me livrer à mes desirs, m'aimer par dessus tout, & n'aimer rien que par rapport à moi.*

„ Cela seroit bon, lui répond un
 „ autre, si nous n'avions point de Su-
 „ périeur & si nous n'étions soumis
 „ à aucune Loi. J'ai pensé autrefois
 „ comme vous, mais depuis que des
 „ personnes plus éclairées que moi
 „ m'ont fait comprendre que je m'ex-
 „ posois à des risques épouvantables,
 „ qu'à cette Vie succédera une au-
 „ tre, où l'on rendra compte de
 „ toutes les injustes fantaisies, la
 „ crainte s'est emparée de moi, &
 „ pour me dérober à des Châtiments
 „ inévitables, suites d'une vie pas-
 „ sée dans le desordre, je fais des
 „ efforts sur moi, je me refuse bien
 „ des choses, & une juste crainte
 „ me sollicite à bien faire.

Dans



Dans celui qui raisonne ainsi, je vois un homme dont l'Amour propre, cessant d'être assoupi, le fait penser à ses intérêts : Il n'est pas encore ce qu'il faut être, mais il a de la disposition à le devenir, il pourra venir à aimer celui qui pardonne, & il sentira que rien n'est plus honteux que de continuer à l'offenser, & que rien n'est plus heureux que d'aimer à lui obéir, & à lui rendre de continuelles actions de grâces.

Qu'on se représente ensuite un homme assez éclairé, un homme dont la Raison cultivée & de plus éclairée par la Révélation, ouvrant les yeux sur ce magnifique Univers, l'ouvrage de son grand Maître, *me voici donc, dit-il, au nombre de ces Etres qui composent cet immense Univers ; L'Etre éternel & immense dont la Volonté a tout produit, jouit d'une félicité invariable autant qu'infinie ; aucun besoin n'a déterminé sa puissance à se déployer. Ce que je suis, je le dois à une Bonté toute pure. Et qui suis je, pour être l'objet de ses grâces ? A l'idée de son Eternité, de son Immensité, je me pers de vue, & il me semble que je rentre dans le néant ;*
Mais

Mais que mon cœur ne se laisse point troubler par cette infinie disproportion; cette idée me suffit pour me rendre grand à mes yeux: Sa Bonté est infinie, il ne m'a pas fait pour m'abandonner; loin de cela, sans avoir aucun besoin de moi, sa Bonté infiniment infinie, a bien voulu me créer pour me faire entrer en commerce avec lui; il veut bien agréer mes hommages, il me permet de l'aimer; il m'a créé libre & maître de mes mouvemens afin que je puisse me donner à lui. Je sens en effet, que je m'y dévoue, tous mes vœux vont à connoître sa volonté pour passer ma vie à lui obéir. Un homme dont l'esprit pense de cette manière, tout occupé de son Dieu, tout rempli d'admiration & de dévouement, ne pense qu'à l'adorer; il n'a garde de dire: Il faut en effet que je l'adore afin d'attirer sur moi ses récompenses. Un retour sur soi même de cette nature flétriroit toute son élévation & son dévouement; une vue si basse & si interressée le feroit fremir; il est infiniment éloigné de mettre en délibération s'il doit obéir ou n'obéir pas, & du besoin de se solliciter au devoir.



devoir par des idées de récompense. Etre approuvé de Dieu & avoir la permission de l'aimer & de l'invoquer, c'est ce qui remplit son ame; c'est le fond de ses pensées. Elle cesse d'être à elle même son objet. Son attention est toute fixée à Dieu, & c'est ainsi que les actes de l'Amour de soi même, entant que c'est un amour de choix, une suite de réflexions, peuvent être interrompus.

Ce seroit une pensée bien étrange si l'on s'imaginait qu'un homme de bien cessât de l'être, dès le moment qu'il feroit quelque cas de soi-même. Si l'on est obligé de se connoître, on est dans l'obligation de s'étudier. Et s'étudie-t-on comme il faut, quand on se trompe, quand on ne découvre pas en soi même ce qui y est, & qu'on croit y voir ce qui n'y est pas? Un homme sage, un homme attentif, qui cherche la Vérité & qui craint de se méprendre, voit donc ce qu'il renferme de bonnes qualités, & les voit telles qu'elles sont, par conséquent il les estime. Mais s'il n'ignore pas le bien, le mal n'échappe pas non plus à son attention. La connoissance de nos dé-

fautes



faits nous apprend sur quoi nous devons travailler, & celle de nos bonnes qualités nous soutient dans ce travail. Quand on ne voit que le bien, on se laisse aller au repos; quand on ne voit que le mal, on perd courage: on peut donc tirer du fruit de l'une & de l'autre de ces connoissances.

Mais il n'y a aucun intérêt qui nous engage à comparer notre mérite avec celui des autres, pour savoir si nous pouvons nous *preferer* à eux, ou si nous ferons mieux de les estimer plus que nous. C'est même une comparaison qu'il est presque impossible de faire bien juste: car, sans compter le plaisir qu'on sent à se *preferer* à autrui, tout-à-fait propre à nous séduire; s'il n'est pas facile de se connoître soi-même, il peut-être encore plus difficile de connoître exactement les autres; on n'en voit point le dedans, on n'en juge que par des dehors, le plus souvent fort équivoques, & qu'une infinité de circonstances peuvent relever ou rabaisser.

L'impuissance où nous sommes de connoître au juste toutes les circonstances

tances



tances, tant intérieures qu'extérieures, qui relèvent le prix du mérite, ou qui diminuent la faute de ceux qui errent, & qui péchent, nous obligent à être très-retenus dans les jugemens que nous portons sur les autres, & nous doit toujours faire craindre de prendre dans les autres des pailles pour des poutres, pendant que chez nous, nous négligeons des poutres comme si ce n'étoient que des pailles. Quand on est bien occupé de soi-même, on pense moins à censurer les autres. Voyez *Matth. V.*

Il y a des gens qui conseillent d'arrêter fortement son attention sur ce qu'on trouve en soi de défectueux & de passer légèrement sur ce qu'on se sent de recommandable, dans la pensée que cette précaution servira à moderer le penchant qu'on a à s'estimer trop, & à se préférer aux autres. Ce conseil peut avoir ses usages : Mais si l'on trouve qu'il est trop difficile de partager si bien son attention, & de mesurer avec cette exactitude les degrés qu'on en peut donner à la vue du bien, avec ceux qu'il faut réserver pour celle du mal; on parviendra au même but, & on évite-

vite-



vitera même avec plus de facilité les suites dangereuses de l'estime de soi-même, pourvû qu'entre les qualités qu'on estime, on estime le plus celles qui sont effectivement les plus estimables, & sans lesquelles on auroit tort d'être le moins du monde content de soi-même; ces qualités sont l'attention, la circonspection, la retenue, la défiance de soi-même. Celui qui les connoit, & qui les connoissant, s'est convaincu qu'elles sont la source de tout ce qui se trouve de vrai dans ses pensées, & de réglé dans ses mouvemens, n'aura garde de les abandonner; il continuera à se rendre attentif, circonspect, modéré, à se défier de ses premières pensées & de ses premiers penchans; il ne s'y rendra, il ne les suivra qu'après en avoir fait un examen sévère; & plus les heureuses suites de cette attention & de cette défiance lui donneront de satisfaction, plus il se confirmera dans la résolution de ne jamais rien décider à la légère, & de ne présumer jamais de sa capacité, de sa probité & de ses lumières.



La Vertu ne sauroit être opposée à la Verité, & on ne me persuadera jamais qu'il y ait un grand mérite à se tromper. Il ne faut rien affecter, & c'est une pensée outrée de dire que la Vertu tremble dès qu'on l'estime, & qu'elle se revêt des apparences de défauts pour éviter la présomption; on n'a que faire d'être en mauvais exemple par des apparences de défauts, pour prévenir une excessive estime de soi-même; des précautions si étranges peuvent même enfler le cœur de ceux qui les prennent.

En se méprisant trop on fait injure à son Auteur dont on n'estime pas assez son present. *Non est vilis sibi, quia scit se suum non esse.* (Sen. de Tranq. Animi, cap. II.) Le Sage fait qu'il n'est pas à soi-même, & il n'a garde de mépriser ce qui appartient à Dieu & qui est son ouvrage.

Rien n'est plus propre à décourager un homme & à ralentir le Zèle avec lequel il se propose de travailler à sa perfection, que la pensée qu'il n'y sauroit réussir, & qu'il ne pourra jamais s'affurer si quelque travers de folie n'accompagne point
tout



tout ce qu'il se procure de sagesse. C'est rendre un très mauvais service au genre humain que de travailler à y répandre de tels principes d'incertitude.

„ On dit que la plupart des hommes ignorent leurs foibleffes; on pourroit encore dire que la plupart ignorent leur force. Il en est d'eux comme des terroirs qui renferment des veines d'or inconnues à leurs possesseurs. “ *C'est une pensée de Dr. Swift* Bibl. Rais. 1733. p. 195.

Chacun devroit se connoître par un triste effet de l'ignorance de soi même, les Poètes forcent leur génie, ou ont le malheur de vouloir réussir en tout genre. L'application de cette pensée pourroit s'étendre loin.

Les méprises que l'on attribue à l'Amour propre, ne viennent pas simplement de ce que nous nous aimons & que nous cherchons à nous procurer des contentemens & des avantages, mais de ce que nous choisissons mal les objets dont nous espérons tirer de l'utilité & de la douceur.

Si on a le pouvoir de faire naître chez soy ses passions.

VIII. On demande si l'homme a le pouvoir de faire naître en son cœur les inclina-

inclinations dont il souhaite de le remplir, parce qu'il s'en fait un devoir & qu'elles lui sont commandées ? Aimer Dieu, par exemple, aimer son Prochain, aimer ses ennemis.

Il me paroît qu'il faut ici user d'une distinction. Prétendre que pour haïr un Vice, & que de même, pour aimer une vertu, il n'y ait qu'à se dire, *je veux l'aimer*, c'est supposer à l'homme plus d'empire sur soi-même qu'il n'en a. Mais il me paroît aussi que moyennant certaines précautions, certaines idées auxquelles on se rend attentif, il peut venir à bout de faire naître chés soi les Inclinations qu'il souhaite. Je me trouve, par exemple, prévenu contre un Auteur. Un Ami me prie de le lire & de détourner mon Esprit de ce qu'on m'a dit à son préjudice, de m'y refuser, ou pour plus grande sûreté, il me donne à lire un ouvrage qui ne porte point le nom de son Auteur. Je le lis, j'en trouve la matière intéressante, le stile est élégant, & par sa netteté, il m'épargne toute fatigue d'attention; j'y sens régner un Zèle de vérité soutenu de modestie. Je ne puis donc refuser mon estime à cet
ouvra-



ouvrage ; il me plait ; c. d. je l'aime & , par cette suite d'idées , je rends justice à son Auteur, je m'intéresse en lui , & je voudrois le connoître ; Je suis donc venu à bout de l'aimer par un effet de mon attention sur ce que je lui ai trouvé d'aimable.

Ma Curiosité pour les Voiages me conduit dans un pays, où je vois dans toutes les campagnes, un air de contentement répandu sur tous les visages, les Laboureurs bien logés, les chemins bien entretenus, les forêts même alignées, les gens de guerre, qui veillent à la sûreté de tous les habitans, & des voyageurs en particulier, polis, accueillants & officieux ; j'y vois des Hôpitaux, qui paroissent bâtis pour tout autres, que pour des pauvres ; des maisons, où les orphelins perdent l'idée de leur infortune, & sont élevés avec tant de soins & d'industrie, qu'il ne tiendra qu'à eux de vivre au dessus de tous les besoins. Plus j'avance, plus j'admire ; tout est uniforme & la félicité règne également par tout. J'en demande les Causes. *Tout ce que vous voyés, me dit-on, Tout ce que vous admirés, & dont la vie paroît*



paroit vous faire tant de plaisir, nous en sommes redevables au Souverain de ce vaste Pays, qui ne trouve point de félicité égale à celle de rendre heureuse ses Sujets; Tous ses soins aboutissent à procurer les moyens de le devenir. Ces discours redoublent les plaisirs que m'ont donné tous les objets, qui se sont présentés à mes yeux; je me livre à la satisfaction de les entendre; dès là je sens mon cœur se remplir d'estime, d'admiration, d'attachement. J'aime à me livrer à ces idées; c'est un tribut que je crois devoir à un Souverain si respectable; j'entre dans les sentimens de ses sujets, je les accompagne, & je me joins à leurs actions de grace. En m'approchant de la Capitale, je m'apperçois que tout se sent de la proximité du Maître; mes inclinations pour lui redoublent, je me ferois des reproches s'il en étoit autrement, & préparé à son Auguste présence, par tant d'objets tant de réflexions, j'oublie tout pour l'aimer. C'est ainsi que la vue attentive de l'Univers remplit de respect, d'admiration, & de Zèle pour son Créateur, une ame qui en étudie les beautés & qui en parcourt les bien-faits, dans ce dessein.

Que



Que pourrois-je faire de plus conforme à des sentimens si légitimes, si raisonnables, si doux, si parfaitement dûs, que me dévouer à l'obéissance de cet adorable Maître ?

Ce qu'il demande de moi c'est de sentir la gloire qui me revient d'être son ouvrage, de m'estimer par là, de prendre soin de moi, parce que je lui appartiens, de donner mes soins à me perfectioner.

Quand je jette les yeux sur les hommes qui m'environnent, je vois en eux tout ce que je reconnois de plus estimable & de plus aimable chés moi, c'est qu'ils sont les créatures du Maître que j'adore: Ils tirent de là un prix auquel je ne puis refuser mon estime. A mesure que j'arrête mon attention sur cette grande vérité, je leur souhaite le bonheur de se rendre tels que nôtre grand Maître veut que nous soyons, je me dispose à les aider dans ce dessein, & je me sens entraîné à y travailler avec eux.

Si j'apperçois en eux des deffauts qui vont à rabattre de mon estime, des animosités qui tendent à révolter mon affection, je me fais un devoir de me demander, *suis je sans deffauts?*

Coy-



Connois-je toutes les Causes qui les ont jettés dans des écarts? Leur a-t-ils été facile de se garantir de l'influence de ces Causes. Et dans le sort qu'ils peuvent avoir ne sont-ils point plus à plaindre encore qu'à blâmer. Je dois me faire une Loi de me rappeler le passé. Ne m'est-il point arrivé d'éprouver quelque chose de semblable? N'ai-je point eu mes négligences, mes oublis, mes écarts, & puisque mon souverain Maître me fait la grace de me les pardonner, serai-je assez dur pour ne regarder pas avec compassion les fautes de mes freres, & pour me refuser moi même à la satisfaction de les en tirer, & de faire cesser leur dureté par ma douceur & par l'exemple de ma tendresse.

Voilà des moyens qui sont en ma puissance, pour faire naître dans mon cœur des sentimens & des inclinations dont il est si juste de le remplir. A ces moyens, que je sens être en ma puissance, j'en puis joindre un autre d'une plus grande efficace. Mon Créateur m'a mis en pouvoir de l'invoquer & de lui demander des graces, & de les lui demander avec d'autant plus de confiance, qu'elles sont d'un plus grand prix. C'est lui
qui



qui peut remplir mon cœur de ce que je connois de plus désirable, les vifs sentimens de son infinie Grandeur & de son infiniment infinie Bonté.

Je suppose un homme dont la chasse ou les ameublemens font les inclinations dominantes : On lui présente des Chevaux ; on luy fait voir des tableaux qui se trouvent de son gout ; Ces objets luy plaisent, il aime à les voir ; il en fait cas. Je le suppose riche ; il se feroit un plaisir d'en être possesseur, & il ne trouve point qu'on les mette à un trop haut prix. Je suppose un homme dont une éducation négligée n'a point appesanti l'Entendement, & duquel des mauvais Exemples, ou des discours séduisans n'ont point gâté le cœur ; en un mot, qui se trouve tel qu'on doit être pour mériter le nom d'homme raisonnable. Il tombe sur un livre où la laideur du Vice & ses inconveniens, la beauté de la Vertu & ses aimables caractères, une vie qui est une continuation de bien-séances exactement observées, une enchainure d'idées justes & de mouvemens bien réglés ; tout cela luy est présenté avec des traits frappants, &

avec



avec toute l'élégance dont ce sujet est digne. Les idées de la Vertu font sur lui l'effet qu'elles doivent naturellement produire ; il les trouve charmantes, & dès là il souhaite que les siennes y soient deormais conformes ; cela signifie qu'il estime & qu'il aime la Vertu, & qu'il reconnoit qu'elle mérite de régner dans son cœur. On voit par là qu'une attention raisonnable & que des réflexions sentées sont capables de faire naître le gout & l'amour des biens spirituels. C'est donc avec justice qu'on ordonne aux hommes de les aimer, puisqu'il est en leur pouvoir de se rendre attentifs sur eux, & par là de sentir ce qu'ils ont d'aimable.

VII. Dans l'amour propre, & en général dans toute sorte d'amour, il faut distinguer deux actes, qui pour n'aller guere l'un sans l'autre, ne laissent pas d'être différens. Ces deux actes dans l'amour propre sont *s'estimer & se vouloir du bien*. L'un & l'autre peut être bien ou mal réglé. Il y a beaucoup de gens qui s'estiment sans savoir pourquoi ; *Moi*, disent ils, je ne me changerois pas contre un autre ; moi, je ferois ce-

Manière
de s'esti-
mer.



ci, moi je souffrirois cela? chez eux dire *moi*, c'est dire tout; ils s'aiment & s'estiment, n'en demandez pas davantage. C'est ainsi que s'estiment les *fots*.

On en voit d'autres dont l'aveugle extravagance va jusqu'à publier leurs vices & à faire parade de leurs défauts; l'estime qu'ils ont conçue pour eux-mêmes, sans savoir pourquoi, est si excessive qu'elle se répand sur tout ce qu'ils trouvent chez eux. Peut-être aussi se font-ils un plaisir de penser que ce qui deshonoreroit les autres, se trouvant absorbé chez eux par le reste de leurs excellentes qualités ne peut donner aucune atteinte à leur mérite. Ils s'applaudissent dans le privilège imaginaire d'être seuls en droit de ne se contraindre point. C'est ainsi que s'estiment les brutaux.

„ Qu'un homme ait des vices, c'est
 „ l'effet de son tempérament, ou de
 „ son Education; qu'il s'y abandonne,
 „ c'est la suite de ses habitudes;
 „ Mais que, de sang froid, il fasse
 „ gloire des véritables sujets de sa
 „ honte, c'est la dernière des extravagances. *Mr. de St. Real T. V.*

Une



Une partie des hommes s'estime donc sans savoir pourquoi, ils s'estiment parce qu'il leur est agréable de s'estimer. Entre ceux qui cherchent à soutenir de quelque raison, ou du moins de quelque apparence de raison, le plaisir qu'ils trouvent à s'estimer eux-mêmes, la plupart se servent si mal de leurs yeux, que tout leur paroît estimable; pourvu qu'ils le voyent chez eux. S'il y en a peu qui aillent jusqu'à s'admirer dans leurs vices, presque tous les excusent, les pallient, & s'ils ne peuvent pas les changer en vertu, ils honorent de ce nom leurs inclinations les plus indifférentes, & toutes les suites de leur humeur & de leur tempérament: les vertus qui leur manquent ne sont pas fort nécessaires, à leurs yeux; celles qu'ils ont ou qu'ils croyent avoir, sont les vertus essentielles.

L'un admire sa force, & pour nourrir sa fierté n'a pas besoin de voir autre chose chez lui. Un autre est ébloui de sa bonne mine & de sa beauté, il se borne là. Ceux qui n'ont pas sujet d'être contents de leur corps, se tournent du côté de l'esprit. La finesse & la subtilité des pensées,



Pétendue de la mémoire, la facilité de l'expression passent dans l'esprit de ceux qui les possèdent pour les plus estimables des qualités.

Bien des gens y mettent moins de façon; Mémoire, Subtilité, Eloquence, Vigueur, Bonne grace, c'est sur quoi ils sont encore assez ingénieux pour ne s'examiner point, dans la juste crainte qu'ils se rechercheroient là-dessus inutilement; les dehors qui les environnent, leurs richesses, leurs titres, leurs dignités sont les miroirs où ils se voyent. Un homme a de grands biens, mais il n'a pas de la naissance; la Noblesse est pour lui une chimère, & c'est l'argent seul qui met entre les hommes une véritable distinction. Un Gentil-homme sans fortune, au contraire, ne connoit rien de plus glorieux que les privilèges de la Naissance, ni de plus beau & de plus satisfaisant que de pouvoir passer en revue, dans son esprit, les Ancêtres dont on a hérité le nom.

L'orgueil le plus bas, & souvent le plus obstiné, se nourrit de quelques petits avantages, non seulement exté-

extérieurs, mais souvent très superflus & comme étrangers à nôtre nature.

Il n'y a aveuglement dans lequel les hommes ne tombent, par leur empressement à s'estimer & à se distinguer des autres, pour avoir des raisons fondées ou non fondées, de se préférer à eux. Presque tous cherchent des fondemens dans les choses qui leur sont extérieures. Laissons ceux qui s'applaudissent dans le prétendu privilège d'oser être vicieux. Pour être moins coupable, on ne laisse pas d'être ridicule par la passion du rang, par celle de la dépense, par celle du gros Jeu, des amusemens en un mot, & de la fainéantise.

Si on faisoit raisonner tous ces gens là, leur raisonnement aboutiroit à dire, Je veux m'estimer, donc je suis estimable; Je veux me croire au dessus des autres, donc ce que je trouve chez moi est plus estimable que ce que je vois chez eux.

La plupart des erreurs où les hommes tombent, sur leur propre sujet, ne consistent point en conclusions & raisonnemens; ce sont des sentimens



qui les font naître. La voie du raisonnement leur en découvreroit trop l'absurdité, mais ils s'arrêtent à ce qui plait, sans en examiner les fondemens. C'est ainsi qu'ils s'attachent au monde comme à leur Souverain Bien, en même temps qu'ils évitent de le dire.

Il y en a enfin qui connoissent le vrai mérite & qui font attention aux qualités de leur cœur & de leur esprit, pour régler là-dessus leur estime, & ces derniers, ne se ressemblent pas tous. Les uns ne donnent à leurs bonnes qualités qu'un juste prix, ne les estiment que ce qu'elles valent, & se renferment dans les bornes de la vérité & de la modestie. Quand ils s'examinent, ils compensent le bien avec le mal qu'ils découvrent chez eux, ouvrant les yeux sur l'un autant que sur l'autre. D'autres au contraire, évitant de se voir dans leurs défauts, se bornent à sentir ce qu'ils ont d'estimable, & non seulement cela, mais ils l'exagèrent encore & le relèvent par les comparaisons flatteuses qu'ils font d'eux-mêmes avec les autres.

L'aver-



L'avertissement de St. Paul (Rom. XII. 3.) se borne à nous apprendre, à *n'avoir pas de nous-mêmes des sentimens plus relevés qu'il ne faut, mais d'avoir des sentimens modestes* (de penser de soi avec retenue $\Phi\rho\nu\epsilon\tilde{\iota}\nu\ \epsilon\iota\varsigma\ \tau\omicron\ \sigma\omicron\Phi\rho\nu\epsilon\tilde{\iota}\nu$) *selon la mesure de la foi & en général des dons qu'on a reçu.*

Des Hommes pleins d'eux-mêmes qui ferment les yeux sur tout ce que les autres possèdent d'estimable, de même que sur leurs propres défauts, qui ne les ouvrent que sur ce qu'ils s'attribuent de mérite, qui s'y applaudissent, & l'exagèrent, paroissent dans le cas dont parle Esaie V. 20. *Malheur sur ceux qui sont sages en eux-mêmes* (à leurs yeux, qui prennent plaisir à se croire sages, & qui par là se remplissent d'illusions) *Et entendus, en se considerant en eux-mêmes.*

Le même défaut est condamné Rom. XI. 25. XII. 16.

Ephes. II. 3. *Ne faites rien par contention ni par vaine gloire, mais que par humilité chacun croie les autres plus que lui-même.* On voit dans ces paroles qu'au lieu de chercher sa félicité, ou une partie de sa satisfaction, à surpasser les autres; lors



même qu'on les a surpassés en effet, on ne doit pas se faire un plaisir d'y penser, & pour s'empêcher de se préférer à eux, il faut se rendre plus attentif sur leur mérite que sur celui qu'on peut avoir; ouvrir les yeux sur ses propres défauts, les fermer sur ceux des autres, & être beaucoup plus disposé à les excuser. Dans ces comparaisons, le moral doit l'emporter sur le physique, & tel, dont la Vertu est moins avancée, peut-être plus agréable à Dieu, parce qu'il a plus fait valoir ses foibles talens, & qu'il a plus profité des occasions de faire des progrès, occasions qui peuvent n'avoir pas été aussi favorables pour lui que pour d'autres.

Dans l'incertitude il faut faire pencher la bonne opinion en faveur d'autrui. Si cette préférence lui est due, c'est une Justice; si elle ne lui est pas due, c'est une libéralité. Dans le monde on fait plus de civilités aux personnes masquées; c'est le plus sur; Le masque peut couvrir des personnes à qui on doit ou toute son estime ou tout son respect.

Un indice sûr d'une estime de soi-même mal réglée, c'est la fantaisie de



de parler sans cesse de soi ; c'est une preuve qu'on en est plein, qu'on n'y voit rien qui ne plaise, & qu'on fait la grace aux autres de les croire à peu près d'aussi bon gout qu'on se trouve soi même.

La modestie de Mr. *Newton* s'est toujours conservée sans altération ; quoique tout le monde fut conjuré contre elle. Il ne parloit jamais ou de lui ou des autres ; il n'agissoit jamais d'une manière à faire soupçonner aux observateurs les plus malins, le moindre sentiment de vanité. Il est vrai qu'on lui épargnoit assez le soin de se faire valoir ; mais combien d'autres n'auroient pas laissé de prendre encore un soin dont on se charge si volontiers, & dont il est si difficile de se reposer sur personne. Combien de grands Hommes, généralement applaudis, ont gâté le concert de leur louange, en y mêlant leur voix.

Il étoit simple, affable, toujours de niveau avec tout le monde. Les Génies du premier ordre ne méprisent point ce qui est au dessous d'eux. Il ne se croioit dispensé, ni par son mérite, ni par sa reputation, d'aucun



des devoirs du commerce ordinaire de la vie. Nulle singularité, naturelle ni affectée. Il savoit n'être, dès qu'il le falloit, qu'un homme du commun. Il est difficile de parler beaucoup de soi même, sans tomber dans le ridicule; se louer, c'est extravagance; se blamer, c'est folie.

L'Eveque de Salisburi attribué le plaisir que Charles II. se faisoit de voir des Etrangers, à l'admiration avec laquelle ils écoutoient des narrations, dont tous les Courtisans étoient ennuyés pour les avoir entendues mille fois.

C'est un défaut qui règne chez les Grands, mais un défaut dont leurs inférieurs sont très responsables. Comme chacun ne pense qu'à faire plaisir à ceux dont il croit que sa fortune dépend, on n'entretient ses supérieurs que d'eux mêmes, & des événemens où ils ont eu quelque part. Quand ils voudroient s'oublier il ne leur seroit pas possible, par le soin que l'on prend de les ramener sans cesse à ce qu'ils ont dit & à ce qu'ils ont fait. Jamais on ne paroît les écouter avec plus d'empressement

que



que quand ils font eux mêmes la matière de leurs discours ; Mais il est bon de leur apprendre que ceux qui leur donnent le plus d'attention , sont les premiers à s'en plaindre , à s'en moquer.

A regarder la chose en elle même on n'est pas plus déraisonnable de parler de soi que de parler des autres , quand on n'en parle qu'à propos & conformément à la vérité ; Mais un homme sage aime mieux s'abstenir de parler de soi-même , quand il en a de justes occasions , que de s'exposer au risque d'en parler plus qu'il ne doit. Et comme la juste aversion que l'on sent pour ces savans présomptueux , qui décident hardiment sur toutes choses , & ne prononcent pas d'un ton moins affirmatif sur ce qu'ils ignorent que sur ce qu'ils savent , engage souvent les personnes raisonnables à proposer les vérités dont ils sont très persuadés , avec autant de modestie que si elles leur paroissent encore douteuses ; De même un homme ennemi de la vanité s'exprime souvent sur ce qu'il possède & qu'il a déjà acquis , com-



me s'il étoit simplement en chemin de l'acquiescer.

De peur de s'estimer au delà de son de son juste prix, & de donner dans les pièges des flatteurs, dont le langage va beaucoup au delà de leur pensée, on ne doit jamais perdre de vue cette belle maxime de Sénèque. *Neminem tanti ab alio quanti à se ipso aestimari...* Qu'il s'en faut beaucoup que les autres n'aient une aussi bonne opinion de nous, que nous en avons nous mêmes.

La qualité de Poète laisse, en ceux en qui elle se trouve, toutes les obligations de l'honnête homme; & soit qu'on écrive en prose, ou en vers, la bienséance veut qu'on ne parle de soi que par une nécessité absolue, & qu'on n'en parle jamais que d'une manière modeste. Pendant que des Critiques Chrétiens affranchissent les Poètes des Loix de la modestie, Plutarque, tout Payen qu'il étoit, a crû devoir les y assujettir: Quelque admiration qu'il ait pour Pindare, il ne peut luy passer les louanges excessives qu'il se donne, *M. de L'Ac. D. B. L. T. VIII. p. 516.*

Rien



Rien n'égalé l'empressement avec lequel presque tous les Poètes se sont fait une espèce de gloire d'imiter l'ambitieuse fantaisie de leurs Prédecesseurs, quoique le bon sens dicte que c'est uniquement les belles qualités des grands hommes qu'il est permis de se choisir pour modèles.

On peut se trouver dans des circonstances, où, pour l'édification publique, on est dans l'obligation de faire connoître qu'on n'est pas tel que l'erreur ou la malignité pourroient le faire croire. Dans ce cas là, il faut premièrement se trouver sans émotion pour se justifier : Il faut, en second lieu, non seulement se garder d'aller au delà de la Vérité, dans le témoignage qu'on se rend ; mais il importe de diminuer en deçà. Une apologie produit d'autant plus sûrement son effet, qu'elle laisse plus à penser. Et, dans ces occasions, un fond de modestie est le meilleur guide qu'on puisse consulter.

Il en est encore un, où un maître rend un grand service à ses Disciples, en apuiant ses Conseils de son exemple, & qu'il les instruit des

rou-



routes qui l'ont conduit à ses découvertes, des occasions qui les lui ont fait choisir, des obstacles qu'il a eu à surmonter, des méprises où il est tombé, des circonstances qui l'en ont fait revenir. Quand l'utilité d'autrui dicte ce langage & qu'il part d'un cœur sans vanité & sans déguisement, c'est un chef d'œuvre en matière d'instruction. Les exemples en sont fréquens dans les Mémoires de l'Académie.

Pour régler au juste l'estime qu'on peut faire de soi même, il ne faut pas faire moins d'attention sur ses défauts que sur ses bonnes qualités; J'ose même dire qu'il en faut faire davantage, parce que nos bonnes qualités attirent notre attention sur elles, & la fixent, par le plaisir qu'on trouve à les voir; au lieu que si on ne la soutient pas, avec quelques efforts, elle se détourne d'abord de la vue de nos imperfections. Ne compter que ses avantages pour juger par là de ce qu'on vaut, c'est faire la même faute que si, pour calculer les richesses d'un homme, on ne faisoit attention qu'à ce qu'il possède, sans compter ce qu'il doit.

Un



UN homme de mérite a l'esprit juste & connoit ce qui lui manque en même tems qu'il voit ce qu'il a. Mais un homme vain se flatte, s'attribue ce qu'il n'a pas, & ne voit point ce qui lui manque; il est plus satisfait d'un mérite qu'il s'imagine d'avoir, qu'il ne le seroit d'un mérite réel, mais au dessous de ses vaines idées.

Mr. De la Faye, la première année de sa réception à l'Académie ne fut qu'affidu. Peut être s'étudioit il dans le silence à prendre le ton de la Compagnie. A la seconde, il commença à parler, & à donner des morceaux de sa Composition; mais il les donnoit avec une modestie & une espèce de timidité, qui feioit tout à fait bien à un homme de guerre, transplanté dans une assemblée de savans.

IV. Pour ce qui est des biens que l'on souhaite & que l'on travaille à se procurer, l'Amour propre éclairé tend au solide, & l'aveugle au superflu. L'Amour de nous mêmes nous fait souhaiter deux choses, des qualités excellentes, & des sentimens agréables: Et comme les douceurs les plus

Ordre & désordre de l'Amour propre

solide



solides font l'effet ou la suite des dispositions les plus parfaites, & que l'état le plus délicieux, par rapport au sentiment, est attaché à celui qui est le plus accompli par rapport à la pureté & à l'étendue des connoissances & des Vertus, il faudroit, premièrement, travailler à s'éclairer & à se sanctifier; il faudroit que l'Amour de nous mêmes nous sollicitât d'abord à nous enrichir de Lumières & de sagesse; Les sentimens agréables seroient les suites naturelles de ces acquisitions, ils en naîtroient d'eux mêmes.

Les hommes se partagent dans le choix des objets d'où ils se promettent de tirer des sentimens agréables; Mais ils se réunissent tous dans le desir de ces sentimens. Leur faute ne consiste pas à les desirer ces sentimens, mais à choisir mal les objets d'où ils se proposent de les tirer.

Si on commençoit & si on continuoit à se passionner pour les vrais biens, qui font l'ornement & la gloire de l'ame, on réussiroit sûrement, on n'auroit jamais lieu de se faire des reproches, & on éprouveroit sans cesse de nouvelles satisfactions. Un
hom-



homme qui a fait un bon choix pour l'objet de sa passion, se passe aisément du reste. Qu'on lise dans l'Éloge de *Mr. de Tournefort* (1708) les travaux qu'il essuioit & les dangers mêmes où il s'exposoit pour se procurer de nouvelles lumières, dans ce qu'il avoit choisi pour objet principal de ses études.

Peu de gens tournent leur attention & leurs soins à se perfectionner & à se rendre de jour en jour encore plus raisonnables. Le plus grand nombre de ceux qui travaillent sur eux mêmes, se bornent à se procurer ce qui convient à leur condition extérieure & au genre de vie qu'ils ont choisi; & le reste ils le négligent comme superflu. L'un veut se rendre homme de guerre & remplir avec distinction ce que ce choix demande; Un autre veut se rendre respectable sur les Tribunaux; Un troisième tourne ses vûes à briller sur une Chaire; Un autre à bien composer ou à bien réciter des vers. La Perfection dont Dieu nous impose l'obligation va beaucoup plus loin, & souvent est d'un genre tout différent.

Mal-



Malheureusement nos premiers soins vont à nous procurer des sentimens agréables. Cet empressement nous attache & nous borne aux plaisirs des Sens, parce qu'ils se présentent les premiers; par là notre aveuglement croit; ces plaisirs nous étourdissent, nous détournent de l'évidence, & tout occupés de sensations, nous ne savons point nous régler sur des idées. Outre cela, la douceur que l'on trouve à s'approuver soi-même, & à se persuader qu'on a raison, fait que l'on attache une idée d'estime à tout ce qui fait plaisir, & que l'on met du prix dans tout ce à quoi l'on s'est déterminé agréablement. Voilà une source féconde de préventions & d'idées mal assemblées.

Du même principe, de ce penchant trop pressé pour les plaisirs, naît encore cette fatale délicatesse & cette obstinée repugnance, que nous sentons naturellement pour tout ce qui de fait la peine & qu'on ne peut obtenir sans fatigue. Un amour propre éclairé nous anime au travail, nous soutient dans les efforts & nous fait compter la peine pour peu de chose par l'attention qu'il donne aux avantages



tages que cette peine procurera. Mais si au lieu de raisonner & de se conduire par lumière, on ne se détermine que par sentiment, comme font la plupart des hommes; on se portera toujours à ce qui est aisé préférentement à ce qui est pénible.

Dans l'égalité, la Vertu plairoit plus que le Vice; mais les chemins, par où on y arrive, allarment la paresse, & en font abandonner l'idée & la poursuite. L'Amour propre, mal conduit, est une source de pièges. On ne sauroit trop graver dans sa mémoire les fautes où il nous fait tomber.

Ces deux premiers mobiles, le *penchant au plaisir*, & *l'aversion pour la peine*, ne sont pas tellement inséparables qu'ils ne puissent se trouver en opposition. Il y a des cas où ils possèdent le cœur humain en même tems, il y en a où ils règnent tour à tour & se succèdent l'un à l'autre. C'est la Cause de ces contradictions qu'on remarque dans la conduite de l'homme. Tantôt il achète ses plaisirs par le travail, & tantôt il sacrifie ses plaisirs à sa repugnance pour la peine.

On vivra toujours miserable pendant



dant qu'on renfermera ainsi des contradictions ; pour être heureux il faut être parfaitement d'accord avec soi-même.

Ces deux principes s'unissent dans ceux qui passent leur vie dans la mollesse & les amusemens : Mais il y a des tems où l'on est si rebuté de la peine que les plus grands interêts y sollicitent vainement ; & il y en a aussi où la violence d'une passion ne permet pas de se donner aucun repos.

L'empressement où l'on est pour se rendre heureux fait qu'on se fait des premiers moyens qui se présentent, avant que de s'être assez consulté pour connoître au juste ce qui peut le plus contribuer à la félicité, de sorte qu'on se rendroit plus facilement heureux si l'on se hâtoit moins de le devenir.

Renoncer à soi-même, c'est renoncer à la fantaisie de regarder son gout comme la règle de ce qui est permis & de ce qui se doit ; c'est renoncer à l'habitude de juger du mérite des choses, par le rapport qu'elles ont avec nos préjugés.

Renoncer à soi-même, c'est encore renoncer au panchant de rapporter
tout



tout à foi. „ Un méditatif, dit So-
 „ crate, jouit dans sa retraite d'une
 „ tranquillité que rien n'égale, mais se
 „ refuseroit il, aux besoins d'une mul-
 „ titude d'hommes? Après s'être affer-
 „ mi dans le gout des vrais biens, il ne
 „ se permettra pas de se refuser aux
 „ besoins des hommes, puis qu'il pour-
 „ ra le faire sans risque. Le Roi *Numa*
 „ en a donné un bel exemple.

Les *Principes* sont dans l'Ame les
semences du Savoir; on ne sauroit
 y donner trop d'attention, on ne sau-
 roit se les rendre trop familiers, c'est
 par cette application qu'ils deviennent
 des principes actifs & des sources fé-
 condes. Mais comme ils n'ont rien
 d'attrayant, on s'en dégoûte d'abord,
 on les parcourt rapidement; ils sont
 aisés à comprendre, & de plus fa-
 ciles à repasser, mais parce qu'ils
 sont simples, au lieu de faire de
 vives impressions, ils ne touchent
 que foiblement, on ne fait que les
 entrevoir, encore semble-t-il que c'est
 un tems perdu. Or des principes à la
 consideration desquels on ne s'est pas
 arrêté, deviennent presqu'inutiles; ils
 ne se présentent point d'eux-mêmes
 quand on en a besoin, & l'on n'en
 fait



fait pas tirer toutes les conséquences auxquelles ils peuvent donner lieu. Non seulement on ne profite pas assez des véritables principes, mais pour avoir donné trop peu d'attention à les connoître, souvent on en embrasse de faux, parce qu'ils ont quelque apparence de vérité, & plus de soin on se donne pour bâtir dessus, plus on s'égare & on entasse d'erreurs. Voilà les fruits de l'impatience qui nous empêche de nous arrêter sur des choses dont le goût ne nous paroît pas assez vif.

Comme il est de la dernière importance, si nous voulons étendre nos lumières, de n'admettre aucun faux principe, & que nous ne penchons naturellement que trop du côté de ce qui nous paroît surprenant, de deux principes, qui se présentent pour expliquer un phénomène, il faut soigneusement examiner quel peut être le véritable, car les suites d'un faux principe sont toujours préjudiciables aux progrès qu'on se propose de faire dans les sciences.

Mr. Amontons en donne pour exemple la liqueur du Thermomètre qui descend dès qu'une médiocre chaleur



leur vient à agir sur la boule inférieure. Cet effet ne vient pas de ce que la chaleur condense les liquides avant que de les raréfier, & les refroidit avant que de les échauffer, mais de ce que son premier effet, sur la boule qu'elle frappe, en dilate les parties & en étend la capacité. Dès là la raréfaction passe à la liqueur & a plus d'efficace pour la faire monter, que la dilatation de la boule, pour lui donner lieu de descendre.

Quoique les Mathématiciens passent pour les plus exacts de tous les Gens de Lettres, il ne leur arrive néanmoins que trop souvent d'user de circuits dans leurs démonstrations, & de ne les tirer pas de leurs vrais principes; l'impatience d'avancer ne permet pas de s'arrêter assez sur ces principes; on ne s'applique pas avec assez de soin à s'affermir dans l'habitude de la simplicité, on n'en sent pas assez le prix, & dans les ouvrages d'esprit en général on est plus frappé du difficile, parce qu'il fait plus d'honneur à un Auteur; ce n'est tout au plus qu'après s'être fatigué à entendre un raisonnement diffus, qu'on admire l'habileté d'un homme qui déve-



168 LA LOGIQUE
développe la même vérité en peu de
mots, en l'éclaircissant par ses prin-
cipes les plus simples.

Les Physiciens se permettent à tout
moment, sur les phénomènes parti-
culiers de la Nature, des conjectures
qui, pour être ingénieuses, n'en sont
pas plus solides, parce qu'elles ne s'ac-
cordent pas avec la nature du Corps
ou avec celle du Mouvement; mais
on passe légèrement sur ces principes,
on ne s'en forme que des idées vagues
& superficielles, parce que l'on court
au détail avec un empressement pré-
cipité. Il en est de même en Morale.
Si après avoir bien exactement é-
tabli, en quoi consiste la nature de la
Vertu; après avoir distinctement com-
pris les fondemens, sur lesquels on
doit s'appuyer, pour distinguer les
actions des hommes en bonnes, en
mauvaises & en indifférentes; on
s'accoûtumoit à faire une juste & im-
médiate application de ces principes
au détail de toutes nos actions, pour
discerner ce qu'il nous convient de
faire d'avec ce dont il faut s'abstenir,
je ne doute point qu'on ne cessât bien-
tôt de confondre avec nos devoirs,
ces



ces maximes outrées , ces pratiques superstitieuses, ces inutilités quelquefois même serviles & pénibles , autant qu'inutiles , par lesquelles les hommes se rendent plus difficile & plus embarrassé le chemin du Ciel , & sans y avancer eux - mêmes par-là , ne laissent pas d'en rebuter les autres.

On ne s'arrête pas assez sur les principes , & en méprisant leur simplicité on se prive de l'évidence qui la suit. Mais par-là même il semble , qu'on devrait au moins , prendre goût aux détails ; ils offrent une variété qui pique , & celui qui s'en tire sent qu'il fait quelque chose. Mais ces détails coûtent de la peine , & on n'aime que l'aïse & le plaisir. Ce n'est rien de ne savoir les choses qu'en gros , il faut entrer dans les détails pour tirer du fruit de ses études ; mais les détails sont longs , & pénibles , peu de gens s'en accommodent.

On fait cas d'un Cours de Logique , de Morale , de Physique , &c. qui en indique effectivement tous les chefs, mais qui ne fait que les indiquer. On s'applaudit d'être arrivé au bout d'une Science , parce qu'on s'est formé des idées vagues de toutes les parties



ties dont elle traite ; mais si l'on en demeure là, quel fruit en tirera-t-on, quel usage faire de ces idées vagues ? Vous savez, par exemple, en gros que les couleurs naissent des modifications qui surviennent aux mouvemens de la Lumiere, mais tandis que vous ignorez le mode & le mouvement particulier qui forme chaque couleur, vous serez incapable d'expliquer les Phénomènes qui nous frappent à tout moment. Vous savez encore en gros, & on vous a prouvé, qu'il ne faut pas se venger, & que l'on doit aimer son prochain comme soi-même. Mais si vous n'avez pas appris que l'amour & la vengeance sont des actes fort composés, & que les mouvemens, dont ces passions sont l'assemblage, sont de différentes especes, qui s'unissent quelquefois, & d'autres fois se separent, que de certaines circonstances peuvent les défendre tous, d'autres les exiger tous, d'autres enfin n'en condamner, ou n'en demander qu'une partie ; si tout ce détail n'est pas distinctement connu, on courra risque de se méprendre souvent, de taxer de vengeance des actes de justice, & des précautions de prudence, & de faire
passer



passer pour zèle des défauts de charité. La tolérance & la pitié pour ceux qui se trompent, en matière de Religion, passe chez bien des gens pour une lâche indifférence, c'est selon eux porter à l'excès l'amour du prochain. On en voit au contraire qui se plaignent de ce qu'on ne les aime pas autant qu'on le doit, qu'on les traite trop rudement & avec trop d'inégalité, parce qu'on leur préfère des gens qui, par leurs lumières & leurs vertus, méritent effectivement de leur être préférés. Quand les idées ne sont pas bien nettes & bien distinctes, quand on ne fait pas appliquer les principes généraux aux cas particuliers, & qu'on n'a pas étudié les devoirs avec assez de détail, les passions jouent aisément leur jeu, & à la faveur des ténèbres dont elles enveloppent les hommes, elles tournent leur idées vagues comme il leur plait.

V. Le foible ordinaire des hommes, d'approuver tout, d'admirer tout, d'aimer tout, dans les objets qui se font une fois emparés de leur affection, se fait sur tout remarquer dans l'amour dont ils sont prévenus pour eux-mêmes. Un grand moyen de se

Précaution contre l'amour propre.



guérir de ce foible, c'est de faire attentivement reflexion sur le ridicule qu'il répand sur les autres, mais de faire ces reflexions en vûe de s'engarentir soi-même. Chacun presque suit pour règle un goût, qu'il ne fauroit justifier par d'autres raisons qu'en disant que c'est son goût; chacun presque est charmé de son stile & de sa méthode. Trouve-t-on un Poëte qui en compte plusieurs au-dessus de lui? Y a-t-il un Orateur qui ne regarde son galimatias, comme la plus sublime production de sa plume? Etudions nous à nous voir du même oeil que nous regardons les autres, de peur de leur donner juste sujet de nous regarder du même oeil que nous les voyons.

Il est visiblement de notre intérêt de ne point nous méprendre sur le choix des objets dans la possession desquels nous cherchons nôtre bien, & par conséquent l'amour de nous-même nous engage à en faire l'examen avec toute la précaution imaginable. Dès qu'un but paroît nous convenir, il est encore de notre intérêt de voir s'il vaut effectivement tout ce qu'il faut nécessairement se donner de peines



peines pour y parvenir; si nous trouvons qu'il les mérite, l'amour de nous-mêmes, c'est-à-dire, de nôtre propre intérêt, nous déterminera à les soutenir & nous les rendra légères. Il n'y a donc qu'à commencer par un examen appliqué, à consulter l'Evidence, à ne se déterminer que sur la lumière, & moyennant ces précautions l'amour propre nous fera d'un grand secours.

Ceux qui les négligent & ne pensent point dans cette méthode, c'est-à-dire, le gros des hommes, se livrent d'abord aux plaisirs sensibles, delà ils deviennent bientôt avides des richesses, qui leur servent à se les procurer. Ils se portent enfin à la gloire qui plaît déjà par elle-même & qui de plus conduit aux richesses, comme les richesses à leur tour mènent réciproquement à la gloire. Ce sont-là, comme tout le monde fait, les trois objets de nos desirs, & parce que ce sont trois sources de ténèbres, la Logique en doit traiter pour préserver l'Esprit de leurs fatales influences.

X. Le mot de *Plaisir* est un terme des plus vagues, & en même tems des plus frapans. Il y a Plaisir des

De l'amour des Plaisirs.

H 3 sens,



sens, Plaisirs de l'Imagination, Plaisirs de l'Esprit. La Vertu a les siens, & le vice aussi ; On en trouve à faire du bien & on en trouve à se vanger. On se plaît à être aimé, & on se plaît à se faire craindre. En un mot c'est un genre, qui se divise & se subdivise en un grand nombre d'espèces, qui ont toutes quelque chose de commun ; mais qui diffèrent aussi entr'elles plus ou moins, & se trouvent quelque fois tout opposées.

Pour goûter les plaisirs des sens, il est nécessaire d'avoir l'Esprit content. Pendant que vous êtes inquiet sur le risque de perdre un procès important, Vous ne serez que peu sensible, ni à la bonne chère, ni à écouter des Concerts, ni à voir les ouvrages des plus habiles Peintres, & peut être ne le serez vous point du tout.

Le plaisir perd encore de son prix, à mesure que l'on croit de le perdre & qu'on le voit près de sa fin. Dans ces cas là, la tristesse s'empare du cœur, à proportion qu'on le désire, & que l'on se trouve peu en état de se le procurer ou de se le conserver.

Les



Les hommes se flattent de vaines espérances, & au deffaut des biens réels, ils s'amuseut à entasser de belles idées mais ce sont des *Chateaux en Espagne* qui s'évanouissent, & laissent le cœur vuide de satisfactions & rempli d'ennuis qui leur succèdent. Tel est le Plan que Martial se faisoit d'une vie heureuse.

Res non parta labore, sed relicta;
 Non ingratus ager, focus perennis;
 Lis nunquam; toga rara; mens quieta;
 Vires ingenuæ; salubre corpus;
 Prudens simplicitas, pares amici;
 Convictus facilis; sine arte mensa.
 Nox non ebria, sed soluta curis;
 Non tristis thorus, attamen pudicus;
 Somnus qui faciat breves tenebras;
 Quod sis, esse velis, nihilque malis.
 Summum nec metuas diem, nec optes.

Cet assemblage de biens nécessaires pour composer une félicité digne de ce nom, & à quoi rien ne manque, présente à nôtre Esprit des secours, qui, tout dignes qu'on les suppose de ses desirs, il n'est pourtant en son pouvoir ni de se les procurer, ni de se les conserver, & il n'y en a aucun que la mort ne doive lui enlever inévitablement.

H 4 On



On voit par là que le vrai bonheur de l'homme dans cette vie, doit avoir pour son fondement des espérances, mais des espérances sûres; & c'est à la vraie Religion que nous en sommes redevables.

Un homme qui fait sentir le prix de ces grandes vérités, *Qu'il est l'ouvrage de Dieu, que son Créateur l'aime & l'adopte pour son Enfant*, tout foible qu'il se trouve par la dépendance où il vit de son Corps, il n'a besoin que de peu d'amusemens; Un solide infini y supplée. La persuasion, & le vif sentiment de ces Vérités relève les Plaisirs que ses sens lui offrent; sa table est couverte des présens de l'Etre qu'il adore. Les douceurs qu'il en tire sont plus vives, la reconnoissance leur donne une nouvelle pointe, & l'éleve au dessus du risque d'en abuser. Les beautés de l'Univers, qui est le temple de la Gloire de tout ce qu'il aime, présente à ses regards, des objets d'une admiration qui ne peut ni s'épuiser ni se rallentir & quelque ravissement que lui donne cette contemplation, il n'est point troub'é par la pensée qu'elle cessera, parce qu'elle ne cessera que
pour



pour faire place à la vue des beautés infinies, dont tout ce que l'Univers renferme de grand, ne contient que des traits légers, & des ombres qui passent. Les douceurs continuelles, dont il se voit environné dans son voyage, loin de lui faire perdre de vue la Patrie où il tend, enflamment au contraire son Zèle, à marcher constamment dans les glorieuses routes, qui doivent le conduire à son but.

A quelque genre de vie qu'il se trouve destiné, il en remplit les fonctions, avec autant de tranquillité que de courage & de persévérance. S'il est appelé aux études, & à se mettre en état de contribuer à l'instruction des autres, dégagé de toute vaine gloire, purifié de toute envie, au dessus de toute paresse, il s'applique à connoître sûrement ce qui est vrai, à découvrir les Vérités les plus utiles, pour en faire les objets de son attachement, & pour en remplir l'Esprit & le cœur de ses Frères. Je traite donc ici un sujet qui appartient essentiellement à la Logique, puis qu'il offre à l'esprit de la Jeunesse, les se-



178. IX LA LOGIQUE
cours les plus efficaces pour les rendre
des hommes raisonnables.

De leur
usage &
de leurs
abus.

XI. Nous avons déjà traité des
égaremens où le penchant aux plaisirs
entraîne, & nous avons proposé des
précautions & des moyens de s'en
défendre, en parlant des Tempéra-
mens. Un homme en qui l'inclina-
tion pour les Voluptés des Sens l'em-
porte sur l'attachement qu'on doit a-
voir pour les biens de l'Esprit, c'est-à-
dire, pour la connoissance de la Véri-
té, la possession de la Sagesse, la pra-
tique de son devoir, se rendra rare-
ment attentif & tombera fréquem-
ment dans des bevuës. Son inclina-
tion dominante, le rappelant sans
cesse aux plaisirs du Corps, ne lui
laissera pas le tems de se former des
idées exactes de quoi que ce soit, &
la confusion se répandra, tous les
jours plus, dans ses connoissances,
si tant est qu'il en acquiere quelques-
unes. Le peu de douceur qu'il trou-
vera à chercher ce qu'il n'aime guè-
res, ne lui permettant pas de cher-
cher longtems, il s'arrêtera à ses pré-
mières conjectures, il décidera promp-
tement, & se hâtera de conclure,
pour



PART. I. SECT. I. CH. XI. 179
pour s'épargner l'ennui d'un plus long
examen.

Mais dès qu'un homme est une fois
entré dans le goût des plaisirs soli-
des, dès qu'il a connu les véritables
douceurs & s'y est assez affermi pour
sentir qu'il est dans son élément
toutes les fois qu'il travaille à s'éclair-
rer & à se régler sur la lumière de la
Raison, il sera bon qu'il ajoute l'ac-
cessoire à ce principal & qu'il donne
quelque chose aux desirs des Sens,
& n'en méprise pas les recreations;
Par là le Corps se maintiendra dans
sa vigueur, & l'Esprit conservera son
activité, comme nous l'avons déjà
prouvé ailleurs. Quand l'Esprit man-
que de fécondité, comme il se borne à
peu d'idées, non seulement ses con-
noissances ne s'avancent pas, mais il
tombe aisément dans la prévention
& dans l'obstination, il se fait des
Systèmes bornés, dans lesquels pour-
tant tout ce qui n'entre pas, lui pa-
roit rejettable.

Outre cela l'éloignement des plai-
sirs appesantissant le Corps rend l'hu-
meur sombre; un homme sombre
n'est propre à commercer, ni avec
ceux qui sont tristes, ni avec ceux

H 6 qui



qui ont de l'enjouement : ceux-ci
 l'inquiètent & ceux-là l'affermissent
 dans son défaut, de sorte qu'il tom-
 be bientôt dans ces inconveniens qui
 sont les suites d'une excessive retrai-
 te, & dont nous avons déjà parlé ;
 son Imagination languissante ne ré-
 pand aucun feu dans ses discours, &
 l'attention de ceux qui l'écoutent n'en
 étant point excitée, ils profitent peu
 de ce qu'il enseigne. Ces gens-là
 deviennent donc inutiles ; non seu-
 lement cela, ils nuisent, & leurs ma-
 nières rebutent tous ceux qui ne se
 sentent pas nés pour l'austérité & la
 contradiction ; ils sont cause qu'on
 regarde les Sciences comme l'éponge
 de la politesse, ils effarouchent par
 leur chagrin ceux qui seroient curieux
 de s'en instruire, & quand ils veu-
 lent s'adoucir ils sortent tellement de
 leur caractère ordinaire, & paroissent
 tellement affectés, qu'on les trouve
 encore plus méprisables dans leurs fa-
 des cajoleries, qu'odieux dans leurs
 boutades. Un homme sombre de-
 vient aisément grondeur, il s'imagi-
 ne de haïr le vice parce qu'il aime à
 le censurer. Une humeur déraison-
 nable lui tient lieu de vertu.

Le



Le Philosophe fait régner dans son cœur l'amour de la Sagesse, mais il ne néglige pas la santé, & n'est pas ennemi des plaisirs: Il subordonne le moindre au plus grand, & fait tout servir à son principal but. Il n'a garde de laisser séduire son goût jusqu'à oublier les Plaisirs solides, & il est encore, plus éloigné de changer en peines ses récréations par un attachement excessif & un usage immodéré. C'est ainsi que Socrate apprenoit à penser. L. IX. de la R.

Il y a donc des gens dont le cœur n'a de penchant que pour les objets sensibles. Ils s'y plaisent uniquement; mais pour ce qui est de la Connoissance, & de la Vertu, s'ils travaillent à en acquérir, ce n'est que par des efforts continuels sur eux-mêmes, & à force de suivre des réflexions sérieuses auxquelles ils se sollicitent avec une extrême contrainte. On en voit de tout opposés, qui, s'étant faits une habitude de se passer des récréations sensibles, rompent commerce avec les objets extérieurs, vous diriez qu'ils se sont renfermés dans eux-mêmes, comme dans une manière de prison. Entre ces deux extrémités il y a un milieu



milieu à prendre. Ce milieu c'est d'aimer les avantages de l'Esprit par dessus tout, d'en sentir vivement l'excellence & de ne connoître rien qui les égale tant soit peu, ni qui en approche seulement; c'est d'aimer aussi les plaisirs du Corps, mais très-inférieurement à ceux de l'Ame dont ils doivent servir à reléver le prix & le goût, & à la maintenir par là en état de travailler à ses véritables intérêts avec plus de liberté & d'activité, & par conséquent avec plus de fruit.

Si l'on est sur ses gardes & que l'on craigne véritablement de se faire illusion, on s'apercevra aisément de la différence que l'on mettra entre ces deux sortes d'objets. Combien de choses n'aimons-nous pas, mais en degrés très-inégaux? On aimera mieux un concert, dont les parties sont exactement remplies, que le son d'un seul chalumeau, & cependant on se fera un plaisir d'entendre quelquefois ce chalumeau seul. On aimera mieux un Palais, qu'une médiocre maison de campagne, & cependant on le quittera quelquefois pour cette petite retraite. Les dou-

ceurs



ceurs médiocres tirent un prix de la diversité, & relèvent celui des plus grandes qu'on leur fait succéder.

Nous n'avons qu'à consulter l'expérience; pour peu que nous lui aidions, par nos réflexions, elle nous apprendra ce que nous avons à faire. Nous ne sommes pas faits, ni uniquement, ni principalement, pour les plaisirs des Sens, car si l'on s'y abandonne, il en coûte trop, & il en coûte trop aussi de les modérer, quand on n'en connoit point d'autres.

D'un autre côté celui qui n'a de goût que pour les plaisirs de l'Esprit, un homme qui oublie le soin de son Corps, par son empressement à enrichir son Ame de connoissances, se met bien-tôt hors d'état de pousser ses connoissances. Nos forces nous instruisent de notre devoir; entreprendre au delà de ce qu'on peut, c'est un effet d'ignorance, ou de vanité, ou plutôt de l'un & de l'autre en même tems.

Le goût de la véritable félicité sert de préservatif contre les séductions des plaisirs sensibles, & met en état de ne s'y point laisser surprendre,



prendre, de ne s'y point soumettre, & de n'en jouir qu'avec moderation. Ecc. VII. 26. *J'ai trouvé que la femme qui est comme des rets, dont le cœur est comme des filets, & les mains comme des liens est une chose pire que la mort: Celui qui est agréable à Dieu en échapera, mais le pécheur y sera pris.*

Les Plaisirs *naturels* nous sont donnés par l'Auteur de l'Univers, comme une recompense du bon usage que nous faisons de nos Facultés, en les destinant à leurs véritables fins.

Les *chimériques*, incapables par eux-mêmes de faire quelque impression agréable sur nos cœurs, n'empruntent leurs charmes que d'un certain goût, que le hazard ou le caprice a mis en régime.

Les Plaisirs ne méritent pas d'être appelés *naturels* quand ils ne satisfont pas l'homme entier, & quand en charcutant les Sens, ils choquent la Raison, qui est pour le moins, aussi essentielle à l'homme que le sentiment.

Qui néglige les Plaisirs *naturels*, pour les remplacer par ceux dont l'éloignement & l'acquisition difficile font



font tout le mérite, devient l'Artisan de sa propre misère.

On trouve de ces Plaisirs raisonnables & très sensibles dans tout ce qu'on voit, & par là on s'approprie mille biens dont d'autres se croient les seuls possesseurs; & divers objets qui attirent l'attention, par leur brillant, sont bien plus des Plaisirs pour un sage spectateur, que pour celui qui y cherche à satisfaire son orgueil
M. D. XLI.

La sage Providence a destiné à chaque partie de nos âges, ses propres Plaisirs. Comme nos Facultés se dévelopent par degrés, il arrive, quand nous en faisons un bon usage, que sans nous en être aperçus, nous nous trouvons hors de la Sphère des Plaisirs des Sens & engagés dans ceux de la Raison.

Tout paroît bas & vil à une Raison qui s'occupe à découvrir les liaisons, les vûes, les symmétries & les destinations des choses créées, & qui se familiarise par sa méditation avec la Beauté spirituelle de l'Ordre & de la Vérité.

Plutarque dit dans quelque endroit,
(Discours sur le Desir des richesses)

que



que les riches seroient fondés à s'applaudir si la Félicité étoit à vendre. Mais lorsqu'ils font un bon usage de leurs richesses, qu'ils en tirent des secours pour acquérir plus de lumières & pour mettre les autres en état de faire de plus grands progrès en connoissances, de se rendre plus habiles & plus utiles à la Société, puisqu'ils s'avancent par là eux-mêmes en probité, & qu'ils se procurent les plus douces, les plus solides & les plus glorieuses satisfactions, ne peut on pas dire qu'ils profitent de leurs richesses pour acheter la Vertu & la Félicité?

Fausses
idées de
Spinosa.

XII. Sur l'amour de soi même, Spinosa s'exprime comme le reste des hommes, mais rien n'est plus paradoxal que le Sens de ses expressions, au moins le sens qu'il prétend leur donner, car pour moi Je n'y en trouve aucun.

Le desir de se conserver est nôtre première Loi; il est gravé dans le fond de nôtre Etre, on ne peut y renoncer.

Mais est ce la conservation de nôtre substance qui nous tient à cœur? Rien ne seroit plus inutile, car, selon lui, elle est nécessairement éternelle



nelle & imperissable. Le nombre des hommes qui y pensent est très-petit, & avant Spinoza on n'y avoit jamais pensé; il en a parlé, mais il ne l'a point faite connoître. Est ce notre corps qui est chargé de sa conservation? Il n'y a jamais pensé, & il n'y pensera jamais. Notre Esprit est il chargé de la conservation de notre Corps; mais selon cette nouvelle Philosophie, l'Esprit n'a aucune influence sur le Corps; son union avec lui ne consiste qu'à en être le témoin perpetuel. Est ce du soin de se conserver, que ce qui pense en nous, doit faire sa première Loi? Mais qu'a-t-il à conserver. sa substance? Il n'est pas une substance, Il n'est pas même le sujet commun de toutes les modifications, & de toutes les manières de penser, par où il nous échape de dire, qu'il passe, non plus que l'humanité n'est un sujet commun aux hommes singuliers qu'on appelle *Pierre*, *Jean*. Qu'est ce donc que notre Esprit, à parler avec exactitude? Il n'est dans chaque moment qu'une modification singulière? Que s'agit il donc de conserver? Cette modification.

De la
pour des
travaux



dification ? Mais elle nous ennuyeroit.

La première doit faire place à une seconde, la seconde à une troisième dont notre pensée en général n'est non plus le sujet que la figure en général n'est le sujet d'une rondeur & ensuite d'un aplatissement, qui succède à cette rondeur, qui, par la même cesse d'être.

De l'amour des richesses.

XIII. Un homme riche & par là affranchi de mille soins auxquels on est ordinairement assujetti, se trouve en liberté de donner à la culture de son Esprit tout le temps qu'il lui plait, & en possession de tous les secours nécessaires pour y réussir; les Livres, les Voyages, les Expériences; tout cela coûte; & combien d'excellens génies ont vécu dans l'obscurité, qui auroient illustré les Sciences aussi bien que leur nom & leur pays, si leur fortune avoit été meilleure. On auroit donc grand tort de mépriser les richesses, puisqu'il y a de l'extrémité à se proposer un but, & à négliger les moyens qui servent à y parvenir.

On ne s'étonnera plus du peu de progrès que le Genre-Humain a fait en



en connoissance, de l'embrouillement où sont encore les Sciences après tant de siècles, dès qu'on fera réflexion sur le triste sort de la plupart de ceux dont elles sont le partage, & des besoins où ils passent leur vie, à la honte éternelle de ceux qui pourroient les mettre en état de travailler avec plus de succès. Un pauvre homme, qui se voit, pour sur eroit de malheur, environné d'une famille, qu'il a bien de la peine à soutenir, que peut-il faire pour se rendre habile? Peut-il examiner? Les chagrins lui laissent-ils de l'attention de reste; Accablé de soucis est-il en état de réfléchir sur des matières de théorie, de polir ses réflexions & de les mettre dans un beau jour qui soit propre à persuader & à plaire. Au lieu de cela, il est réduit à ne pouvoir lire que quelque peu, & à suivre aveuglément ce qu'il voit établi par les autres. Un homme dans la misère est trop accablé du sentiment de ses besoins, non-seulement pour penser agréablement, mais même pour penser juste. Il suit ce qu'il trouve autorisé par l'usage, & fait profession des sentimens qu'il lui donnent à vivre.

Dans



Dans quelle ignorance & dans quelles erreurs grossières, dans quelle bêtise les hommes ne croupissent ils pas, en se livrant ainsi, sans examen & sans discernement, à tout ce qu'ils trouvent reçu ? Chaque siècle ajoute quelque nouvelle méprise à celles qui sont déjà autorisées par l'usage, les nouvelles se mêlent & se glissent imperceptiblement parmi les anciennes. Ces erreurs ne sont pas même toujours d'accord entr'elles. Ainsi, l'on se rend en aveugles à des piles d'extravagances & de contradictions. On a des yeux pour ne point voir.

L'intérêt est souvent un obstacle à la découverte de la Vérité. La difficulté de rendre les Baromètres uniformes en augmenteroit le prix, & en diminueroit le débit; cependant il n'y a rien que d'incertain & qui ne conduise à l'erreur, dans la comparaison des observations faites par leur moyen, s'ils ne sont gradués exactement, en parties qui expriment les pouces & les lignes des hauteurs du Mercure, & s'ils ne sont réglés sur un même Baromètre qui en soit l'étalon.

Pour



Pour faire juste ces Comparaisons, il faudroit encore avoir un tube uniforme d'un bout à l'autre, scélé hermétiquement par ses deux extrémités, qui contint 28. pouces de Mercure, & le surplus vuide d'air grossier. Les montées de ce Mercure ne pourroient être imputées qu'à la chaleur, non plus que d'égales montées dans les autres. *Mr. de la Faye* ne plaingnoit pas les dépenses qu'il pouvoit dérober aux besoins indispensables de sa Condition, témoin, entr'autres curiosités de son Cabinet, une Pierre d'Aiman de 2000 Livres que beaucoup d'autres Gens de guerre n'auroient pas gardé si long tems. Aussi préparoit il des expériences, des réflexions qui auroient, ou expliqué en partie, ou plutôt augmenté ces merveilles. (1718)

Mr. de la Faye étoit généreux, charitable, & faisoit éprouver sa libéralité à ceux, sur tout, que des malheurs publics & particuliers avoient réduit à implorer le secours d'autrui & ses libéralités étoient ordinairement proportionnées aux Conditions. Il est sans comparaison plus commun, & par conséquent plus facile, d'exposer sa

fa



sa vie à des périls évidens & presque inévitables, que de secourir, en pure perte, un inconnu.

Mr. Fagon, quoique sa fortune fut très modique, fit à ses dépens tous ses voyages pour repenler le Jardin Royal, poussé par le seul amour de la Patrie; car on peut dire que le Jardin Royal étoit la sienne. Il exerçoit la Médecine avec toute l'application d'un homme fort avide de gain, & cependant il ne recevoit jamais aucun payement, malgré la médiocrité de sa Fortune; non pas même de ces payemens déguisés sous la forme de présent, & qui font souvent une agréable violence aux plus desintéressés: Il ne se proposoit que d'être utile, & de s'instruire pour l'être toujours d'avantage.

Dés qu'il fut premier Médecin il donna à la Cour un spectacle rare & singulier; Un Exemple qui non seulement n'y a pas été suivi, mais peut être y a été blâmé, il diminua beaucoup les revenus de sa Charge. Il se retrancha ce que les autres Médecins de la Cour ses subalternes payoient pour leurs sermens. Il abolit les Tributs qu'il trouva établis sur la Nomination aux Chai-
res



res Royales, & sur les Eaux minérales de France. Il ne voulut point que ce qui apartenoit au mérite lui pût être disputé par l'argent, rival trop dangereux & trop accoutumé à vaincre.

Quand le Roi lui eut donné le pouvoir de vendre à qui il voudroit la charge de premier Médecin du Duc de Berry, il ne se démentit point & représenta qu'une place aussi importante ne devoit point être vénale. Quand les fonds destinés au Jardin Royal manquoient dans des tems difficiles, Mr. Fagon y suppléoit.

L'abondance où se trouvoit Mr. Newton, par un grand patrimoine & par son Emploi, augmenté encore par la sage simplicité de sa Vie, ne lui offroit pas inutilement les moyens de faire du bien; Il ne croyoit pas que donner par son Testament eût été donner; aussi n'a-t'il point laissé de Testament, & il s'est dépouillé toutes les fois qu'il a fait des libéralités, ou à ses Parens ou à ceux qu'il savoit dans quelque besoin. Les bonnes actions qu'il a faites dans l'une & dans l'autre espèce, n'ont été ni rares ni peu considérables. Quand la bienfaisance exigeoit de lui, en certaines occasions,



de la dépense & de l'appareil, il étoit magnifique sans aucun regret & de très bonne grace. Hors de là, tout ce faste, qui ne paroît quelque chose de grand qu'aux petits caractères, étoit sévèrement retranché, & ses fonds réservés à des usages plus solides. Ce seroit effectivement un prodige, qu'un Esprit accoutumé aux réflexions, nourri de raisonnemens, & en même tems amoureux de cette vaine magnificence.

Mais sous prétexte que les Richesses ont leur utilité, une infinité de gens passent leur vie à les poursuivre, sans les faire jamais servir aux usages auxquels elles sont destinées. Faire des moyens le but, est une illusion ordinaire; & quelque grossière qu'elle soit, on ne fait point la démêler par là même qu'on ne le veut point, parce qu'on auroit trop de honte de s'y surprendre & de se l'avouer à soi-même. La plupart des hommes aiment donc les richesses, & s'empressent à les acquérir; par de tout autres principes que ceux qui les rendent aimables. Dès la première enfance on s'accoutume à voir les hommes se travailler presque continuellement pour devenir



devenir riches, on les voit paroître joyeux ou chagrins, fiers ou abbatus, à proportion de ce qu'ils gagnent ou de ce qu'ils perdent. L'attention avec laquelle on s'applique à se rendre savant & sage ne se voit pas, mais les mouvemens qu'on se donne pour amasser du bien sautent aux yeux. En jugeant donc des hommes, par ce que l'on voit, on se persuade qu'ils font leur capital des richesses, & à l'égard du plus grand nombre on ne se trompe pas. On se règle ensuite sur l'exemple, on vit par imitation & l'on s'habitue à faire aussi son principal but de celui, où il paroît que tous les autres courent.

Dès que la Raison s'est développée & qu'on s'est un peu mieux instruit sur ce qui se doit, & sur ce qui ne se doit pas; si on est interrogé sur l'estime que l'on fait des richesses, si on en fait son but, ou si on les regarde simplement comme des moyens propres à conduire à un but meilleur, on répond, non pas selon la pensée & les sentimens où l'on est effectivement, mais selon ce qu'on devoit penser & selon les sentimens qu'on devoit avoir. Et comme l'on ne se met pas



beaucoup en peine de se connoître à fonds , qu'on se persuade aisément ce qui plait, & que l'on donne d'abord dans ce qui flatte, on croit être effectivement ce que l'on a répondu qu'on étoit. Par cette illusion l'homme a le plaisir d'aller toujours son train, & de suivre sa pente dominante, sans penser seulement à la connoître & encore moins à la corriger, & sa Raison à laquelle il a la satisfaction de se croire entièrement conforme, ne lui reproche rien.

Mais si les hommes étoient tels qu'ils se disent, & même s'ils étoient tels qu'ils se croient, je ne sai s'il y auroit aucun avare; du moins il y en auroit très-peu; car qui est-ce qui avoue qu'il fait des richesses son but & son principal objet? Mais sans nous amuser à écouter les hommes, quand ils parlent un langage qui les trompe eux-mêmes les premiers, consultons leur conduite avec plus d'attention qu'ils ne le font eux-mêmes. Les Peres ont ordinairement plus à cœur de voir dans leurs enfans de la Science & de la sagesse, que d'en acquérir eux-mêmes; Les Lumières & la Vertu de leurs enfans
leur



leur font honneur , sans les gêner , & sans leur coûter aucun effort. Cependant à quoi pensent-ils plus sérieusement , pourquoi sentent-ils plus d'inquietude & à quoi donnent-ils plus de soin quand il s'agit de ces enfans dont ils paroissent avoir à cœur l'éducation ? à leur extérieur ou à leur intérieur ? à leur probité ou à leur fortune ? Il se reposent tranquillement sur autrui pour ce qui est du soin de leur éducation & de leur conduite, mais ils pensent sans cesse eux-mêmes à leur établissement. Que d'empressement pour ceux qui peuvent y contribuer, que de reconnoissance pour ceux qui y contribuent ! Disons la vérité, c'est dans cette vûe qu'on se donne des soins pour leur instruction, & c'est à quoi tendent toutes les dépenses que l'on fait à dessein de leur former l'Esprit & le Cœur , car on s'informe de leurs progrès avec plus ou moins d'inquietude , & on leur pardonne leurs négligences avec plus ou moins de facilité , suivant que par l'état de leur naissance & de leurs biens , ils ont plus ou moins besoin du secours des autres , & plus ou moins besoin de s'élever eux-mes , par leur mérite personnel , à



pouvoir faire quelque figure dans le monde.

„ Mr. de *Tallard*, comblé d'honneurs capables de remplir la plus vaste ambition, desira d'être de l'Académie, il ne lui restoit plus d'autre espèce de mérite à éprouver que celui des sciences. Il entra Honoraire dans la Compagnie en 1723. & l'année suivante nous l'eûmes à notre tête en qualité de Président. Après avoir commandé des armées, il ne négligea aucune des fonctions d'un commandement si peu brillant par rapport à l'autre, & s'appliqua avec soin à tout ce qui lui étoit nouveau. Il parvint à l'âge de 76. ans avec une santé qui n'avoit guères été altérée, ni par les travaux du Corps ni par ceux de l'esprit, ni par toute l'agitation des divers événemens de sa vie.

Mr. Le Chevallier de *Louville*, malgré les remontrances de sa famille, & de ses amis, malgré une brèche considérable qu'il faisoit à son revenu, alla avec une fermeté invincible remettre entre les mains du Ministre de la Guerre son brevet & ses appointemens. En 1715. il fit le voyage de Londres, pour y voir l'éclipse totale du



du soleil, & il n'eut point de regret à un Contrat de 8000. Livres sur la ville, que ce voyage lui couta, & qui n'étoit pas un fort petit objet dans sa Fortune.

Un tems a été, remarque Mr. de Fontenelle 1725. que les Mathématiques avoient si peu de réputation & d'utilité, que la plupart de ceux qui s'y sont appliqués ont été des rebelles à l'autorité de leurs Parens. Nos Eloges en ont fourni plusieurs exemples.

On ne dit pas absolument qu'un homme est un sot, quand il est mal avec la Fortune; on ne dit pas non plus qu'un homme a du mérite quand il a des richesses, mais on en use comme si l'on pensoit là dessus ce qu'on ne dit pas. Reflect. sur les défauts d'autrui.

Les Riches ne pensent point à se rendre vertueux, quand ils voient qu'on leur en prodigue les Eloges, & les pauvres perdent le gout de la vertu par la difficulté qu'ils trouvent à passer pour vertueux.

Un Pere voit qu'il ne sauroit laisser tous ses enfans riches, il en a trop, il faut bien qu'il pense à leur donner une éducation qui supplée à un heritage



qui ne sera que médiocre. Mais se trouve-t-on en état, par soi-même, de les mettre dans les biens & dans les honneurs, on ne pense plus qu'à affermir leur santé, & à les faire vivre agréablement; la Lumière & la Sagesse seroient des secours superflus, le bonheur de leur naissance les affranchit de ces besoins. Comme on veut suppléer aux richesses par le mérite, on compte pour sûr que les richesses à leur tour suppléeront au mérite.

Il faudroit penser tout autrement. Un homme d'une naissance obscure vit dans l'obscurité, & à peine ses défauts sont-ils connus de ses voisins, on n'y daigne pas prendre garde, ils n'ont pas occasion d'éclater, non plus que leurs vertus s'ils en ont. Mais tout le monde a les yeux sur un Grand, & il faut de toute nécessité que les personnes de naissance s'illustrent ou se deshonnorent aux yeux non seulement des honnêtes gens, mais en general aux yeux de tous ceux qui ne sont pas préoccupés. Leurs vices & leurs vertus ont trop d'influence, on publie ou leur honte ou leur gloire.

Les



Les enfans entrent tout-à-fait dans l'esprit de ceux qui leur ont donné le jour & qui les élevent; leur unique vûe est de faire servir les richesses interieures à l'acquisition des exterieures: ils s'empressent pour la Science & pour la probité à proportion de l'ardeur avec laquelle ils courent à la fortune. Celui qui pense aux premiers emplois, & aux grosses pensions, se fatigue pour acquérir une habilité peu commune, mais celui qui se borne aux médiocres, se contente d'une légère teinture & ne se gêne pas. On s'attache aux Sciences les plus estimées, plutôt qu'aux plus estimables, & dans ses études on choisit, non pas ce qu'il y a de plus excellent, mais ce qui est le plus à la mode, & le plus propre à s'avancer. On se prévient d'abord pour les opinions auxquelles on ne peut renoncer, sans se livrer à la pauvreté, ou sans abandonner de grandes esperances; on ne se permet pas de repos avant qu'on leur ait donné quelque tour specieux, & dès qu'on leur a trouvé un côté supportable, on s'y arrête uniquement & l'on ne pense plus aux autres, on évite de



les voir sous les faces qui ne font pas plaisir. On regarde en même tems avec aversion tous les sentimens, qu'on ne peut embrasser, sans qu'il en coûte trop, on se les déguise, on en fait la lumière, on se dérobe à ce qu'ils ont de vrai, d'évident & de recommandable, & on les tourne tant qu'à la fin on croit y trouver quelque endroit foible & ténébreux par où l'on se croit en droit de les négliger.

Par ces principes on change de sentiment, en changeant d'interêt; dès qu'une nouvelle fortune & un nouveau point de vûe fait voir les objets sous des faces qui ne s'étoient point encore présentées, on aime à penser que ce sont les plus justes & on s'arrête à cette pensée. Pie II. un des plus zelés défenseurs des libertés de l'Eglise au Concile de Bâle, fit tous ses efforts, dès qu'il fut élu Pape, pour abolir la Pragmatique Sanction. Il regarda les choses d'un autre oeil.

St. Paul I. *Tim. VI.* allegue comme un caractère d'un esprit gâté, de regarder la piété comme un moyen de gagner du bien.

Quel



peut s'animer à remplir des fonctions, par des motifs plus nobles que l'intérêt & que l'Amour de la Gloire; tels que la Gloire de la Vérité, l'Amour du bien public, des motifs de Charité envers le Prochain; & ne laisser pas de sentir de tems à autre quelque ralentissement dans son activité par l'ingratitude de ceux que l'on sert utilement & affectueusement. Il y a un milieu entre faire de l'argent son motif, & le regarder avec une indifférence totale.

Je fais la même remarque sur l'Amour de la Gloire. Un honnête homme dévoue ses services au Public, ou à des Particuliers, sans y être déterminé par l'espérance des remerciemens & des louanges qu'il en recevra: mais il ne laisse pas de se décourager par le peu d'attention qu'on donne à son Zèle & à l'utilité de ses services, & encore plus par la Critique que l'on en fera. *Fabius* ne fut point rebuté par des procédés de cette nature; mais les services qu'il rendoit étoient trop importants à sa Patrie, & elle en avoit trop besoin pour l'abandonner: au lieu qu'il y a de bonnes intentions, dont on ne sauroit voir le fruit, si l'on n'est



n'est pas aidé, par ceux là même qui y ont intérêt.

„ Régulièrement l'étude, dit Mr.
 „ l'Abbé FLEURI *, n'est point un
 „ moien pour aquerir du bien, & ne
 „ convient qu'à ceux qui ont un hon-
 „ nête loisir. Le bon sens veut que
 „ l'on commence par pourvoir à sa
 „ subsistance avant que de contenter
 „ sa curiosité, & ceux qui s'appliquent
 „ à l'étude n'ayant pas de quoi vivre,
 „ ressemblent à des voyageurs qui
 „ étans abordés à une Isle deserte,
 „ s'amuseroient à contempler les Astres,
 „ ou à discourir sur le reflux de la
 „ mer; au lieu de bâtir des caba-
 „ nes, & de chercher des vivres. On
 „ pourroit leur dire, si vous estimés
 „ les biens de la fortune, comme la
 „ plupart des hommes, à quoi vous
 „ amusés-vous? Que ne prenez-vous
 „ les moyens ordinaires & naturels
 „ pour en gagner? Vous êtes né à la
 „ Campagne, demeurés-y, labourés
 „ le champ de vos Pères; ou, s'ils ne
 „ vous en ont pas laissé, servés un
 „ Maître, travaillé à la journée,
 „ aprenés un métier, trafiqués, si
 „ vous en avés le moien; choisisés
 „ quelque profession qui vous fasse
 „ subli-

* *Du
choix de
la condui-
te des E-
tudes.*

p. 167.
Ed. de Pa-
ris. 1689.



„ subsister honnêtement ; & laissés
 „ les études à ceux qui ont du loisir ,
 „ qui sont riches , ou qui ne se soucient
 „ pas de l'être. Mais, dira quelqu'un,
 „ les études mêmes sont une de ces pro-
 „ fessions qui font vivre, du moins el-
 „ les mènent à plusieurs professions
 „ utiles, l'Eglise, le Palais, la Mede-
 „ cine : & la vie en est bien plus dou-
 „ ce, que de labourer la terre, ou de
 „ travailler à un métier. Voilà la vai-
 „ ne esperance qui fait tant de pau-
 „ vres Prêtres, & tant de pauvres
 „ Avocats.

„ Les Etudes mêmes souffrent d'être
 „ traitées par des gens mal élevés ou
 „ intéressés ; ils sont occupés du soin
 „ pressant de leur subsistance, ou du de-
 „ sir de gagner. Leur but n'est pas la
 „ connoissance de la Verité, & la
 „ perfection de la Raison, mais l'in-
 „ terêt ; ainsi ils forcent leurs pensées,
 „ pour les y ajuster, ils n'étudi-
 „ ent point ce qui est de meilleur en
 „ soi, mais ce qui est de meilleur
 „ débit ; ils ne cherchent point à de-
 „ venir effectivement plus habiles,
 „ mais à passer pour l'être, & à
 „ plaire aux autres. En un mot ils
 „ appellent Etudes utiles, non pas
 celles

„celles qui vont à quelque utilité pu-
 „blique, comme d'avancer les Arts,
 „perfectionner les mœurs, mais cel-
 „les qui vont à enrichir ceux qui
 „étudient.

La plupart des Prêtres du Paganif-
 me connoissoient mieux le ridicule &
 la fauffeté de leur Religion que le vul-
 gaire, mais il étoit de leur intérêt de
 la soutenir. Ils entroient en fureur con-
 tre les Chrétiens qui desabusant les
 peuples, étoient cause que les Dieux
 n'avoient plus de victimes, & que
 leurs Prêtres ne gageroient plus rien.
 Ces Prêtres étoient sensibles à ces
 motifs parce qu'ils étoient hom-
 mes, voilà pourquoi l'influence
 de ces motifs n'a pas cessé avec le
 Paganisme.

Mr. l'Abbé *Gallois* étoit d'un tem-
 peramment vif, agissant & fort gai,
 prompt à imaginer ce qui lui étoit
 nécessaire, fertile en expediens, ca-
 pable d'aller loin, par des engage-
 mens d'honneur. Il n'avoit d'autre
 occupation que les Livres, ni d'autre
 divertissement que d'en acheter. Une
 grande Bibliotheque étoit nécessaire
 à un homme d'une aussi vaste litte-
 rature, & dont la curiosité le por-
 toit



toit sur mille objets différens, & vouloit se contenter sur le champ. La Charité Chrétienne donnoit à son desintéressement la dernière perfection.

Il ne s'étoit réservé sur l'Abbaye de *St. Martin de Cores* qu'une pension de six mille Livres, & il les laissoit à son successeur, pour être distribuées aux pauvres du Pays.

Mr. *Morin* ainé de seize Enfans vecut toute sa vie très régulièrement & très sobrement. Il partageoit son tems entre étudier & voir les malades, sur tout les Pauvres. Il recevoit aussi des visites poliment, mais, disoit-il, *Ceux qui me viennent voir me font honneur, & ceux qui ne viennent pas me font plaisir.* Il a laissé une Bibliothèque de près de 20000 Ecus, un Medailler, & un Herbiere; nulle autre acquisition. Son Esprit lui avoit sans comparaison plus couté à nourrir que son Corps.

Le Pape faisoit souvent venir auprès de lui Mr. *Cassini* pour l'entendre parler sur les sciences, & il lui promit des avantages considérables, s'il vouloit embrasser l'Etat Ecclesiastique, auquel il le trouvoit bien disposé par la droiture & la pureté de ses mœurs;

La



La tentation étoit délicate. En Italie un Ecclesiastique favant peut parvenir à un Rang où il prétendra, qu'à peine les Rois seront au dessus de lui. Mais Mr. Cassini ne s'y sentit point appelé, & la même piété qui le rendoit digne d'entrer dans l'Eglise, l'en empêcha.

On a fait une semblable remarque sur Mr. Carré. Son opposition pour l'Etat Ecclesiastique n'étoit fondée que sur ce qu'il en connoissoit trop bien les Devoirs. La même cause qui l'en éloignoit l'en rendoit digne.

XIV. N'aura-t'on jamais honte de se rendre ainsi esclave d'un extérieur qui passe au point de lui sacrifier la vérité qui demeure éternellement? Il est certainement honteux de peser la vérité à la balance de l'Interêt. Des hommes qui se piquent de Lumière & de Vertu continueront-ils à faire consister leur gloire & leur bonheur dans ce qui leur est commun avec les ignorans & les scélérats? Des hommes raisonnables croupiront ils dans des sentimens si indignes d'eux, que l'on n'ose ni les déclarer aux autres ni se les avouer à soi-même, tellement que pour y perséverer avec quelque repos

Moyens
de bien
régler
l'amour
des richesses.

pos



pos il faut sans cesse se déguiser à autrui & se faire illusion à soi-même.

Ne vaut-il pas mieux que tout soit d'accord chez nous, & que nôtre cœur préfère effectivement ce à quoi la Raison ne sauroit s'empêcher de donner la préférence, ce que les vertueux aiment & que les vicieux eux-mêmes sont contraints de louer par dessus tout ? Si quelqu'un s'est mal trouvé de cette préférence, s'il l'a fait de bonne foi & s'en est repenti, qu'il le déclare & nous l'écouterons. Quelquefois après quelques efforts on vient à bout de sacrifier la fortune à la Vérité; mais si ce sacrifice ne vient pas du cœur, si des remors importuns l'ont seuls extorqué, le cœur le revoque dans la suite & revient à son premier penchant. Mais celui-là préfère avec persévérance, qui préfère avec connoissance & avec affection; une telle préférence ne se revoque point. Celui qui a connu les biens solides, ne les quittera jamais pour les superficiels. Le goût des véritables richesses, nous met en état d'user bien des richesses extérieures quand nous les avons, & de nous empêcher de les

les



les perdre de mauvaise grace, quand elles nous quittent.

Mr. Ozanam vivoit heureux, quoi que tres éloigné d'être riche. Il goûtoit les douceurs attachées au nom de Mari & de Père qui sont aujourd'hui réservées pour les familles obscures, mais qui de honoreront les autres. Quand il lui mouroit des enfans, il les regrettoit comme s'il eut été riche, ou plutôt comme ne l'étant point; car ce sont les plus riches qui se trouvent les plus incommodés d'une nombreuse famille. Il eut plus que du courage dans sa situation, il alla jusqu'à la patience Chrétienne, il ne perdit pas même sa gayeté naturelle, ni une sorte de plaisanterie qui le délassoit d'autant mieux, qu'elle étoit moins recherchée.

A l'âge de 22. ans, Mr. de Montmor se trouva maître d'un bien considerable; mais d'heureuses dispositions prévinrent les périls d'un état si agréable: Il n'avoit pas des goûts foibles, ni des demi volontés, il se plongea entièrement dans les exercices d'une piété sincère, dans la philosophie & les Mathématiques. Il vivoit dans un Desert, puisqu'il ne voyoit plus que ses pareils,

sur



fur tout le Père Malebranche son maître, son guide, & son intime ami.

A Page de 28. ans, il se maria; & afin que son Epouse ne fut point trompée, il lui avoua qu'il avoit dépensé 25. mille écus de son bien, sans c'est aveu, on auroit ignoré une grande partie de ses libéralités; & il arriva, dit Mr. de Fontenelle, qu'une de ses Vertus fut trahie par l'autre.

M. du Hamel a été, toute sa vie, dans une très haute considération, auprès des plus grands Prélats de France; cependant il n'a jamais possédé que de très petits bénéfices. Ce qui sert encore à peindre son caractère, & pour dernier trait, il n'en a point possédé, dont il ne se soit dépouillé en faveur de quelcun.

Tout ce qui favorise cette passion pour les Richesses, & qui est propre à la faire naître ou à la fortifier, nous doit être d'autant plus suspect, qu'elle est de tout âge, qu'elle croit même avec les années & que toutes les autres passions la fortifient. L'inclination aux plaisirs & l'inclination à la Gloire se trouvent en opposition, mais dans l'état où sont les choses, & de la manière-



manière que les hommes font faits, les Richesses conduisent efficacement & aux Plaisirs & à la Gloire. Il n'y a aucune passion qu'elles ne contribuent à satisfaire, autant d'égaremens, autant de besoins des richesses, qu'il en faut pour contenter toutes nos fantaisies. L'âge fait ordinairement négliger les plaisirs, & ralentit l'ardeur avec laquelle on les cherche; & les difficultés qu'il faut essuyer pour s'élever, forcent souvent à abandonner des projets d'ambition. Mais convaincus par une continuelle expérience, que l'argent supplée aux foiblesses les plus méprisables, qu'il couvre les défauts les plus odieux, & qu'il fait aisément surmonter les obstacles les plus difficiles, l'avidité d'en acquérir s'augmente à mesure qu'on croit plus nécessaires les secours extérieurs. D'abord donc on les aime à cause de ce que l'on se procure par leur moyen; ensuite l'amour des effets se répand sur la cause qui les procure, & à force d'aimer la cause, on jointement avec ses effets, on vient enfin à l'aimer toute seule. On vient peu à peu à faire son but de ce qu'on n'avoit d'abord aimé que comme un moyen
pour

pour parvenir à d'autres buts. Dès qu'on en est là, c'est une nécessité que l'amour des Richesses n'ait plus de bornes, on a beau en acquérir, on n'en est jamais satisfait. Ignorant que nous sommes nés pour quelque chose de plus grand, nous cherchons dans l'entassement des Richesses une grandeur & un prix que nous ne saurions y trouver. Ceux qui au lieu de profiter du bien aisé où mettent les Richesses, pour acquérir plus de lumière & avec plus de facilité, ne s'appliquent au contraire à acquérir des lumières que pour se procurer des richesses par leur moyen, deshonnorent les Sciences, & ces gens leur ont fait de tout tems beaucoup de tort; c'est ce qui avoit fait dire à Simonide: *il n'y auroit pas de doute qu'il ne valût mieux être Savant & Sage que Riche, si l'on ne voyoit pas si souvent les Sages & les Savans à la porte des Riches.* Mais ces Riches devoient avoir une double honte, l'une de ne connoître pas que les principaux biens leur manquent, & de ne savoir pas les chercher là où ils sont; l'autre d'attendre qu'on leur demande ce qu'ils devoient offrir.

Quand



Quand on est malade, on ne pense qu'à rétablir sa santé, on se tranquillise, on ne se met point en peine de son trafic ni de ses terres, on écarte les idées de la fortune, on ne pense à aucune intrigue, on écoute les Medecins & on use de leurs remèdes. Il s'en faut bien qu'on ne prenne les mêmes soins de l'ame; Elle est, peu s'en faut, aveugle, elle vit dans les ténèbres, elle a du penchant pour plusieurs vices, elle est prévenue de mille erreurs & affoiblie par mille mauvaises habitudes, on ne pense point à se guerir, on a bien d'autres choses à faire. Il faut courir au plus pressant. Il faut amasser du bien, il faut se faire un nom dans le monde, il faut en un mot se sacrifier à une fortune toujours incertaine & qui enfin passera certainement. Au lieu de ne donner aux choses exterieures qu'autant d'attention qu'un esprit éclairé, par de justes lumieres, trouve à propos qu'on leur en donne; on ne reserve pour le nécessaire, qu'autant de tems que les soins superflus du Corps en laissent de libre.

Un moyen sûr & aisé de ne faire des richesses



richesses qu'un bon usage, c'est de ne les compter que pour ce qu'elles font. On les appelle des *moyens*. Régions nous sur cette idée, examinons où elles peuvent nous conduire, proposons nous un but qui leur soit proportionné, nous nous satisferons sans peine, au lieu que nous ne serons jamais contents, si nous permettons à nos fantaisies de multiplier nos besoins.

Ceux qui manquent de richesses, par l'empressement qu'ils ont pour en acquérir, par leur admiration pour le bonheur de ceux qui les possèdent, engagent ceux-ci à les aimer toujours plus & à craindre de s'en défaire, & par là les Pauvres se rendent coupables & des erreurs des riches & des suites de ces erreurs.

Les biens de ce monde valent-ils la peine que l'on se contraigne autant qu'on le fait pour les acquérir? J'ai un petit reste de vie à achever, & le temps d'un vol rapide m'entraîne vers le tombeau. J'ai dans quelques revenus qui m'appartiennent en propre & dans le magnifique spectacle de l'Univers, qui m'est commun avec
les



les autres hommes, de quoi m'amuser, de quoi réfléchir, & pourvu que je le veuille. J'ai toujours de quoi admirer, & je quitterois ce solide pour courir après des ombres! Ma vie s'écouleroit à poursuivre sans jour; & pour obtenir ce dont je ne serois que peu satisfait, après l'avoir reçu, j'applaudirois à un fat, & je ferois ma cour à un Fripon! Heureux celui, qui, connoissant au juste le mérite des biens extérieurs, ne les estime point assez pour les acheter à ce prix.

Mr. des Billetes, né avec une entière indifférence pour la fortune, & soutenu dans cette disposition par un grand fond de piété, a toujours vécu sans ambition, sans aucune de ces vuës qui agitent tous les hommes, occupé de la lecture & des études où son goût le portoit, & encore plus des pratiques prescrites par le Christianisme. Telle a été sa Carrière d'un bout à l'autre; une de ses journées les représentoit toutes. La Religion seule fait quelquefois des Conversions surprenantes & des changemens miraculeux; mais elle ne fait guères toute une vie égale, & uniforme, si elle



218 LA LOGIQUE
n'est entée sur un Naturel philo-
sophe.

Une réflexion encore qui seule peut suffire, pour régler l'usage des Richesses; c'est que ce sont des présens de la Providence. Par quels ménagemens, par quelles distributions en marquerons nous nôtre reconnoissance? Quels sont les plus grands fruits que nous puissions en tirer? Que celui qui souhaite d'augmenter son bien, commence d'abord par cultiver son Esprit: Un Esprit bien cultivé se trouvera toujours aussi riche qu'il se permettra de le souhaiter: *Devoirs d'un Gentilhomme.*



CHAPITRE XII.

De l'Amour de la Gloire.

LA Gloire consistant dans l'approbation des personnes de bon goût, des personnes qui pensent judicieusement & assignent à chaque chose son véritable prix, être insensible à la véritable Gloire, ce seroit regarder avec indifférence l'estime de ce

De sa nature & de son innocence.

ce



ce qu'il y a de plus estimable au monde. Je consens donc que l'on se fasse un plaisir d'être bien dans l'esprit de tout le monde, s'il le peut, & sur tout dans celui des gens sages & éclairés; que l'on trouve, dans leur commerce & dans la douceur de leur approbation, un dédommagement de ses peines qu'on éprouve à démêler des vérités peu éclaircies, & à découvrir ce qu'on n'a point encore connu. La douceur qu'on goûte à se voir estimé des personnes qu'on honore, sert encore à soutenir un homme raisonnable dans ces efforts, souvent très-pénibles, qu'on est obligé de faire pour s'élever au dessus de ses préjugés, & de ses habitudes, & pour résister aux appas séduisans de mille objets qui détournent très-souvent des résolutions. Il est si important, & en même tems si difficile, de se soutenir dans tous ses devoirs, que nous aurions grand tort de négliger aucun des secours qui peuvent contribuer à nous y affermir.

L'amour de la Gloire supplée, pour le bonheur du Genre humain, à celui de la Vertu, dans le cœur d'une

K 2 infinité



infinité de gens, & la crainte de l'In-
 gnominie à la haine qu'ils devroient
 avoir pour le Vice même. C'est par
 cette raison que la Satire est d'une si
 grande utilité. Il y en a peu qui aiment
 la Vertu, mais il n'y a presque per-
 sonne qui ne soit jaloux de sa réputa-
 tion. Une infinité de gens, aux passi-
 ons de qui la voix de la Conscience
 n'opposeroit que de foibles barrières,
 sont retenus tout court par le *Qu'en*
dira-t-on; & ceux qui paroissent ne
 le pas craindre, vivroient encore tout
 autrement, s'ils ne le craignoient un
 peu: *O Atheniens*, disoit Alexandre,
que je sçaitiens de travaux & que je
méprise de dangers pour être loué de
vous! Le sentiment, qui le faisoit ainsi
 parler, est un sentiment commun à
 tous les hommes. Les Grands se
 nourrissent des applaudissemens de la
 multitude qu'ils regardent si fort au
 dessous d'eux, & quoiqu'ils paroissent
 la compter pour rien, ils ne laissent
 pas d'en redouter les mépris. La plu-
 part des hommes, au lieu de se
 demander *que dois-je faire?* se de-
 mandent seulement *que dira-t-on de*
moi? Quand un homme vend sa répu-
 tation pour vingt mille francs; on peut
 conclu-



conclure de là que sa Vertu n'auroit pas tenu contie cinq cens. Et en général l'apparence intéresse presque toujours plus que la réalité même, & telle personne n'a besoin que d'une semaine pour se consoler d'une disgrâce secrète, dont les larmes ne tariroient pas de longtems, si le public en étoit informé. On se fait une espèce de vie dans l'imagination des autres.

L'homme est né pour vivre en Société avec les autres, c'est là sa destination. Il ne devient homme, & ne s'éleve à la qualité de raisonnable, que par le soin qu'il prend d'exercer ses facultés; & ces soins ce sont les autres hommes qui l'engagent & qui lui aprennent à se les donner, c'est par là que ses facultés s'élevent: & se tirent comme d'un Sommeil, où elles demeureroient ensevelies sans donner aucun indice de leur existence. Le Sage Auteur de nôtre Etre, pour nous rendre plus sensibles, & nous affecter davantage, à un commerce pour lequel il nous a fait, a formé nôtre ame d'une telle manière, il y a mis de telles dispositions, que l'estime des autres hommes nous fait plaisir par



lle-même. J'avoué qu'on s'afermit dans le penchant naturel, qui porte à faire cas de l'estime & de l'aprobation des autres hommes, par les fruits qu'on en tire ; mais le plaisir d'être estimé, se fait sentir indépendamment de ses suites, même dans les enfans.

Tous les motifs imaginables se réunissent pour animer le P. *Regnaud* dans sa fonction de Professeur de Mathématiques à Angers ; son goût pour ces sciences, le plaisir naturel à tout homme de répandre & de communiquer son goût, le desir d'être utile aux autres, si puissant sur un cœur bien fait, celui de bien remplir un devoir que lui avoit imposé la Religion par la bouche de ses superieurs ; peut être même l'Amour de la Gloire, pour vû qu'il ne s'en apperçut pas. (1728.)

Il est des Ames basses qui ne souhaitent l'estime des hommes que comme un moyen d'en tirer des utilitez & de les faire servir à de grossiers intérêts : Ceux ci se bornent à une apparence de mérite. Il en est aussi dont les sentimens sont plus purs, & à qui il est agréable d'être estimé & d'être



d'être aimé, parce qu'eux mêmes aiment & estiment les autres hommes. Il en est encore qui poussent plus loin la générosité & s'élevent à de plus nobles sentimens. Ils se voient avec plaisir honorés de l'estime des autres, parce qu'elle leur fournit un moyen très efficace, pour s'en faire écouter, pour leur devenir utiles par de bons exemples, & pour faire tourner à l'avantage de ceux qui les estiment, ces sentimens dont ils sont l'objet.

„ Il y a je ne sçai quelle douceur
 „ naturelle à se sentir louer, mais nous
 „ lui prestons trop de beaucoup, dit
 „ *Montagne.*

Rien n'est plus ordinaire que de laisser prendre trop d'empire à cette Passion & de débiter même sur ce sujet par une illusion & une fausse idée. Ceux qui font consister leur gloire à avoir plus de crédit ou de revenus que les autres; ceux qui la cherchent dans la *puissance* ou les *richesses*, se trompent également. Ce n'est que par le bon usage de l'un & de l'autre de ces avantages qu'on peut parvenir à la véritable, & la mériter.



Les Gens de lettres se font une illusion de la même espèce & tout à fait analogue, quand ils cherchent leur gloire à se distinguer à l'envi les uns des autres, par leur persévérance à venir à bout *du plus difficile*, lors qu'ils pourroient, aux yeux des Connoisseurs, en acquerir une plus grande & tout autrement solide, par le choix *du plus utile*, au quel ils donneroient leur application pour procurer aux autres hommes des connoissances dont ils pourroient, & la Société entière tirer plus de fruit. Le Caractère d'une Ame véritablement grande, c'est d'être plus sensible au motif de faire du bien, qu'à aucun autre.

La Gloire est une viande bien creuse; c'est une fumée qui ne rassasie point, & dont le desir croit à mesure qu'on s'en repaît; on n'en a jamais assez. Si l'on faisoit usage de la Raison, cette remarque suffiroit pour faire donner toute son attention à celle de l'autre vie. C'est l'ardente soif d'une Gloire mal entendue qui a armé les hommes les uns contre les autres, qui a couvert d'un beau prétexte la rage & la fureur des Enfans

fans d'un même Père acharnés à se détruire, qui a rempli la Terre de carnage & de désolation, & sous un nom pompeux, en a fait une image de l'Enfer. L'Amour de la Gloire est capable d'anéantir les sentimens les plus naturels, & un Cœur qui s'abandonne à l'ambition, devient, peu à peu sans pitié, sans humanité, sans équité.

Jules César pour n'avoit su donner aucunes bornes à son ambition, & au lieu de se contenter d'être le premier des Romains, & leur Roi en effet, pour en avoir souhaité le titre, & agréé les honneurs divers qu'on lui offroit, s'attira la haine de ceux en qui il se fioit le plus.

Dans cinquante deux Batailles il avoit fait périr plus d'un million de personnes, quoi qu'il ne fut pas sanguinaire, mais doux de son naturel. Son ambition, à qui tout mérite faisoit ombre, lui fit trouver le tems, au milieu de tant de soins, de composer deux livres contre *Caton*, pour répondre à celui où *Cicéron* avoit fait son Eloge. Cependant il fut mortifié d'avoir perdu, par sa mort, la gloire de lui avoir donné la vie.

K 5 Un



Un cœur ambitieux est rarement d'accord avec soi même.

Après que *Lucullus*, avec un petit nombre de soldats, eut défait des armées prodigieuses, & réduit *Mithridate* & *Tigrane* aux dernières extrémités, & cela sans recevoir quoi que ce soit du Trésor de Rome, dont il avoit augmenté l'Empire de plusieurs Provinces très riches, ses grandes actions lui attirèrent plus d'envie que de gloire, on résolut de lui donner des successeurs. Tit. Liv. liv. e XXVIII. 61. *invidia quæ plerumque bonum publicum vincit, tum quidem potior ad minuendam summi imperii dignitatem quàm augendam virtus fuit.* „ L'envie prévalut sur la
 „ Vertu, & sur tout ce qu'on devoit
 „ à l'aggrandissement & à la dignité
 „ de la République.

L'Evêque de *Salisbury* (Mem. L. II.) rapporte dans la personne du Comte de *Peith*, une preuve bien marquée de l'influence de l'ambition, sur les meilleurs naturels pour les gâter sans retour. Il avoit vécu, pendant dix ans, sans aucune disposition, ni au libertinage, ni à la cruauté: mais dans la suite, les actions, les plus lâches



lâches & les plus criminelles, ne lui coûtent plus rien.

Mais je veux me borner au tort qu'elle fait aux sciences. Un homme avide de gloire, & ne songeant qu'à effacer celle de ses contemporains & de ses Prédécesseurs, emporté par cette passion, court, & se hâtant d'entasser connoissance sur connoissance, n'examine pas, ou n'examine qu'à la légère, & précipite à tous momens ses Jugemens, c'est à dire, tombe fréquemment dans l'erreur : Il étudie les sujets les plus cachés plutôt que les plus nécessaires, & les plus brillans préférablement à ceux qui sont les plus utiles aux hommes. Par là, encore, il réussit moins aisément ; car les choses les moins nécessaires sont pour l'ordinaire les moins faciles à connoître, & quand même il réussit, on tire moins de fruit de ses découvertes.

Non seulement le Public n'a que très peu d'obligation à ceux qui ne le servent que par ce motif, car c'est pour eux & non pas pour les autres qu'il travaillent ; mais de plus, il a souvent lieu de s'en plaindre, car ils pourroient lui rendre de grands ser-

K 6 vices,



vices, qu'ils négligent parce qu'ils ne sont pas assez brillans. Telles sont diverses Fabriques qui laissent périr le nom des Inventeurs; mais, par cet endroit là même, des secours de cette nature sont réservés aux bons Citoyens. Ajoutons encore qu'il est des services dont l'effet, quoique très intéressant, est en quelque maniere négatif, il ne se voit pas & ne laisse aucune trace de mérite après lui. C'est ainsi qu'on se rend utile, en déconseillant un projet qui n'auroit pas réüffi.

Dans de tels cas les Critiques du P. Sebastien n'étoient pas seulement accompagnées de toute la douceur nécessaire, mais encore d'instructions qu'il donnoit volontiers. Il n'étoit point jaloux de garder pour lui seul ce qui faisoit sa supériorité.

Un homme qui court à la gloire regarde comme ses Rivaux tous ceux qui aspirent au même but. L'envie & la haine s'emparent bien tôt de son cœur, & le moyen d'arriver à la verité quand on se laisse conduire par de si dangereux guides! On n'aime pas à recevoir des lumieres de ses rivaux,



rivaux, & à se rendre Disciple de ses ennemis; on se plait à les contredire, & par là même qu'ils avancent une vérité, on panche du côté de l'erreur. Si à mesure qu'on avance en connoissances, on s'applaudissoit à soi-même, & on en tiroit vanité, on gagneroit moins qu'on ne perd. Qu'on sente la douceur d'être éclairé, & qu'on la sente vivement; elle le mérite. Mais qu'on l'aime pour elle même; que la vanité n'y ait aucune part, & qu'on ait horreur de la pensée inhumaine, qu'on laisse les autres au dessous de soi. La passion dominante d'un véritablement honnête homme, c'est d'en faire ses égaux.

Un homme qui n'étudie que pour briller parmi les Gens de lettres, & pour se faire un grand nom, cherche avidement quelque nouveauté, il l'embrasse dès qu'elle se présente, & la défend avec obstination, car c'est la Passion qu'il prend pour guide, au lieu de la Raison; son but n'est pas la Lumière & la Sageffe, c'est une réputation de Lumière & de Sageffe. Mais s'il ne se trouve pas un génie propre à inventer, désespérant de se distinguer
pas



par de nouvelles découvertes, un Chagrin secret le soulève contre toutes les nouvelles découvertes ; il les méprise sans les connoître, son dépit lui fournit des armes pour les combattre, il se fait un rempart des Anciens, il s'y assujettit, il s'y livre, il se rend soi-même aveugle, pour n'être plus qu'un simple Echo de leurs leçons bonnes ou mauvaises.

Enfin cette soif d'honneur mal entendue, cette passion ardente pour la Gloire fait souvent que ceux qu'elle possède donnent, sans raison, dans tout ce qui porte quelque caractère de distinction. C'est par là que tant de gens s'entêtent de l'extraordinaire, se font des maximes singulières, & affectent de penser & de parler autrement que le reste des hommes. Vous diriez qu'ils se croiroient deshonorés s'ils entroient dans les vues d'autrui : tout ce qui est commun leur paroit fade & mal pensé, & ils ont tant d'éloignement pour les routes ordinaires que de peur d'y entrer, ils s'écartent à tout moment de celle du Bon Sens. Ce dernier caractère est fortifié par le plaisir qu'on trouve à se rendre la justice qu'on se croit refusée par les



les autres. Il y a dans l'Esprit, comme dans le Corps, des maladies, dont les causes sont compliquées. Tout ce que l'admiration a de séduisant s'unit pour rendre incurable ce dernier entêtement. Ce penchant à se distinguer produit de différens effets, suivant les différentes inclinations avec lesquelles il se combine.

Il y a peu de personnes qui ne souhaitent de briller, on veut être dans le monde sur un pié de distinction. Mais aussi d'un autre côté, il y en a peu qui veuillent se donner de la peine: On a sur tout un grand éloignement pour travailler sur soi-même & pour se corriger. Dans ces dispositions on néglige d'acquérir un mérite solide; on se borne à des avantages extérieurs, & quand on en est en possession, on donne à de minces apparences tout le prix de la réalité. Peu de gens pensent comme Cicéron parloit. *Satius est enim me meis rebus florere quam Majorum opinione niti, & ita vivere, ut ego sim potius meis Nobilitatis initium & virtutis exemplum,* „ J'aime à
 „ briller par mon propre mérite,
 „ plutôt que par un nom hérité de
 „ mes Ancêtres, & il est beau de com-
 mence



„ mencer sa Noblesse par les exem-
 „ ples de Vertu qu'on laisse à sa
 „ posterité“. A la verité on soup-
 conne ceux qui tiennent ce langage
 de faire de nécessité vertu; mais que
 peut-on dire contre ceux qui, nés
 avec un nom illustre, en comptent
 pour Rien l'éclat, s'ils ne le soutien-
 nent & ne l'illustrent encore par leur
 mérite personnel?

Les hommes cherchent naturelle-
 ment à s'aggrandir, & quand ils ne
 trouvent pas cette grandeur en eux-
 mêmes, ils tâchent de s'approprier
 une grandeur étrangère. De là vient
 que ceux qui manquent de Raison &
 de Vertu cherchent à remplir ce vuide,
 en s'élevant en puissance & en autori-
 té, au dessus de leurs égaux.

Remèdes
& précau-
 tions.

III. Il est peu de moiens plus effi-
 caces pour se guérir de l'Ambi-
 tion, que de se rendre attentif sur les
 écarts où elle jette ceux qu'elle domi-
 ne. Le chagrin, l'envie, l'entête-
 ment, l'affectation, l'erreur, l'opini-
 atreté, voila ses effets ordinaires; de
 manière que la vanité des hommes
 empêche souvent qu'on ne les ho-
 nore, & leur empressement pour
 la Gloire leur fait prendre un chemin
 qui

qui leur attire le mépris. Le plus sûr & presque l'unique moyen d'établir sa réputation, de s'attirer l'estime des hommes & de se voir l'objet de leur louange, c'est de n'y penser pas & de ne les avoir aucunement en vue. Il n'y a rien que les hommes aiment à donner plus librement, mais dès qu'on paroît les demander, dès qu'ils s'aperçoivent qu'on les cherche, ils les refusent à coup sûr.

Afin de nous mettre plus sûrement P. B. S. C.
 en garde contre un desir peu réglé de réputation, persuadons nous les vérités suivantes. 1^o. Que nous en croions mériter plus que nous n'en méritons en effet. 2^o. Que tôt ou tard il arrive aux hommes de ne nous refuser pas ce que nous méritons. 3^o. Que plus nous nous efforcions de l'obtenir, plus nous nous mettrons en danger de la perdre. 4^o. Que nous ne pouvons nous livrer à de tels efforts sans nous avilir. 5^o. Que nôtre conduite n'est digne que de mépris, quand nous pensons plus à nous faire applaudir qu'à nous bien conduire. 6^o. Qu'il n'y a plus de tranquillité véritable pour celui qui met la sienne à la merci des vents de l'opinion & des fantai-



fantaisies particulieres des hommes.

Mendier les louanges c'est se rendre souverainement méprisable ; les craindre , c'est les mériter ; & leur tourner le dos , c'est le moien de s'en faire suivre : & en voici ce me s'emble , une raison. Se plaie à ouvrir les yeux sur le mérite d'autrui , & après l'avoir connu , aimer à lui rendre justice & à le faire remarquer aux autres, c'est sans contredit un des caractères les plus surs d'une belle ame & d'un cœur véritablement grand. Mais plus il y a de grandeur d'ame à rendre justice au vrai mérite , plus on veut être libre de la lui rendre , & l'on conçoit qu'il y a d'autant plus d'honneur à s'acquitter de ce devoir , que ceux qui en sont les objets se croient moins en droit de le demander. L'estime est une récompense de la Vertu , & non pas un payement ; on le lui doit par générosité & non par contrainte. On a tout sujet de se plaindre de celui qui refuse de paier ce qu'il doit ; c'est une injustice criante , & on n'a point d'obligation à celui qui s'acquitte d'une dette au payement de laquelle on pouvoit le forcer : mais , quelque mérite qu'on ait , on doit avoir de la



la reconnoissance pour ceux qui donnent ce qu'ils peuvent refuser. La gloire qu'il y a à récompenser perd toujours une partie de son éclat, quand la récompense est sollicitée, & il y a une toute autre générosité à prévenir les demandes qu'à les accorder. Les hommes veulent être si libres dans la distribution des louanges, & ils aiment si peu à être prévenus sur cette matière, que, pour l'ordinaire, ceux qui louent les premiers sont ceux qui louent le plus. Il leur semble qu'ils partagent la gloire d'une bonne action, ou d'un excellent discours par leur empressement à lui rendre justice. Celui qui oblige par un bien fait réel, diminue le prix de ce bien fait, à mesure qu'il paroît en demander des louanges; & en général le travail est d'autant plus louable, qu'on cherche moins les applaudissemens du public. On voit encore que ceux qui disent de bons mots sont d'autant moins applaudis qu'ils paroissent davantage les sentir eux mêmes, & les dire à dessein de se faire admirer.

„ Mr. de Tournefort quitta la pratique de la Médecine, dans le tems qu'elle commençoit à lui réussir beaucoup,



coup, pour entreprendre son Voyage du Levant. L'expérience fait voir que dans tout ce qui dépend du goût du Public, & sur tout en ce genre là, les interruptions sont dangereuses; l'approbation des hommes est quelque chose de forcé, & qui ne demande qu'à finir; Mr. De Tournefort eut donc quelque peine à renouer le fil de ce qu'il avoit quitté.

„ Le Caractère de Mr. Geoffroi, doux, circonspect, modéré, & peut être même un peu timide, le rendoit fort attentif à écouter la Nature, à ne la pas troubler par des remèdes, sous prétexte de l'aider & à ne l'aider qu'à propos, autant qu'elle le demandoit; son affection pour ses malades lui donnoit un air affligé, qui lui fit du tort avant que l'on en connût le principe, si rare & si cher à ceux qui souffrent. Persuadé qu'un Médecin se doit également à tous les Malades, il n'avoit garde de s'acquitter légèrement des occasions les plus obscures, pour courir aux plus flatteuses. D'ailleurs souverainement éloigné de tout faîte, il n'étoit point de ceux qui savent aider à leur propre réputation, & qui ont l'art de suggérer tout bas à la Renommée ce qu'ils
veu-



veulent qu'elle repéte tout haut avec ses cent bouches. Cependant le vrai avoit percé à la langue, & ceux qui s'étoient saisis des premiers postes, l'appelloient presque toujours en consultation.

La Gloire fuit donc celui qui ne cherche qu'elle ; mais celui qui ne pense qu'à acquérir du mérite, acquiert, avec le mérite qu'il cherche, les suites du mérite. Un homme qui donne tous ses soins à penser judicieusement, & à vivre dans l'équité, se distingue infailliblement, sans avoir pour but de se distinguer ; mais celui qui ne soupire que pour la distinction, ne se distingue que des sages, il se confond avec les sots, & ne forme tout au plus qu'une espèce singulière de fat.

Un Grand homme accoutume les gens à le louer, mais il ne s'accoutume point à chercher les louanges. L'habitude de faire du bien se fortifie chés lui à mesure qu'il en fait davantage, & cette habitude lui suffit. Il n'y a de véritablement flétrissant que le Vice. Quel travers méprisable que de prendre plaisir à se dégrader, & qu'au milieu de tant de créatures qui concou-

rent



rent à la Beauté de l'Univers on se fasse une gloire d'en déranger l'harmonie, en s'écartant des Loix de Dieu, & de faire l'horreur du Ciel & la joie de l'Enfer!

Il est rare qu'on soit tranquille quand on se propose la Gloire pour but. Celle qui vient sans qu'on la recherche est la seule qui nous procure un Contentement raisonnable. L'Ambition est une source de troubles, voilà pourquoi tout le monde a de l'éloignement pour ceux qui en sont possédés. La Modestie fait au contraire la douceur de la Société, elle gagne les cœurs, & quand elle a compagnie d'excellentes qualités, elle les rend l'objet de la plus haute & de la plus constante admiration.

On voit par là que ce que l'on appelle Gloire & Réputation, que cette fumée pour laquelle on se travaille tant, est bien peu de chose. Si on la desire beaucoup, on la manque ordinairement, & si on l'obtient sans l'avoir désirée, on n'y est pas beaucoup sensible; car le cœur humain ne goûte guère la douceur d'un bien, qu'à proportion de l'ardeur avec laquelle il l'a recherché.

▲



A la verité il me semble que celui qui veut passer pour ne regarder qu'avec indifférence ces marques d'estime, est ou un menteur, ou un homme qui ne se connoît pas, une pierre hors d'œuvre dans la Société, un vrai Misanthrope s'il y en a. Puisque Dieu lui-même fait cas des louanges, quand elles partent du cœur, est-il permis de les regarder comme absolument méprisables, ou tout-à-fait indifférentes? Ce seroit s'écarter de la Vertu de donner de justes eloges aux personnes qui les méritent, s'il étoit de leur devoir de ne les écouter point. Mais il faut les recevoir avec les précautions suivantes. Premièrement on ne doit faire aucune attention à ceux qui louent, sans avoir la capacité nécessaire pour bien distinguer ce qui est véritablement louable d'avec ce qui ne l'est pas. Comme il n'y a qu'une faim canine qui fasse tout devorer, il n'y a qu'une soif extravagante de gloire, qui fasse écouter avec plaisir les éloges des fols : par là plus de la moitié des hommes sont exclus du droit de faire plaisir aux sages en louant; car ce droit suppose, dans ceux qui louent, du savoir, du goût & du



du discernement. Un des plus funestes effets de cette soif de Gloire, quand elle est mal entendue, & qu'elle se rend excessive, c'est l'avidité de toute sorte de louanges & la dépendance, où l'on est par-là, des flatteurs.

Il ne faut point avoir à se reprocher de s'être rendu digne du mépris de qui que ce soit; car il faut toujours aimer & respecter la Nature humaine: Mais si des gens, qui ne savent pas raisonner, trouvent à propos de s'égarer sur nôtre compte, & font leurs efforts pour nous décrier, il nous doit suffire de les refuter par la sagesse de nos discours & de notre conduite. Il faut mépriser les injures de ceux dont les éloges ne peuvent être d'aucun poids. C'est se mettre au dessous d'un ignorant, ou d'un esprit de travers que de se trouver sensible au mépris qu'il fait de nous. Rien ne nous élève davantage que de savoir nous mettre au-dessus de ceux qui sont indignes de notre attention, comme rien ne nous abaisse plus que de chercher quelque gloire dans les louanges de ceux en qui on ne trouve rien de louable.



louable. Quand on disoit à Diogène ;
*Ne voyez-vous pas que tout le monde se
 moque de vous ? Peut-être, répondit-il,
 que les ânes se moquent de cette multitu-
 de. Mais elle se met peu en peine des
 ânes : & moi encore moins de ce que ces
 ignorans peuvent dire.*

C'est une folie à un homme sage
 de s'affliger de ce qu'il passe pour fou
 dans l'esprit de ceux qui le sont ; Car
 les objets qui ne sont nullement jau-
 nes le paroissent pourtant à ceux qui
 ont la jaunille.

Dès qu'un homme trouve son plai-
 sir & qu'il fait consister sa Gloire à se
 voir admiré de la Multitude, il adopte
 toutes les erreurs du Vulgaire ; la bon-
 ne chère, les équipages, le cré lit, lui
 tiennent lieu de mérite ; voilà ce qui
 donne dans la vuë de ceux qui ne sa-
 vent pas raisonner ; dès qu'on veut
 leur plaire on devient aussi sot qu'eux,
 on se rend esclave de tout ce qu'ils ad-
 mirent & qu'ils adorent ; les super-
 fluités deviennent nécessaires, ce n'est
 plus par nécessité, ce n'est même plus
 par délicatesse, c'est par ambition
 qu'on fait couvrir sa Table de mets
 recherchez ; ce n'est pas pour conten-
 ter ses yeux, c'est pour éblouir ceux



des autres qu'on remplit ses appartemens de Tapisseries & de Tableaux, qu'on fait une rue d'une maison & qu'on renferme des campagnes & des forêts dans ses jardins.

Cette bassesse avec laquelle on s'est borné aux applaudissemens de la multitude ignorante a encore fait un prodigieux tort aux Sciences mêmes; on s'est contenté de les traiter superficiellement, on ne s'est point mis en peine de l'ordre & de l'exactitude; le Vulgaire n'en demande pas tant; on a plus donné d'attention aux mots qu'aux choses; l'enflure a pris la place du sublime, on a pris les pointes pour des pensées brillantes, une longueur de discours vuide de sens, pour une fécondité.

Concluons, que comme c'est manquer de bon goût que de n'être pas sensible à l'approbation des personnes qui ont les goûts bons, qui pensent juste, & qui ne flattent pas, c'est aussi avoir des vûes bien bornées, & l'esprit bien petit que de s'applaudir de ce qu'on est admiré par des gens qui ne voyent guère mieux que des aveugles; on a bien peu de ressource chez soi, quand on est ainsi obligé d'en sortir



sortir pour le réparer de ce que les autres en pensent.

L'estime & les Eloges d'une Multitude sans crédit, & dont on n'est connu que par le bien qu'on leur fait, est souvent une preuve des plus marquées d'un vrai Mérite, d'une Vertu désintéressée & qui se porte à son Devoir par l'amour même du Devoir, sans qu'on ait besoin que d'autres intérêts s'y joignent.

Mais autre est de la mériter, sans en avoir fait son but, autre de se la proposer, & de la rechercher comme un avantage. Il est dangereux de se former sur le goût de la Multitude; on s'affermir dans ses défauts. C'est pour cela que *Socrate* vouloit exclure les Poètes de la République. Ils cherchent dans les Vices des côtés favorables, pour avoir lieu de plaire toujours en ne présentant que des portraits qu'on aime à voir.

Redouter le mépris, ou l'indifférence même, d'une Multitude ignorante, au point de s'attirer ses suffrages par des bassesses, c'est renoncer à la grandeur d'ame, c'est donner dans la poltronerie.

Qui ne se défieroit de l'amour des



louanges, & qui ne craindroit les travers où elles jettent, quand on voit bien des gens qui après avoir étudié par ce motif, & n'ayant pû s'emparer de l'estime des hommes savans, se rabattent à briguer les éloges du Vulgaire & viennent même à s'admirer dans un Cercle de Précieuses, qui leur applaudissent, ou qui font semblant de leur applaudir.

Il est des Ouvrages destinés par leur nature à plaire; c'est leur but principal, du moins immédiat. Dans ces ouvrages, si on se borne à se proposer l'estime des personnes d'une perfection distinguée en une matière, à la bonne heure, qu'on se contente de présenter un beau sens, & qu'on laisse à ses Lecteurs le plaisir de l'approfondir.

Qu'on soit, comme Pindare, *plein de traits vifs & légers qui frappent les personnes intelligentes, mais échappent à la Multitude.* Qu'on dise avec Marcial,

*Scribat carmina circulis Palemon;
Me raris juvat auribus placere.*

Que Palemon fasse des vers pour la Multitude, pour moi je ne veux plaire qu'à peu de gens; Je n'écris que pour les oreilles



oreilles délicates dont le nombre n'est pas grand.

Mais quand il s'agit d'instruire & de se rendre utile aux hommes, par des Lumières qu'on prend soin de leur communiquer, il est certainement triste de voir que de Grands Hommes très capables d'éclairer les autres & de répandre leurs connoissances sur un très grand nombre, négligent un si important devoir, & tout occupés du desir de se faire admirer, semblent craindre de se rendre trop intelligibles, de faire acheter, avec trop peu de peine, l'avantage de les comprendre, & laissent loin l'utile, pour courir au difficile infructueux. C'est régaler les hommes en les roulant dans des buissons lors qu'on pourroit les faire promener dans des plaines & sur des terrains également agréables & fertiles.

Il faudroit être d'une grande présomption pour ne pas craindre de tomber dans des fautes, dont on voit à tout moment tant d'exemples, & dont les principes sont si attachés à la Nature humaine; & sur ce sujet on ne sauroit mieux faire que de s'appliquer fréquemment cette Leçon du Sage

Continu
de la
- 1700
- 1700



Sage : Prov. XXVIII. 14. *O! que bienheureux est l'homme qui se donne fauteur continuellement. Mais celui qui endure son cœur tombera dans la calamité.*

Continuations de Précautions.

En second lieu, la louange nous doit être une occasion de nous examiner, mais d'un examen sévère & libre de préoccupation, s'il est vrai que nous craignons sincèrement la honte d'être la dupe de ceux qui nous louent, & qui bien souvent se moquent de nous. Il n'y a rien qu'on doive moins passer sans examen que les louanges, car il n'y a rien de plus équivoque. Les plus modestes & les plus délicates sont quelque fois l'unique effet de la vanité de celui qui les donne, dont le but est plutôt de faire un éloge ingénieux, qu'une peinture ressemblante.

Il faudroit bien peu connoître le monde & avoir passé sa vie ou dans une grande retraite ou dans un étrange dissipation, pour n'avoir pas remarqué qu'on loué par intérêt, beaucoup plus que par connoissance, & que peu de gens, lors qu'ils sont en liberté avec leurs amis, se font un scrupule de mépriser ce qu'ils ont paru
aupar-



auparavant admirer, en présence des personnes qu'ils étoient obligés de ménager. L'usage a même tellement autorisé l'exageration en matière de louange, que les plus sincères ne peuvent se dispenser de les outrer quelque peu; un éloge tout sec, qui ne renfermeroit que la plus exacte vérité, & qui par là ressembleroit à un témoignage rendu en justice, après le serment ordinaire, passeroit pour une grossièreté. La politesse veut que le stile soit un peu enflé quand on louë; si l'on s'y trompe ce n'est pas la faute de ceux qui tiennent ce langage, puisque l'usage l'a rendu assez clair, c'est celle de ceux qui l'interprètent mal & qui expliquent en leur faveur, & dans toute l'étendue de la lettre, des expressions qu'il ne faut jamais prendre qu'au rabais.

On doit si peu compter sur les louanges, que lors qu'on n'en est pas instruit d'ailleurs, tout ce qu'on peut conclure sûrement d'une Oraison funèbre, c'est que celui qui en fait le sujet, est mort. Tout ce qu'on peut conclure d'un Monument, c'est que celui à la gloire de qui on l'a érigé, portoit un certain nom, a vécu dans un certain

L 4 tems,



tems , a exercé certains emplois : Tout le reste peut avoir été dicté & l'est souvent par la crainte & par l'intérêt.

L'usage du monde , quand il est accompagné de réflexion , est un grand préservatif contre la flatterie ; on ne veut pas donner soi-même dans les pièges où l'on trouve les autres si ridicules de donner. On voit communément dans le monde des gens qui louent ceux qu'ils méprisent au fond du cœur ; on voit des gens empressez à faire l'éloge des plus légers avantages & à les exagérer , rarement même en voit-on quelqu'un qui loué qu'à dessein de surprendre la crédulité de ceux qu'ils louent , & pour en abuser.

En troisième lieu, il faut s'affurer si ce qu'on loue en nous est effectivement une matière d'éloge. Il y a des gens qui louent tout , le Vice comme la Vertu ; C'est assez qu'on soit en état de leur être utile pour se voir à tous égards les objets de leur admiration , au moins en apparence ; un homme a lieu de se croire bien dépourvu de mérite , quand il voit
ceux



ceux qui veulent le louer réduits à la nécessité de déguiser ses vices, ou de composer son mérite de ce qui est tout hors de lui, & qui dans un clin d'œil peut passer en d'autres mains; on loue dans un Cheval, vitesse, force, proportion de parties; mais s'avise-t-on de compter parmi ce qui le rend estimable, sa bride, sa selle, sa housse, & le reste de ce qui sert plus à le cacher qu'à le faire connoître? Alexandre étoit-il sage quand il aimoit à passer pour le fils de Jupiter & à se voir adoré comme un Dieu? Toutes les illusions des hommes tiennent de la folie, à proportion qu'elles approchent de celles-là; qu'on me fasse passer pour ce qu'on voudra, je me souviendrai toujours de ce que je suis: *Me hominem esse tunc maxime cogitabo cum Deus undique consalutabor.* Sen. de Vit. Beat.

Quand en s'examinant on ne se trouve pas les qualités pour lesquelles on est loué, il faut incessamment s'appliquer à les acquérir, si au moins on veut avoir la satisfaction d'être véritablement estimé, & si l'on sent qu'il est ridicule de se contenter du mensonge & de



l'apparence; les louanges nous doivent être des sujets de confusion quand la voix de notre conscience ne peut plus se joindre à celle des autres. Mais quand, après une attention scrupuleuse sur soi-même, on se trouve effectivement tel, ou à peu près tel, que les louanges qu'on reçoit le supposent, il ne faut pas que la douceur de cette connoissance soit une occasion de s'applaudir dans l'idée de son mérite, de se livrer à l'admiration de soi-même, & de se borner dans ce qu'on a déjà acquis de lumière & de vertu; on cesse d'être louable, quand on abuse ainsi des louanges dont on se voit l'objet, & que l'on fait servir de prétexte à la paresse, ce qui devroit plutôt être un motif au travail. Un homme sage mesure ce qu'il doit à ce qu'il peut, & il juge de ce qu'il lui reste à faire par ce qu'il a déjà fait. Mais il y a des esprits paresseux, sur qui la vanité peut assez pour les porter à acquérir un certain degré de mérite; mais dès qu'ils y sont parvenus, ils se flattent qu'il est tems de se reposer & de jouir tranquillement de leur gloire. Ils se trompent, c'est le moyen de la voir bientôt s'éteindre; un homme paroît
 baisser,

baïffer, dès qu'il se contente de se soutenir; les impressions des objets deviennent moins fortes à proportion qu'on s'y accoutume davantage, & par là il faut que le *mérite croisse* afin de paroître toujours le même.

Sur tout il faut s'abstenir d'entrer dans des comparaisons *de soi-même avec les autres*, elles conduisent trop naturellement à regarder avec envie ceux qui sont plus, & à mépriser ceux qui sont moins. Il y a bien de la différence entre s'appercevoir agréablement que l'on a part à l'estime des honêtes gens, & entre se faire un plaisir d'en être estimé au dessus des autres. La première de ces douceurs est innocente, mais la seconde est très-dangereuse; car dès qu'un homme attache une partie de sa félicité à la connoissance qu'il a de sa supériorité sur les autres, de quelque nature que soit cette supériorité, soit qu'elle consiste dans la réputation, ou dans l'esprit, ou dans le faveur, ou dans les dignités, ou dans les richesses, ou enfin dans l'abondance même des plaisirs des Sens; dès qu'il se trouvera plus heureux, dans la pensée qu'il surpasse les autres à quelques-uns de



ces égards, il faudra nécessairement, & par là même, qu'il se trouve moins heureux dès qu'il n'appercevra pas entre lui & les autres la même disproportion. Le bonheur d'autrui portera donc atteinte au sien, il diminuera à mesure que celui des autres croîtra: & le moyen de n'être pas mortifié à la vue de ce qui donne de l'atteinte à nôtre félicité & de ne concevoir pas de la haine pour tout ce qui la diminue de quelque manière que ce soit? La vûe des maux & des besoins d'autrui est donc un remède bien équivoque pour adoucir le sentiment des nôtres. *Malum solatii genus est turba miserorum.*

Un homme véritablement humble est celui qui s'est rendu assez maître de son Amour propre, pour savoir peser dans la même balance ses défauts & ceux des autres, ses bonnes qualités & celles de ses Ennemis. Un Cœur véritablement bon & modeste, plaint les Orgueilleux. Un Cœur moins bon, mais toujours modeste les méprise, & un orgueilleux les hait à proportion de l'orgueil qu'il leur trouve, & à proportion de celui qu'il a lui même.

Ceux



Ceux qui font consister toute leur gloire à briller par dessus les autres, ne haïssent pas seulement ceux qui sont leurs Rivaux en matière de Richesses & de Dignités, ils ne peuvent souffrir qu'il y ait dans le monde des gens qui aspirent à une autre gloire, & qui fassent consister leur honneur à s'éclairer & à vivre conformément à leurs lumieres; Ils haïssent un mérite qui n'est pas de leur goût & de leur portée, ils font leurs efforts pour l'anéantir en le méprisant, & en fureur de voir leurs mépris négligés ils passent à la violence & persécutent la Vertu.

C'est sans doute par une malignité naturelle au cœur humain, qu'on trouve tant de plaisir à se croire au dessus des autres; mais il ne faut pas douter que l'éducation ne fortifie puissamment cette malignité. On met à tout moment en œuvre ce malheureux principe, parce qu'il est des plus actifs, & qu'il ne manque jamais son effet. Tantôt on fait honte aux enfans de ce qu'ils se laissent égaler; tantôt on les félicite de ce qu'ils laissent les autres bien loin derrière eux, & pour les corriger de quelque défaut,



faut, on a bien plus soin de leur dire, qu'ils se confondront par là avec le commun, que de les rendre sensibles aux idées de sagesse & de devoir: C'est ainsi que souvent pour les tirer de quelques légères imperfections, on affermit dans leur cœur un des plus grands vices, & des plus incompatibles avec la félicité de l'homme; l'habitude même qu'on s'en fait jette encore souvent dans des foiblesses puérides.

Cette passion seroit suportable si ses mauvais effets se bornoient à rendre ridicules ceux dont elle s'est emparée: Mais que n'en doit on point attendre, puisque par là personne n'est content de son sort, que chacun veut tirer son élévation de l'abbaissement des autres, & cherche cruellement à se rendre heureux, en les rendant misérables. Je ne connois pas de moyen plus efficace, pour se défaire d'une pente si fatale & si enracinée, que de réfléchir souvent & attentivement, que le Grand Maître de l'Univers a voulu exercer sa Puissance & sa Sagesse infinie, dans la variété innombrable de ses ouvrages. Il auroit moins de satisfaction à les voir tous uniformes,

30. 20. 10. 5. 2. 1. &
30. 20. 10. 5. 2. 1.



& sa gloire en brilleroit moins. Mais infiniment bon, il aime que chacun soit content de sa place, ce n'est point de Pélévation du poste, c'est de la manière dont on le remplit que dépend la part que l'on a à son approbation; Dans cet immense Théâtre chaque rôle est également estimé du Grand Maître, quand il est bien soutenu & bien exécuté : Or quand on a du Dieu souverain l'idée qu'on en doit avoir, & qu'on est assuré de son estime, de son approbation & de sa faveur, s'inquietera-t-on encore, de n'être pas estimé de celui-ci ou de celui-là avec préférence? Cette inquiétude va tout droit à nous faire perdre l'approbation de Dieu, & la tranquillité, qui lui est opposée, est un moyen sûr de s'y maintenir. Où est le Courtisan, qui, assuré du Maître, s'embarasse sur le degré d'estime que les moindres d'entre ses Sujets ont pour lui?

Nos avantages, considérés en eux-mêmes, nous fournissent, si nous sommes raisonnables, une matière suffisante de satisfaction, & en même tems de reconnoissance envers le Seigneur, qui en est la première cause,

&



& envers les hommes qui peuvent y avoir contribué, sans qu'il soit nécessaire de relever le prix de ces avantages, par la comparaison de nôtre état avec celui des autres: la joie qui naît de cette comparaison suppose toujours de la malignité, & cette malignité rend inévitablement misérable. Quel sort que celui d'un homme qui s'est rendu esclave d'une passion qui lui fait trouver presque autant de rivaux qu'il y a d'hommes! La honte d'être surpassé désespère, & peu s'en faut que la concurrence n'en fasse autant. Vous cherchez le premier rang, sans considérer que vous vous faites ennemis tous ceux qui ne veulent pas se contenter du second: & pourquoi les autres s'en contenteroient-ils plutôt que vous?

Je ne vois rien qui marque un plus grand dérèglement de cœur que de se trouver moins heureux parce que d'autres le sont également. Si cette dépravation de goût dominoit dans toutes les Créatures, & si elles avoient toutes cette dépravation de volonté, Dieu avec son infinie puissance & son infinie bonté n'en pourroit rendre heureuse qu'une seule; celle-ci seroit
sans

fans égale, mais tout le reste se trouveroit infortuné.

Dès qu'on s'est mit dans l'Esprit de se distinguer des autres, & qu'on fait consister sa gloire, ou une partie de sa gloire, à briller plus qu'eux, par sa Table, ses meubles, ses équipages, si on ouvroit les yeux & si on consultoit le bon sens, on verroit d'abord à quel point on se trompe & on s'abaisse véritablement, en se mettant dans la dépendance de mille objets, au dessus desquels l'excellence de nôtre Nature, de nôtre Ame immortelle & faite pour Dieu, nous éloigne infiniment. Tout ce qui se trouve de plus grand en nous, se trouve également chés tous les autres, qui comme nous, ont l'honneur d'être les ouvrages de Dieu & destinés à sa Connoissance. Tout ce qui nous abaisse nous est commun avec eux, le péché, le besoin infini de pardon.

L'homme raisonnable, l'homme Chrétien, voit des atomes, là où les yeux trompés des gens du monde croient voir des Colosses.

Dans quelque élévation qu'on se voye, si l'on a l'Ame basse, on ne
 Païsse.



laissera pas d'envier le bonheur & le mérite de ses inférieurs ; Car on vient à haïr les Gens de mérite par le Chagrin qu'on sent de se trouver inférieur, à quelques égards, à ceux qu'on voudroit voir en tout sens au dessous de soi.

Un homme, au contraire, qui s'est guéri de ce préjugé, qu'on n'est heureux qu'à proportion qu'on se voit au dessus des autres, & qui s'est affranchi de ce malheureux penchant à ne compter pour véritable bien, que ce dont on a le plaisir de jouir à l'exclusion des autres ; Un homme dégagé de ces faux Principes, a trouvé le secret d'être heureux. Tout est presque à lui, dès qu'il n'envie rien à qui que ce soit ; & certes une chose nous appartient d'autant mieux, que nous en pouvons jouir avec moins d'empêchement, & par là rien n'est plus à nous que ce qui nous est commun avec les autres. Quel spectacle l'univers ne présente-t-il pas à nos yeux & à nos réflexions ? Peu suffit pour contenter le reste de nos sens.

Aimons, au lieu d'envier ; & nous aurons le plaisir de jouir de ce qui appartient



tient aux autres ; nous le regarderons comme nôtre , par cela même que nous les aimerons. *Terras omnes tanquam meas videbo, meas tanquam omnium* Sen. de Vit. Beat.

On dit qu'il y a peu de personnes affés Chrêtiennes pour trouver du mérite dans leur Ennemis. J'ai pourtant connu un Officier Général (Mr. de Wutgenau) dont la grande maxime étoit de penser , que ceux là même , qui aujourd'hui combattoient contre lui comme Ennemis, pourroient, dans peu de tems , devenir les Amis de lui & de son Maître. Fondé sur ce principe, il donnoit toute son attention aux moiens de venir à bout d'un dessein , avec le moins d'effusion de sang qu'il se pourroit ; prodigue du sien , avare de celui des autres.

Quand on aime , comme on le doit , la Vérité & la Vertu , elles font toujours plaisir chés les autres , & l'on se plaît à recevoir d'eux des instructions & des exemples ; mais quand on bute uniquement à la réputation ; quand on n'a en vûe que de se faire un grand nom , on trouve toujours que l'éclat d'autrui diminue celui dont



dont on voudroit briller, & l'on en est importuné.

Exemples
des motifs.

Quelques efforts d'esprit que l'on fasse, & quelque assiduité qu'on y donne, on est trop heureux quand il n'en coûte que de demeurer dans son Cabinet. Ces veilles que les savans & les Poètes même, prennent tant de soin de faire valoir, prises dans le sens le plus littéral, ne sont pas des veilles, en comparaison de celles qui se font en plein air & en toute saison, pour étudier le Ciel. Le Géometre le plus laborieux, mène presque une vie molle, au prix d'un Astronome également occupé de sa science; sur tout quand on a entrepris un Catalogue des Fixes, on n'a point trop de toutes les Nuits de l'Année; les seules qu'on ait de relâche, sont celles où le Ciel est trop couvert, & encore se plain-t-on de cette grace de la Nature. Aussi Mr. Maraldi altéra-t-il beaucoup sa santé, par un si long & si rude travail; il en contracta un mal d'estomach, dont-il s'est toujours ressenti, parce qu'il ne pût pas s'empêcher d'en entretenir toujours la Cause. Cependant-il com-

muni-



communiquoit affés facilement ce qui lui avoit tant coûté.

Comment peut-on se croire vrai Dévot, rempli d'amour pour Dieu & de résignation à sa Providence, quand on sent avec plaisir l'abbaissement & que l'on voit avec mortification l'Élévation des autres, quand on aime à se distinguer d'eux & à leur faire appercevoir que l'on a le dessus ? Que de *Dévots* rayés du Catalogue de ceux qui méritent ce nom ! Qu'y a-t-il de plus digne d'un honnête homme que de se réjouir de la gloire de son frère, dont Dieu se sert pour avancer la sienne. Quand je pense à l'humour qui règne chez la plupart des savans, je ne vois rien de plus grand & de plus distingué que cet éloge de Mr. CASSINI *Il communiquoit sans peine ses découvertes au hazard de se les voir enlever, & désiroit plus qu'elles servissent au progrès de la science, qu'à sa propre gloire. Il faisoit part de ses Connoissances, non pas pour les étaler, mais pour en faire part.* Hist. de l'Acad. R. des sc. de l'année 1712. pag. 137. Ed. d'Amst.

Quel étoit le principe de ces heureuses dispositions de Mr. Cassini ?

Un



Un grand fond de Religion, & ce qui est encor plus, la pratique de la Religion établissoit chés lui un calme perpetuel. Les Cieux qui racontent la gloire de leur Créateur n'en avoient jamais plus parlé à personne qu'à lui & n'avoient jamais mieux persuadé. On sentoit en lui cette candeur & cette simplicité que l'on aime tant dans les Grands Hommes, & qui cependant y sont plus communes que chés les autres.

Le célèbre *Thalès* interrogé sur les recompenses qu'il se promettoit de ses belles decouvertes, repondit, *qu'il ne s'en proposoit point d'autres que celles d'en faire part au Public*. Mr. *Colliers* écrivoit à Mr. *Gregory* dans les memes sentimens: *Non est quod metuas cuiquam quidquid miserim communicare, parùm enim sollicitus sum utrum meo an alieno nomine in publicum prodeat.*

„ Ne vous faites aucune peine de
 „ donner à lire ce que je vous écris.
 „ Que mes decouvertes paroissent en
 „ public sous mon nom ou sous celui
 „ d'un autre, c'est de quoi je ne m'em-
 „ barasse pas.

Mr.



Mr. *Du Fay* avoit appris d'un Vitrier Allemand une manière aisée de rendre sûrement les Baromètres lumineux. Il en donne toute la gloire à cet ouvrier, quoiqu'il eut pû sans péril l'enlever à un nom obscur & éloigné, qui ne se seroit pas beaucoup mis en peine de la revendiquer.

Le vrai, dit Adamante (Plat. L. III.) ne doit jamais être cédé au préjudice de personne, mais beaucoup moins encore lors que l'Etat (disons la même chose de la République des Lettres) en souffriroit.

Si après avoir étudié dans le desir sincère de s'éclairer, on n'avoit, quand on compose d'autre but que celui qui mérite de nous occuper tout entiers, *l'utilité publique*, on ne feroit pas comme les Enfants, qui, pour avoir corrigé un mot & quelque fois une seule lettre s'admirent & se félicitent de s'être rendus dignes des premiers rangs ; On ne s'exposeroit pas au mépris des gens raisonnables, par un empressement à faire valoir une découverte, qui perd tout son prix dès qu'on s'en vante, & content d'avoir été de quelque usage au public, on ne disputeroit point aux autres

l'hon-



l'honneur de l'avoir aussi servi. Voulez-vous n'être pas surpris, dans cette foiblesse, de n'écrire que pour vous-mêmes, & pour vous faire un nom? Voulez-vous qu'on n'ait point lieu de vous la reprocher? Ne payez pas. Occupé du bon effet, que vos instructions peuvent produire sur les autres, ne laissez point promener votre imagination sur l'honneur qu'elles pourroient vous faire.

Je demanderois volontiers à un homme qui voudroit seul avoir la gloire de savoir quelque chose, & qui auroit la foiblesse de se compter pour rien dès qu'il se voit égalé: Quel nouveau malheur vous est-il arrivé? Votre air marque beaucoup d'altération. *Après bien des soins & beaucoup de temps*, repondroit-il, *j'étois enfin venu à bout d'une découverte, & il se trouve qu'un autre l'a faite en même temps que moi.* Vous n'y pensez pas, repliquerois-je, l'avez-vous moins faite?

Quand Mercator eut publié la quadrature de l'Hyperbole, par le moyen des Suites Infinies, Mr. Barow, qui avoit vû sur ce nouveau Calcul un manuscrit de Mr. Newton. âgé de 26. ans,



ans beaucoup plus complet, en avé-
tit ce dernier, Mais il se contenta de
répondre qu'il avoit bien cru que son
secret seroit trouvé par d'autres,
avant qu'il fut parvenu à l'age de
composer. Content de la Richesse,
il ne se piqua point de la Gloi-
re.

Quelquefois, à des Gens versés
dans certaines matières, il ne faut
qu'un mot pour leur faire compren-
dre toute la finesse d'une invention,
& peut-être encore la pousseront-ils
plus loin que les premiers Auteurs. Ils
ont tort de s'en attribuer tout l'hon-
neur. Ce n'est pas qu'il importe au
Public de savoir qui est l'Auteur d'une
nouvelle invention, pourvû qu'elle soit
utile; mais comme il lui importe qu'il
y ait des inventions nouvelles, il en
faut conserver la gloire à leurs Au-
teurs, qui sont excitez au travail par
cette recompense.

Rien ne peut plus contribuer à l'a-
vancement des sciences que l'émula-
tion entre les Savans, mais renfermée
dans de certaines bornes.

Mr. *Homborg* autant éloigné de
l'ostentation que du mystère, qui
n'est qu'une autre espèce d'ostenta-

Tom. II. M tion,



tion , où l'on cache au lieu d'é-taler ; il donnoit de bonne grace ce qu'il favoit , & laissoit aux gens à sentir le prix de ce qu'il leur avoit donné.

Mr. *Leibnitz* disoit qu'il aimoit à voir croître dans les Jardins d'autrui des plantes dont il avoit fourni les graines. Il n'a publié aucun Corps d'Ouvrage de Mathématique , mais seulement quantité de morceaux détachés , dont il auroit pu faire des Livres s'il avoit voulu , & dont l'esprit & les vuës ont servi à beaucoup de Livres. C'est le témoignage de Mr. *De Fontenelle*.

On ne scauroit disconvenir qu'il n'eut plus utilement servi la République des Lettres , par des Systèmes dans lesquels son Esprit original & laborieux , auroit aisément rangé par ordre un grand nombre de Vérités dignes d'être étudiées, & qu'une grande quantité de Lecteurs auroit d'abord saisies.

On seroit peut être encore au commencement des Mathématiques sublimes , si comme remarque Mr. de Fontenelle, les deux Illustres Bernoulli ne s'étoient exercés dans le nouveau Calcul , avec un succès



cès surprenant, & si Mr. le Marquis de l'Hôpital, aidé de leurs secours & animé d'un zèle digne de lui, n'avoit facilité cette pénible étude, en la réduisant en système. On auroit même par là épargné au Public le Spectacle peu récréatif des disputes entre l'Angleterre & l'Allemagne, dans lesquelles contestations, Mr. Newton n'a point paru, soit qu'il se soit reposé de sa gloire sur des compatriotes assez vifs, soit comme on le peut croire d'un si Grand Homme, qu'il fut supérieur à cette gloire même. (1716)

Mr. Leibnitz a blâmé Des Cartes de n'avoir fait honneur ni à Kepler de la Cause de la Pesanteur, des Forces centrifuges, & de la découvertes des Angles d'incidence & de reflexion, ni à Snellius du rapport constant des Angles d'incidence & de réfraction. *Petits artifices*, dit-il, qui lui ont fait perdre beaucoup de véritable gloire, auprès de ceux qui s'y connoissent.

On déliberoit dans des Conférences de Marine sur deux méthodes; l'une de Mr. Du Quesne, si fameux & si expérimenté, l'autre celle de Mr. Rénaud, jeune encore & sans nom. La Concurrence étoit une assez grande



gloire pour lui, mais Mr. du Quêne, en présence du Roi, lui donna la préférence, & tira plus d'honneur d'être vaincu par son propre jugement, que s'il eut été Vainqueur par celui des autres. Il est des gens qui n'ambitionnent que la gloire d'être inventeurs. Rien n'est plus séduisant, à des gens ainsi prévenus. La nouveauté tient lieu d'évidence. Les Vérités sont sans mérite, quand ce Caractère leur manque. Des dispositions tout opposées sont la preuve d'un bon Esprit; une pensée qui s'est présentée au sien, & qu'il a adoptée après un examen attentif & sincère, s'il vient à l'entendre de la bouche d'un autre ou à la lire dans un Auteur, c'est une confirmation qui lui fait plaisir. De telles preuves animent sa diligence, dans l'espérance de ne travailler pas en vain, puis qu'il s'est heureusement rencontré avec des hommes qu'on estime & qu'il respecte, & qui lui paroissent se soutenir dans leurs instructions.

Quand un homme, qui n'est point d'un naturel indolent pour soi même, voit avec plaisir les talents d'un autre de même profession que lui, l'excellent usage



usage qu'il en fait & les fruits qui lui en reviennent, cette généreuse part qu'il prend dans les intérêts d'autrui, me paroît une preuve des plus incontestables de la *Grandeur de son ame* & de la pureté de sa vertu.

Un homme au contraire qui ne s'anime au travail qu'en vuë de laisser au dessous de lui les hommes de sa profession, perd par là le mérite de son application. Ce n'est pas l'Amour du Genre humain qui régné chés lui, c'est le plaisir d'en mortifier une partie, & ceux là même avec qui il devroit être le plus lié.

Il régné dans le cœur de l'homme un fond de malignité. Une Bête tombe sans faire rite, il n'en est pas ainsi d'un homme. On aime à voir dans les autres quelque image d'abaissement.

Un Illustre Philosophe de nos jours fait consister la *grandeur d'ame* & la véritable générosité à aimer assez la Vérité, pour la tenir, avec le même plaisir, de la main d'un autre que de la sienne propre; & il regarde cette équité comme le Caractère le plus sûr de la sagesse & le fruit le plus beau

Mr. de
Tschirn-
haus.



& le plus estimable de la Philosophie.

Il aimoit donc les Sciences de cet Amour pur & désintéressé qui fait tant d'honneur, & à l'objet qui l'inspire, & au cœur qui le ressent. La manière dont il s'exprime en quelques endroits sur les ravissémens que cause la jouissance de la Vérité, est si animée qu'il auroit été inexcusable de se proposer une autre récompense. C'est ainsi que s'exprime sur son compte l'Académie des Sciences Hist. de 1709. p. 149.

Il présenta une Lentille de verre d'une grosseur prodigieuse, dont il avoit imaginé & exécuté la construction, à l'Empereur Leopold, qui pour reconnoître son présent, & encore plus son mérite, lui voulut donner le titre & les prérogatives de Libre Baron; mais il les refusa avec tout le respect qui doit accompagner un semblable refus, & des grâces de l'Empereur il n'accepta que le Portrait de S. M. I. avec une chaîne d'or. Pour rendre ce trait moins fabuleux, il est bon d'y en joindre un pareil qui le soutiendra. Il refusa de même les fonctions de Conseiller d'Etat, dont le Roi Auguste le



le vouloit honorer. On peut soupçonner que qui ne recherche pas les honneurs veut s'épargner ou beaucoup de peine, ou la honte de ne pas réussir. Mais à qui les renvoie quand ils viennent s'offrir d'eux mêmes, la malignité la plus ingénieuse n'a rien à lui dire.

L'empressement avec lequel il recommande, dans les termes les plus passionnés, cet Amour dominant de la Vérité & ce zèle pur & ardent pour la répandre, auroit été plus efficace & lui auroit fait plus d'honneur à lui-même s'il en avoit toujours donné l'exemple. Mais le torrent l'a quelque fois entraîné; il lui est arrivé de proposer quelques unes de ses Découvertes énigmatiques, il a aussi donné la Résolution de quelques Problèmes sans daigner y joindre la Démonstration, & en le perdant, la République des Lettres à encore eu l'affliction de perdre quelques uns de ses secrets. Il ne s'en étoit pourtant pas réservé la connoissance par intérêt; il y étoit peu sensible & il étoit en état de se passer de ces secours. Il paroît avoir quelquefois oublié, que tout ce qui se decouvre dans les arts & dans



les Sciences doit être un Trésor commun à tous les Peuples policés. (1699.) Dans l'hist. de l'Ac. de 1700. Mr. *Tschirnhaus* annonce les effets d'un nouveau Verre, qui passent toute imagination, dont il n'a communiqué la construction à personne.

On l'a pourtant accusé de s'être réservé le secret des Injections. Heureusement il s'est trouvé des Gens qui le possédoient au point d'exciter l'envie de Mr. *Ruisch*.

Mr. *Bayle* a bien raison de louer *Antesignanus*, de ce qu'il aime
 „ mieux se rendre utile à la jeunesse,
 „ en s'attachant à l'explication des
 „ choses qui embarrassent la première
 „ entrée des études, que de chercher de la gloire, par l'explication
 „ des grandes difficultés.

„ Ces paroles, remarque M. *Bayle*,
 „ marquent un bon cœur, & peuvent être une Leçon de Morale
 „ aux Esprits superbes qui ne songent qu'à mériter l'applaudissement
 „ de leurs semblables, & ne dirigent point leurs veilles au profit de ceux
 „ qui ont le plus de besoin d'être
 „ enseignés.

Eraf.



Erasme, en parlant des gens de ce caractère, dit, *hoc plus debetur illis gratiæ qui publicæ utilitatis gratia non detrectant ingloriam ac molestiæ plenam industriam*. Ils ont d'autant mieux mérité les plus grands Eloges, qu'ils n'ont pas eu lieu de se promettre que leurs très-pénibles travaux leur feroient beaucoup d'honneur, dans l'Esprit même de ceux à l'utilité des quels ils les consacroient.

Le Public n'est jamais plus obligé aux grand Géomètres, que quand ils descendent en sa faveur à des pratiques dont l'utilité recompense le peu de brillant; ils lui sacrifient par là le plaisir & la gloire des hautes spéculations. *Eloge de Mr. de la Hire* 1718.

Le travail de l'invention est le plus agréable & le plus brillant; mais comme l'Académie a plus envie d'être utile au Public que de s'attirer de l'éclat, elle a embrassé volontiers un travail très-épineux, celui de la description des Arts, tels qu'ils se trouvent aujourd'hui en France. L'Académie s'est chargée d'examiner les Machines. Ce qui a été public appartient au Public, & ce seroit lui faire acheter son pro-

M 5 pre



pre bien, que d'accorder un Privilège à l'Inventeur de ce qui étoit déjà public, mais oublié.

Il faut qu'une Machine soit utile & d'un usage commode, & quelque fois en desabusant les Inventeurs d'une pensée qui les flattoit, on leur épargne un Privilège qu'ils auroient obtenu & qui les auroit ruinés. (1699.)

Plus une matière est commune & triviale, pourvû qu'elle mérite d'être éclaircie & rendue plus aisée, plus il est généreux d'en écrire, & si le desir d'être utile est le plus honnête motif qui nous porte à faire des Livres, on ne sauroit trop louer ceux qui traitent de semblables Sujets, puis qu'ils ne peuvent s'y porter que par ce motif, lors qu'ils sont en état d'écrire sur des plus relevés. C'est la remarque de Mr. L'abbé de St. Real. Tom. V. p. 403. après Quintilien, *Nullam ingenii sperantes gratiam, circa res, quantvis necessarias, procul tamen ab ostentatione positas.*

» B. Raif. 1733. T. X. p. 11. Les
 » Auteurs qui ne travaillent que pour
 » leur propre gloire, ne débitent que
 » des choses peu communes : Ce seroit
 » mieux de sacrifier un vain honneur

» à



„ à l'utilité d'un plus grand nombre
 „ de personnes. On se fait soubçon-
 „ ner d'affectation, en n'écrivant que
 „ pour les Savans du premier ordre.
 „ La netteté & le choix des matières,
 „ sont des preuves d'Esprit & de bon
 „ goût, au dessus de la profondeur
 „ des connoissances.

L'envie, dit Mr. *Abbadie*, est un
 sentiment implacable ; vous pouvez
 lui imposer silence par vos bienfaits
 & par votre honnêteté ; mais vous
 ne la fléchirez point ; elle vivra au-
 tant que subsistera votre mérite ; Le
 tems peut effacer le souvenir de quel-
 ques mauvais offices, mais on ne
 vous pardonnera jamais vos bonnes
 qualités. Nourrir le cas que l'on fait
 de soi même, par la comparaison
 de l'état où on se trouve avec celui où
 on les voit, c'est le caractère d'un
 aveuglement qui devrait nous couvrir
 de honte. Ce qu'il y a de plus grand
 dans un homme estimable, & en
 comparaison de quoi tout le reste n'est
 rien, c'est d'être l'ouvrage de Dieu
 & l'objet de son affection favorable ;
 & c'est ce que nous devons respecter
 dans tous les autres. Ce qui deshono-
 re ces traits si estimables, doit être



un objet mortifiant pour nous, dans quelque sujet qu'on le voie.

L'habitude qu'on prend de Juger de sa félicité par la comparaison qu'on en fait avec celle des autres, devient encore peu à peu la règle du *Mérite* qu'on s'attribue. Tel se croit très Savant, & se croit très honnête homme, qui est encore fort éloigné de mériter l'un & l'autre de ces noms; mais il se les donne, parce qu'il se compare avec de plus ignorans & de plus vicieux que lui.

Ce penchant à juger de soi-même en se comparant avec les autres, & à se croire absolument ce qu'on n'est que par comparaison, jette quelquefois dans des ridicules qui sautent aux yeux. Il importe d'y réfléchir, quand les occasions s'en présentent. Il est assez naturel de craindre pour soi-même des défauts qui deshonnorent manifestement les autres. Nous avons déjà insinué que le plaisir de se comparer avec les autres est une source de l'*Envie*; Mais cette *Envie*, on la déguise sous le nom d'*Emulation*, & cette pensée ingénieuse que *la généreuse Emulation ne pense qu'à surpasser un Rival, l'Envie qu'à l'abaisser*, n'est pas une

une



une pensée exactement juste. La véritable *Générosité* ne connoit point de Rivaux. Quand donc un homme se rend attentif à ce qu'il découvre de beau dans la conduite d'autrui, pour l'égaliser, & s'il se peut, pour le passer, on dit qu'il est animé d'une noble émulation, motif efficace, & innocent en lui-même, mais très-dangereux par le vice de l'Envie qui n'en est pas éloigné. L'homme est né imparfait, mais il est destiné à la perfection, & il en doit faire son but; il doit par conséquent s'élever à l'imitation de ce qu'il en remarque dans les autres; leurs exemples l'instruisent trop clairement pour laisser quelque excuse à son ignorance ou à sa paresse. Ce qu'un homme fait, pourquoy un autre ne le pourroit-il pas faire? S'il lui coûte plus de peine, il en aura plus de mérite: Mais comme l'on fuit ordinairement la peine, l'on hait aisément ceux dont l'exemple invite & sollicite à en prendre, on ne veut ni courir, ni être devancé, il faut pourtant se résoudre à l'un ou à l'autre, mais au lieu de forcer sa paresse, on s'amuse à se depictionner contre ceux qui ont travaillé & l'on

voit



voit avec chagrin les succès de ceux qu'on ne peut suivre. Tous les *petits Esprits*, & ceux-ci font le grand nombre, recommandent l'émulation & tombent dans l'envie.

L'émulation excite à vouloir égaler les autres & fait qu'on y travaille; leur progrès font plaisir, & l'on se reproche seulement de demeurer en arrière. Mais dès que l'on est mortifié de leurs progrès & de leur élévation, on a passé de l'émulation à l'envie.

Que l'on compare cette Définition avec celle de Spinoza. *L'émulation est un Desir vif qui naît de la pensée que d'autres ont aussi ce même desir.* def. XXV. des Passions, p. III. La Providence dirois-je à un jeune homme vous présente un modèle aimable & beau; seriez-vous assez ingrat pour ne lui en savoir pas de gré, & votre paresse vous empêchera-t-elle d'avancer? Vous retiendra-t-elle toujours en arrière, sans que vous vous donniez aucun soin pour en approcher? quelle obstination!

Quoique ce Vice soit un des plus communs, il ne laisse pas d'être généra-



néralement condamné: Mais bien des gens se flattent d'en être fort dégagés, dont le cœur en est plus rempli qu'ils ne croient. Tous les envieux ne mordent-pas, & ne supplantent-pas; il y en a qui se modèrent; mais tous ceux qui ont besoin de relever le sentiment de leurs avantages, par la vuë de ceux qui en ont moins, ont le cœur tourné à l'envie.

Les Eloges dont on voit honoré un Collègue défolent un Cœur envieux; mais ils font un agréable Concert aux oreilles d'un honnête homme. A cette pierre de touche, on peut démêler les principes dont le cœur est possédé. Celui à qui les louanges qu'on donne aux autres font de la peine, est toujours mortifié de leur mérite, & c'est une preuve qu'il en manque. Mr. l'Abbé de *Louvois* dans son Cours de Théologie trouva un Concurrent redoutable en Mr. l'Abbé de *Soubise*, aujourd'hui Cardinal de *Roban*. Il se mit entr'eux une émulation, dont ils profitèrent tous deux, & par une espèce de reconnoissance de l'utilité, dont-ils avoient été l'un à l'autre, ils contractèrent une étroite liaison.

Quand



Quand deux amis le sont dans des postes, qui naturellement les rendent rivaux, il ne faut plus leur demander d'équité, de droiture, ni même de générosité. A ses Vertus, Mr. De Chazelles joignoit toujours un grand fond de Religion; c'est à dire, ce qui assure & fortifie toutes les Vertus. (1710.)

La jalousie des gens de métier est très commune: Mais, dans ces gens là, on en voit la bassesse, & cette bassesse de sentimens devoit éloigner de leur imitation les personnes d'un rang distingué, à porportion même de leur élévation; c'est pourtant ce qui ne se fait pas.

Je demanderois volontiers à un Savant d'une grande habileté: *Vous croiés vous le premier des hommes en mérite? Si vous ne vous flattés pas jusqu'à ce point, pourquoi les louanges qu'on donne aux autres, vous importunent elles?*

Dieu pour relever le prix des graces qu'il avoit faites à son ancien Peuple, lui faisoit considérer qu'elles lui étoient très particulières; mais toutes les fois que l'Ecriture sainte invite les hommes à entrer dans ces comparai-
sons,



sons, il me semble que c'est uniquement parce que leur excessive dureté le demande, & qu'il n'y a plus que cette voie de faire honte à des ingrats & de les tirer de leur stupidité, de leurs murmures, & de leurs plaintes, en leur faisant voir que sans mériter davantage ils ne laissent pas d'avoir plus. Cet argument est sur tout plein de force & accablant pour ceux qui se plaignent de leur sort, quand ceux qui ont moins sont contents du leur. Ce n'est que dans cette vue qu'on peut regarder comme sensée la maxime du Philosophe *Phavorin*. *Pour vivre tranquille il est bon de se rendre attentif d'un côté à ceux chez qui l'on remarque plus de maux*. C'est encore dans ce sens qu'il faut profiter du conseil de *Senèque*; *Après avoir remarqué combien il y a de gens qui vous précédent, comptez aussi combien il y en a qui vous suivent, si vous voulez jouir agréablement de la vie, & en témoigner aux Dieux votre reconnaissance*. Mais qu'est-il nécessaire de vous comparer avec les autres? Comparez-vous avec vous même.

Mr. *Sauveur* n'avoit point de présumption. Je lui ai ouï dire (rapporte

porte



porte Mr. De Fontenelle) que ce qu'un homme peut en Mathématique, un autre le peut aussi. La Proposition n'est peut être pas vraie, mais elle est modeste, dans la bouche d'un grand Mathématicien; car un médiocre n'auroit pas voulu tout égaler. Il avoit beaucoup de peine à se contenter sur ses Ouvrages; & il falloit qu'il les éloignât de ses yeux, & se les arrachât lui même pour cesser d'y retourner.

On voit, dans la République des Lettres, des exemples tout pareils à ceux qu'on observe dans le Monde. Tel est poli à l'égard de ceux qu'il compte fort au dessous de lui & se fait un plaisir de se les attacher, en publiant leur mérite; mais qui est sur ses gardes quand il s'agit de louer ceux qu'il juge assez habiles ou assez présumptueux, pour se croire peu éloignés de l'égaliser.

Recapitulation.

IV. Je rassemblerai en peu de mots ce que je viens d'établir sur l'inclination des hommes pour la Gloire. Il y a un *honneur intérieur*, qui consiste dans le *mérite*, il faut travailler à l'acquiescer, & en faire son Capital. Cette gloire est toute différente de l'enflure de



de l'orgueil; elle tranquillise le cœur, elle anime à faire du bien & ne porte jamais à de fausses démarches; c'est l'antidote de l'envie. On n'a point de Rival & la Vertu charme par tout où on la voit, à proportion qu'elle est grande & par conséquent véritable. Par une application constante à s'éclairer, à éclairer les autres & à s'affermir dans la Vertu, on mérite la Gloire, & la mériter est bien plus que de l'obtenir; Le mérite est chés nous & la gloire au dehors. Celui qui ne travaille à sa propre perfection & à celle des autres qu'en vue d'acquérir de la Gloire, est par là même indigne de l'obtenir. Il y en a un *exterieur* qui consiste dans l'approbation des sages & des connoisseurs: Il est juste d'en faire cas, car cette estime a bien son prix, & il est bon de l'avoir en vue; ce motif anime aux belles entreprises, il soutient dans le travail, il empêche outre cela de devenir sensible aux impertinens éloges des ignorans. Mais il ne faut pas se proposer pour but l'approbation en particulier de celui-ci ou de celui-là, car elle n'est pas assez en notre puissance; notre bonheur seroit trop dépendant d'autrui: D'ailleurs

leurs



leurs comme les plus sages ont quelquefois leurs défauts, il seroit à craindre que pour arriver à son but, & s'acquérir l'approbation d'une personne, estimable par bien des endroits, on eût la foiblesse d'approuver soi-même ce qu'elle auroit de défauts. Joignez à cela que paroître chercher l'estime n'est pas un moyen trop sûr pour l'obtenir: mais quand on reçoit des marques d'estime, *sans les avoir recherchées*, il est juste de les recevoir avec plaisir & avec reconnoissance. Cette sensibilité est une suite nécessaire de l'affection & du respect qu'on doit aux personnes de mérite. Dire, comme quelques-uns qui affectent de recommander une certaine *nonchalance* de ses propres intérêts, qui prétendent qu'on doit les négliger & ne regarder qu'avec indifférence l'estime & les mépris des hommes, que *le Sage se fait même une peine de leurs louanges*, ce ne sont-là que de belles expressions, au moins s'il peut y avoir du beau dans un langage qui ne signifie rien & qui renferme des contradictions. A la vérité il y a des gens, qu'une excessive fierté rend quelquefois indifférens pour



pour tout ce qu'on pense d'eux, c'est l'effet du profond mépris qu'ils ont pour les autres hommes. Il y a encore des débauchés, à qui une passion insensée pour de grossières voluptés ferme les yeux sur toute autre considération, & qui par là se mettent au dessus de tout ce qu'on peut dire d'eux. Mais pour ces prétendus Sages, ces *Dévots* exquis dont l'âme toute céleste ne voit plus, si on veut les croire, les choses d'ici bas, qu'en petit & en éloignement, voulez-vous vous assurer à quel point ils se négligent & jusqu'à où ils poussent l'insensibilité? Rendez-vous attentifs au saint zèle avec lequel ils terrassent & foulent ceux qui paroissent manquer d'égard pour eux; les déferences qu'ils affectent de ne demander pas pour leur personne, ils savent bien les faire rendre avec usure à de certaines relations qu'ils soutiennent. Je ne sai s'ils se font illusion & se trompent eux-mêmes, par ces frivoles distinctions, mais je sai bien qu'ils ne trompent que les fots.

PLATON dans son Livre IV. *des Loix* donne un excellent précepte à ceux



ceux qui cherchent toute leur gloire dans les dignités & dans le crédit.

„ Ceux qui veulent être heureux,
 „ doivent se conformer à la Justice
 „ divine avec humilité; Un homme
 „ superbe, qui, ébloui de ses richesses & de ses dignités, présume assez
 „ de soi pour n'avoir pas besoin du
 „ conseil d'autrui, & se croit capable de conduire les autres, s'attire
 „ par son orgueil l'indignation de
 „ Dieu qui l'abandonne. D'abord il
 „ est regardé du Peuple comme un
 „ grand personnage, parce qu'il
 „ bouleverse tout, avec une audace
 „ extrême; mais bien-tôt après on
 „ s'aperçoit que, par un juste jugement de Dieu, il se perd lui-même,
 „ & renverse sa maison & enveloppe
 „ tout l'Etat dans sa ruine.

Dans le *Phedre*.

„ L'homme sage ne travaillera jamais à se rendre habile pour plaire
 „ aux hommes, mais pour plaire
 „ aux Dieux. Car la Prudence veut,
 „ (ajoute-t-il) que nous cherchions
 „ plutôt la faveur de nos Maîtres,
 „ que celle de ceux qui ne sont que
 „ nos Compagnons, dans le service
 „ que nous leur devons.

Dans



Dans le *Gorgias*.

„ L'Art de nager n'est pas fort
 „ estimé, quoique, dans beaucoup
 „ d'occasions, il serve à sauver la vie.
 „ Il en est ainsi de celui des Charpen-
 „ tiers & des Cochers. Le seul Art qui
 „ mérite nôtre estime, & qui peut
 „ faire regarder un homme comme
 „ Dieu, c'est celui de sauver les Ames;
 „ & pour les sauver il les faut purger
 „ de leurs Vices, car le plus grand
 „ de tous les malheurs c'est celui de
 „ passer à l'autre Vie, l'ame chargée
 „ de pechés. Un homme de bien
 „ doit donc employer toute sa Logi-
 „ que & toute son Eloquence à se ren-
 „ dre soi-même meilleur, & à ren-
 „ dre les autres plus gens de bien, &
 „ à se mettre, & à mettre aussi les
 „ autres en état de comparoître de-
 „ vant le Juge à qui rien ne peut être
 „ caché.

Dans le *Protagoras*.

„ L'estime est un hommage sînce-
 „ re, que rend une Ame véritable-
 „ ment touchée & persuadée, au
 „ lieu que la louange n'est le plus sou-
 „ vent qu'un son vain & trompeur,
 „ que la bouche prononce contre les
 „ propres sentimens du cœur.

V. Entre



De l'Amour du Prochain.

Entre les differens objets de nos affections, on ne sauroit nier, qu'après Dieu, les autres hommes ne doivent tenir le premier rang. Cet article appartient à la Morale, j'en conviens; mais il me paroît qu'il mérite aussi une place dans la Logique, & cela par deux grandes raisons. 1. Notre tranquillité en dépend. 2. Un des buts de la Logique c'est de nous mettre en état de travailler, avec succès à faire passer nos lumières chés les autres, & nous sommes propres à réussir dans ce dessein, à proportion que leurs intérêts nous sont chers.

Il n'est pas nécessaire de m'étendre sur ce Devoir. Ses fondemens & ses motifs se tirent immédiatement, & tout naturellement de l'Amour de Dieu, & de l'Amour de nous mêmes. Nous nous estimons, & nous le pouvons légitimement, puisque nous sommes l'ouvrage de Dieu: Nous nous sentons encore déterminés à nous perfectioner; c'est un devoir capital.

La même raison qui nous permet, & qui nous ordonne même de faire un grand cas de ce que nous avons reçu de Dieu, nous oblige d'estimer, &



& d'honorer de même les autres hommes nos frères. Il est vrai que les talens qu'on a reçu de Dieu ne rendent estimables, qu'à proportion du bon usage qu'on en fait; mais comme, à cet égard, chacun est responsable de sa conduite à proportion des secours, tant intérieurs qu'extérieurs, dont il a eu occasion de profiter, on voit par là, qu'on peut bien se juger soi-même, mais qu'on n'est pas en état de juger bien, sur le mérite & le démerite d'autrui: il faut donc s'abstenir de faire des comparaisons.

Ces comparaisons seroient d'autant plus déraisonnables, qu'on s'aviferoit de les fonder sur des avantages extérieurs, qui absolument ne nous rendent estimables, que par le bon usage que nous en faisons. Dès qu'un homme n'attachera plus sa félicité au plaisir de se compter supérieur aux autres, & de les regarder au dessous de soi, il cessera de les regarder comme ses rivaux, & loin de se sentir une répugnance à les aider de ses Lumières, de ses Conseils, & des autres secours qui sont en sa puissance, il s'y portera de tout son Cœur; & ce sera, pour lui un spectacle



charment, de voir ceux qui composent le genre humain repondre à leur destination & présenter aux yeux de leur Souverain Maître, ce qu'il aime à voir dans les Créatures, l'ordre & la Perfection.

Les hommes regardent, comme leurs ennemis, ceux qui traversent leurs desseins; mais si ces desseins sont bons, Dieu n'en juge pas par l'événement; & ceux, qui s'y opposent, se font à eux mêmes du mal, & relèvent le mérite de ceux qu'ils persécutent, en donnant du prix à leur persévérance.

Qu'on s'aime donc soi même, comme on le doit, & on n'aura pas de peine d'accorder aux autres hommes cette affection sincère, avec laquelle Dieu leur recommande de se lier entr'eux. Mais pendant que chacun des hommes rapportera tout à soi, & sera le Centre de toutes ses inclinations & de tous ses mouvemens, il n'aimera les autres qu'autant qu'il les fera servir à ses plaisirs & à ses utilités: Il n'y aura entr'eux que dissimulation: La *Générosité* ne sera qu'un beau nom, qu'on étalera pour don-



donner du lustre aux effets d'un cœur qui cache ses vuës pour arriver plus sûrement à ses fins.

„ Le hasard, les plaisirs, les affaires, les besoins, sont des sources ordinaires des amitiés; La réputation, la Vertu, le Mérite n'y entrent presque pour rien. Aussi s'en voit-il si peu qui subsistent, & dont les suites soient heureuses. *Essais sur l'Esprit* Disc. V.

Un homme, qui, par la grace de Dieu, est parvenu à sentir l'infinie satisfaction de vivre en la présence de son Créateur, d'oser lui parler avec confiance, d'oser lui dire qu'il l'aime, qu'il l'adore, & lui demander à tout coup ce qu'il conçoit de plus désirable & de plus grand, la connoissance de sa volonté & l'application constante à s'y soumettre, aime les autres hommes, créatures, comme lui, de son Dieu, & leur souhaite son bonheur; ses discours, son exemple, ses secours, ses libéralités, tout ce qu'il fait pour eux, tend à les mettre dans les heureuses routes où il marche lui même. Si au lieu d'un juste retour, il ne remarque en eux qu'indolence & qu'indifférence,



s'il y aperçoit même des sentimens de mépris & des indices de haine, il les plaint, il en est mortifié pour eux, mais sa tranquillité n'en est pas renversée, elle n'en reçoit tout au plus que de foibles secouffes, dans la persuasion que ses disgraces extérieures n'ont aucune influence sur l'Amour, dont son Createur l'honore, & qui est le fondement perpetuel de ses transports. Si, au contraire, il se voit aimé de ceux qu'il aime & qu'il s'applique à servir, son affection en reçoit des redoublemens; mais il en est ravi pour eux, encore plus que pour lui même, il fait que plus il en sera aimé, plus il rencontrera chés eux, & de docilité pour les instructions, & d'inclination à imiter son exemple.

L'amour
de la Vé-
rité, & de
la Vertu
règle nos
passions.

VI. Nous venons de voir que nos inclinations pour les Plaisirs, pour les Richesses, & pour la Gloire sont des sources d'illusions, & d'égaremens, & nous avons donné quelques conseils pour les régler. Faisons-nous donc un but plus solide, & un but que nous osons avouer aux autres & à nous-mêmes, & au quel enfin nous puissions tendre de toutes nos forces, au vû & au sù de tout le monde, sans craindre



craindre de leur part ni de la nôtre aucun reproche pour le present, ni aucun regret pour l'avenir. Ces caractères ne se trouvent ni dans les Plaisirs, ni dans les Richesses, non plus que dans la Gloire. Qui est-ce qui osera se dire, Je n'ai d'autres vûes que de me procurer des Voluptés, ou d'accumuler des Richesses, ou de m'attirer des Louanges; tout ce que je fais n'est que pour arriver là? Celui qui n'agit que par ces vûes, seroit non seulement au desespoir que les autres le fussent, il se les cache encore à soi-même. Mais il n'y a que la modestie qui empêche d'avoüer, que s'avancer en connoissance & en sagesse, est ce dont on fait son capital: & si les autres le découvrent, sans qu'on le leur dise soi-même, on n'en rougira point. Plus on y pensera, plus aussi on se convaincra que rien n'est plus digne de l'Homme. On voit une infinité d'ignorans se repentir de n'avoir pas étudié, & un très-grand nombre de mondains se condamner de n'avoir pas pris le parti de la Sagesse; mais il n'y eut jamais de Savant qui eût voulu avoir vécu dans l'ignorance, & il n'y eut jamais d'hom-



me sage qui ait eu regret de n'avoir pas donné dans les fantaisies des gens du monde. A la vérité des gens qui ne se portent à l'étude que comme à un moyen de fortune, ou de subsistance, se repentent quelquefois de n'en avoir pas choisi un autre, dont ils auroient pu tirer plus de secours: mais nous parlons de ceux qui font de la lumière leur but, & non pas un moyen d'arriver à la fortune, qui étourdit & aveugle.

Ceux qui cherchent leur félicité dans les choses extérieures n'ont aucun fonds, sur lequel ils puissent compter; Le gout de leurs plaisirs passe à mesure qu'ils en jouissent: mais celui, d'avoir fait ce qu'on doit, dure. On n'en rappelle jamais l'idée sans éprouver quelque satisfaction.

C'est une vérité d'expérience qu'une passion bien dominante affoiblit toutes les autres; elle les éteint, ou du moins elle les soumet, elle se les assujettit & les fait servir à ses fins. Un homme donc qui desire ardemment la lumière & la sagesse, un homme qui fait son tout de s'instruire & de se régler, ou sera sans passion
pour



pour tout le reste, ou se servira de tout, pour avancer ses Connoissances & pour affermir sa Vertu.

Mais comment rendre dominantes ces justes inclinations ? Cela n'est pas si difficile, il n'y a qu'à le vouloir sérieusement & persévéramment, le succès sera inmanquable. Nous nous faisons des habitudes & des attachemens de tout ce à quoi nous nous occupons avec quelque assiduité ; Le Jeu, la Promenade, l'Agriculture, le Négocè, la Chasse, les Bâtimens, la Lecture, la Conversation, &c. Chacune de ces choses fait bien-tôt la passion de ceux qui y donnent leur tems ; à plus forte raison la Science & la Sageffe produiront-elles cet effet, puisque nous sommes nés pour bien penser & pour bien vivre, & que nous ne saurions être véritablement heureux, qu'à mesure que nous remplissons le plan de notre destination.

Une Nature *pensante* ne peut pas exister sans perception ; & une Nature *voulante* ne peut être sans inclination. Il y a plus ; nous voulons être heureux & nous ne saurions nous défaire de cette volonté ; or deux cho-



ses contribuent à notre contentement ; le solide & les amusemens. Notre Nature présente exige l'un & l'autre, nous renfermons trop de grandeur pour nous passer du solide, nous sommes trop imparfaits pour vivre sans amusemens : Il nous faut donc l'un & l'autre. Mais le malheur est qu'ayant goûté les moindres biens avant que de connoître les autres, nous y cherchons le solide qu'ils ne contiennent point. Si nous ne les aimions que comme amusemens, & si nous ne les comptons pas pour plus qu'ils ne sont, nous ne nous trouverions jamais trompez après les avoir obtenus, & ils nous plairoient toujours également : mais ne les trouvant pas tels que nous nous les étions mal à propos figurés, nous nous en dégoutons ; de l'estime nous passons au mépris, de l'amour à la haine, & nous contractons par là une habitude de légéreté, qui venant à étendre son influence sur nos études, les rend aussi superficielles que notre félicité, & les laisse autant incertaines que nôtre bonheur est flottant. Il faut donc s'attacher au solide & en faire son capital, pour se procurer une
tran-



tranquillité & une constance, nécessaires pour s'éclairer autant que pour se rendre heureux.

Des Inclinations d'une certaine force, toutes parfaitement d'accord entr'elles, vivement marquées dans toutes les actions d'un grand nombre d'années, exemptes de tout mélange qui les altérât, ont dû être non-seulement toujours dominantes, mais toujours les seules, & ces inclinations étoient dans le P. Raignaud, l'Amour de l'étude, & une extrême Piété. (1728)

Mais de tous les objets auxquels notre cœur peut s'attacher, de tous les objets qui peuvent fonder une Passion dominante, en est-il de comparable à l'Amour de nôtre Créateur? Il nous fait l'honneur de nous le permettre, il nous fait la grace de nous le demander; Quelle passion ne tombera pas, dès qu'on l'éprouvera contraire au desir d'être approuvé de Dieu, dès qu'on aura été une fois assés heureux, pour éprouver la véhémence de ce juste desir & les douceurs inexprimables de ses suites?

Le goût de la véritable Gloire, qui consiste à se reconnoître l'ouvra-

N s ge



ge de Dieu, & à faire son grand but de son approbation, est le moyen infallible de se garantir aisément de toutes les illusions fausses.

Pour cet effet, il n'y a qu'à commencer, & la satisfaction que l'on goûte à réussir dans ce que l'on entreprend, nous engagera infaillement à persévérer. Dans tous les autres projets on échoué fréquemment, mais dans celui-ci on avance toujours. Celui qui travaille & fait consister sa félicité à faire ce qu'il veut, en se bornant à vouloir faire ce qu'il peut, fait toujours ce qu'il s'est proposé, car qui est-ce qui l'empêchera de faire ce qu'il peut? Un détour qui nous met dans l'impuissance d'avancer & nous arrête pour quelques momens, nous justifie par là même, & la sagesse ordonne, en ce cas, de ne se point inquiéter. Celui qui court à la Gloire, s'irrite de tous les retardemens; celui qui tend à la Sagesse, n'est mécontent que de ceux dont il est lui-même la cause. Tout-ce que le reste des hommes rencontre de félicité, dans la variété de leurs occupations; l'attachement au but que nous recommandons, loin de nous

en.



en priver , nous met en état de la goûter encore plus délicieusement. L'amour de la Vérité & de la Sagesse n'émousse point les Sens & n'appesantit point l'Imagination , elle en règle simplement l'usage , & nous apprend à profiter des objets extérieurs sans inquiétude , sans dégoût & sans repentir. Les gens du monde laissent échapper mille douceurs ; faute de savoir s'y rendre attentifs , ils languissent dans leurs divertissemens continuels , qui perdent une partie de leur force par l'habitude qu'ils s'en sont faits. Mais le Sage , qui ne les prend que par intervalles , y trouve toujours l'agrément de la nouveauté , & comme il a d'autres inclinations qui le rappellent , il ne s'arrête pas assez sur les divertissemens , pour leur donner le tems de l'ennuier & de lui paroître insipides ; s'ils se présentent il les goûte ; s'il ne les a pas , il s'en passe aisément ; parce qu'il trouve toujours chez soi , plus que hors de soi-même , & qu'il ne manque jamais de plaisir & d'occupation. C'est dans des sentimens si raisonnables & si réglés qu'il est permis de faire consister sa Gloire. Un



homme à qui les richesses ou les titres inspirent de la fierté, loin de mériter quelque gloire ne fait pas seulement en quoi elle consiste; c'est un ignorant, c'est un aveugle, c'est un misérable, si vuide des vrais biens, qu'il n'en a pas même la connoissance. Un homme, qui les possède & qui en sent le prix, trouve tout le reste au dessous, & dans quelque rang qu'on le place comment en tireroit-il vanité? Quelle relation qu'il soutienne, il s'y voit plus bas qu'il n'étoit. *Sapiens in caelo impositus intelligit, cum sellam aut tribunal ascenderit, quam humili loco sederit.* Sen. Ep. LXVIII.

Les hommes se partagent entre l'amour des Voluptés, l'amour des Richesses, & l'amour de la Gloire; l'amour enfin du Devoir, qui consiste dans l'amour de la Lumière & dans celui de la vertu, & dans l'inclination à s'affermir dans l'un & dans l'autre. Chacun d'eux se persuade qu'il a le mieux choisi. Comment décider? Il faut les entendre. Le dernier dira que sa félicité est moins dépendante des événemens que celle des autres. Ils en conviendront. Elle est donc plus sûre, moins traversée & plus satisfaisante.



fante. Les uns & les autres n'ont jamais assés, on veut ajouter Voluptés sur Voluptés, Richesses sur Richesses, Honneurs sur Honneurs, Connoissances sur Connoissances, Vertus sur Vertus. Mais avec cette différence très grande; C'est que les trois premiers souhaitent avec inquiétude, & comptent peu ce qu'ils ont en comparaison de ce qu'ils désirent, & outre cela plus ils veulent acquerir, plus il leur en coute d'efforts. Le quatrième au contraire avance vers son but avec tranquillité. Le plaisir de ses acquisitions précédentes est un plaisir qui ne l'abandonne point, & enfin ses avantages sont d'une nature à croître & à se multiplier d'eux mêmes. La peine va toujours en diminuant & la satisfaction prend toujours de nouveaux degrés. La question est donc décidée par expérience, d'autant plus que le sage connoit ce que c'est que les voluptés, par là même qu'il a des sens; Il connoit la gloire, car elle le suit; il sait encor ce que c'est qu'être riche, car il vit content. Mais les trois autres n'ont aucune idée de ses biens. Ils ne sont donc rien moins qu'en état d'en décider, & ne se trou-

trou-



trouvent point en droit de prétendre que leurs suffrages soient comptés.

Amour de
la préfé-
rencetou-
jours
dange-
reux.

VII. Cet état est si heureux & si brillant, il renferme tant de grandeur, que par là au lieu d'être un remède, il peut même devenir une tentation à la vanité. Pour s'en garantir, il n'y a (je répète une seconde fois le même conseil) qu'à ne se comparer jamais avec les autres. Il n'y a point de mal assurément à connoître ses avantages, à sentir ses biens & à se réjouir de son sort; car y auroit-il quelque vertu fondée sur l'ignorance & l'aveuglement? Mais fortifier son contentement, en le comparant avec celui des autres, & se croire plus heureux, parce que d'autres le sont moins; c'est établir dans son cœur un trône à l'Orgueil, & c'est y jeter les semences de l'envie: car si notre félicité croit à nos yeux par l'attention que nous donnons à l'abaïssement des autres, cette même félicité diminuera par leur élévation; & le moyen de voir, je ne dis pas avec joie, mais avec tranquillité, ce qui nous rend moins heureux?

Il n'y a que deux cas où cette
com:



comparaison de nous-mêmes avec les autres puisse être légitime. 1. Lors que Pon fait cette comparaison *en gros*, & qu'elle roule uniquement sur la différence de deux états considérés en eux-mêmes, comme de l'état d'Ignorance avec celui de Lumière, de l'état de Passion avec celui de Tranquillité. En comparant ainsi les états & non pas les personnes, préférons le meilleur au moindre. 2. En second lieu, lors que mal à propos nous sommes mécontents de notre sort, on peut utilement nous faire jeter les yeux sur des gens dont les avantages sont inférieurs aux nôtres, & qui ne laissent pas de vivre satisfaits. Mais le but de ce parallèle n'est point de nous amener à nous faire croire heureux, par la vûe de ce que nous possédons de plus que les autres; mais de nous faire sentir notre tort, puisqu'avec plus de sujet de contentement nous ne laissons pas de nous plaindre. Moyennant qu'on s'abstienne de préférence & de comparaison, on peut trouver du plaisir dans les richesses & les louanges, car ce sont des avantages, nous l'avons prouvé. Mais dès que l'on veut être plus riche & plus loué
que



que les autres, l'envie & la haine s'en mêlent, & dès là le trouble & l'illusion, car l'Erreur vient ordinairement à la suite du Vice.

Si l'on veut bien remonter à la source des brouilleries qui deshonnorent souvent les Gens de Lettres & qui retardent les progrès des Sciences, on ne trouvera pas que je me sois trop étendu sur cet article du plaisir qu'on trouve à se voir estimé par préférence, & on ne sera pas surpris que j'y sois revenu plus d'une fois.

Caractère
général
des Passions.

VIII. Je ferai une dernière remarque sur les Passions en général; c'est que s'emparant du cœur & de l'attention, elles nous bornent à considérer uniquement ce qui leur convient & qui peut contribuer à les satisfaire, elles écartent le reste, empêchent qu'il ne se présente, en détournent la vue, & par là s'opposent à l'étendue de l'Esprit. Les âmes tranquilles sont les plus *Capables*, & si avec cette tranquillité, elles ont de l'activité & de l'exercice, leurs vûes s'étendent loin, de sorte que, dans les sujets même très-composés, rien ne leur échappe. L'expérience vérifie tous les jours



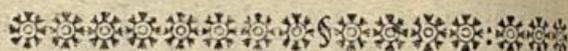
jours cette maxime. Les Passions sont des verres qui grossissent les objets, les multiplient, les diminuent, les colorent & en modifient toujours les idées. Tout déplaît à un homme chagrin; & dans la joie, on voit tout avec plaisir. Il n'y a jamais rien d'égal dans la conduite de ceux, qui, au lieu de respecter sans cesse la Raison, s'abandonnent à leurs Passions & ne connoissent d'autres règles; Leur propre conduite les condamne; à tout moment il sont contraires à eux-mêmes, & il vont ordinairement d'une extrémité à une autre.

Toutes les remarques que nous venons de faire sur les passions, s'unissent pour nous convaincre qu'un des principaux fondemens de la Logique naturelle, c'est de se défier des Passions & de les tenir assujetties à un amour dominant de la vérité. Dès que l'on est disposé à croire avant que d'avoir examiné, la Passion fait trouver de la force dans les raisons les plus foibles. Les mémoires de l'Evêque de *Salisbury* sont remplis d'exemples très intéressans de ces aveuglemens funestes où les Passions font

tom.



tomber. On y voit les opinions changer d'une manière suprenante autant que scandaleuse avec les intérêts & les animosités. On change avec les circonstances & on refuse de s'en apercevoir.



CHAPITRE XIII.

Des Desirs, de la Crainte, de la Joye & de la Tristesse.

Naissance des Desirs. Des déraisonnables & des légitimes.

I. **S**I tout le droit qu'une partie des hommes prétend d'avoir sur les autres, n'est qu'une suite de la force, par laquelle les Pères de ceux qui se voyent aujourd'hui Sujets, ont été réduits à obéir à de plus puissants qu'eux, ou l'effet de quelques conventions par lesquelles les Pères se sont soumis avec leurs enfans; si ce sont là les causes de toute la Supériorité qui se voit sur la Terre, il n'y a point d'homme qui ait le moindre reproche à se faire, dès qu'il trouve moyen de changer sa condition de Sujet en celle de Maître



Maître, & que ces moyens peuvent le conduire à l'autorité & à l'indépendance, sans l'exposer à trop de risques. Et en général, s'il n'y a point d'Être Supérieur aux hommes en connoissance en équité & en pouvoir, à qui ils soient obligés de rendre compte, chacun se trouve en droit de penser & de se conduire à son gré; & pourquoi en useroit-il autrement, toutes les fois qu'il le peut, sans s'attirer aucun mauvais traitement de ceux qui l'environnent.

Supposons présentement un homme qui ne reconnoit ni providence ni aucun être intelligent capable de le gêner, à l'exception des autres hommes; comment se conduira-t-il?

Dès qu'il aura pris ses mesures pour se mettre à couvert d'insultes & de traverses de la part de ses semblables, il est naturel qu'il tourne tous ses desirs à se procurer tout ce qui peut rendre sa vie agréable: car si ennuyé de son sort, & abbattu par l'ignorance de sa destination, il se laisse aller à la nonchalance, & ne s'attache à quoi que ce soit, le moins qu'il lui arrivera c'est de ne goûter aucun



aucun contentement, & de ne se procurer aucun bien, dans l'appréhension continuelle de faire quelques mauvais choix. Si une humeur plus active ne lui permet pas de vivre dans cette indolence, que fera-t-il? Dans quelque espèce de plaisirs qu'il cherche sa félicité, s'il s'y abandonne sans retenuë, il ne tardera pas à s'apercevoir qu'il s'est mépris dans la route qu'il comptoit pour celle de la félicité, & des sentimens désagréables le détermineront à modérer ses desirs. Mais cette modération est une contrainte, & l'état de contrainte est directement opposé à celui de contentement. Dans tout le cours de la vie le mal se trouve à côté du bien. Il est donc nécessaire d'user de précaution & de discernement; il est nécessaire de calculer, pour s'affûrer si dans le parti qu'on veut prendre, les plaisirs l'emporteront sur les désagréemens; & de combien l'agréable l'emportera sur le peisible.

Mais ces calculs pour être sûrs demandent une grande justesse & une grande étendue d'esprit. On n'y parvient qu'après une longue expérience, &



& dans une science si importante, on ne fait des progrès qu'à ses dépens.

Il me seroit facile de pousser ces réflexions plus loin, & de prouver que la félicité de l'Epicurien est bien mince, & que pour persévérer dans ce genre de vie, avec quelque espèce de contentement, il faut à tout coup fermer les yeux sur l'avenir, & s'étourdir sur sa destinée.

Opposons à cette première Idée celle d'un homme, qui attentif aux merveilles dont il est environné se demande : Cet Univers s'est il agencé de lui même, sans qu'aucune cause intelligente en ait formé l'idée & en ait rangé les parties? Toute ma raison se soulève contre une si hardie supposition; mais si effectivement, comme cela pourroit être, l'Univers a un Auteur d'une intelligence, d'une sagesse, d'une Puissance, d'une bonté & d'une équité infinie, & que je me roidisse contre cette vérité, malgré les instructions & les lumières où m'invitent & l'examen détaillé de chaque partie, & l'arrangement de tout le système, que répondrai-je au grand Maître quand il me reprochera
de



de n'avoir pas daigné donner mes
soins à le chercher & à le connoître,
pour lui rendre graces de l'honneur
qu'il m'a fait, en m'assignant une
place dans ce sistème merveilleux, &
de m'avoir donné des yeux pour en
admirer les beautés, & un Enten-
dement pour en decouvrir les cau-
ses.

Suposons après cela un homme
sur qui les ouvrages, sortis d'une
main si adorable, ont produit leff-
fet auquel ils sont destinés, & au-
quel ils conduisent si naturellement,
un homme assez heureux pour dire,
*Je sors de mes Ténèbres; une lumière
respectable commence à m'éclairer; je
sai d'où je viens & j'ai un souverain
maitre dont je dois adorer la grandeur
& l'autorité.* Cet heureux mortel,
continuant à pousser ses réflexions
parvient à dire, „ Cette cause su-
„ prême en auroit-elle une autre?
„ Mais celle-ci lui seroit supérieure
„ en puissance & en perfections. Con-
„ tinuerai-je à remonter de Cause
„ en Cause, sans m'arrêter jamais?
„ La raison s'y oppose évidemment
„ Quelque multitude qu'on suppose
„ de causes qui se soyent succédées,
je



„ je me sens forcé à me demander ,
 „ toute cette multitude n'a-t-elle point
 „ de cause, ou en a-t-elle une ? Di-
 „ re qu'elle n'en a point , c'est impu-
 „ ter au néant la gloire d'avoir tout
 „ produit. Si tout cet assemblage a
 „ une cause, elle est donc la premié-
 „ re & il implique contradiction
 „ qu'elle; n'ait pas toujours existé; car
 „ ce qui peut être & n'être pas ,
 „ doit avoir été déterminé, par quel-
 „ que Cause, à exister plutôt qu'à n'é-
 „ xister pas.

Je passe rapidement sur un si grand
 sujet, parceque je ne l'ai entamé
 qu'occasionnellement, pour faire
 l'analyse des desirs qui doivent domi-
 ner dans une ame éclairée & persua-
 dée du véritable système.

„ Je suis donc, dit cette ame, un
 „ des ouvrages de l'Être éternel ; &
 „ qu'est-ce qui a déterminé son pou-
 „ voir infini à me donner l'existence,
 „ & à me créer tel que je suis ? A l'In-
 „ fini rien ne manque. Auteur de
 „ tout, il a eu en soi-même les
 „ idées de tout, avant qu'il créât
 „ quoi que - ce soit, & aucun objet
 „ différent de lui ne pouvoit lui pré-
 „ senter quelque chose qu'il n'eût pas.
 „ Pos-



„ Possesseur qu'il est de toute per-
 „ fection, il y auroit de la contradiction
 „ à s'imaginer, que sa félicité, pour
 „ devenir parfaite, avoit besoin de voir
 „ des ouvrages qu'elle eut produit, &
 „ que cette félicité eut été moins
 „ grande, s'il avoit refusé à sa puis-
 „ sance la satisfaction de produire
 „ des Etres. Tout est infini en lui,
 „ & c'est par un choix infiniment li-
 „ bre de sa Bonté qu'il a voulu être
 „ Créateur. Qu'admirerai-je davan-
 „ tage, ou sa puissance infinie, dont
 „ je tiens ce que je suis, ou sa bon-
 „ té infinie, & infiniment libre,
 „ qui s'est déterminée à vouloir que
 „ je fusse ! O mon Créateur ! tout
 „ m'anonce vos perfections : je suis
 „ convaincu qu'elles sont, & en mè-
 „ me tems qu'elles sont dignes de
 „ vous, & infiniment au dessus de
 „ toutes mes idées. Je les adore. Vous
 „ êtes l'ètre tout parfait ; vous êtes le
 „ *Dieu bien heureux*. Cette pensée
 „ me comble de ravissement ; & quels
 „ ne seroit pas ces ravissemens, si mes
 „ connoissances s'étendoient plus loin ?
 „ Bonté infinie, vous deplairai-je,
 „ en vous demandant ces grâces ? Tous
 mes



„ mes désirs vont à vous demander
 „ quelle est ma destination , que
 „ dois je faire , de quelle manière
 „ dois je penser , & de quelle manière
 „ re dois je me conduire , pour exprimer
 „ la profondeur de mes adorations , & les vifs sentimens de ma reconnaissance ?

J'abrège toutes mes reflexions , & au lieu d'écrire une longue liste des vérités , que notre Créateur nous fait entendre par le moyen de ma Raison , je passe à la considération d'une ame , que les lumières de la Révélation ont élevée au dessus de l'ignorance & des doutes.

„ Dieu m'a répondu, dit cette heureuse ame, il m'a fait entendre sa volonté dans mon interieur. Il est
 „ allé plus loin , il a répandu sa bénédiction sur mes desirs , & par des douceurs inexprimables , qu'il
 „ me fait éprouver , il m'assure qu'il agrée mes adorations & qu'il
 „ approuve mes desirs. Je fais donc
 „ que je suis né pour m'instruire de plus en plus de sa très sainte
 „ volonté , & pour y conformer toutes mes idées , toutes mes inclinations,



„ toutes mes paroles, & toutes mes
 „ démarches : voila les desirs qui
 „ doivent dominer chez moi. Rien
 „ n'est plus juste, rien n'est plus
 „ grand, rien n'est plus conforme à
 „ la nature que j'ay reçue de mon
 „ Créateur, & à la destination de
 „ toutes mes puissances.

„ Ces desirs dominans, ces desirs
 „ respectés par ma Raison & mes
 „ passions, régleront tous les autres. Je
 „ me sens une puissante inclination
 „ à découvrir les causes des merveil-
 „ les qui m'environnent, & la maniè-
 „ re dont elles produisent leurs effets.
 „ Qu'est-ce que leur efficace & leur
 „ manière d'operer renferment de
 „ plus digne de ma Curiosité? Que
 „ sont elles elles mêmes? Les ouvra-
 „ ges de Dieu, qui offrent à mon En-
 „ tendement sa puissance, & sa bonté.
 „ Les perfections de l'Être invisible
 „ se lisent dans ses ouvrages. Tout
 „ s'y unit pour m'anoncer ce qu'il est.
 „ Dès là je les vois d'un autre œil,
 „ je les sens dans leur véritable
 „ grandeur, & je ne suis pas content
 „ de moi, si je ne fais que de les ai-
 „ mer; je les regarde avec respect,
 „ je me defens d'en abuser, & je
 „ vou-



voudrois qu'il fut en ma puissance
de leur prêter ma voix, pour rendre avec moi leurs actions de graces à nôtre commun Createur. Mais je souhaiterois, avec une toute autre vivacité, & une tout autre persévérance, de faire passer mes sentimens chés tout le reste des hommes. Je me vois environné de biens merveilleux, qui ne perdent rien de leur prix par le grand nombre de ceux qui en jouissent; au contraire ils y gagnent, & ma satisfaction croit avec celle des autres. Il me semble que je me multiplie pour sentir le contentement d'autrui avec le mien. Je trouve dans ces réflexions la vraie nourriture de mon ame: elles étendent ses lumières, elles redoublent ses forces. Plus je m'instruis, plus je deviens capable de m'instruire: Plus je profite de mes connoissances, plus il me devient aisé d'en profiter.

Contribuer à éclairer les autres hommes, & à leur faire part de ses connoissances, est encore un objet des plus légitimes desirs. Ils ne vont point à s'attirer leurs éloges, & à se voir dans leur esprit un objet de préfé-



rence aux autres. Le but d'une Ame éclairée & reconnoissante, est de leur être de quelque utilité, parce qu'elle les aime; & elle les aime, parce qu'ils font l'ouvrage du Créateur qu'elle adore, & qu'ils en sont aimés. Leur estime quand ils le lui donnent, met en état de leur être plus utile & de se les associer, pour faire monter avec eux à leur Commun Maître & suprême Auteur, leur admiration & leur reconnoissance. Un cœur ainsi disposé, ne cherchant qu'à faire du bien aux hommes, il n'envie les talens & les succès de qui que ce soit; par tout où il voit répandues les bénédictions du Créateur, il les aperçoit avec actions de graces.

Il fait qu'une Loi est imposée à tous les hommes, qui vivent sur la terre, de n'y être pas un poids inutile, mais de contribuer aux avantages & au lustre de tout le corps, chacun suivant que ses talens & les circonstances, où il se trouve, lui en donnent le pouvoir. Il desire donc de réussir dans le genre de vie qu'il a embrassé, & il s'y applique avec affection; il aime à s'y rendre habile, parce

qu'il



qu'il s'en fait un devoir : mais il n'est nullement mortifié d'en voir de plus habiles que lui, pendant qu'il n'a à se reprocher aucune négligence. Les hommes jugent des autres par le succès de leur application ; mais Dieu à qui le fond de l'ame & les circonstances, qui ont pû la favoriser, sont parfaitement connues, approuve aussi également tous ceux qui se sont également appliqués à ce qu'ils doivent ; & cette approbation est d'un si grand prix, aux yeux de tout homme qui sçait aimer Dieu, que tout le reste ne lui paroît pas à compter en comparaison.

Il est certain que les beautés & les douceurs, dont nous sommes environnés, ont un tout autre éclat à des yeux ainsi disposés ; il en sent mieux le prix, & il le sent plus vivement ; mais il s'en faut bien qu'il n'en soit assés ébloui pour en abuser ; au contraire sa reconnoissance croit avec sa sensibilité, & sa reconnoissance le rend d'autant plus attentif, à n'en faire que l'usage auquel Dieu les a destinés, qu'elle est plus vive & plus profonde. Les mêmes vérités, qui apprennent à désirer, apprennent à jouir.



Illusions
des de-
sirs.

II. Comme l'on s'attache aux idées qui font plaisir, & qu'on s'éloigne de celles qui font de la peine, la douceur qu'on trouve à penser que ce qu'on desire arrivera, fait qu'on borne son attention à penser aux choses qui en peuvent faciliter le succès, sans la tourner, que bien peu, sur ce qui est capable de le traverser. Un homme qui se laisse séduire par ce plaisir, ne voit jamais les choses qu'à demi; les plus difficiles lui paroissent aisées, parce qu'il n'a pas assez exactement connu tout ce qui est nécessaire pour les exécuter: Souvent même il tente l'impossible, & quand ses projets échouent par des obstacles & par des conjonctures, auxquelles il ne s'attendoit pas, mais qu'il auroit pû prévoir & prévenir, il se flatte & se console dans la pensée qu'elles étoient au dessus de toute prévoyance, mesurant les lumières des autres par les siennes.

C'est le caractère des *Chimériques*; dès qu'ils ont une fois donné dans les grandes idées, tout ce qui est simple, tout ce qui est commun, tout ce qui est dans le goût ordinaire, leur devient insipide, ils n'en sont point
tou-



touchés, ils ne daignent pas seulement penser à ce qui est faisable. Il n'y a que l'extraordinaire qui leur paroisse digne de leur attachement, ils aiment à se le promettre; par là même ils se flattent de l'obtenir, & quand leur espérance s'est évanouie, quel moyen, dans le goût où ils sont, de se dédommager de la perte d'une espérance très brillante, dans la poursuite de ce qui est facile & commun? Ils recommencent donc un nouveau projet de la nature du premier, & toujours éblouis de quelque but qui les charme, ils s'épargnent tant qu'ils peuvent l'embarras mortifiant d'en peser les difficultés; la vue de ces difficultés offusque & éteint une joie qu'ils veulent sentir, & à laquelle il leur plaît de s'abandonner.

Le desir a aussi ses utilités; à force de desirer une chose on se promet de l'acquiescer aisément. Par là on s'anime au travail; on s'y soutient par l'espérance du succès, & on ne doute point de ce succès, parce qu'on se regarde comme déjà en possession de ce qu'on desirer fortement.

III. On tombera donc toujours de

Précautions.



de méprise en méprise, si, avant que de se livrer à ses desirs, on ne prend soin d'examiner non seulement, si ce qu'on souhaite mérite l'empressement avec lequel on le desire, mais de plus & sur tout, si c'est une chose faisable. Il faut donc s'assurer au juste de toute la probabilité du succès, par une exacte comparaison des moyens qui peuvent l'avancer, avec les obstacles qui peuvent le faire échouer.

On veut être heureux; pour le devenir, on sent qu'il est nécessaire de se mettre en possession de quelques biens: ces Principes régner dans tous les cœurs. Mais la plupart se laissent gagner par les premiers objets qui se présentent, ils trouvent dans les idées de ces objets, quelque chose qui plaît & ils éprouvent dans leurs impressions quelque chose de doux; ainsi leur affection s'y attache; d'abord ils les aiment; incontinent après ils les desirent, ensuite ils s'informent des moyens de les acquérir: Mais la passion qui les anime ne leur permet pas de s'arrêter à les examiner, & ne leur laisse pas le tems de délibérer sur le choix qu'il en faut faire. Quand la passion règle
ainsi



ainsi nos vuës , on réussit quelquefois, mais le plus souvent on échouë, & la vie se passe , partie en vains desirs, partie en mortifications.

Mais si l'on veut prendre la lumière de la Raïson pour guide , & ne faire point de faux pas , elle avertira d'abord qu'on ne sauroit tout acquerir, & que par conséquent il faut se borner ; commencer par quelques objets , & n'en désirer point d'autres qu'on ne les ait acquis. Mais par quels commencer ? sera-ce par les plus brillans ? Si des particuliers portoient leurs vûes & leurs desirs sur des Sceptres & sur des Couronnes , ils passeroient dans l'esprit de tout le monde pour des fous : on approche donc de la *folie* , à mesure que ce que l'on souhaite approche d'être impossible ; par conséquent on est *Sage* à proportion que ce à quoi l'on se détermine, est faisable.

Ne se rendre qu'à l'Evidence , la prendre pour unique règle , s'appliquer à la découvrir , aller de connoissance en connoissance , affermir de jour en jour davantage l'ordre dans les pensées & dans les mouvemens ; voilà , ce me semble , de tous les biens , non seulement les plus dignes



de nôtre application, mais outre cela les plus en nôtre puissance. Être né avec des principes qui nous rendent capables de pousser nos connoissances à l'Infini, être capable de connoître Dieu lui-même, voilà des sources intarissables de satisfaction. A tentifs à ce but, occupés de ces soins, si nous trouvons à propos d'ajouter à ce solide l'accessoire, c'est-à-dire, de joindre à ces avantages intérieurs quelques biens extérieurs, notre Esprit tranquille & déjà satisfait dans la possession des premiers, ne se laissera pas éblouir par les autres, & son principal désir étant de ne pas faire des fautes, il commencera par l'examen de la facilité, ensuite par celui du mérite, & sur l'exacte comparaison du prix d'une chose avec la peine qu'elle coûte, il se déterminera à la vouloir ou à la négliger.

Quand il nous arrive de Souhaiter ce qui n'est pas en nôtre puissance d'obtenir, un objet extérieur prend sur nous, malgré nous, un pouvoir qui va à s'opposer à notre contentement; nous avons la folie de vouloir bien nous y assujettir. Il en est de même.

non seulement plus de

25 ? 0



même quand nous desirons avec véhémence un objet, qui ne nous donnera pas, à beaucoup près, la satisfaction que nous nous en promettons. Dans ces cas là nous ne sommes pas les maîtres de nous mêmes, nous ne réglons pas nos desirs; c'est eux qui disposent de nous. Que signifient ces expressions? Leur sens se réduit à ceci. Ce qu'il y a de plus excellent en nous, ce qui est principalement nous mêmes, ne dispose pas de nous comme il conviendrait. Il y a chés nous du renversement. Des desirs naissent & nous écartent, malgré nos lumières, de ce qui est destiné à nous éclairer & à nous conduire, où nous détournons notre attention de ces lumières, ou enfin nous ne daignons pas les consulter; Et de tout cela il résulte, que ce qui est hors de nous a trop de pouvoir sur nous.

Vous voulez vous passer vos jours tranquillement? Réglés vos desirs, en les bornant, sur chaque sujet, à ce qui est en votre puissance. Vous avez fait une entreprise dont le succès vous paroît vraisemblable, la Raison l'approuve, & vous ordonne de passer à l'exécution. Après quelques soins



& quelques travaux, des événemens, auxquels vous ne vous attendiés pas, font échouër vos desseins : si vous aviés pû les prévoir, vous vous seriés épargné bien des peines, & vous n'auriés pas perdu vôtre tems : profités de cette leçon d'expérience pour devenir plus circonspects, & félicitez-vous d'une occasion qui servira à vous rendre plus sages. Si vous n'aviez pas pû prévoir ces obstacles, la Raison ne vous ordonnoit ni de les prévoir ni de les surmonter ; vous avez fait l'essai qu'elle vous ordonnoit de faire : & si votre principal but est de lui obéir & d'agir raisonnablement, vous avez atteint vôtre but, vous devez être contents. Dans toutes nos entreprises, ce n'est pas le succès qui nous doit le plus tenir à cœur ; c'est de ne rien négliger de tout ce qui est en nôtre puissance pour réussir. Agir raisonnablement, & nous donner les mouvemens qu'il faut, doit être notre premier desir, & faire nôtre plus douce satisfaction. Le reste est un accessoire ; chaque projet doit être accompagné de cette exception, *si nihil inciderit quod impediât*, & de cette clause, *si Deus*

après quelques fois le

3 0



le permet. Un homme qui pense ainsi n'est point trompé dans ses projets, parce qu'il ne s'étoit jamais rien promis, que conditionnellement.

Jaq. ch.
IV. 15.

Ces règles sont d'une absolue nécessité: Si nous ne savons pas modérer nos desirs, il nous manquera toujours beaucoup plus de choses que nous n'en posséderons. *Tantum cuique deest, quantum cupit.* Tant de besoins ne nous laisseront pas tranquilles, & sans la tranquillité quels seront les progrès de nos connoissances?

Tout ce qu'on vient de lire suffit pour nous apprendre, que sçavoir régler ses desirs sur la raison & sur le mérite des choses, c'est le chemin de la vertu & de la félicité, c'est le préservatif des préventions, & par conséquent de l'erreur.

IV. Un homme qui ne sçait pas régler ses desirs, se voit bien-tôt en proie ou aux dégouts & aux repentirs, ou aux craintes & aux allarmes, malheureux s'il n'obtient pas ce qu'il desire & souvent plus malheureux s'il l'obtient. A tout moment des obstacles imprévûs lui font appréhender de s'être donné des peines inutiles, & ébranlent ses espérances. Tout

Effets de
la légèreté.



ce qui surprend fait des impressions puissantes, qui, dans un cœur où les passions règnent, ne manquent pas de répandre le trouble & la confusion. Quand on est saisi de crainte, l'attention est trop occupée de ce sentiment très-vif, & de cette émotion très-véhémente, pour être en état de découvrir les justes moyens de se mettre en sûreté. Dans cette agitation, l'Esprit ne forme aucune idée, & encore sont-elles très-foibles & très-imparfaites. Faute d'un plus grand choix, on se borne à des précautions inutiles, & souvent l'on se détermine à des moïens plus propres à nuire qu'à aider. La peur est toujours un mauvais Conseiller, *Nunquam fidele consilium daturus timor*. On persuade aisément tout ce que l'on veut à celui qui tremble. Lors qu'après avoir représenté à un vicieux toute l'horreur de ses desordres, ou exagéré à un honnête homme même, mais timide, par un effet de son temperament ou de son éducation, les fautes & les négligences où il a pu tomber, on les bouleverse encore par de véhémentes & de réitérées descriptions de l'Enfer, par



par l'idée accablante de l'Éternité sans bornes; quand on fait passer leur imagination de millions de siècles en Millions de siècles de langueurs, de tourmens & de rage, sans que par aucun entassement on approche jamais tant soit peu de sa fin; le cœur accablé, englouti dans ces idées, sans liberté, sans force, incapable de raisonner, reçoit toutes les impressions que l'on veut lui donner; c'est par là qu'on remplit les hommes de superstitions, c'est par là que les pénitents se portent à tant de vaines extravagances, c'est par cette porte que le Fanatisme s'établit: un homme dont toutes les idées ont été brouillées par d'affreuses allarmes, donne d'abord dans la vision. C'est sur ce fondement qu'un Ecclesiastique adroit, d'un esprit souple, & d'un extérieur grave, joignant aux frayeurs naturelles de la mort celles de ses suites, vend ses consolations à un mourant, à tel prix qu'il lui plaît, & s'il lui fait espérer, il impose à ses espérances les conditions qu'il veut.

V. Quand on est saisi de frayeur Remedes.
est-on en état d'examiner? est-on
en état de chercher? On s'arme de
tout



tout ce que l'on trouve, on se fait
 fit de tout ce qui s'offre. Il seroit
 inutile de chercher des préceptes sur
 lesquels ont eut à se régler dans la
 crainte; dès que l'on en est saisi, on
 n'est plus maître de son sort: heu-
 reux qui a pour lors un ami fidele &
 éclairé à ses côtés! Mais il est en
 notre puissance de prévenir les fra-
 yeurs: il n'y a qu'à ne se laisser pas
 aller à l'aventure & sans réflexions sur
 ce qui peut arriver; il faut se faire
 un plan de vie exact, prévoir les
 maux auxquels on peut être exposé,
 prendre ses résolutions par avance sur
 ce que l'on aura à faire en chaque cas,
 se le répéter, se le réitérer; & quand
 un de ces cas est arrivé, il faut sui-
 vre, sans balancer, la résolution
 qu'on a prise avant qu'il arrivât.

Pour ne se trouver jamais sans res-
 source dans les maux où l'on peut être
 exposé, c'est une sage prévoyan-
 ce de prendre ses mesures de loin, de
 dresser ses plans, & de déterminer par
 avance ce qu'on fera dans le malheur.
 Mais ce seroit une précaution peu
 sensée de s'attendre sans cesse à des
 revers, de peur que la surprise n'en
 augmente le poids. Un tel remède est
 pire



pire que le mal. C'est se plonger dans des maux certains, pour en adoucir d'incertains, & se rendre très-misérable dans la crainte de le devenir. Notre félicité dépend de notre manière de penser, & peut-on être heureux quand on ne roule dans son Esprit que de tristes idées? De mille maux que nous pouvons craindre, à peine en éprouvons-nous un, & souvent encore, il est des maux comme des biens, ils se trouvent au dessous de ce qu'on les croyoit, & le mal guérit quelquefois de la peur.

De fréquentes reflexions, sur la fermeté des autres, nous donneront du courage, en nous faisant avoir honte de notre foiblesse: Nous craignons comme des maux terribles ce que d'autres supportent tranquillement & regardent même avec indifférence.

La crainte n'est jamais utile, c'est un foible qui n'est même que fort rarement une preuve qu'on n'a point su faire de plan, ou qu'on ne fait pas le suivre. Plus l'on aura pris de mesures contre la tempête pendant le calme, plus exactement on aura déterminé tout ce qu'on devra faire quand



quand elle arrivera, plus on sera au dessus de la peur en la voyant venir. C'est donc pendant le calme qu'il faut apprendre à mépriser la tempête, & se bien convaincre qu'aucun événement ne doit faire peur à un homme de bien, parce qu'il ne peut être accablé d'aucune perte dont sa Vertu & ses suites ne le dédommagent abondamment. Ceux qui, sans ce secours, se mettent au dessus des allarmes, n'ont qu'une intrépidité brutale, fondée dans leur stupidité, ou dans la fureur des passions, qui les aveuglent comme une espèce d'yvresse. L'homme courageux connoit tout le danger auquel il s'expose, les l'âches s'étourdissent & le cachent. *Ref. sur les D. d'aut.*

L'ardeur avec laquelle un homme se précipite contre son ennemi, lui empêche de voir les dangers auxquels il s'expose, & s'il ne les craint pas, c'est que, dans ce moment, il n'en a point d'idée. Combien de Soldats paroissent mépriser le fer & le feu, uniquement parce qu'ils ne les sentent pas? Cette fermeté qu'on admiroit en eux les abandonne à la moindre blessure, &



& fait place à la consternation. Un étourdi qui dissipe son bien avec autant d'empressement que les plus avarés en ont à amasser, regarde-t-il la pauvreté avec indifférence? Son désespoir le fera bien connoître, dès qu'il sera tombé dans cette pauvreté, à laquelle il ne court & qu'il ne paroît mépriser, que parce qu'il ne la voit pas.

Ce n'est pas seulement aux gens de guerre que le courage est nécessaire. Il est des occasions où la profession d'un homme de Lettres en demande plus que celle d'un Soldat. Tel, dans un jour de bataille, fait se mettre fort au dessus de la crainte de la mort, qui n'auroit pas l'assurance de s'opposer à des erreurs universellement reçues, ou simplement soutenues par des personnes d'un grand rang & d'un grand crédit. Souvent la crainte de l'ignominie chasse la peur de la mort; mais quand on avance des vérités nouvelles, on s'expose aux railleries, au mépris, aux insultes de ceux dont on s'est accoutumé dès son enfance, à respecter & à chérir l'approbation, & avec qui on se proposoit de passer doucement ses jours. Il n'y a qu'un attachement
très-



très-grand & très-pur à son devoir qui puisse faire résoudre à travailler pour desabuser & pour éclairer des gens qui en savent si mauvais gré. La pensée, que la postérité jugera plus sagement, & l'idée d'une justice, dont on ne sera pas témoin, ne sauroit tenir, si elle est seule, contre une longue suite de mortifications présentes.

On peut appliquer à plus d'un sujet ce que Mr. de Fontenelle remarque dans l'éloge de Mr. de Dangeau.

Il avoit soutenu deux fois avec un courage singulier les plus cruelles opérations de la Chirurgie. Ce courage est tout différent de celui qu'on demande à la guerre, & moins suspect d'être forcé, il est permis d'en manquer dans son lit.

J'ai connu des personnes d'ailleurs gens d'esprit & de probité, à qui la peur de l'Hétérodoxie faisoit refuser leur attention à tout ce qu'elles soupçonnoient pouvoir y conduire. J'en ai aussi connu, qui embarrassés par des objections auxquelles ils sentoient bien qu'ils ne pouvoient alléguer des réponses suffisantes, se ra-

bat-



battoient à dire; *En vérité, le mieux seroit de ne penser pas à ces matières.* Pourquoi donc, leur répliquai-je, y faites vous penser les autres, par votre zèle à les ranimer à tout coup? *Mais je me fonde sur des passages.* Est-ce sur les mots? Est-ce sur le sens? Faites moi comprendre que l'explication que vous leur donnés, est la véritable, je n'en ferai pas moins ma règle que vous.

Un train de guerre est ordonné à tous les hommes. Nous sommes tous enrôlés dans une milice; il faut avoir un grand fond de courage pour ne se laisser point de résister à tout ce qui attaque la raison, & pour ne point se laisser entraîner à la foule, qui se soumet aux sens & aux passions, & qui s'applaudit de son Esclavage.

Il y a des gens à qui la seule pensée, qu'ils pourroient tomber de leur Elevation, ou perdre quelque partie de leurs plaisirs, fait perdre cette tranquillité si nécessaire, non seulement pour penser juste, mais pour Jouir de ce dont on est en possession. Ils se trouveroient au dessus de ces allar mes, s'ils avoient éprouvé qu'on peut vivre content, dans

un



un état inférieur encore à celui dont l'idée les fait trembler. Pour s'en convaincre, qu'ils se débarrassent quelque fois de cette pompe, & qu'ils se passent de ce faste qui les éblouit; qu'ils se refusent à ces superfluités qui les assujettissent & les tiennent dans une espèce d'esclavage, qu'ils se familiarisent avec leurs inférieurs, qu'ils fassent un essai du plaisir qu'il y a de jouir de soi même, à goûter les charmes de la simplicité & à reconnoître que les biens les plus précieux dont l'Auteur de la Nature ait fait présent au Genre humain sont précisément les plus communs; c'est le conseil d'Epictète. *Vivez quelquefois comme un malade, afin d'apprendre à vivre comme il convient à un homme plein de santé; Réprimez vos desirs, afin de vous mettre en état de n'en former plus que de raisonnables.*

Lorsqu'aux approches de la mort, un homme donne dans des superstitions, & des extravagances, on a raison d'imputer sa facilité à tout croire aux fraieurs dont il est saisi; il n'en est pas de même lors qu'un mourant vient à penser plus raisonnable.



nablement qu'il n'avoit jamais fait. On en voit souvent des exemples; en terminant ses jours, on commence à s'affurer de ce qu'on avoit toujours traité de douteux. Si un Libertin s'avise de dire que ce sont là des effets de la peur, il trahit sa cause; car que sont devenus tous ces principes qui lui faisoient passer sa vie avec tant de sécurité? Que sont devenus ces raisonnemens si justes & si sensés, qui lui faisoient regarder le reste des hommes comme le jouet de l'Erreur & de la Superstition? Que sont devenues ces lumières par lesquelles il se felicitoit de s'être affranchi du joug de l'obéissance & de la crainte? Il se trompoit, il n'y avoit rien de fixe chez lui, rien de clair, rien de prouvé; la vanité, l'amour de l'indépendance, l'attachement aux voluptés, le plaisir de contredire, l'esprit d'intrigue, de cabale, de fourberie, & d'autres principes de cette nature lui font recevoir de certaines Maximes, il les croit vraies, seulement parce qu'elles l'accomodent, & à force de les répéter, il vient à les regarder comme démontrées; mais dès que
le



le charme cesse, dès que l'ivresse est dissipée, dès que les plaisirs & les intérêts qui entretenoient ses illusions sont évanouis, la lumière succède aux ténèbres, les idées aux passions, la Vérité se fait appercevoir. Sans contredit ce ne peut être parce qu'on a l'esprit troublé, qu'on voit plus clair & qu'on a des idées plus nettes. Un mourant fait cas de la sagesse, de la modestie, de la moderation, de la sincérité, de la justice, de la générosité, de la douceur; il condamne l'orgueil, la débauche, la mauvaise foi, la dureté, les emportemens, la paresse: Dira-t-on que c'est un excès d'extravagance qui vient de le saisir? Il retourne à la vie & conserve ses sentimens, il est honnête, il adore le Créateur de l'Univers, il se trouve heureux quand on lui fournit les occasions d'être aux hommes de quelque utilité & de leur procurer des avantages solides: Dira-t-on que la folie ne l'abandonne plus? Pour qui donc réservera-t-on le titre de Sages? Sera-ce pour ceux qui n'ont en vûe que leur intérêt, pour les débauchez, pour les vindicatifs,

les



les orgueilleux, les fourbes, les gens dont il faut que le mal assaisonne tous les plaisirs, les fleaux du Genre humain ?

Les Athées affectent un faux courage & une fausse Joye au milieu de leurs ténèbres & de leurs craintes, comme les enfans qui chantent de peur, lors qu'ils sont dans l'obscurité.

L'Eglise est très-peu édifiée d'un sermon destiné à convertir des foux absens. Les hommes sont vicieux, avant que de devenir incrédules: disputer avec eux, c'est dans un sens presque littéral, combattre avec des Bêtes. C'est la pensée du Docteur Swift.

L'Auteur des *Reflexions*, sur les défauts d'autrui dit sur ce même sujet; on n'est pas étonné qu'un homme yvre fasse, dise, & pense des extravagances. Je ne suis pas étonné qu'un homme toujours enyvré ou de l'ambition ou des plaisirs, prenne un parti aussi extravagant, que celui de n'avoir point de religion. Mais à la mort, l'ivresse passe, & le bon sens revient: il en est qui s'en-



nyvrent de la fausse gloire de ne point se démentir.

Le Desir
& la
Crainte
produi-
sent quel-
que-fois
les mê-
mes ef-
fets.

VI. Les différentes dispositions de tempérament ou d'habitudes, dans lesquelles les hommes se trouvent, modifient tellement l'efficace de la Crainte & du Desir, que le desir produira précisément sur l'un les mêmes effets que la crainte produit sur l'autre. Un homme courageux, tourné à la joie & accoutumé à se flatter, se persuade facilement tout ce qu'il desire; le desir lui tient lieu de preuve, & le dispense d'en chercher; dès que ce qu'on lui fait espérer est conforme à ses inclinations, il n'en doute plus, & tout ce qui flatte ses esperances lui paroît incontestable. Il s'épargne avec le même empressement le chagrin de croire ce qui lui deplait; il le nie jusques à ce que la verité lui en saute aux yeux, malgré qu'il en ait.

Au contraire un homme d'un naturel à s'effrayer aisément, ou qui est devenu timide pour avoir éprouvé divers malheurs, craint tout & ne fait rien espérer; sa peur lui tient lieu de preuve, il suffit de l'épouvanter pour



pour lui faire croire tout ce qu'on veut. La seule idée d'un mal, le seul récit d'une nouvelle affligeante, le consterne & lui ôte la liberté de s'informer ; il est si ému, qu'il croit déjà voir ; il reçoit tout ce qu'on lui dit, & se rend comme s'il voyoit des réalités, au lieu des conjectures incertaines qu'il vient d'entendre.

VII. Je dirai encore un mot sur la Tristesse & sur la Joie par rapport à leur efficace sur nos connoissances. J'ai déjà remarqué que les actes de l'Esprit ont un très-grand rapport avec l'état où se trouve le Corps ; la liaison de ces deux Substances consiste dans ce rapport, ou du moins il en est le premier effet. La Tristesse accable également l'Esprit & le Corps. Dans cet état on est sans vigueur & sans activité, on forme peu d'idées, & encore sont-elles très-foibles & très-imparfaites : On n'a pas la force d'exciter son attention & encore moins de la soutenir. Quiconque aime la lumière doit soigneusement se garder de cette fatale passion, & il est peut-être plus aisé de s'en préserver qu'on ne croit.

Je reprends un principe dont je me suis

De la
Joie &
de la
Tristesse.



fuis déjà servi: On veut être heureux, & pour cet effet il est nécessaire, non seulement de posséder quelque bien, mais de sentir ce bien-là. C'est l'attention qui nous rend sensibles & qui donne prise aux objets sur nous. Or la plupart des gens ne savent pas fixer leur attention, ils ne savent point l'exciter eux-mêmes, il faut que ce soit les objets qui l'attirent. Comme donc ces objets ne l'excitent plus dès qu'ils sont devenus familiers, il arrive qu'on cesse bientôt de penser à ce que l'on a, pour s'occuper de ce que l'on n'a pas. Par l'effet de cette habitude, un bien auquel on ne prenoit pas garde, quand on le possédoit, on commence d'y faire attention dès qu'il manque, & sa perte afflige, tout indifférent qu'il parût pendant qu'on le possédoit.

Moyens
de se
procurer
des con-
tente-
mens du-
rables.

VIII. Qu'on s'accoutume donc à sentir ce qu'on possède, à fixer son attention sur ce que l'on a, & à la détourner de ce que l'on n'a pas, c'est un moyen sûr de bannir le chagrin. Dans tout état il nous restera toujours au delà de ce qu'il faut pour nous conserver dans la joie. C'est
un



un grand Art que celui de se la procurer, & pour cela il faut premièrement savoir d'où elle tire sa source. *Hoc ante omnia fac, disce gaudere, numquam deficiet, cum semel unde paratur inveneris.*

Tout le monde cherche la joie, mais peu de gens savent d'où on la doit tirer. On la cherche là où elle n'est pas, ou tout au plus là où elle n'est que pour un moment : & où semblable à la joie de ceux qui s'enyvrent, elle disparoit incessamment, & pour ainsi dire, elle s'endort & fait d'abord place à la douleur, à l'inquiétude, ou à l'ennui : Telle est l'issue de toutes les espèces de débauches; c'est à quoi se réduit l'ambition & tout desir de briller, par quelque endroit qu'on cherche à briller, fût-ce même par la vertu.

L'Ame renferme toujours les plus grands de tous les biens dans la connoissance de la Vérité, dans l'attachement à la sagesse & dans la liberté de faire sans cesse des progrès dans l'une & dans l'autre; & ce sont des biens qu'on ne sauroit lui enlever. A l'égard des autres, il n'y a qu'à ouvrir les yeux & se faire justi-



ce, on se trouvera presque toujours dans la superfluité. Si un homme sortoit de terre avec une Raison aussi formée qu'elle peut l'être après vingt ans & plus de vie, & avec des inclinations au plaisir tout aussi fortes qu'elles se trouvent dans le plus voluptueux des hommes; lors que cet homme n'ayant jamais rien vû, rien oui, rien goûté, se trouveroit tout d'un coup dans l'état que nous appelons une médiocre fortune; une petite maison commode, un voisinage raisonnable, quelque campagne cultivée & en état de répondre à ses soins, deux ou trois mets à sa table, & un revenu capable de fournir à cette petite dépense; plaçons-le outre cela dans un air sain & une vue riante: voluptueux comme nous le supposons, s'il pouvoit se plaindre de quelque chose dans cet état, ce seroit de n'avoir que deux yeux, que deux mains, qu'une bouche. Auroit-il le loisir de penser qu'il y en a de plus accomodés que lui? Mais cette réflexion lui viendrait dans la suite. Ce seroit sa faute s'il s'y arrêtoit. Que ne continue-t-il à fixer son at-

ten-



tention sur les objets qui lui ont d'abord donné tant de satisfaction, ils n'ont pas changé, ses Sens sont toujours les mêmes, il ne tient qu'à lui d'en recevoir les impressions. Pourquoi hauffer le prix de ce qu'on desire & en rabattre autant de ce qu'on possède? Au lieu donc de laisser égarer nos reflexions sur ce que nous n'avons pas; promenons nos regards sur tous nos avantages; essayons de les compter, & de sentir par là tout ce que nous pourrions perdre, nous serons las avant que d'en avoir achevé le dénombrement.

Celui qui ne saura pas se rendre content avec les biens dont je viens de faire mention, ne le sera jamais; avec eux il auroit eu assez s'il eût voulu; mais s'il est insatiable, c'est sa faute. Son mauvais goût est l'unique cause de ses inquietudes; pour être heureux il faut qu'il se guérisse & qu'il devienne raisonnable, qu'il sache voir & qu'il sache sentir. *L'homme renferme chez soi des biens immenses; celui qui ne les sait pas voir, & ne les sait pas goûter, fût-il maître de l'Univers, seroit toujours miserable. C'est*



ainsi que parloit Epicure lui-même. L'inquiétude pour un superflu que nous croyons nous manquer, nous empêche de goûter les douceurs du nécessaire & du superflu même, que nous avons en abondance. Celui qui fait se contenter de ce qu'il a, est au but où les Avars & les Ambitieux s'efforcent vainement de parvenir.

La Joie est le fruit de la philosophie, & à quoi serviroit il sans cela d'être philosophe ? Tout le monde convient que le bonheur consiste dans la connoissance & dans l'amour du bien ; ce sont là des idées vraies, mais elles sont vagues. Il s'agit de définir ce *Bien*. Ceux qui le font consister dans les voluptés, forcés à reconnoître qu'il y en a de condamnables, sont réduits à regarder un grand nombre de choses comme bonnes & mauvaises tout ensemble.

Est-il un malheur pareil, dit *Socrate Liv. VI. des Poix* de ne pas connoître ce qu'on désire sans discontinuation, & de s'égarer à toute heure dans une poursuite si interressante. Notre ame poussée sans inter-



„ interruption à chercher un miel
 „ qui seul peut la contenter à plein,
 „ & changer ses inquiétudes en ravif-
 „ sement, voltige sans cesse d'un ob-
 „ jet à l'autre, sans revenir jamais
 „ chargée de ce qui cause tous ses
 „ mouvemens. Embrasser dans son
 „ esprit toute la structure de ce grand
 „ univers, avoir en sa puissance tous
 „ les biens, se voir maître de toutes
 „ les beautés qu'il renferme, dans
 „ l'absence du vrai bon & du vrai
 „ beau, est-ce un état à désirer ?
 „ dans le monde corporel nous de-
 „ vons tout au ravissant plaisir d'a-
 „ voir un soleil qui éclaire nos yeux.
 „ Le monde intelligible ne nous peut
 „ être connu que par une lumière
 „ infiniment supérieure, c'est le so-
 „ leil de nos Entendemens.

VIII. Mais, dira-t-on, il est bien ai-
 sé de conseiller aux hommes qu'ils
 devroient se borner à ce qu'ils peu-
 vent se procurer aisément; mais peut-
 être que si l'on y pense bien, on
 reconnoitra que l'exécution de ce
 précepte est impossible. Le cœur hu-
 main n'est pas fait pour une félicité
 médiocre. Un desir secret l'entraîne
 sans cesse à s'élever, & à se procu-

En quel
 sens il est
 vrai que
 la Nature
 est conten-
 te de peu.



rer des douceurs plus vives que celles dont il a déjà fait l'expérience ; & ainsi cette maxime tant vantée que la *Nature se contente de peu*, se trouve une maxime très-fausse. Rien de médiocre ne peut la satisfaire. Empressée à chercher les biens infinis auxquels elle est destinée, ce qu'elle rencontre en chemin l'amuse pour quelque tems, mais elle ne tarde pas à sentir que ce n'est point là ce à quoi elle aspire, & ses desirs l'engagent comme auparavant à de nouvelles poursuites. Ce que cette objection renferme de vrai confirme tout-à-fait les principes que j'ai en vue d'établir. Le Cœur humain ne trouvera jamais dans la seule possession des biens sensibles de quoi se fixer & se satisfaire entièrement ; mais quand on a goûté les plaisirs plus solides, qui naissent de la connoissance de la Vérité & de l'amour de la Vertu, & que par le soin qu'on prend de s'éclairer, & de se rendre sage, on se sent en chemin d'un bonheur infini ; alors on se passe aisément de l'extérieur, & on devient assez maître de ses Sens pour obtenir qu'ils se contentent de peu. Alors on comprend qu'il est inutile
d'a-



d'avoir un grand nombre d'appartemens, puis qu'on n'en peut occuper qu'un, & qu'il ne l'est pas moins de faire couvrir sa Table d'un grand nombre de mets, quand l'étendue de nôtre estomach n'en peut recevoir qu'une quantité très-petite. Ce n'est que quand on se trompe en cherchant la parfaite félicité l'à où elle ne sauroit être, je veux dire, dans les objets des Sens, qu'on se livre en proie à des desirs qu'on ne peut jamais satisfaire. Peu de choses suffisent aux Sens d'un homme attentif à de plus grands biens. La satisfaction de sentir ses forces mérite bien d'être comptée pour quelque chose, & ce n'est pas un médiocre plaisir d'en savoir trouver dans ce qui seroit pour un autre un sujet de plainte.

Si l'on n'est pas absolument insensible aux douleurs, ni à divers événemens tristes par eux mêmes, on ne laisse pas de vivre heureux, autant que le sort de cette vie le permet, en opposant à ce qu'on y éprouve de pénible la pense qu'on aime son devoir, qu'on est l'objet de la bonté de Dieu, & destiné à l'adorer éternellement: on se trouve plein



de force & de satisfaction, à mesure qu'on fait se fixer sur ces idées, & qu'on obtient de Dieu la grace de s'en nourrir.

Il arrive même que les amusemens sur lesquels les hommes cherchent à se distraire, présentent à un Philosophe Chrétien, parce que son application aux Idées qu'il aime en est interrompue.

Quand un homme n'est jamais content de ce qu'il a, quand il desire sans cesse, & poursuit avec inquiétude ce qu'il ne manquera pas de regarder avec indifférence, peu de tems après l'avoir obtenu; quand il passe ainsi sa vie dans de grandes agitations & de médiocres douceurs, c'est une preuve qu'il ne possède ni ne connoit les véritables biens. Quand on a le cœur content, tout plait: quand on est prévenu de chagrin, rien ne fait plaisir; les objets, en se présentant à nous, semblent prendre la teinture de l'humeur dont nous nous trouvons. Un homme vient-il de gagner un procès important, il fera grand chère dans un médiocre repas. Mais un autre a-t-il échoué dans

dans



dans une prétention qui lui tenoit à cœur, offrez-lui les mets les plus délicieux, il y trouvera peu de goût, peut-être même son chagrin les remplira-t-il d'amertume. Il est donc vrai que quand on a un fonds de joie tout amuse agréablement, & que c'est de là que les objets extérieurs empruntent leur plus grand prix; mais d'où le tirera-t-on ce fonds de joie solide & inaltérable? Des plus grands de tous les biens & des seuls qui soient en notre puissance, je veux dire, de la Sagesse & de la Vertu. Une preuve bien sensible & bien démonstrative que ces biens méritent nos premiers soins, c'est que sans eux les plus grands des autres ne sont rien, & qu'avec eux les plus petits sont beaucoup. Qui voudra les aimer pour eux-mêmes, en fera sûrement l'expérience; & pour apprendre à les aimer ainsi, il n'y a qu'à se rendre attentif à leur prix, & en faire comparaison avec le prix des autres. Qu'est-ce qui vaut mieux de remplir son esprit d'idées, ou son estomac de viandes? son cœur de bons principes, ou ses écuries de chevaux? aller

ler



ler de lumière en lumière & entasser con-
noissance sur connoissance, ou étage
sur étage? Que doit-on le plus estimer
de ranger des Tableaux, ou de mettre
ses idées en ordre, de commander à
un grand nombre de domestiques,
ou d'être maître de ses passions?
Quand on a le cœur pénétré de ces
véritables biens, si l'accessoire s'y
joint, on le sent agréablement; s'il
s'éloigne, à peine le remarque-
t-on.

Les vrais Plaisirs sont paisibles & rési-
dent dans la raison même, ils sont es-
pectables, & la crainte d'en altérer le
sentiment est le plus sûr des préserva-
tif contre les chagrins & les vices.
Comparés le plaisir de *pardonner* avec
celui de la *vengeance*; quelles ne sont
pas les agitations d'un cœur occupé
des desseins de nuire? quelle aimable
liberté succede à cet Esclavage
dans un cœur qui aime à pardon-
ner? il en est ainsi de toutes les pas-
sions déraisonnables, par rapport à l'é-
tat qui leur est opposé.

Qu'on cherche à tirer sa félicité
de ce qui en est la source véritable
& la source immense, si Dieu ne nous
man-



manque pas, qu'est ce qui nous manque? En possession d'en être approuvés, oserons nous penser que nôtre sort est à plaindre? Nôtre ignorance & nôtre grossiereté nous fait vivre en incroyables.

IX. Les mêmes précautions qui serviront à écarter la tristesse, nous affermiront dans la Joye. Cet état est presque d'une absolue nécessité pour découvrir la vérité & s'avancer en connoissance. La Joie ouvre l'esprit autant que la tristesse le bouche, elle lui donne de la vivacité & de la fécondité, elle anime & soutient l'attention. Quand on a le cœur content on prend plaisir à tout ce que l'on veut, & ce que l'on fait avec plaisir, on le fait avec application & avec persévérance; de sorte qu'on voit encore par là que ce qui est utile au corps ne l'est pas moins à l'ame.

La Joie immodérée, dit Socrate, est un écueil aussi dangereux que la douleur excessive. Le Sage se conserve dans une tranquile situation. il est choqué d'Homère qui représente les Dieux jettans des éclats de rire à la vue de Vulcain courant pour leur

Utilité de
la Joye.



leur service d'un bout du Ciel à l'autre. *L. III. des Loix.*

On comprend, sans que j'en avertisse, que la Joye que je recommande, est bien différente de ces plaisirs qui diminuant la santé & qui appesantissant l'esprit, sont incompatibles avec la tranquillité, & font successivement du cœur humain le siège & le Jouët de l'ennui, de l'inquiétude, d'un contentement enfin, qui fait place à de nouveaux desirs, & ensuite à l'impatience &c. de sorte que dans tous ces différents états par où l'on passe, on se trouve toujours également dans la dissipation.

On est content à proportion que l'on satisfait ses desirs, & les desirs ont leur rapport avec les dispositions où l'on se trouve. C'est par ce principe que tant de cœurs humains aiment à penser aux infortunes d'autrui.

Le sérieux de Mr. *Dodart*, loin d'avoir rien d'austère ni de sombre, laissoit paroître à découvert un fond de cette Joie sage & durable, qui est le fruit d'une raison épurée & d'une conscience tranquile.

Mr.



Mr. de *Tschirnhaus* n'étoit point philosophe par des connoissances rares & homme vulgaire par ses foibleffes & ses passions. La vraie philosophie avoit pénétré jusqu'à son cœur, & y avoit établi cette délicieuse tranquillité, qui est le plus grand & le plus recherché de tous les Biens.

Le feu prit à la maison de Mr. *De Valincourt* & consuma sa Bibliothèque de 6. à 7. milles Volumes, ses Recueils, fruits de toutes ses lectures, des Mémoires importans sur la marine, des Ouvrages ou ebauchés ou finis; tout perit en même temps, & il en fut le spectateur. La philosophie qui auroit été plus rigide sur une perte de biens, lui permettoit d'être sensiblement affligé de celle d'un Trésor amassé par elle même, & où elle se complaisoit, mais son courage ne se démentit point. *Je n'aurois guère profité de mes livres*, disoit-il, *si je ne scavois pas les perdre*. Il étoit soutenu encore par une philosophie bien supérieure, par la religion, dont il fut toujours vivement pénétré.

XI. Je ne connois qu'un cas où la Tristesse soit d'usage, c'est lors qu'on s'est écarté de son devoir, par quelque

Utilité de
la Tristesse.

que



que pente qui tire sa force du tempérament ou des habitudes, & que les mêmes circonstances, tant intérieures qu'extérieure, pourroient bien se réunir, pour nous jeter une seconde fois dans le même oubli, & le même égarement. Il est bon, pour lors, d'envisager attentivement toute la laideur de sa faute, d'en être pénétré de confusion, & de perséverer dans ces réflexions mortifiantes; car on concevra, pour le sujet qui les cause, un dépit, un dégoût, une aversion, qui le dépouillera de ce qu'il avoit d'éblouissant & de séduisant. Mais après s'être corrigé & vaincu à cet égard, il est juste de sentir le plaisir de la victoire; la satisfaction qu'on y trouve est un moyen des plus efficaces pour s'appliquer à en remporter de nouvelles, & à se maintenir dans les avantages que l'on s'est procuré. C'est là son ouvrage propre, ou celui du secours de Dieu: on doit être ravi de penser qu'on en a été favorisé, & qu'on s'y est prêté.

Il y a ici deux extrémités à éviter; les uns se contentent d'entrevoir leurs fautes, c'est beaucoup pour eux d'y vouloir jeter un coup d'œil; mais



mais après le premier aveu qu'ils en ont fait, n'en demandez pas davantage, & ne leur en parlez plus. Vous diriez qu'en cessant d'y penser, on renonce à tout ce qui en a été cause, & on rompt avec tous les principes du mal. C'est cependant tout le contraire. Les circonstances qui ont ébloui une fois, & qui ont séduit le cœur, ne reviendroient pas une seconde sans ramener dans l'esprit les chagrins qu'elles ont causé, si on les avoit assez sentis & si on y avoit pensé assez longtemps; au lieu que par les soins qu'on prend de se refuser à ces justes sentimens, & par la promptitude avec laquelle on les oublie, on se trouve sans défenses contre des douceurs trompeuses, mais qui deviennent présentes! & une seconde ou troisième tentation a même plus de force que la première, parce que l'habitude leur en prête toujours plus.

L'Auteur *du repas de Cyrus*, fait dire à un de ses personnages: „A
 „quoi me servoient mes remords?
 „Je ne les écoutois, que lorsqu'il
 „n'étoit pas question de les suivre;
 „J'a-



„ J'avois honte de mes excès, mais
 „ cette honte étoit inutile, j'en
 „ étois quitte pour me l'avouer à moi
 „ même ; satisfaction que les passi-
 „ ons ne permettent aux cœurs bien
 „ faits, que pour avoir plus de
 „ droit de les mener où elles veu-
 „ lent.

Mauvais
 effets de
 la Tristesse.

XII. Mais de passer, sous ce pré-
 texte, la plus grande partie de ses
 jours, dans le chagrin & les regrets,
 c'est aller d'une extrémité à une autre.
 Ce qu'on aime véritablement ne sau-
 roit manquer de plaire & de réjouir,
 & un homme qui a besoin d'efforts
 pénibles pour s'acquitter de ses de-
 voirs, n'en a pas connu la beauté.
 Tout tourne en habitude, on s'en fait
 une du chagrin & on trouve une es-
 pèce de douceur à la suivre, parce
 que c'est une habitude : si l'on se re-
 fuse à la joie, la vanité en dédom-
 mage, par le plaisir de condamner
 ceux qui la goûtent & de se croire
 fort au dessus de leurs foiblesses. De
 cette manière on ne se guérit d'un
 vice, que par le secours d'un autre,
 ou plutôt on ne se corrige d'aucun,
 puisque celui qui abandonne un des
 points



points de la Loi est responsable de tous. Les devoirs d'une humeur austere & rebuttante violent certainement un de nos plus grands devoirs, celui d'édifier & d'attirer les autres à faire ce qu'ils doivent par l'efficace de l'exemple: Ils rendent suspecte la Vertu, & on ne peut se mettre dans l'esprit qu'un Maître, tout sage & tout bon, se plaise à rendre ses Créatures misérables, à ne leur présenter des douceurs que pour leur défendre d'en jouir, & à ne les mettre en possession de la félicité qu'après la leur avoir faite acheter par les efforts les plus rudes, & par les dangers les plus affreux.

Jaq. Ch.
II. 10.

Le cœur humain est tour-à-tour dominé par deux principes, la Raison & les Passions. La Raison l'éclaire, les Passions l'aveuglent; la Vertu est la suite de nos lumières, & le Vice l'effet de nos ténèbres; tout ce qui sert à donner plus d'étendue à nos connoissances peut contribuer à nous faire plus facilement connoître la Vertu, & à nous la faire mieux goûter; tout ce, au contraire, qui rend l'esprit petit & ténébreux facilite nos méprises, & peut nous empêcher de demê-
les



ler sûrement ce qui est légitime d'a-
 vec ce qui ne l'est pas. Or sans con-
 tredit la Tristesse rend l'esprit petit.
 Un homme accablé de tristesse est cré-
 dule, il donne dans tout ce par où
 on lui fait espérer qu'il s'en tirera :
 dans cet état, on ne veut pas exami-
 ner, & quand on le voudroit, on n'en
 a pas la force. Voyez la crédulité
 des malades pour leurs Médecins :
 Non seulement les malades qui souf-
 frent & qui sont abbatus, mais de
 plus ceux qui les environnent, s'ils
 s'intéressent vivement dans les maux
 dont il sont témoins, & qu'ils en soient
 consternés, croient, sans preuve &
 sans fondement, ce que leur dit le
 premier venu, & l'on accable le mala-
 de par l'empressement qu'on a à le
 soulager : Quand il est mort, on se
 fait un devoir de le pleurer ; la pen-
 sée de se consoler paroît une tentation
 à l'ingratitude. Aux soins de la sepul-
 ture il ne se feroit point mêlé tant
 de superstitions, le triste appareil des
 funeraïlles n'auroit point été suivi de la
 pensée que les morts prenoient quel-
 que plaisir, & recevoient quelque
 soulagement des soins qu'on se don-
 noit pour honorer leur nom & leur
 mé-



mémoire , toutes ces imaginations n'auroient non plus trouvé de créance, dans les esprits, que les songes, si la Tristesse ne les avoit rendus dociles ; mais jamais on n'est moins capable d'examiner & de démêler le certain d'avec l'incertain que quand on est sans force.

Un Père vertueux Perd un fils qu'il chériffoit ; Il recevra ce coup avec plus de résignation & de grandeur d'ame , qu'un autre qui n'a pas les mêmes secours. La Nature ne l'a pas fait à l'épreuve de la douleur, mais il sçaura la moderer par ses réflexions. La *Passion* le porte à se désoler. Mais la *Raison* le fait souvenir que les choses de la Vie ne sont pas des objets à s'affliger incessamment pour leur perte. Outre que la tristesse nous rend misérables par elle même, c'est encor un poids qui nous appesantit, & nous empêche de penser aux moyens de reparer nos maux, elle nous affoiblit, & nous fait ressembler aux Enfans qui pleurent quand ils tombent & se roulent à terre, au lieu de se relever d'abord, & de reprendre leur chemin.

XIII. Je



Com-
ment on
se met au
dessus.

XII. Je ne connois rien de plus difficile que de se mettre au dessus du chagrin, quand on est à tout moment témoin d'une infinité d'injustices, & d'infamies; quand on n'entend parler que de bassesses, de trahisons, de duretés, de cruautés; quand on voit que le chemin du Vice est celui des honneurs, & que les gens de bien sont à toute heure exposés aux insultes des méchans. Pouvoir passer sa vie avec quelque tranquillité, au milieu de tant d'horreurs, c'est assurément le triomphe de la Philosophie. Voici quelques maximes dont je me suis bien trouvé.

Premierement, que gagnera-t-on en se chagrinant? Changera-t-on le train des choses, & les scelerats qui se font un plaisir de vôtre mortification, changeront-ils de manières de peur de vous faire de la peine? C'est précisément ce qu'ils cherchent, & nos ennemis ne sont jamais plus contens d'eux mêmes que quand ils s'apperçoivent qu'ils troublent notre contentement. Un voyageur dessechera-t-il les chemins en pestant contre



tre la boué ? Dès qu'il aura ôté son manteau & fait tirer ses bottes, il n'en verra sur soi aucune trace, elle ne peut salir que ses habits. Les coups des méchans ne portent que sur ce qui nous environne, ils ne sauroient parvenir jusqu'à - ce qui nous appartient en propre & dont nous faisons le plus de cas. C'est ma seconde reflexion. Ils ne sauroient nous dépouiller ni de nos idées, ni de notre probité. Jetez - leur quelques grains d'orge, & ils vous laisseront tranquille possesseur de vos perles. Si vous allez à la lumière & à la sagesse, si vous en faites votre grand but, vous aurez peu de chose à démêler avec les fots. Ne vous feliciteriez-vous pas si en traversant des forêts vous rentriez des bandes de voleurs qui vous laissent paisiblement passer, pourvu que vous ne voulussiez rien partager avec eux, ou que ne trouvant sur vous que des papiers, vos véritables richesses, ils n'eussent garde de s'en embarrasser ?

Pour se mettre au dessus des chagrins, il n'y a qu'à écouter ce que prescrit la Raison, sur l'intérêt de

Tom. II.

Q

nôtre



nôtre repos & de nôtre vrai honneur. La plus part des choses qui nous émeuvent sont legères en elles mêmes, il n'y a qu'à neles pas grossir, par la manière de les envisager ; Dissimulés ce qui paroît une insulte , elle tombera d'elle même. P. *Buffier* de la Soc. Civ. L. IV.

Le Dr. *Swift* peint bien le ridicule des hommes quand il dit , que les plaintes sont le plus grand Tribut que le Ciel en reçoive, & la partie la plus sincère de leur Dévotion.

Pourquoi vous plaindriés vous de vôtre sort , puisque tout bien compté, il est infiniment meilleur que le sort de ces gens dont l'élevation & le pouvoir commencent à vous ébranler & à vous mortifier ? Voudriez vous bien changer avec eux ? Voudriez vous bien être tout ce qu'ils sont & troquer vôtre intérieur contre leur extérieur ? N'aimeriez vous pas mieux avoir payé votre rançon à un Corsaire, que de vous être enrichi à rançonner les autres ? Les hommes à en juger sur de véritables idées, sont tous égaux, si vous exceptés ceux que la connoissance de la Vérité, & la sagesse qui la suit, met
au-



au dessus des autres. Il en est de tout le reste comme de l'extérieur des Comédiens. L'un parle en Maître & l'autre rampe en Esclave; mais ils ne seront pas toujours sur le Théâtre. Vous vous ennuyez parce que le Roi de la Scene fait mal son personnage, & de ce qu'ébloui de ses ornemens il oublie ce qu'il doit dire & de quel ton il doit le prononcer. Au lieu de vous chagriner, riez plutôt de sa sottise; il se regarde comme un personnage important, mais c'est un valet qui aura bientôt le chatiment qu'il mérite pour avoir mal figuré. Prenons les choses comme elles viennent, & faisons-en les faces divertissantes. Si un Acteur représente bien, je ris de l'original qu'il représente; s'il joue mal son rôle, je me moque de lui-même: Le monde est une Comédie; quand je vois un bon Acteur, je l'approuve; quand j'en rencontre un mauvais, je le méprise, & quelque personnage qu'il fasse, je me trouve au dessus de lui; les hommes qui consultent la Raison sont les Juges naturels de ceux qui s'en écartent.

Dans le grand Théâtre du Monde,
donnez-vous un peu de patience, at-



tendez la fin qui certainement ne tardera pas, continuez à être sage, & le lit de mort, qui sera pour vous un lit de triomphe, sera pour les méchans un échafaut, d'autant plus redoutable que c'est la Justice Eternelle qui prononcera leur arrêt. Corrigez donc les vicieux, quand il s'en présente des occasions favorables; mais s'ils sont incorrigibles, méprisez leur brutalité, & vous moquez de leur folie, leur ridicule vous offre sans cesse matière de vous divertir, ils se font plus de mal qu'à qui que ce soit.

Mr. Reneau ne cacha rien au Roi de l'état de ses affaires en Espagne, quoique son silence seul eut pû lui faire une fortune. Il ne se vengeoit de ses ennemis qu'en tâchant d'affûrer le bien de ses affaires qu'ils travessoient. Le Roi lui avoit promis que les services d'Espagne lui seroient comptés, mais à son retour il se trouve accablé de dettes, dans un tems qui ne lui permettoit pas de presque rien demander de ses appointemens, seulement avec une belle & inutile réputation. Sa générosité à l'égard du Capitaine d'un Vaisseau, qu'il avoit pris & de diverses personnes, lui cou-

ta



ta 20000. Livres. Le Roi en reçut pour 40. mille écus 40. millions de Diamans. Il mourut sans douleur, & sans avoir perdu l'usage de la Raison. *Quelle difference, disoit-il, d'un moment au moment suivant! je vai passer tout à coup des plus profondes ténèbres à une Lumière parfaite.*

Si un homme se plaignoit d'avoir été grondé par un autre fier de quelque élévation qu'il s'est procurée par ses richesses ou ses intrigues, & d'avoir été obligé d'en essuyer les brusqueries; Je lui dirois, n'avez vous jamais été aboyé par des mâtins ou par des dogues, en passant par des Villages, ou devant la porte d'un Grand? pourquoi vous inquiéter du bruit de ces animaux dèsqu'il ne vous mordent pas? Dans de semblables occasions, ma peine seroit de m'empêcher de rire; car rien ne m'est plus difficile que de garder mon sérieux, lorsque j'entens gravement prononcer des sottises. Si ce brutal étoit couvert de gale & de lépre, ou rongé d'un affreux cancer, changeriez vous votre condition contre la sienne? Sa bêtise & sa férocité le rendent beaucoup plus hideux.

Q 3

Un



Un homme (Le Célèbre Scarron) a pû braver des douleurs continuelles par un badinage continuel, *Médios inter potuit lufiffe dolores*. Or que font les autres disgraces qui traversent la vie humaine, en comparaison des douleurs?

Mr. Fagon a toujours souffert les longues & cruelles *infirmités avec tout le courage d'un sage Physicien*, qui fçait à quoi la machine d'un corps humain est sujette, & qui pardonne à la Nature. Il étoit attaché à ses devoirs jusqu'au scrupule, & quelque fois au milieu des douleurs affés vives, il ne laissoit pas d'être auprès du Roy, dans le tems où il y devoit être. Il étoit né d'une très foible constitution, sujet à de grandes incommodités, sur tout à un Asthme violent, sa santé ou plutot sa vie ne se soutenoit que par une extrême sobriété, un regime presque superstitieux, & il pouvoit donner pour preuve de son habileté qu'il vivoit; Il est parvenu à l'âge de 80. ans.

Il faut bien se rendre infortuné de gaieté de cœur, & vouloir s'employer soi-même à sa propre misère; pour sentir ce qui se passe au dehors de nous



nous avec autant de vivacité que ce qui est en nous, ce qui est nous mêmes. Il faut une grande force d'esprit, & un très grand fonds de génie pour opposer à ses douleurs des réflexions agréables, & pour sentir peu ce qu'on souffre, par l'attention qu'on donne à ce qu'on pense; Mais pourquoi s'embarasser de ce qui se passe hors de chés nous, & s'affliger en arrêtant sa vûe sur de tristes événemens, dont une médiocrité de génie suffit pour se distraire. Nous sommes environnés d'une infinité d'objets qui nous sollicitent à cette distraction; nous n'avons qu'à ouvrir les yeux, les Cieux & la Terre nous en offrent de toutes parts. Quand un mal est sans remède, & que l'on n'a pas assés de fermeté pour en soutenir l'idée, ou assés de légéreté pour en parler sans attention; il reste toujours un parti sûr, c'est de n'y penser jamais. Si nous ne savons pas nous aimer assés nous mêmes pour tirer parti de nôtre Raison, afin de nous tranquilliser, rendons nous attentifs à ceux qui nous aiment & à ce que nous leur devons, pour leur être en bon exemple & ne



déranger pas leur tranquillité, par le bouleversement de la nôtre.

Mais voici ce qui nous empêche de prendre ce parti. Nous avons la fantaisie de vouloir vivre heureux dans l'imagination des autres; c'est d'eux que nous empruntons l'idée que nous nous formons de nous-mêmes, & il nous semble que notre félicité diminue réellement à proportion qu'ils l'imaginent moins grande. Nous nous fuions nous-mêmes; nous voulons de plus gouverner les autres, nous voulons avoir part aux affaires, & quand elles ne vont pas à notre gré nous regardons comme un malheur d'être obligés de nous renfermer en nous-mêmes; C'est notre faute; si nous y mettions plus d'ordre, nous nous y plairions plus qu'ailleurs. Les affaires vont bien, à ce qu'il nous semble, quand elles vont à notre gré, & que nous les dirigeons. Elles vont mal, quand elles vont au gré des autres & qu'ils y ont plus de part: mais c'est de cela même que nous devons rire, de voir la folie des autres, qui ne nous écoutent pas, & font tout à rebours, parce qu'ils se croient plus habiles.

Oa



On ne se contente pas de vouloir passer pour heureux, on souhaite d'être estimé plus heureux que les autres, & l'ardente passion de faire envie à tout le Monde, est cause qu'on s'abandonne soi-même à envier les autres. A-t'on passé ses égaux, a-t'on égalé ceux à qui on se croioit inférieurs, on en voit d'autres dont la fortune inquiète, & le bonheur s'éloigne à mesure qu'on travaille à s'en approcher.

Il y a de bonnes gens dont le cœur tendre sent vivement les maux d'autrui; leur vie se passe dans la tristesse, parce qu'ils se font une Loi d'avoir part à tous les deuils & à toutes les disgrâces: C'est une foiblesse d'esprit qui marque un *bon fonds de cœur*, & je mets une différence infinie entre un homme qui voit tranquillement les horreurs de la Terre, parce que tout lui est indifférent, & que le Vice & la Vertu ne sont, dans ses idées, que comme le beau tems & la pluye, & celui qui passe ses jours dans les larmes, parce que les autres passent les leurs à se perdre. Mais quand trouveroit-on le tems d'*user du bien* avec joie & avec reconnoissance, s'il falloit atten-

Ecclef.
Ch. VII.
14.

Q 5 dre



dre qu'il n'y eût plus de mal dans le Monde & qu'on se défendit de rire pendant que les uns ont la fantaisie de rire, & les autres celle de pleurer, mal à propos. Je conçois Dieu comme un bon Père; La Raison & la Révélation s'accordent à nous en donner cette idée. Or si dans une famille nombreuse un enfant devient vicieux, qu'un autre se ruine par sa faute, qu'un troisième tombe malade, qu'un quatrième meure; dans quel état un Père, que je suppose plein de sagesse & de bonté, aimeroit-il mieux voir le reste de sa famille? Dans les pleurs, dans les regrets, accablés d'ennuis & d'inquiétudes, insensibles à toute douceur, se refusans à la joie, languissans & d'une santé chancelante, ou fermes au milieu de toutes ces disgrâces, attentifs à les réparer, appliqués à leurs affaires, prenans soin de se conserver, ouvrans les yeux à ce qui leur reste de félicité, & cherchans leur consolation la plus grande, dans la fermeté de leur attachement pour leur devoir & la vertu?

J'ai connu des personnes très vertueuses & très bien intentionnées, d'un
cœur



cœur grand, ferme, desintéressé, qui se décourageoit de prendre inutilement de la peine, & qui pour prévenir les excès d'une tristesse, dont ils craignoient d'être accablés, n'y voioient aucun remède si ce n'est de se dérober à ces objets affligeans en se jettant dans la Retraite. Ces personnes me paroissoient excusables. J'aurois pourtant souhaité que leur courage & leur constance se fut encore plus soutenue. On croit d'être inutile quand il s'en faut beaucoup qu'on ne le soit.

L'on compare les succès que l'on a, avec ceux qu'on souhaiteroit d'avoir, & le Zèle dont on est animé accompagné de modestie, est cause que ce qu'on fait, disparoit en comparaison de ce qu'on devoit faire; sur tout dans ce parallèle, on se trompe, en ne mettant point en ligne de Compte les maux auxquels on a paré par son exemple, par ses discours semés de loin à loin, par la présence même. Ces maux qui ne sont pas arrivés, on ne les compte pas au nombre des biens par là même qu'ils ne se voient pas.

Q 6

Après



Après tout, nous sommes obligés de supporter avec resignation & sans découragement, des maladies, des disgraces, perte de biens, perte d'amis. Nôtre vertu en est plus pure. Il en est de même de la mortification de travailler beaucoup avec peu de succès.

Rom. II.
10.

Dieu a créé l'homme droit, mais il l'a aussi créé libre; & cette Liberté étoit absolument nécessaire, afin qu'il put se porter au bien avec choix & qu'on pût dire: *A celui qui fait bien, Gloire, Honneur & Paix.* Car s'il n'y avoit dans l'ame que du méchanisme, non plus que dans les corps, le Vertueux seroit aussi peu louable d'être vertueux, que l'Eau est louable de mouiller, & le Feu de brûler.

Il arrive aux hommes d'abuser de leur liberté, & par là il leur arrive de deshonorer leur nature, de s'attirer des maux affreux, & d'en faire beaucoup aux autres. Dieu, à qui le desordre & l'abus de ses faveurs est plus odieux qu'à moi, en est le témoin & les souffre pour des raisons dignes de sa sagesse; & qui suis-je pour
le



le trouver mauvais, & pour m'en chagriner ? Veux - je que Dieu dépouille un homme de sa liberté, dès le moment qu'il le voit prêt à en faire un mauvais usage ? Ce seroit la même chose que s'il n'en avoit point, & une belle ame n'auroit jamais la satisfaction de sçavoir qu'elle agit avec choix, un cœur dévoué à la sagesse ne feroit rien de plus qu'un cœur tourné à la folie. L'art fait d'autant plus d'honneur à son Auteur que le Méchanisme de ses ouvrages peut moins se déranger ; mais là où il y a de la liberté, la laideur de la licence relève la beauté de la soumission. C'est de telles reflexions & d'un fonds de résignation à la Providence qu'on tire cette *grandeur d'ame* qui conserve tranquille & qui met au dessus des secousses, bien différentes de la *tranquille* stupidité des hommes, qui ne pensent pas, & de la tranquille indifférence de ceux qui pensent mal. Ceux qui répandent dans la Société le désordre & le trouble, ne sont pas moins coupables, parce qu'on peut prendre sur soi de sentir peu ces desordres & ces troubles : car il y a bien de la différence entre ne les sentir point & les sou-

sou-



soutenir sans se déranger. On ne succombe pas à la vue de cent objets odieux; & on se ménage un fonds de tranquillité, malgré tant d'impressions désagréables; mais on les sent pourtant ces impressions, & pour ne les sentir que foiblement, il en coûte du tems, des réflexions & des efforts, qu'on pourroit employer plus utilement, aussi bien que plus agréablement, & pour soi-même & pour les autres.

D'ailleurs, il y a une infinité de bonnes gens, estimables par la droiture de leur cœur, qui n'ayant pas reçu ou tout le génie, ou toute l'éducation nécessaire pour se procurer la fermeté dont nous venons de parler, passent leur vie dans l'ennui, dans la langueur, & dans toutes les suites de l'ennui & de la langueur. Il y en a qui, par la licence des méchans, se voyent privés du nécessaire, & quelle Philosophie peut tenir contre l'extrême nécessité? Il y en a dont la vertu médiocre se décourage & succombe; & qui, las de combattre, se laissent aller à l'imitation de ceux contre qui il est trop pénible de se défendre. Enfin le bonheur de
ceux



ceux qui méprisent les scelerats, & trouvent le secret de se mettre au dessus de leurs atteintes, ne diminuent point leur crime, de même qu'un empoisonneur n'est pas moins détestable, parce que la force des remèdes l'a emporté sur celle de son poison.

Les biens & les maux extérieurs, dont les uns réjouissent & les autres affligent, sont pour l'ordinaire tellement mêlés, qu'il n'est pas possible de se procurer une satisfaction durable, si on est réduit à la tirer uniquement de ce qui s'offre à nos sens. Pour se garantir des troubles, où jettent ces alternatives, qui vont jusqu'à mêler de l'amertume dans nos douceurs, par la crainte de les perdre, il en est qui s'enfoncent dans les plaisirs, aussi souvent & aussi longtemps que les occasions s'en présentent, ils y donnent toute leur attention, ils s'y livrent avec un abandon, qui est une espèce d'ivresse; & lorsque les causes de ces plaisirs viennent à leur échapper, ils s'étourdissent, & cherchent leur consolation dans les moyens de s'en procurer d'autres. Tel dont la fortune est culbutée,

tée,



tée, rit & chante pour braver ses ennemis & pour rabattre en eux quelque chose du plaisir de l'avoir terrassé. Il en est qui cherchent dans la sensualité, de quoi oublier les atteintes qu'on a portées à leur fortune & à leur gloire. Mais ces remèdes sont bien palliatifs, ils interrompent le sentiment du mal, ils lui donnent quelques intervalles ; mais ils ne l'enlèvent pas, & il est bien triste d'être réduit à s'aveugler pour éviter de voir ce qui fait de la peine.

Une tranquillité digne de l'homme, c'est uniquement celle, qui se tire de la satisfaction de remplir ses devoirs, & de s'assurer de l'approbation de Dieu. Dans les cœurs ainsi éclairés, & affermis dans ces heureuses habitudes, deux états partagent la vie & se succèdent l'un à l'autre, les actions de grâces, & la résignation. Il étoit de la sagesse & de la bonté de Dieu, d'user avec les hommes de ces alternatives de biens & de maux. Une prospérité continuelle auroit trop flatté leurs sens & leurs passions, & les auroit porté à vivre comme si c'étoit là toute leur destinée.



destinée. Des amertumes continuelles les auroient plongés dans le découragement, elles se seroient opposées à l'idée de la Bonté de Dieu & ne lui auroit pas permis de naître. Nous avons un souverain Maître qui par les biens, qu'il repand sur nous en abondance, nous invite à lui rendre graces, & à chercher les moyens de lui plaire pour lui marquer nôtre reconnaissance, & qui par les maux, dont il nous visite, nous avertit que nous ne vivons pas comme nous le devons, & nous sollicite à nous corriger.

Mr. *Des Landes* dans son histoire critique de la Philosophie fait une peinture tres élégante, & par là même très touchante des misères de la vie humaine, & on peut conjecturer que, par des discours de cette nature des Philosophes engagerent leurs auditeurs à se donner la mort, afin de terminer une vie insupportable. Mais à moins qu'on n'ait le Cerveau troublé par des vapeurs noires, après avoir donné son attention à des idées de cette nature, qu'on jette les yeux sur la face de la terre, dans un beau jour, sur la majestueuse étendue des
Cieux,



Cieux, sur l'éclat de la lumière qui y brille, & qui nous fait sentir les merveilles de l'œil, en étalant à nos yeux les ornemens, si frapans & si multipliés, dont la face de la terre est ornée; qu'on suive les réflexions où tous ces objets invitent naturellement, & on ne tardera pas à se dire; Que d'éloquence perdue! A quelles tristes rêveries n'allois je pas m'abandonner? Quand on reçoit un compliment auquel on ajoûte peu de foi, *cela*, dit-on, *est bon pour le discours*, mais il est des exagérations dangereuses qui ne sont pas même bonnes pour le discours.

Tout ce qui va à nous jeter dans quelque découragement nous fait perdre de vue nos devoirs, & n'est propre qu'à éteindre le Zèle avec lequel il convient de s'empreser à les remplir constamment.

Les effets d'une éloquence ne sont pas éloignés de ceux d'une vive Poësie. On abuse de l'un & de l'autre de ces talens, quand on n'a point de scrupule sur les mauvais effets qu'ils peuvent produire. Quand on lit par exemple ces vers de *Mr. Rousseau*.

Que



Que l'homme est bien , pendant sa vie,
Un Parfait miroir de douleurs.
Dès qu'il respire , il pleure , il crie,
Et semble prévoir ses malheurs.

Dans l'Enfance , toujours des pleurs,
Un Pedant porteur de tristesse,
Des livres de toutes couleurs,
Des Chatimens de toute espèce.

L'ardente & fougueuse Jeunesse
Le met encor en pire état ,
Des Créanciers , une Maitresse ,
Le tourmentent comme un Forçat,

Dans l'âge meur , autre combat.
L'ambition le sollicite,
Richesses , dignités , éclat,
Soins de famille , tout l'agite.

Vieux , on le méprise , on l'évite,
Mauvaise humeur , infirmité ,
Toux , Gravelle , Goute , Pituite,
Affiègent sa caducité.

Pour Comble de calamité ,
Un Directeur s'en rend le Maître,
Il meurt enfin peu regretté.
C'étoit bien la peine de naître ?

On lit ces Vers avec rapidité, on
ne se donne pas le tems d'examiner
la vérité & l'étendue de chaque sup-
position , on ne s'avise pas d'y rien
objec-



objecter , & on se laisse entrainer à
conclure avec le Poëte, *Valoit-il la*
peine de naître?

Il en est de même de ceux cy.

De Deseins en regrets , & d'erreurs en
desirs
Les mortels insensés promettent leur folie
Dans des malheurs présens , dans l'espoir
des plaisirs ,
Nous ne vivons jamais nous attendons
la vie.

Demain, Demain, dit-on, va combler
tous nos vœux.
Demain vient & nous laisse encor plus
malheureux,
Quelle est l'erreur, Helas! du soin qui
nous dévore,
Nul de nous ne voudroit recommencer
son cours.

De nos premiers momens nous maudissons
l'aurore.
Et de la nuit qui vient nous attendons
encore
Ce qu'ont en vain promis les plus beaux de
nos jours. &c.

Où conduit ce qu'on vient de li-
re? Au dégoût de la vie, à l'indo-
lence pour le moins, & dès là à l'en-
nui, effet naturel de cette indolence;
On cherche à sortir d'un état si triste
&



& pour se dérober aux idées qui
 l'ont fait naître, on se tourne du
 côté de la sensualité, on s'étourdit
 & on s'abandonne à ses désirs & à
 ses fantaisies : C'est un des Conseils
 d'Horace quand il est d'humeur d'é-
 crire en grossier Epicurien.



CHAPITRE XIV.

De l'attention & de la Diligence.

TELLE est la nature de l'Esprit humain, que ses idées naissent les unes des autres, & qu'elles naissent plus promptement, en plus grand nombre, plus claires, plus distinctes, plus nettes, plus exactes, & complètes à mesure que l'attention est plus animée & plus soutenue.

Attention, principe de nos lumières.

L'attention dépend de la Volonté; car quand nous sommes attentifs, nous le voulons être, & quand nous voulons résolument nous rendre attentifs, nous le devenons en effet. Il est vrai que nous ne sommes pas toujours



toûjours également disposés à faire ce que nous voulons, non plus qu'à vouloir avec la même fermeté; Souvent il est fort aisé, mais quelquefois aussi il est difficile d'obéir aux ordres de la volonté, c'est-à-dire, d'exécuter ce que nous avons résolu. Une bonne partie des Maximes, que nous avons posées ci-devant, tendent à nous rendre plus souples aux loix de la Raison, & à rendre plus prompt & plus ferme le grand principe de toute la fécondité de nôtre Esprit, je veux dire l'*Attention*; mais l'importance de ce sujet mérite bien un Chapitre particulier.

Obstacles
à l'atten-
tion, &
moyens
de les sur-
monter.

II. Pour être attentif, il faut premièrement vouloir l'être. Il n'y a rien de plus aisé que de vouloir en général, rien de plus facile qu'un simple acte de Volonté; mais il n'y a presque rien de plus difficile que de vouloir avec persévérance ce qui donne de la peine. Nous dépendons entièrement de nos *habitudes*, & c'est sur elles principalement que se règle le Facile & le Difficile; on les suit de tout son cœur & il est très-pénible d'y résister, leur pouvoir croît avec leur



leur durée, & plus l'on vit, plus il est difficile d'en former de nouvelles : Or nous avons contracté dès l'enfance deux habitudes tout-à-fait contraires à l'attention.

Dès que nous nous sommes sentis, nous avons voulu être heureux ; & comme notre Raison n'étoit pas assez formée pour comprendre en quoi consiste la solide félicité, & pour en découvrir la route, nous nous sommes arrêtés aux premières impressions qui nous en ont donné quelque goût & en ont porté quelque caractère. Nous avons fui la peine, & nous nous sommes attachés au plaisir. La repugnance pour la peine nous a rendu les efforts odieux, & la soif des plaisirs nous a fait courir d'objet en objet, afin de compenser, s'il avoit été possible, par la multitude l'insuffisance de chacun. L'attention demande des efforts, & nous nous sommes habitués à regarder le travail comme un état malheureux ; l'attention fixe l'esprit sur un objet, & nous ne sommes accoutumés à nous plaire que dans la multitude & à ne les parcourir que légèrement.

Nous avons déjà démontré l'erreur
de



de ces deux préjugés : nous avons établi que le travail est le chemin de la félicité, que nôtre bonheur dépend de l'attention, puisque nôtre Science & nôtre Vertu en dépendent, & qu'ainsi savoir se rendre attentifs c'est savoir se rendre heureux. Mais afin que ces vérités soient efficaces, il faut se les repeter, il en faut repasser les preuves, il faut se les rendre parfaitement familières.

2. Il faut opposer habitude à habitude. Les habitudes naissent & s'affermissent par des actes réitérés ; il n'y a donc qu'à vouloir fréquemment, & ce te volonté tournera en habitude. Disons-nous à tout moment : Je veux être attentif. Après l'avoir voulu très-souvent, quoi qu'avec effort, à la fin on le voudra toujours, & sans répugnance.

3. Il faut s'exciter à cette Volonté & lui donner lieu de naître par le plaisir de se commander & de se gouverner soi-même, d'être maître chez soi & d'obéir à la Raison qui éclaire, qui conseille seulement, & laisse toujours libre, plutôt qu'à des sentimens confus, à des penes aveugles & rebelles, qui tyrannisent, qui entraînent,



ment, & qui forcent. Suivre le premier de ces principes, c'est vivre en homme; se laisser aller au second, c'est vivre en machine.

4. Pour s'animer donc à prendre sur soi & sur ses aveugles habitudes, il faut réfléchir sur les avantages qui naissent de ces efforts, & se livrer au plaisir d'en sentir les fruits. En se félicitant des heureux succès de son attention, on se disposera toujours à vouloir s'appliquer. On sentira ce qu'on doit à son attention, par la comparaison de l'état où l'on se trouve quand on voit clair sur un sujet & qu'on en a des idées bien distinctes avec l'état d'ignorance ou d'incertitude où l'on étoit auparavant.

C'est un plaisir des plus doux que celui de sentir ses forces, & sur tout des forces qu'on n'avoit pas encore éprouvées. Quel plaisir de se sentir soi-même, & l'excellence de sa nature, quand on sait se le donner! Quel plaisir pour une jeune personne de s'apercevoir qu'elle a une ame, qui fait aussi former des idées, penser comme celui qui l'enseigne, s'exprimer ensuite à peu près comme lui, & faire à son tour passer ses idées chez



les autres ? Quel plaisir de découvrir les caractères du Vrai & du Faux ! de connoître les charmes de l'évidence ! d'entrer dans les routes qui conduisent de connoissance en connoissance ! & de savoir y marcher avec la circonspection nécessaire pour n'en point sortir ; & pour y avancer sans cesse ! On tombe dans l'erreur sur les sujets les plus aisés, lorsqu'on ne les examine que légèrement, & on réussit sur les plus composés & les plus difficiles, par une attention continuée.

5. Et puisque les succès affermissent la Volonté dans ses résolutions, il faut profiter de toutes les occasions & de tous les secours qui peuvent les faciliter. Quand on se sent d'humeur à s'appliquer, ce sont des momens précieux qu'il ne faut pas laisser échapper : l'habitude à l'attention s'enracine alors plus profondément, dans l'espace d'une heure, qu'elle ne feroit dans plusieurs jours, avec des dispositions moins favorables. La Santé, la Tranquillité, la Solitude, les heures du Matin présentent de ces heureuses occasions, qu'il faut si soigneusement ménager, & dont il est si important de se prévaloir.

La



La *Solitude* qui nous réduit à la nécessité d'être avec nous-mêmes & de nous entretenir de nos propres pensées ; les heures du *Matin* où les impressions des objets qui nous amusent sont en partie effacées, ou du moins affoiblies, par le sommeil de la nuit, disposeroient à la tranquillité & seroient ipar là de grands secours à l'attention, si les hommes savoient s'accommoder de la tranquillité ; mais, pour la plûpart d'entr'eux c'est un état insupportable, c'est une source d'ennuis, il leur faut toujours quelque amusement, qui occupe leur esprit & leur cœur, il tombe dans la langueur, dès qu'il n'est pas soutenu par quelque bagatelle, & c'est précisément dans le tems qu'ils pourroient le plus aisément être à eux-mêmes & à ce qu'ils se doivent, qu'ils cherchent le plus à se dissiper ; au défaut des Objets, ils en rappellent les idées, & par là ils semblent faire tout ce qu'ils peuvent, pour ne mettre aucun tems à profit.

C'est par cette raison que j'ai placé ce Chapitre à la suite de ceux où je traite des passions. On est plus ou moins attentif à proportion qu'on fait



les calmer ou les rallumer & les exciter à propos. Quand on en est une fois maître, on est maître de tout. Dans le plus grand monde, & au milieu du plus grand tumulte, on pense à ce dont on doit s'occuper, on ne voit que ce qu'on trouve à propos de voir, & on n'entend que ce que l'on veut bien entendre. Sans la tranquillité la solitude ne vaut pas mieux que le tumulte. *Non multum locus confert, nisi se sibi præstet animus, qui secretum & in occupationibus mediis, si volet, habebit.* Sen. Ep. CIV.

6. Comme l'on donne son attention sans repugnance à ce qui ne fatigue pas, & que les sujets en faveur desquels on est prévenu, l'attirent d'eux-mêmes; il est visible que dans le dessein de se former à l'habitude de l'attention, il est très-important de commencer par étudier ce qui est le plus facile & ce qui plaît le plus.

7. Dès qu'on a pris quelque goût à s'instruire, & qu'on s'est rendu capable de quelque attention, les *Mathématiques* sont les études les plus propres à l'affermir & à la perfectionner; car dans ce qu'elles ont de pratique,



tique, si par inadvertance on a fait une seule faute, on s'apperçoit à la fin du calcul qu'on s'est trompé, sans savoir ni où, ni comment, il faut donc recommencer. Pour s'épargner l'ennui de réiterer si souvent la même operation, on est toujours sur ses gardes contre l'erreur. On voit qu'il suffit d'y tomber dans un seul endroit, pour perdre le fruit de toute l'exactitude avec laquelle on a travaillé les autres, & par là on s'habitue à une attention continuée.

Pour ce qui est des Démonstrations, il faut les comprendre tout entieres, ou l'on n'y comprend rien. En fait d'Histoire, ou de Morale, ou dans l'explication d'un Phénomène de Physique, on peut s'instruire en gros de la pensée de celui qu'on écoute, ou dont on lit l'Ouvrage, on peut en retenir une partie sans avoir pris garde au reste; mais ici tout ou rien, une seule consideration omise vous laisse dans les ténèbres, & celui qui en veut parler sans tout comprendre, parle sans savoir ce qu'il dit, & il s'apperçoit bien lui-même qu'il parle sans comprendre ce qu'il dit.

L'étude des Mathématiques fait
 R 3 naître,



naître, outre cela, une des plus heureuses habitudes qui puissent prendre racine dans le cœur humain ; C'est celle d'*aimer la Vérité*, & de la trouver digne d'attention, *par cela même qu'elle est Vérité* : On s'y accoutume à aimer la lumière pour elle-même, on est content de s'éclairer, quand même on ne voit pas quel autre fruit on tirera de ses connoissances. Les Mathématiciens sont tous les jours enchantés de mille & mille Théorèmes, dont le prix se réduit à celui d'être des Vérités très-sûres, qui naissent les unes des autres : N'est-ce point là une preuve que l'Homme est né pour la Vérité, & que sa plus grande satisfaction consiste à s'en instruire ? Les Vérités dont on s'instruit & dans la Théologie, dans la Morale, dans la Physique même sont plus intéressantes ; elles ont de grands rapports avec nos Passions, & souvent avec notre Fortune. En matière de dogmes seuls, de devoirs encore & d'Hypothèses Physiques, tel croit aimer la Vérité qui n'aime que ses Préjugés, & bien souvent on étudie plus à se faire illusion sur ce qui est commode, qu'à s'éclairer sur ce qui est vrai. En étudiant

diant les Mathématiques, on apprend à étudier avec attention & sans préjugé.

J'ai connu des personnes à qui ce que je viens de dire paroïssoit un grand paradoxe, & qui s'imaginoient que ceux qui parlent de bonne foi, comme je viens de faire, sont des gens qui ne connoissent pas la nature humaine, & qui se font illusion. Il se peut qu'une longue habitude à ne travailler qu'en vue d'être loué, & de s'attirer quelque distinction, rende enfin un homme non seulement incapable d'agir par des motifs plus purs & plus généreux, mais encore de les connoître. Mais il me semble qu'un homme, qui s'étudie avec une grande attention, peut bien venir à bout de se connoître. On peut bien sentir si on demeureroit dans l'inaction, au cas qu'on fût relégué pour toujours dans quelque Isle éloignée du commerce des hommes. On n'a pas lieu de craindre qu'on se fasse illusion, & de croire qu'on se cache à soi-même sa vanité quand on aime les personnes de mérite, quand on prend part à la justice qu'on leur rend, quand on fait



de leurs intérêts les siens ; quand on aime la Vérité , lorsqu'on l'apprend des autres , & qu'on la voit avec le même plaisir que celles qu'on a trouvées ; quand on est communicatif , & que loin de s'en faire une peine , on a au contraire toute l'inclination imaginable , pour aider aux autres à la trouver , pour féconder leurs travaux ; & pour contribuer à leurs succès.

8 Lors qu'on lit d'autres Ouvrages avec la même application que ceux des Mathématiciens ; lorsque , dans une *Histoire* , par exemple , on a toujours présents tous les intérêts & tous les caractères des personnes dont elle rapporte les paroles ou les actions ; qu'on a toujours devant les yeux la situation & la forme de toutes les Villes & de tous les Pays dont elle décrit le sort ; lorsque dans une pièce d'Eloquence , on n'oublie aucune circonstance , mais qu'on prend garde tout à la fois , à la propriété des termes , aux raisons de l'ordre , à l'enchainure des preuves , à la justesse des pensées , à la beauté des images , à la délicatesse des tours , à la force des expressions , à l'agrément des cadences,



ces, à ce qui se dit & à ce qui se laisse entendre, on sent ce que vaut l'attention par l'inexprimable satisfaction qu'on en reçoit : sur quelque sujet qu'on l'arrête, elle n'est jamais sans récompense, sur les plus légers même & les moins estimables. Qu'on soit à Table, ou qu'on assiste à un Concert; qu'on jette les yeux sur des Tableaux, des Bâtimens, des Jardins, ou des Païsages, en toute occasion la distraction & la nonchalance diminuent notre plaisir & l'*Attention le relève.*

9. De peur de retomber dans la Paresse, & de laisser renaître d'anciennes habitudes, il ne faut rien faire de tout ce qui a du rapport à l'étude, sans application. Il arrive tous les jours à des gens, qui, pour s'amuser, lisent des histoires, de toutes les lectures celle qui demande le moins d'attention, d'en retenir par ci par là quelques endroits, & de les lier ensuite par des traits que leur imagination y ajoute, ou de les confondre avec d'autres qui leur ressemblent à quelques égards. Ne vaudroit-il pas mieux se reposer tout-à-fait, que de perdre ainsi, dans des amusemens,

R 5 le



le fruit des autres lectures qu'on a faites avec application. Le plaisir de lire sans application, est un plaisir dangereux. Les Livres inutiles, il faut les laisser : ceux dont on peut tirer du fruit, il en faut profiter, autant qu'il est possible. S'ils traitent bien de bons sujets, ils meritent une grande attention & pour leur matière & pour la manière dont ils la traitent; mais s'ils se prennent mal dans l'explication des sujets dont ils font espérer l'éclaircissement, leur lecture peut gâter le goût, en l'accoutumant au desordre & à l'obscurité, à moins qu'on ne soit assez habile pour remarquer leurs défauts, & pour découvrir les moyens de les éviter.

„ L'Esprit de bagatelle, (dit L'Auteur des *R. S. les Def. d'autrui*) n'est rien moins que bagatelle, puis qu'il est cause de la paresse, de l'oubli des bienséances, de la perte du tems. J'aime mieux voir un homme oisif, qu'un homme occupé à se rendre inutile.

Il ne faut jamais se relâcher de l'attention & de la circonspection, pas même sur les sujets les plus légers, & où l'erreur ne paroît d'aucune conséquence.



séquence. Une manière de raisonner qu'on s'est permise sur un sujet de cette nature & dont on s'est contenté, on se la permettra sur un sujet plus important, & où l'erreur deviendra de conséquence. L'habitude de l'inadvertance se forme comme toutes les autres, par des actes réitérés, & il faut sur tout être en garde contre celle-ci, dont les influences peuvent s'étendre si loin.

La nécessité de se délasser n'est souvent qu'un prétexte pour se fuir; & sous ce prétexte de se délasser, on se fatigue: & voilà pourquoi il faut qu'un premier amusement soit suivi d'un second.

Je crois d'avoir remarqué que le plaisir de la Chasse n'a tant de charmes, que parce qu'il agite assez pour faire perdre de vue tout ce qu'on n'aime pas à penser. Un Chasseur se fuit soi-même avec plus de peur de se voir que le gibier ne le fuit.

III. Mais puisque l'Attention ne peut pas se soutenir toujours dans la même vigueur, quelles précautions doit-on prendre pour éviter de rentrer dans la dangereuse habitude

Du dé-
lasse-
ment.

R 6 de



de l'inattention, par le plaisir qu'on sent à se délasser, & à ne rien faire après s'être fatigué? Quand l'épuisement des esprits est cause de l'épuisement de l'attention, il faut chercher dans la nourriture & dans le sommeil, de quoi les réparer, & si l'on n'a besoin ni de l'un ni de l'autre, il vaut encore mieux ne rien faire du tout, que de s'occuper négligemment; car, pour peu que l'on ait d'activité naturelle, on ne se plaindra pas longtemps à ne rien faire, & on n'en prendra jamais l'habitude: l'ennui, & une triste langueur forcent un paresseux même à se tirer de l'inaction.

Il est même certain qu'une occupation agréable contribue beaucoup plus à rétablir les esprits & les forces qu'un simple repos. Il faut à la Nature humaine du délassement: & il lui faut des amusemens qui ne demandent pas beaucoup d'attention & qui par conséquent ne la fatiguent pas; Mais si l'on en veut tirer tout le fruit auquel ils sont destinés, si l'on en veut sortir plus récréé, & plus frais pour le travail, il faut leur donner autant d'attention qu'il est



est nécessaire pour en sentir tout l'agrément. Ce qui est nouveau s'empare de l'attention sans qu'on ait besoin d'efforts pour la lui donner; ce qui cesse de l'être, ne s'en empare plus. Il faut l'exiger, il faut se commander, il faut prendre sur soi, pour continuer à le considérer avec la même attention. Lors donc que l'attention se relâche, moins par la dissipation des esprits que par la continuité même du travail, qui le rend pénible, par là même qu'elle diminue le plaisir qu'on y trouvoit d'abord, on peut l'interrompre, & donner quelque chose à la pente secrète de notre cœur pour la variété. On se délassera donc de la méditation par la lecture, & une seconde lecture délassera elle-même d'une première, non pas par la négligence avec laquelle on la fera, mais parce que le sujet en sera nouveau & qu'il demandera outre cela un moindre degré d'attention. On a la Promenade, on a le plaisir de la vûe, on a la Musique. La Musique devrait être un Remède à l'ennui, à l'inquietude & au sombre; elle devrait servir à prévenir la dissipation, & à procurer la douceur & la tranquillité. C'étoit par ces vûes que Socrate,

en

en faisoit un si grand cas (voyez dans le IV. Liv. des Loix) Mais l'expérience confirme rarement ses Eloges. La plus part des Musiciens sont d'un naturel chagrin, & la complaisance est rarement leur caractère. D'où vient cela? Ils cherchent dans leur Art, non les moyens de se rendre utiles aux hommes, mais de quoi nourrir leur orgueil. Pour briller à l'envi les uns des autres, ils se sont étudiés à en rendre l'exécution difficile, & leur Art, s'est éloigné de la nature à proportion qu'ils l'ont porté plus loin. Il leur en coûte pour parvenir à cette fautive & fatigante habileté. La nécessité de la peine qu'ils s'étoient imposés, & dont l'esprit de civilité ne leur permettoit pas de se dispenser à nourrir, leur mauvaise humeur. Ils vous refusent tout net quand vous leur demandés à entendre quelque air de la composition d'un autre, ou d'une exécution trop facile, pour leur paroître une matière d'éloge. Leur commerce ne devient pas seulement inutile par là, il devient contagieux. Tout cela amuse, délasse, & rétablit les forces en divertissant, & pourvu que l'on



Pon ne soit pas entièrement épuisé, l'attention se renouvelle plutôt qu'elle ne se fatigue, en s'appliquant successivement à des sujets auxquels on peut, sans effort, en donner tout autant qu'ils en exigent.

Mr. *Maraldi* se délassoit quelque fois de ses grandes occupations astronomiques: il faisoit des observations Physiques sur des Insectes, sur des Pétrifications curieuses, sur la culture des Plantes. Ses observations sur les Abeilles en font un exemple. Le sujet étoit naturellement agréable; mais il a demandé une assiduité de plusieurs années, outre l'extrême difficulté de bien voir tout ce qui se passoit dans ce petit Etat.

Mr. le *Chevalier de Louville* ne se distingua dans l'Ecole, que par un caractère plus sérieux, & plus sensé que celui de ses pareils, & par son dédain pour leurs divertissemens. A l'âge de douze ans, les Elémens d'Euclide, par Henrion, lui tombèrent entre les mains; il les lut d'un bout à l'autre, & les entendit sans difficulté.

Dans sa maison de l'Orléanois, où il faisoit son séjour, ceux qui lui
fai-



faisoient visite avoient droit de prendre un Livre dans sa Bibliothèque, ou de se promener dans un jardin agréable, & assez bien tenu : Pour lui, il ne sortoit de son Cabinet, que pour se mettre à table, & le repas fini, il y rentroit.

Il étoit bon ami, officieux, généreux mais taciturne, même quand il étoit question de Mathématique; quand il en parloit, ce n'étoit pas pour faire parade de son savoir, mais pour le communiquer à ceux qui l'en prioient sincèrement. Le Savant qui ne parle que pour instruire les autres, & autant qu'ils veulent être instruits, fait une grace; au lieu que s'il ne parle que pour étaler sa science, on lui fait une grace lors qu'on l'écoute.

Je ne suis point assez superstitieux pour condamner le *Jeu* en lui-même : je reconnois de plus qu'il a ses usages dans la Société. Les services importants ne sont pas ce qui lie le plus les hommes entr'eux; car outre que les occasions en sont assez rares, ils gênent même, & ceux qui les rendent, parce qu'il leur en coûte, & ceux qui les reçoivent par l'obligation dont ils se chargent : mais le cœur se

gagne



gagne aisément par les petits plaisirs quand ils reviennent souvent. On se lie enfin d'affection à ceux avec qui l'on s'amuse ; on ne peut s'en passer, & quand il s'agit de leur rendre des services même pénibles, on est trop engagé dans leur commerce pour les leur refuser. Cependant je ne conseil- lerois pas le Jeu aux hommes de Lettres comme un amusement utile & propre à les délasser. Il ne produit cet effet que dans ceux qui s'y plaisent : Mais les jeunes gens risquent beaucoup d'y prendre goût & d'y donner quelque partie de leur tems ; car pour un ou deux qui en usent avec modération, il y en a cent qui en abusent. Cependant, si l'on ne s'en est fait pas une habitude dans sa jeunesse, difficilement y prendra t-on du goût dans un âge plus mur, & par conséquent il ne divertira, ni ne délassera.

Un des grands ridicules des hommes, c'est l'abus qu'ils font des divertissemens. Il faut bien se délasser, disent-ils, & là dessus ils font de leurs délassemens toute leur occupation. Il faut les varier à l'infini, sans quoi on s'en dégouterait, & ils deviendroient insupportables. De degrés en degrés



degrés on vient aux excès les plus condamnables, sans s'en appercevoir; On fuit les honnêtes gens, & on se livre à des fainéans & à des scélérats.

L'oisiveté & la fraieur de s'ennuyer sont les sources des amusemens, & s'unissent pour les faire chercher. Cependant, qui a tant soit peu de solidité, n'y trouve pas de quoi se satisfaire. Il faut les varier, il faut en relever la pointe, & ceux qui vivent dans la dépendance des hommes qui ont besoin de ces secours, s'étudient, pour s'attirer leur faveur, à se rendre habiles dans l'art de raffiner les plaisirs, bas, par lui-même, & ordinairement nuisible.

Aucune récréation ne convient à des hommes de Lettres autant que la conversation, & on prend dans le Jeu des habitudes tout opposées à l'esprit de conversation: l'expérience le prouve très-souvent, & il est très-facile d'en découvrir les causes.

La conversation devient très-désagréable pour les personnes qui ont du goût, & se passe sans aucun fruit, lors qu'à tout moment on abandonne l'état de la Question, lors que l'on saute légèrement de sujet en sujet,



jet, lorsqu'on s'échauffe, lors qu'on aime à chicaner, & qu'on se plait à contredire. Or le jeu passionné, le jeu aigrit, le jeu ne laisse pas un moment cette tranquillité si nécessaire pour penser juste. Le Jeu offre sans cesse de nouveaux coups, & chaque joueur est uniquement occupé du dessein de faire échouer sur tous les coups le dessein des autres, & de tourner contre eux la manière dont ils viennent de jouer: Ceux dont l'extérieur est le plus poli, & qui le sont effectivement, dès qu'ils jouent sont tout pour eux, & ne pensent qu'à traverser les autres.

L'âge ramène insensiblement les vieillards à la puerilité; On en a une preuve dans leur foible pour le jeu. Leur lenteur, leur mémoire chancelante, les desagrémens, qui en sont les suites, ne les rebutent pas; les mains tremblantes & la lunette sur le nez, on les voit jouer jusques à extinction de forces.

Il y a des jeux, dont les gens graves se font une espèce d'honneur; comme les Echecs, le Trictrac &c. Mais ils croiroient trop descendre de leur

leur



leur dignité, s'ils s'amusoient à des Jeux plus communs & plus faciles.

Cette opinion n'est-elle point l'effet de leur vanité, & du plaisir qu'ils ont d'imposer à la multitude ignorante?

Il y a des gens dont la vie est si dissipée, que sans de certains Jeux, où il se piquent d'habileté, ils ne feroient presque jamais usage de leur esprit & de leur attention. Eloge de Mr. de la Faye. (1718)

La plus part des gens font leur métier avec beaucoup de courage; il en est peu qui y pensent, leurs bras agissent aussi vigoureusement que l'on veut, leur tête se repose, & ne prend presque part à rien. Mais pour ce qui est des hommes de Lettres, ne feroient-ils pas mieux de l'appliquer à une Composition, ou à une Lecture utile, qu'à un Jeu fatigant? Et peuvent-ils regarder comme un amusement ce qui les lasse, & les met hors d'état de travailler qu'après un intervalle de repos? Il ne leur arrive que trop & de se disputer la gloire des premiers rangs & de vouloir briller les uns par dessus les autres; Cette
tenta-



tentation, à laquelle ils sont à tout moment exposés, n'a que trop de prise sur eux ; pourquoi donc nourrir un penchant, qu'on doit sans cesse combattre, en s'affectionnant à des Jeux, où, pour tout fruit d'un attachement pénible, on jouit de la mortification d'un autre, & du plaisir de se croire plus habile ?

L'habitude de la dissipation & des exercices du Corps, fait qu'on ne voit plus, que par contrainte, tous ceux qui travaillent à former l'Esprit & le cœur. *Ment. D. XIV.*

Il est nombre de gens qui passent presque des années sans rien faire, qui ait besoin de delassement ; & ce sont pourtant ceux qui sous ce prétexte courent avec le plus d'ardeur aux récréations. Qu'on les étudie, & on verra que c'est pour se dérober à la vue d'eux mêmes, & aux reproches que merite une vie inutile.

IV. Loin donc de faire des lectures nonchalamment, sous prétexte de se délasser, il faut debutter dans toutes ses *Etudes*, par examiner l'importance de ce qui en doit faire le sujet ; si ce sujet ne vaut pas la peine qu'il faudroit prendre

Influence
de l'Inat-
tention
sur toute
la vie.

dre



dre pour s'en instruire, qu'on le laisse; mais si on le reconnoît digne d'application, qu'on s'excite à la lui donner toute entière par des reflexions sérieuses & réitérées & sur son excellence propre, & sur les usages que l'on en peut tirer. Sur tout il faut que l'Attention continue & se soutienne également, depuis le commencement jusques à la fin; car si, par mégarde, on se trompe dans les Principes, on ne travaillera plus dans la suite que pour s'égarer, & si, après avoir solidement établi les Principes, on se laisse aller avec précipitation à quelques fausses Conséquences parmi un grand nombre de vérités, c'est assez pour perdre le fruit de tout ce qu'on avoit accumulé avec beaucoup de soin. Qu'on ne se lasse donc point de se répéter des leçons, sur la nécessité indispensable de l'attention. Dans la Pratique on ne pêche presque jamais, & l'on ne fait de faute, selon Dieu & selon le Monde, que faute d'application; car on fait les Règles générales; & en gros on voudroit plaire à Dieu & se faire estimer des hommes. Mais on applique les Principes avec trop de précipitation, &

par



par là on ne prend pas assez garde que dans des circonstances particulieres, on s'éloigne d'un but qu'on se propose en général.

Les pauvretés qui remplissent la plus grande partie des *Conversations*, ces écarts si fréquens, & presque perpétuels de ce qui en fait ou qui en devrait faire le sujet, écarts qui obligent souvent les personnes sensées à se rabattre sur le Jeu, afin de s'épargner l'enru des galimathias & des contestations où l'on ne s'entend point; d'où vient tout cela, si ce n'est du défaut d'attention? La plupart des gens restent enfans toute leur vie, & se faisant également une honte d'écouter & une gloire de parler, avancent hardiment, sans examen ni réflexion, tout ce que le hazard fait naître d'idées dans leur petit génie.

Dans la Théorie encore, il n'y a personne qui ne veuille éviter l'Erreur, & par conséquent on n'y tombe que par inadvertance. De peur donc que la légereté d'un sujet ne fournisse à l'attention une occasion de se relâcher; Que l'on considère qu'il n'y a pas d'erreur, qui, par sa fécondité &

par



par son enchainement avec d'autres, ne puisse devenir fatale. On aura beau se rendre attentifs dans la suite, tout ce qu'on établira ne fera qu'égarer, & les Conséquences s'éloigneront d'autant plus de la Vérité qu'elles auront plus de liaison avec des Principes faux; sans compter que la même manière dont on aura raisonné sur un sujet de peu d'importance, où l'on sera tombé dans une petite, erreur, qu'on ne corrigera point parce qu'on ne la reconnoît pas & qu'on néglige de la reconnoître; cette même manière de raisonner, on la suivra encore dans un sujet plus important & sur lequel l'on ne peut plus s'égarer sans danger.

On demande si la Saveur, la Blancher, le Poids, le Mouvement &c. doivent être considérés comme de petites Entités, de foibles réalités, qui surviennent à la Substance Corporelle, & qui en sont soutenues; ou si ce sont simplement des Etats & des Manieres d'être de cette Substance; si les qualités du Corps sont le Corps même, dans un certain état, comme la Rondeur d'une Boule de Cire, est
cette



cette Cire même dans une certaine disposition? La question paroît fort mince & de pure curiosité, cependant pour n'avoir pas été décidée autrefois, comme elle l'a été depuis la Philosophie de Descartes, elle a donné lieu à un dogme auquel sans cela on n'auroit jamais pensé, & dont les suites sont déplorables, rebuttent les Infidèles, & donnent prise sur la Religion aux prétendus Esprits forts.

Une certaine science, ou plutôt prétendue science, qu'on appelloit la Métaphysique, étoit autrefois extrêmement estimée dans les Ecoles. C'étoit l'Arсенal d'où l'on tiroit les objections & les distinctions qui éternisoient les Disputes, les termes qui étonnoient le Vulgaire & éblouissoient les Gens de Lettres, les Idées abstraites & vagues qui éloignoient l'Esprit de la vue attentive des objets mêmes, & les noms de ces idées, également vagues & de plus équivoques. Cette prétendue science a tout embrouillé, a répandu ses ténèbres sur toutes les sciences, & a peut être plus contribué que quoi que ce soit à en retarder les progrès.

Une *substance*, disoit-on, c'est un

Tom. II.

S

l'objet



sujet qui soutient les *Attributs* & les *Accidens*. Sans ce soutien, ils cesseroient d'être; Mais la *substance* qui leur prête son Existence, est d'une toute autre Nature, & il ne faut pas les confondre avec elle. Voilà bien des mots, mais peu d'idées; beaucoup d'obscurité, peu ou point de Lumière; on y apprend à supposer, mais on ne me fait rien voir. Cependant on s'accoutume à ce langage, on arrange ces mots, & on en tire des conséquences qui ne sont pas plus lumineuses. Il se pourroit, dit-on, que la même substance fût le sujet de deux Attributs, la Pensée & l'Étendue. Mais quelle est cette substance, soutien & sujet de deux attributs différens d'elle? qu'est-elle, elle même? *Je n'en sai rien*. Est-elle de l'Étendue, est-elle de la pensée? *Je vous dis que je n'en sai rien*. Mais comment vous persuader que deux Attributs, dont vous avés des idées, conviennent à un sujet dont vous n'en avés aucune? Une substance peut-elle exister d'une manière étendue, sans être étendue?

Il en est qui sont allés plus loin. La substance infinie renferme toute subst.



substance; car si hors d'elle, il y avoit encore quelque substance, son infinité ne seroit donc pas infinie. La substance infinie, est donc l'unique substance; & puis qu'il n'y a point d'attributs ni d'accidens dont une substance ne soit le sujet, il faut que tout ce que nous connoissons & d'attributs & d'accidens soient les attributs & les accidens de cette substance unique.

Que sommes nous donc, *Moi Jean*, & vous *Pierre*? Des substances? *Non, car il n'y en a qu'une.* Quoi donc? Des modifications de cette unique substance? *Vous y êtes.*

Passés de l'attention à ces idées vagues & incomplètes, à celles qui vous présenteront quelque chose de déterminé; Le Système des suppositions cessera, les Songes s'évanouiront, vous vous éveillerés, vous verrés l'enchainure des termes vagues; elle ne vous paroitra plus qu'un tas d'obscurités, & tout ce qu'on avoit bâti sur de tels principes, ne vous paroitra pas moins visionnaire qu'impie.

Courir sans scrupule le risque de se



tromper, en décidant sans attention sur un sujet qui ne paroît pas valoir la peine d'être examiné avec application, c'est petitesse de génie. Il n'y a point d'erreur si légère en elle-même qui en devenant, de Conséquence en Conséquence, le Principe de plusieurs autres, ne puisse devenir fatale. On peut appliquer ici la maxime d'Aristote, *Puerile est contemnere parva unde deduci possunt magna*. C'est une faute qui n'est pardonnable qu'à des enfans, de mépriser ce qui paroît petit, quand il peut avoir de grandes suites. Eccl. X. 1. *Les Mouches mortes font puir les parfums, ainsi fait tant soit peu de folie par rapport à celui dont on a raison d'estimer la Sagesse.*

Les Stoïciens posoient en fait que le *Souverain Bien* consistoit dans la *Vertu*, & le *Souverain Mal* dans le *Vice*. A regarder ce sentiment en lui-même, si c'est une erreur, elle se réduit à exagérer la beauté de la *Vertu* & la turpitude du *Vice*; ce n'est pas là un grand mal, ce semble, & c'est plutôt une heureuse prévention. Mais de là il s'ensuit qu'un homme véritablement *Vertueux* est souverainement heu-



heureux, par conséquent rien ne lui manque, pas même l'Immortalité. Le Vicieux au contraire est souverainement misérable; Le voila assez puni; car quel châtement comparable à la souveraine misère? Mais dès qu'une fois on a tiré ces conséquences & que, par prévention, on les a reçues pour vraies; toutes les preuves tirées de la fortune, des malheurs, & du triste état des gens de bien dans cette vie, pour établir l'espérance d'une autre, tombent. Un avenir qui rétablisse l'ordre, n'est nullement nécessaire. Le Vertueux est suffisamment récompensé, puisqu'il a été souverainement heureux: Le Vicieux assez puni, puisqu'il a été souverainement misérable. Aussi les Stoiciens pour défendre la Providence contre les objections des Epicuriens, au lieu d'insister sur une Vie à venir, où l'ordre sera rétabli, ce qui étoit fort naturel & fort simple, se sont jetés dans des subtilités conformes à leur grand Principe, dont l'éclat avoit fait disparoître l'erreux à leurs yeux. Il auroit été plus naturel de conclure que la Vertu sera récompensée dans une autre Vie, puisqu'elle ne suffit pas pour nous rendre



dre tout-à-fait heureux, dans celle-ci; & qu'on ne doit pourtant point l'abandonner, malgré tout ce à quoi elle expose.

Les meilleurs génies sont ceux qui sont le plus attentifs, & voilà pourquoi il ne leur arrive pas de supposer qu'ils voient quand ils ne voient pas: Il ne leur arrive pas de confondre l'incertain avec l'évident: Ils ne marchent qu'à pas sûrs, & autant que la lumière les conduit; ils s'arrêtent là où il faut, & ne s'engagent point dans les ténèbres. Les petits esprits légers & accoutumés à l'inattention, se payent à tout moment de mots sans en pénétrer le sens, & il leur arrive, de tems en tems, de trouver fort clair ce qu'ils ne comprennent point. Aussi Mr. Bayle regarde-t-il comme une preuve éclatante du discernement exquis, & de la pénétration judicieuse de *Longin* l'obscurité qu'il trouve dans *Plotin*, dont il admiroit d'ailleurs le tour & l'élegance. „ On „ ne peut nier que la plupart des ma- „ tières que ce Philosophe admire ne „ soient incompréhensibles: Cepen- „ dant on découvre dans ses ou- „ vrages un génie fort élevé, fé- „ cond,



cond, vaste, & une méthode
 serrée de raisonnemens. Si Lon-
 gin avoit été un faux Critique,
 s'il n'avoit point eu l'esprit grand
 & beau, il se fût moins aperçû des
 ténèbres de Plotin. Ceci n'est nul-
 lement un paradoxe. Il n'y a point
 de gens qui se plaignent moins de
 l'obscurité d'un Livre, que ceux
 qui ont l'esprit confus & embarrassé
 & une pénétration bornée.

V. La Distraction est une espèce Des Dif-
 particulière d'obstacle à l'Attention; tractions.
 car tous ceux qui, par paresse ou par lé-
 gèreté, négligent de se rendre atten-
 tifs, ne méritent pas pour cela le
 nom de distraits. On le donne à ceux
 qui n'ont presque jamais d'attention
 à ce qu'on leur dit, soit qu'une *stupi-*
dité naturelle, ou une habitude, qui
 approche fort de la stupidité, les
 rende presque incapables de penser
 attentivement, soit qu'une *Dissipation*
 continuelle les ait mis dans l'impuis-
 sance de se fixer, soit enfin qu'une
 trop forte *Application* à leurs propres
 pensées, les détourne ordinairement
 de celles des autres, & les empêche
 d'entrer dans ce qu'on leur dit.



Il y a des gens dont on peut presque dire qu'ils ne pensent à rien; c'est-à-dire, qu'il y a des gens dont les idées sont si vagues, & les sentimens si foibles & si confus, & qui, de plus, font si rarement réflexion & sur leurs idées & sur leurs sentimens, qu'ils n'en conservent pas seulement assez de souvenir pour dire ce qu'ils ont pensé, dans le moment qu'ils viennent de le penser. Vous leur verrez un air occupé, il semble qu'ils font des réflexions profondes: Mais dès que vous leur demandez ce qu'ils roulent dans leur esprit, vous les surprenez; il semble qu'ils s'éveillent en sursaut, & qu'on les tire d'un songe, dont l'idée s'évanouit en même tems que leur sommeil; car on ne conserve la mémoire que de ce à quoi l'on pense avec réflexion.

Quand de jeunes gens ont des dispositions à ce défaut, si l'on en veut prévenir les suites, il faut les faire raisonner sur des sujets qui soient de leur portée, qui ne leur déplaisent pas, & sur lesquels on ait trouvé moyen d'exciter leur curiosité. Il faut les faire repasser sur les mêmes raisonnemens,



mens , leur faire éviter la solitude ,
 l'ennui , les conversations sur des su-
 jets qui ne sont pas de leur portée ,
 les compagnies qui les gênent : il faut
 les tenir dans la joie & dans l'activité ,
 permettre un libre effort à leurs pen-
 sées , de peur que l'obligation qu'on
 leur impose de les renfermer , ne les
 rebutte même de les faire naître.
 Quand ils se trompent , c'est avec
 une grande douceur & une grande
 modération , & avec toutes les mar-
 ques possibles d'amitié , qu'on doit
 les désabuser. Non seulement point
 de censure , point d'air sombre , point
 de raillerie , mais de plus leurs erreurs
 ne doivent être relevées que com-
 me des bagatelles , & ce qu'on y
 substitue , il faut le leur proposer
 moins comme une correction , que
 comme quelque chose d'un peu meil-
 leur. Il faut même rarement les re-
 prendre.

Ceux qui paroissent distraits , par
 l'effet d'une trop grande application
 à leurs propres pensées , pourront se
 corriger de ce défaut en s'étudiant à
 modérer leurs desirs , & à se rendre
 maîtres de leurs passions ; en ne se
 bornant pas au commerce de leurs

S 5 infé-



inférieurs, ou de leurs amis, en fréquentant, autant qu'ils le peuvent, des supérieurs dont il leur importe de s'attirer l'estime & l'affection. Je leur conseillerois encore de passer, d'heure en heure, à des lectures différentes, afin de s'accoutumer à entrer dans de secondes idées, nonobstant la forte impression des premières; Enfin, pour se corriger plus efficacement de leurs distractions, quand ils y tombent, ils doivent s'en punir, & s'imposer la loi de relire une seconde, une troisième, une quatrième fois ce sur quoi ils auront passé trop nonchalamment, se contraindre même à apprendre par cœur les sujets dont leurs distractions les ont le plus détournés.

La multitude des affaires rend quelquefois distraits les esprits d'ailleurs les plus réglés & les plus capables d'attention. Voilà pourquoi on doit avoir la précaution, & se faire un devoir indispensable, de ne se charger pas au dessus de sa portée, & de mesurer toujours ses entreprises à ses forces. Outre cela on doit se former des *plans* bien nets & bien exacts sur tout ce qu'on a à faire.

Tout



Tout ce dont on prévoit qu'on fera chargé, pendant le cours d'une journée, il faut la commencer en réglant au juste de quelle manière on la remplira. Quand on exécutera une partie d'un plan ainsi réglé, on ne se trouvera distrait par aucune inquiétude sur une partie suivante, assuré qu'on sera de la bien remplir, parce qu'on y est tout préparé.

Il y en a qui se distraient, quand on leur parle, & qui ne font pas d'attention sur ce qu'on leur dit, parce qu'ils s'arrêtent sur quelques idées qui naissent subitement dans leur esprit & qu'ils appréhendent de laisser échapper : C'est un abus, cette crainte est mal fondée ; car quand on a l'esprit juste & qu'on fait penser avec ordre, les mêmes principes qui auront fait, une première fois, naître une idée à propos, ne manqueront pas de la rappeler une seconde fois, dès qu'on pensera avec attention sur le même sujet. Dès qu'on le voudra, on aura tout le tems d'être seul, & de penser à loisir dans la retraite ; mais pendant qu'un autre nous parle, pourquoi faire une impolitesse, & en n'écoutant pas avec attention



ce qu'il dit, se priver soi-même du fruit qu'on en peut tirer ?

Comment on s'empare de l'attention.

VI. Quand on a connu par quels moyens on peut se rendre attentif, on comprend aisément ce qu'on doit faire pour s'emparer de l'attention des autres. Il faut de la *Clarté* de peur de rebutter l'attention en la fatiguant ; il faut de la *Brièveté* pour prévenir l'ennui & l'impatience ; il faut de l'*Ordre* pour soulager la mémoire ; il faut de la justesse & du *Solide* pour intéresser l'attention ; il faut des tours *vifs & nouveaux* pour l'occuper par des sensations agréables ; il faut être *naturel*, car le naturel plaît & l'affectation revolte l'amour propre ; il faut faire en sorte que l'Auditeur sente son *propre génie* en goûtant celui de l'Orateur, & en s'apercevant qu'il pénètre d'autant mieux dans le sens & dans la beauté des idées, qu'on lui présente, qu'il a lui-même plus d'esprit. Quand l'Auditeur est entièrement satisfait, il faut *finir* ; & pendant qu'on a encore quelque chose à lui dire, il faut faire en sorte que ce qu'on lui dit, lui fasse *souhaiter* d'entendre ce qu'on a résolu d'y ajouter.

VII. La



VII. La même légéreté qui s'oppose à l'Attention, s'oppose encore plus à la Diligence, qui est une attention continuée, & que l'on n'interrompt qu'autant qu'il est nécessaire pour reprendre ses forces, & pour ranimer sa vigueur. Tout ce qui nous engage à l'attention nous dispose à la diligence; nous perdions le fruit de notre attention précédente, si nous négligions d'y persévérer. Un Laboureur perd ses peines s'il ne les continue pas; & en general pour tirer du fruit d'un travail, en vain on le commenceroit heureusement, il faut le finir de même. L'esprit humain est trop borné, & les choses à la connoissance desquelles il doit s'appliquer, sont en trop grand nombre & trop composées, pour en venir à bout en peu de temps. On n'auroit tiré que très peu de fruit des Thermomètres & des Baromètres, par rapport aux sciences, si on n'avoit pas persévéré, à travailler à leur perfection de jour en jour.

L'Invention & le dessein d'un Telescope par reflexion n'a été bien exécuté que longtems après la proposition qu'en avoit fait Mr. Newton.

Le



Le Nouveau Baromètre de Mr. de *Reaumur*, méritoit d'être porté à toute la perfection qu'on pouvoit désirer ; l'engagement même d'entrer dans des discussions physiques fort délicates a été pour l'Auteur une raison d'entreprendre la continuation de cette matière, & il a conçu un dessein hardi & presque démesuré de lever jusques aux plus légers inconveniens 1731. En fait de Botanique Physique, deux expériences ont une année entière d'intervale ; & combien se multiplient-elles sur differens sujets. Il faut donc avoir une persévérance à toute épreuve & se dévouer à la postérité.

Parce qu'on a beaucoup à faire, il faut travailler avec empressement, & persévérer. Plus vite on acquiert & plus longtems on jouira. Qu'on s'en fasse une habitude, on n'y trouvera plus de peine, & le plaisir de travailler deviendra un des fruits du travail. Il en est de la Science comme de ces boules de neige qui roulent du haut d'une Montagne, & grossissent d'autant plus à chaque tour qu'elles font, qu'elles sont déjà plus grosses ; Pour mettre à profit les peines qu'on s'est



s'est données, il faut continuer dans son travail. Si l'on a commencé en vûe d'apprendre, pourquoi s'arrêteroit-on, quand on a encore tant de choses à apprendre ? *Tandiu discendum est quamdiu nescias.*

Il ne faut point se lasser d'éprouver la fécondité des Principes en s'appliquant à pousser les Conséquences qui en naissent, pourvû qu'on travaille à faire ces progrès sans précipitation. En matière de Physique, il ne faut point se lasser de faire des essais & des observations. Des Circonstances singulières imprévûes & heureuses nous découvrent des Vérités longtems ignorées & dignes d'être connues

Il y a bien peu de sujets, sur lesquels il y ait quelque Vérité si bien établie, qui ne soit encore susceptible d'un éclaircissement plus parfait, quelquefois nécessaire. Les remarques de Mr. *Saurin* sur l'exactitude des Horloges (1720) en fournissent un Exemple & une preuve bien forte.

Mr. *des Billettes* possédoit le détail des Arts, de ce prodigieux nombre d'industries singulières, inconnues à ceux
qui



qui ne les exercent pas, nullement observées par ceux qui les exercent, négligées par les Savans les plus universels, qui ne savent pas même qu'il y ait là rien à apprendre, & cependant merveilles & ravissantes, des quelles sont vuës avec des yeux éclairés. Les Hommes se distinguent des Animaux, par une infinité d'Arts différens qui ne sont point nés avec eux, & dont la gloire leur appartient, parce qu'ils les ont inventées.

Un homme qui veut s'appliquer à la Diligence, doit se mettre devant les yeux d'un côté les Exemples des grands Génies, dont la paresse & la dissipation ont arrêté tous les progrès, & d'un autre ceux des personnes qui avec des talens médiocres & une grande assiduité, n'ont pas laissé de se rendre fort habiles. Il doit se souvenir que le travail donne de l'Etendue à l'Esprit, & que la paresse le borne. On ne fait plus rien voir au delà du peu qu'on a déjà acquis, dès qu'une fois l'on s'est mollement endormi dans l'habitude de ne faire aucun effort, pour pousser plus loin ses acquisitions. L'espérance de la Victoire contribue à la rempor-

rempor-



remporter , & dans la plûpart des choses, si on ne réussit pas c'est faute de courage.

Mr. *Sauveur* lisoit peu , parce qu'il n'en avoit guères le tems ; mais il méditoit beaucoup , parce qu'il en avoit le talent & le gout.

Il retiroit son attention des conversations inutiles , pour la placer mieux , & mettoit à profit jusqu'au tems d'aller & de venir par les ruës. Il devoit , quand il en avoit besoin , ce qu'il eut trouvé dans les Livres ; & pour s'épargner la peine de les chercher & de les étudier , il se les faisoit.

Au Siège de *Mons* il montoit tous les jours la tranchée , il exposoit sa vie , seulement pour ne négliger aucune instruction ; & l'amour de la science , étoit devenu en lui un courage guerrier.

Devenu Professeur au Collège Roial, il n'avoit écrit aucun des Traités qu'il dicta. Des Copistes alloient écrire sous lui , pour vendre ses Traités , & lui même en achetoit un Exemplaire à la fin de chèque année.

Quand il rencontroit des Auditeurs attentifs & intelligens , il se laissoit empor-

empor-



emporter au plaisir de les instruire, & il leur auroit donné toute la journée sans s'en appercevoir, si un Domestique, accoutumé à corriger ses Distractions, ne l'eut averti qu'il avoit à faire ailleurs.

Mr. *Leibnitz* se couchoit une heure ou deux après minuit; souvent il ne dormoit qu'assis sur une chaise, & ne s'en reveilloit pas moins frais à 7. ou 8. heures du matin. Il étudioit de suite, & il a été des mois entiers sans quitter le siège; aussi s'attira-t-il une fluxion sur la jambe; il y voulut remédier à sa manière, & il vint jusqu'à ne pouvoir presque plus marcher ni quitter le lit.

Dans le tems de paix, où Paris étoit plein d'Etrangers, les Mathématiques rendoient bien; & Mr. *Ozannam* vivoit dans l'abondance, bien entendu que c'étoit l'abondance d'un homme fort réglé. Il employoit les tems de guerre à composer des Ouvrages, non pas tant pour se procurer par là quelque dédommagement, (car que peut-on espérer d'un Livre de Mathématiques?) que parce qu'il est presque impossible qu'un Mathématicien habile, & qui a du loisir, résiste



résiste à des vuës & à des méthodes nouvelles, qui viennent s'offrir à lui & en quelque sorte malgré lui.

Il composoit avec une extrême facilité. Sa première façon étoit la dernière, jamais de ratures ni de corrections. Quelquefois il résolvoit des Problèmes, en allant par les Ruës, & quelquefois même, dit-on, en dormant; & alors il se faisoit promptement apporter à son reveil de quoi les écrire, car la Mémoire ennemie presque irreconciliable du Jugement ne dominoit pas chez lui *Mem. de G.* (1717)

Toutes les journées de Mr. *De la Hire* étoient occupées d'un bout à l'autre par l'étude, & ses nuits très souvent interrompues par ses Observations astronomiques. Nul divertissement que celui de changer de travail. Il n'a été vieux que pendant un mois, au moins à ne pouvoir pas venir à l'Académie; quant à son Esprit, il n'a jamais vieilli. (1718)

Dès qu'il avoit rendu compte d'un travail qui lui avoit été ordonné, il ne songeoit qu'à regagner son Cabinet qui le rappelloit avec force. En vain le Ministre vouloit le retenir, il n'avoit

voit



voit plus rien à lui dire. Il ne pouvoit ignorer qu'une assidue muette mène à la fortune, mais il ne vouloit pas de fortune à ce prix là, qui effectivement est cher pour quiconque sent qu'il a mieux à faire.

Dès qu'il étoit maître de ses occupations, son unique Exercice corporel étoit d'aller de l'observatoire à l'Académie des sciences, à celle d'Architecture, au Collège Royal, dont il étoit aussi Professeur.

Pour s'animer au travail, il faut se proposer un but digne de nous animer, & se le rapeller à tout moment. Représentez vous un homme dégagé de toute prévention, affranchi de tout préjugé, qui sur chaque sujet découvre sûrement, & aisément ce qu'il y a de vrai, de juste, le démêle de ce qui s'y trouve d'obscur, d'incertain ou de faux; qui saisit d'abord ce qui est bien pensé & bien dit; qui le met promptement dans une mémoire enrichie de vérités & qui ont toujours du rapport à ce qu'il en découvre de nouvelles; qui les rapelle avec la même facilité, & les met en œuvre dans l'occasion; qui pense avec ordre,



ordre , & s'énonce avec justesse ,
 & avec élégance ; qui est en état
 de se rendre utile à une infinité
 de gens , & qui s'y consacre de
 tout son cœur ; qui fait la félicité
 de ceux qui l'aiment , & qui ont des
 liaisons avec lui , & qui chaque jour
 se fait aimer de plus de monde ; que
 la gloire suit sans qu'il la recherche ;
 qui est rempli de biens au dessus de
 toute atteinte ; que l'envie enfin est
 contrainte d'abandonner , après avoir
 fait contre lui d'inutiles efforts : Que
 l'on compare cet état avec celui d'un
 fainéant , ou d'un homme qui ne s'a-
 plique qu'à demi à ce qu'il fait , &
 qu'après avoir fait attentivement cet-
 te comparaison , on se détermine ; se-
 ra-t-on assés lâche pour ne persévérer
 pas dans ses résolutions , & pour aban-
 donner un grand but , après avoir
 fait quelques pas dans les routes qui y
 conduisent.

Prov. XXIV. 30. & suivans. *J'ai
 passé auprès du champ d'un homme
 paresseux , & auprès de la vigne d'un
 homme dépourvu de sens , & voilà tout
 y étoit monté en charbons , les orties le
 couvroient tout , la cloison étoit démolie.*
 Ayant vu cela JE LE MIS EN MON
 COEUR



COEUR, J'Y REFLECHIS, J'EN REÇUS INSTRUCTION. *Un petit de dormir, un petit de ployement de bras, & ta pauvreté viendra comme un passant, ta disette comme un soldat.*

La Fainéantise est une source infail-
 lible de Vices. Quand l'amour de la
 lumière domine dans un cœur, la
 peine de s'éclairer ne lui paroît pas
 une peine. Mais dès qu'on n'aime pas
 la lumière, ou qu'on ne l'aime que
 peu, on se laisse mollement aller à
 ses Fantaisies & aux égaremens de son
 Imagination, on s'abandonne à la
 pente des Sens & des Passions.
 L'homme est né pour le travail,
 c'est moins une punition, qu'un re-
 mède & un préservatif. Le Paradis
 lui même demandoit d'être cultivé,
 & Adam auroit eu cette occupation
 dans son innocence.

Comme la Vanité ne laisse pas de
 subsister avec la Paresse, quand on
 ne peut se résoudre au travail, on
 conçoit toujours un secret dépit con-
 tre ceux qui l'aiment, & qui par là s'é-
 levent à une habileté, dont on est
 forcé, malgré qu'on en ait, à se re-
 connoître fort loin. Et lors que, par
 le crédit du rang où l'on se voit,
 on



on peut suppléer à l'habileté qu'on n'a pas, on veut que tout ploye sous l'Autorité, on la substitue à la Raison; on foule aux pieds ceux qui osent la consulter, & on ne favorise que ceux qui lui ferment les yeux.

On ne prévient pas seulement un grand nombre de vices, en se faisant une habitude de diligence & d'amour pour le travail; on prévient de plus l'état du monde le plus insupportable, cet ennui & ce mes-aise dans lequel vit un homme qui ne peut ni soutenir le travail, ni vivre sans agitation.

2. Il est bon que les jeunes gens rendent compte à des Supérieurs de leurs travaux & de leurs progrès, ou du moins qu'ils se choisissent des amis, avec lesquels ils s'en entretiennent régulièrement. Sans cela, on peut aisément s'oublier & se relâcher, mais ces retours fixes d'entretiens & de *conferences*, rappellent la diligence qui en doit produire les sujets.

Mr. *Fagon*, pour être parvenu à la première dignité de sa Profession, ne s'étoit nullement relâché du travail qui l'y avoit élevé. Il vouloit la mériter encor de plus en plus, après
l'avoir



l'avoir obtenuë. Les Fêtes, les Spectacles, les divertissemens de la Cour, quel que souvent dignes de curiosité, ne lui caussent aucune distraction. Tout le tems dont il pouvoit disposer, il l'employoit ou à voir des malades, ou à répondre à des consultations, ou à étudier.

En ne se lassant point de faire des Observations, jusqu'ou n'a-t'on pas poussé l'Astronomie, & jusqu'ou n'a-t'on pas lieu de se promettre qu'on la poussera? Jusqu'ou n'a-t'on pas poussé l'art de la Navigation, la connoissance soit des causes du Flux & Reflux, soit l'exacte assignation de leurs périodes, & de leurs quantités.

La matière du Choc des Corps déjà traitée en 1706. par Mr. Carré, le fut en 1721. presque sans aucune redite par Mr. Saumon. Elle est assés compliquée, ajoute Monsieur de Fontenelle, pour avoir différentes faces, & assés importante à toute la Physique pour mériter d'être envisagée sous plusieurs faces différentes. Mr. Saumon l'a entreprise avec succès, après lui on en a encor approfondi les difficultés, & de ces difficultés poussées, on a vû naître
d'heu-



heureuses solutions d'une clarté satisfaisante.

Mr. *Newton* après avoir servi si utilement, dans les connoissances spéculatives, toute l'Europe savante, servit utilement sa Patrie dans des affaires, dont l'utilité étoit plus sensible & plus directe; plaisir touchant pour tout bon Citoyen: mais tout le tems, qu'il avoit libre, il le donnoit à la curiosité de son Esprit, qui ne se faisoit point une gloire de dédaigner aucune sorte de Connoissance, & sçavoit se nourrir de tout. On trouva de lui après sa mort quantité d'écrits sur l'antiquité, sur l'Histoire, sur la Théologie même; si éloignée des sciences par où il est connu. Il ne se permettoit ni de passer des momens oisifs sans s'occuper, ni de s'occuper légèrement & avec une foible attention. Il est parvenu à 85 ans sans que son Esprit ait baissé.

Mr. *Ruisch* dès sa jeunesse étoit tout entier à ce qu'il avoit entrepris, peu de sommeil, avec beaucoup de santé, point de ces amusemens inutiles, qui passent pour des délassemens nécessaires, nul autre plaisir que son travail. Il est mort à 92. ans, sans

Tom. II.

T

avoir



avoir eu qu'un mois d'infirmité. Il a joui en personne de ses travaux & de sa gloire, ayant survecû à l'envie; il le méritoit, car il ne se regardoit que comme l'instrument dont il avoit plû à Dieu de se servir pour procurer au genre humain des verités utiles. Ce ton si humble & si Chrétien, ne peut être suspect, dans un homme qui n'étoit obligé à le prendre, ni par son état, ni par l'exemple des Auteurs de découvertes.

Le tems, bien ménagé, est beaucoup plus long que ne s'imaginent ceux qui ne savent que le perdre. Le métier de la guerre a des vuides fréquens, & quelque fois considérables, abandonnés ou à une oisiveté entière, ou à des plaisirs qu'on se rend témoignage d'avoir bien mérités, dit, Mr. *De Fontenelle*: à quoi j'ose ajouter, qu'un grand nombre d'autres personnes, moins occupées encore que les gens de guerre, semblent regarder, comme un gain la perte qu'ils font de leur tems.

3^o. Si l'on a la crainte du Seigneur, si on l'aime, & que l'on considère le tems, aussi bien que toutes les facultés qu'on a reçues de lui,



lui, comme des présens & comme des Talens confiés, dont il faudra lui rendre compte, on s'examinera en sa présence, & chaque jour, chaque semaine & chaque mois, on comparera les progrès qu'on vient de faire avec ceux qu'on avoit déjà fait dans un même espace de tems. Si l'on trouve qu'on en ait fait autant qu'on devoit, il faut en sentir vivement la joye; il faut se demander, si l'on voudroit bien ignorer tout ce qu'on vient d'apprendre; si l'on a regret à sa peine; si l'on auroit plus d'avantage, & si l'on goûteroit plus de fruit, d'avoir suivi ses fantaisies: si au contraire on n'a point avancé, il faut compter ce qu'on auroit pu faire, il faut s'interroger sur ce qui reste de tous les amusemens dans lesquels on s'est dissipé. En observant ces précautions, tantôt la satisfaction d'avoir rempli nôtre devoir nous y affermira, tantôt la confusion de l'avoir oublié nous y rappellera. Pensons attentivement & fréquemment à nôtre destination. Le mérite est attaché au *travail* nécessaire pour la remplir. C'est même par une suite de nos fautes le plus souvent, que



nous le trouvons pénible ; sans cela, il ne nous paroîtroit *qu'occupation*.

Un grand avantage qu'on peut tirer du bon emploi du tems, quand on s'y détermine par le motif d'être approuvé de Dieu, qui ne veut pas qu'on le laisse passer sans fruit, c'est de ne travailler point au delà de ses forces ; car nos forces sont la mesure de ce à quoi nous sommes appelés. Travailler par impatience, travailler par jalousie, c'est le moyen de ne travailler pas heureusement, & de ne travailler pas longtems. La Philosophie elle même a ses passions & ses excès, qui ne demeurent pas impunis.

Le travail qu'on demande n'est point une de ces choses insurmontables, qui rebutent l'Esprit par la grandeur des difficultés. De quoi s'agit-il en effet ? C'est de réfléchir & d'étudier. L'un & l'autre est à notre portée ; Il n'est pas question de se consumer en veilles ; Une application raisonnable suffit pour cela, & un grand nombre d'exemples nous convainquent de l'utilité d'un travail entrepris dans d'honnêtes & sages vues.
Essai sur l'Esprit, Disc. III.

Cet article ne renferme pas simplement



ment des maximes d'une Philosophie Chrétienne. Les Philosophes Payens pensoient déjà de cette manière. Ils mettoient ce précepte, *Ménagés bien le tems*, TEMPORI PARCE, au même rang que ceux-ci, *Connois toi, toi même; N'outrés rien; soumettés vous à la Divinité*, & d'autres de cette nature, qui, en peu de mots, renfermoient de grands sens, & qu'ils rapportoient à Dieu comme à leur source. Sur ce fondement, ils ne pouvoient assez s'étonner de l'extravagance des hommes qui achéteroient d'une bonne partie de leurs biens quelques mois de vie, & qui laissent périr tranquillement des années sans en tirer aucun fruit. *La plus grande des dépenses c'est celle du tems.* Heureux celui qui par le bon usage qu'il en fait se procure dequoi s'affermir dans la persuasion de ces trois grandes Vérités. „ L'état d'ignorance „ laisse l'Esprit dans un assoupissement léthargique, l'opinion l'embarasse, la science l'éclaire, le conduit, & lui fait éprouver des satisfactions vives & solides. „ C'est par cette Leçon que finit le *Livre V. des Loix.*



Est-ce vivre, que de passer sa vie dans l'inaction ? Est-ce mettre à profit ses jours, que de les laisser échapper, sans en tirer des fruits durables, & sans se procurer des satisfactions qui ne passent pas aussi vite qu'eux ? Que vous reste t-il d'une semaine que vous avés perdu dans la dissipation ? Quoi que ce soit. Il en est de ce que vous avés fait le jour comme de ce qui vous a passé dans l'esprit pendant la nuit, tout est également évanoui, comme si tout n'avoit été qu'un songe. Combien y a t-il de gens, qui, s'ils se demandoient, au bout de quatre vingts ans, ce qu'ils ont fait qui mérite d'être compté, rassembleroient à peine dequoi remplir une semaine ? Quoique ces gens là aient été longtemps sur la Terre, il est pourtant vrai qu'ils y ont peu vécu, ou s'ils y ont vécu, c'est à la manière des Plantes & des Animaux brutes, dont la vie complete se réduit à une certaine suite de degrés d'accroissemens & de dépérissement, suivant la définition de *M. de R. V. II. M. 1.*

Je compte au nombre des morts un homme qui ne vit pas en homme raisonnable. Mais avés vous acquis
des



des lumières? Avés vous rempli vos Devoirs pendant quelque jours? Ces jours ne sont point perdus, il semble qu'ils durent encore, & tout ce que vous vous êtes promis de satisfaction, pendant qu'ils s'écouloient, subsiste, & subsistera. Dieu est content de vous. Quelle Idée! Quelle source d'encouragement!

Si on respecte l'obligation de bien employer le tems, & qu'on s'y assujettisse de tous son Cœur, plein de passion pour avancer en connoissance, on trouvera qu'il n'y a rien dans la Nature à négliger pour les Philosophes. Le Gypse n'est pas indigne de partager leur attention avec la pierre d'Aiman. On trouve du Gypse mêlé presque dans tous les mixtes. Toutes ses espèces, reduites en poussière fort fine, regardées avec le Microscope, laissent voir une infinité de petits Parallelipipedes transparens, dont la longueur excède beaucoup les autres dimentions, & dont la surface est semée régulièrement de globules fort petits par rapport à eux. On voit encor tout cela dans les Plâtres mêlés avec beaucoup d'autres petits corps différens entr'eux &



de figures irrégulières, qui ne peuvent y avoir été introduits que par Peau. Ce sont ces mélanges qui empêchent au plâtre de pouvoir être revivifié & redevenir utile, tant les premiers tissus des mixtes consistent dans des combinaisons uniques & presque indivisibles.

Ces Parallelipipedes & globules, qui se conservent constamment, rendent vraisemblable la pensée, qu'il y a de petits corps primordiaux & inaltérables. La quantité de mouvement qui se conserve dans l'Univers, aura été proportionnée à la force de leur consistance, & cette justesse de proportion n'auroit-elle pas seule demandé une intelligence ? 1719.

Moyen
de faire
céder
l'humeur
à la Rai-
son.

VIII. Si on ne donnoit au travail que le temps où l'on y est tout-à-fait disposé, & comme entraîné par une pente secrète, on travailleroit rarement, au moins dans la jeunesse; & l'on courroit risque de s'engager dans une des plus facheuses habitudes, celle de ne pouvoir s'appliquer que par boutades; habitude qui seroit passer bien des jours sans aucun fruit. Cependant il est certain que si l'on ne travaille pas de bon cœur avec
plai-



plaisir & avec affection, on ne réussit pas; il faut donc trouver moyen de passer de la repugnance à l'inclination. Pour cet effet, lors qu'on ne se trouve pas d'humeur de travailler à une chose, il faut premièrement réfléchir sur toutes les raisons qui ordonnent de l'entreprendre. Si le cœur ne se rend pas à ces raisons, si son penchant ne s'y conforme pas, il faut avoir honte de sa bizarrerie; il faut considérer que les hommes sont *Sages*, à proportion que la raison a le dessus chez eux, & *Fous* à proportion que l'humeur les domine; & que ni l'une ni l'autre de ces dispositions ne reste dans la foiblesse de ses premiers commencemens, elles croissent toujours & vont toujours en se fortifiant. Qui résiste à l'humeur prévient la folie.

La confusion que nous aurons de dépendre ainsi d'une aveugle fantaisie, & par conséquent notre résolution à nous corriger & à faire des efforts sur nous-mêmes, s'augmentera, si nous pensons que nous sommes formés à l'image, & destinés à l'imitation d'un Dieu infiniment Sage, qui nous voit & qui nous veut



secourir en Père, pourvu que nous implorions son secours. Sa présence aura-t-elle moins de pouvoir que les sollicitations d'un Grand, à qui nous ne refuserions pas notre application, s'il nous la demandoit instantamment? La considération de notre devoir aura-t-elle moins d'efficace sur nous, que l'idée d'une légère récompense? S'il faut enfin un grand intérêt pour nous déterminer & pour faire évanouir les oppositions de notre mauvaise humeur, quel *Intérêt* plus grand que celui d'être raisonnables?

La vie du Pere Reyneau a été la plus uniforme qu'il soit possible, l'étude, la prière, deux ouvrages de Mathématiques, en sont tous les événements. Jamais personne n'a plus craint que lui, d'incommoder les autres. Il se tenoit fort à l'écart de toute affaire, encore plus de toute intrigue, & il comptoit pour beaucoup cet avantage si peu recherché de n'être de rien. Seulement il se mêloit d'encourager au travail, & de conduire, quand il le falloit, de jeunes gens en qui il voyoit du talent, & il ne recevoit guères de visites,



sites, que de ceux avec qui il ne perdoit pas son tems, parce qu'ils avoient besoin de lui.

Les *Chagrins* ôtent à l'esprit son activité : on n'est point propre au travail, & si l'on travaille, on réussit mal, quand on a l'humeur sombre. Mais quand nous avons fait quelque perte, ou que nous éprouvons des traverses, qui nous chagrinent, les pouvons-nous reparer en nous laissant abbatre ? Le trouble & le découragement rendront-ils notre état meilleur ? Pourquoi ajouter aux maux que nous sentons déjà, ceux que l'inaction entraîne après soi ; & pourquoi nous enfoncer dans des réflexions mortifiantes, au lieu de nous distraire par de meilleures occupations ? L'adversité & les traverses ne peuvent guère nous nuire, si nous ne leur aidons nous-mêmes. Tour-nons nos pensées sur les sujets de joye que nous avons, & nous ne sentirons pas les circonstances qui pourroient la traverser.

Il y a encore plusieurs moyens qui servent à tirer de la pesanteur, de l'obstination & de l'engourdissement. La Solitude fournit à l'un



du secours, elle le fait rentrer en soi-même, & lui donne le temps d'ouvrir les yeux sur ses véritables intérêts. La Promenade ramène dans un autre la tranquillité, la joie & l'humeur facile. Il y en a en qui la Musique produit le même effet. Quelquefois on a besoin de ses amis pour s'entretenir avec eux du sujet sur lequel on voudroit, mais sur lequel on ne peut presque pas travailler. Dans ces occasions, il n'y a que les commencemens qui coûtent, on achève aisément le reste du chemin dès qu'on y a fait quelques pas. On reconnoit le tort de son obstination dès qu'on en est tant soit peu sorti. Un quart-d'heure de lecture remet en goût d'étude, & de méditation les personnes qui savent lire avec attention & avec plaisir, sur tout s'ils choisissent les Livres qui leur plaisent le plus & qui sont les plus propres à ranimer leur ardeur pour l'étude & la méditation.

C'est ainsi qu'il faut user d'adresse pour se refuser à ces penchans secrets que la raison condamne, & pour s'en défendre peu à peu. Si on les heurtoit de plein front, ce se-



seroit quelquefois le moyen d'en éprouver tout le poids & d'y succomber : En s'y opposant directement on ne fait qu'opposer une foible digue à un torrent impétueux. Il faut s'y dérober adroitement, & y refuser son attention en cherchant d'autres objets qui s'en emparent. Ces Penchans aveugles & impérieux cesseront de nous inquieter dès que nous nous serons accoutumés à ne leur pas obéir. Il est encore plus vrai des maladies de l'Esprit que de celles du Corps, que les remèdes les plus doux sont souvent les plus efficaces ; & qu'avec un peu de patience on vient à bout de ce qu'on se seroit rendu impossible par trop d'empressement.

On ne sauroit commencer de trop bonne heure, ni trop prendre de précautions, pour n'écouter point ces sourdes répugnances, & ne point s'affujettir à ces Penchans aveugles. On ne sauroit se former trop tôt à une constante habitude de suivre uniquement les loix de la raison, seules capables de prévenir ces inégalités qui deshonnorent la vie d'ailleurs la mieux réglée. Ceux qui vivent
dans



dans la dépendance des autres, n'ont guère le tems de s'affujettir à leurs propres fantaisies, & ils s'accoutument bien-tôt à la souplesse. Mais les *Grands*, continuellement obsédés de gens qui s'appliquent à étudier leur humeur, pour y conformer tous leurs discours, & en général toutes leurs manières, également prêts de s'obstiner dans un sentiment ou d'en changer, suivant que leur Supérieur changera ou s'obstinera; les Grands, environnés des autres hommes comme d'autant de miroirs qui les représentent & qui les imitent, & qui, dans toutes leurs variétés, les louent constamment, & tournent toujours en beau tout ce qu'ils disent & tout ce qu'ils font; (a) les Grands, dis-je, doivent particulièrement être sur leurs gardes, & s'ils veulent se conserver raisonnables, il faut qu'ils ayent soin de tirer d'eux-mêmes des secours que les autres leur refusent, sous le prétexte flatteur qu'ils n'en ont pas besoin. C'est par l'habitude qu'ils ont contracté de dépendre de leur humeur &

(a) R. S. L. D. d'Autr. Tous les hommes sont bizarres, mais les Grands & ceux qui les gouvernent le sont plus que les autres.



& de se livrer à ses variétés & à ses caprices, qu'on les voit si differens d'eux-mêmes; que les plus beaux endroits de leur vie sont balancés par d'autres, qui, comme autant de taches, en affoiblissent le lustre; qu'après s'être élevés par des exploits héroïques, ils se précipitent dans des petiteffes honteuses, quelquefois dans des fautes énormes, qui donnent lieu à ceux qui ne les aiment pas, de rapporter toute leur gloire au hazard ou au secours des autres, pendant qu'ils imputent uniquement à eux toute leur honte & les rendent seuls responsables de toutes leurs foibleffes. Personne n'a plus d'interêt que ceux qui gouvernent les autres, à ne reconnoître d'autre empire que celui de la Raison: c'est à proportion qu'on s'y soumet, que l'on est digne de commander, que l'on commande sagement, & que l'on voit le fruit de ses ordres & de ses volontés. Rien n'assortit mieux une grande élévation que la grandeur d'ame, & rien ne la deshonne plus que les petiteffes.

Il n'est pas rare de voir des gens, qui après avoir étudié dans leur Jeunesse avec diligence, & fait des progrès

Il faut
mémoriser
les plus
particuliers
détails



grès proportionnés, parvenus à un certain âge, se comptent en droit de se dispenser du travail. Ces gens là oublient, peu à peu, une grande partie de ce qu'ils avoient appris; plus on les avoit connus grands, plus on les trouve petits. Je trouve dans ces exemples des motifs très pressans à s'animer toujours, & à persévérer dans ce qu'on a une fois heureusement commencé.

Il est encore moins rare de trouver des gens qui rejettent sur leur incapacité ce qui n'est qu'un effet de leur paresse, ou de leur peu d'inclination. Le P. Buffier en allegue pour preuve l'étude de la Géométrie, & pose en fait, que si on a le courage d'essayer, on éprouvera que, comme la première proposition facilite la seconde, la neuvième conduit de même à la dixième, au moins si elles sont rangées dans l'ordre qui leur convient.

Il faut
ménager
les plus
petits mo-
mens.

IX. Un homme qui aime le travail & les fruits du travail, ne laisse pas d'aimer aussi le repos & la récréation, ne fut-ce que pour se remettre en état de continuer son travail avec succès; mais le plaisir qu'on

trou-



trouve à se reposer & à s'amuser peut devenir un des grands obstacles à la diligence, en dérochant une partie du tems qu'il faudroit employer au travail. On prévient cet inconvenient, si on se fait une Loi & une habitude de ne se reposer qu'autant qu'on se sent las, & de ne chercher à se divertir, que quand on se trouve l'imagination épuisée, & qu'on ne pense plus qu'avec lenteur & avec embarras. Le repos est dangereux en toute autre occasion; la nature s'y accoutume d'abord, il faut se faire une habitude de le fuir. C'est par cette raison que des personnes sensées n'approuvent pas les tems de vacances, qui ne manquent pas de rendre onéreux le retour au travail, à moins que les Parens n'aient soin de tenir leurs enfans dans l'occupation pendant ce tems-là.

Dans ce cas, & avec cette précaution, la diversité pourra être suivie d'un bon effet. Il y a mille petits intervalles dans la vie, qui, joints en un, feroient un espace considérable & méneroient loin, si on les mettoit chacun à profit. L'heure d'un repas retardé, le temps qui se
 passe,



passé dans l'attente d'une visite, la négligence ou la maladie d'un Maître qui ne se rend pas à son heure marquée, présentent des exemples de ces petits intervalles dont la courte durée fournit à la paresse des jeunes gens un prétexte plausible, pour s'excuser d'un travail qui semble ne mener à rien. Mais il est tout à fait dangereux de s'accoutûmer à perdre du tems sans regret. (1718) Il n'arrive même que trop aux Jeunes gens de compter, comme tout autant de gagné, ces heures qu'ils peuvent perdre dans l'oisiveté, sans se croire obligés de s'en faire aucun reproche.

Il me paroît qu'on peut très utilement les remplir, par des lectures détachées, qu'on puisse continuer autant qu'on le trouve à propos, & interrompre de même quand on veut. On peut employer ces momens à apprendre par cœur des mots ou des sentences. Les Livres de Lettres, les Livres de Réflexions, & d'observations détachées les unes des autres, sont encore des Lectures tout à fait propres pour ces tems là. On peut même y repasser des Ouvrages suivis, pour-



pourvû qu'on les ait déjà lûs & bien compris auparavant ; car sans cela , il seroit dangereux que le chagrin que l'on a , quand on est interrompu au milieu d'une preuve , où d'une narration , l'inquiétude ou l'on se sent , jusques à ce qu'on en ait vû la suite , n'y fit repenser quand on seroit appelé à d'autres choses , & d'accoûtumât par là insensiblement à des distractions. Il faut éviter tout ce qui peut leur donner lieu. Or quand on est obligé d'interrompre un sujet pour lequel on étoit plein d'empressement , il est bien difficile d'en détourner tout d'un coup sa pensée , l'Esprit en demeure occupé , quoi qu'il soit appelé ailleurs ; souvent ce que nous venons de quitter nous suit , & nous empêche de réussir dans ce que nous lui faisons succéder ; on fait tout mal quand on a trop à faire.

Le plaisir de se reposer est donc un plaisir contre lequel il faut être en garde , car il peut aisément mener à la Paresse. La peine qu'on se fait de passer d'une occupation à une autre toute opposée , va encore à faire aimer le repos , en faisant haïr le travail ; il faut se vaincre là dessus.

Vous



Vous avés passé presque tout le jour dans des assemblées, où vous étiez appelé, vous avés été occupé de vos affaires, ou de celles des autres vous avés été détourné par des visites: si cela revient souvent, il se pourra que peu à peu vous raba très de vôtre diligence, & de vôtre empressement pour l'étude. Il faut donc vous faire une loi de vous ménager tout ce que vous pourrés de momens au milieu de ces dissipations, & n'eussiez vous qu'un quart d'heure à donner à vous même & à la méditation, ce quart d'heure vous doit être Sacré. Il y a des gens qui ne s'occupent, depuis le matin jusqu'au soir, qu'à bannir l'ennui; Ils s'ennuyeront toujours, s'ils ne bannissent l'oisiveté.
R. S. L. Def. d'autr.

Quel caractère méprisable que celui d'un homme qui ne rougit pas d'une indolence & d'une paresse, qui le détermine à se contenter de quelques lumières superficielles; Quand on lit qu'une grande Princesse dans une des Visites dont elle honoroit les Insectes, tant ceux que l'on gardoit en vie que ceux que l'on conservoit morts, elle me fit voir, *je rappor-*
te



de les Termes du Philosophe qui les Étudie) que non seulement elle avoit lû ces Mémoires rebuttans, mais que tous les Caractères des Classes & des Genres, qui y sont déterminés, lui étoient plus présents qu'à moi-même; elle m'indiquoit les Papillons secs quelle vouloit que je lui montrasse, par les propriétés générales de leur Classe, & par les particularitez de leur Genre & de leur Espèce: Je n'en étois pourtant pas étonné, je sai qu'elle veut tout savoir, & toujours par principes; & je sai avec quelle surprenante facilité elle apprend tout. Mais un tel exemple (ajoutait-il) ne m'a point enhardi, (*quel dommage!*) il ne m'a paru rien conclurre pour le plus grand nombre des Lecteurs.

Le Créateur de l'Univers n'a pas trouvé à propos d'assujettir à l'homme toute la Nature. Un fruit ne se détachera point de la branche qui le porte, pour venir se placer dans la bouche d'un homme qui le desire; il a reçu des pieds pour en aprocher & des mains pour le saisir. Il en est ainsi des biens intérieurs: les Vérités

ne



ne naitront pas & ne s'entafferont pas d'elles mêmes dans son ame; il faut qu'il les cherche dans un certain ordre, qu'il fasse des essais, qu'il médite, qu'il lise, qu'il consulte les autres & profite de leurs conseils, après les avoir examinés. L'ame a reçu de grands talens, qui la rendent capable de parvenir à la connoissance de la Vérité; mais elle a aussi ses foiblesses, elle peut tomber dans des méprises, un faux pas peut avoir de grandes suites, & le choix d'une mauvaise route éloignera du but à mesure qu'on se flatera d'en aprocher. Nos forces ne nous ont pas été données pour n'en tirer aucun fruit; la Sagesse & la Bonté de nôtre Créateur nous deffend cette pensée; mais ces forces sont chancelantes, &, par là même qu'elles sont foibles, nous sommes fondés à espérer que Dieu ne nous refusera pas son secours pour nous conduire au but auquel elles sont destinées.

Les Philosophes ont reconnu la nécessité de ce secours & la Révélation ne nous permet pas d'en douter: *Si quelqu'un a besoin de sagesse, qu'il la demande à Dieu, qui ne se laisse point de*
nous



nous exaucer ; mais qu'il la demande avec autant de confiance que de soumission.

Ce conseil également religieux & philosophique , ne conduit point à l'Entouſiasme. Nous ne demandons pas à Dieu de créer miraculeusement dans nôtre Ame des idées nouvelles ; mais comme il en est le Maître absolu , nous le prions de soutenir nôtre attention , de la tourner même sous certains points de vue , de nous affermir dans la tranquillité , de nous remplir du goût & de l'amour du Vrai , de même que du respect pour l'Evidence. Ces heureuses dispositions donneront lieu à la naissance d'idées propres à nous éclairer & à nous garantir d'erreur , & l'évidence que nous aurons faite , & dont nous nous sentirons pénétrés, nous sera un gage assuré que nous aurons atteint le Vrai.

Ce n'est donc pas pour soulager nôtre paresse , & pour nous affranchir de la peine de chercher & d'examiner , que nous implorons le secours de Dieu ; c'est au contraire pour nous engager , à chercher avec plus de succès,

En



En vain nous implorerions ce secours si estimable, & si nécessaire, avec ardeur & avec persévérance, si nous le souhaitons en vue de nous distinguer & de briller par dessus les autres. Quand nous demandons d'être enrichis, ce ne doit être qu'en vue de faire part aux autres de nos acquisitions : s'étudier à acquérir des lumières dans ces sentimens, & avec ces précautions, c'est le moyen de vider son cœur d'orgueil & d'envie, c'est le moyen d'y établir cette tranquillité profonde, qui nous garantit d'éblouissemens & de précipitations.

Les progrès surprenants du jeune Baratier ont fait l'admiration de la République des Lettres, & il me paroît que sa mort prématurée a été l'effet de son mauvais tempéramment & non point celui de sa diligence. Nous avons ici un Jeune homme, à la santé duquel la diligence ne donne aucune atteinte, c'est le Fils de Mr. le Professeur *Sachli*, il n'avoit pas encore 13. ans complets quand il a interprété d'Hébreu en Latin à l'ouverture du livre le Vieux Testament, & rendu



rendu les raisons de son interprétation. Il avoit pourtant, outre cela fait son Cours dans l'Auditoire d'Eloquence & une Année de Philosophie qu'il continue avec succès & connoit les satisfactions d'une raison qui se fortifie & d'un goût qui se perfectionne.

Pour réussir à faire naître le goût de la diligence dans ceux qui ne l'ont pas, il est nécessaire d'user de grands ménagements.

La liberté est un des plus riches presens que les hommes ayent reçu de leur Créateur, sa bonté infinie a bien voulu les mettre en état de présenter tout ce qu'ils sont, à celui de qui ils tiennent tout, cette faculté tient, en quelque manière, de l'infini, par la variété sans borne qu'elle peut donner à ses déterminations. Les enfans en sentent le prix, sans avoir le besoin de s'en instruire par des reflexions, ils sont naturellement portés à en faire usage, (je parle de l'usage Physique pour le distinguer de l'abus Moral.) La liberté, & la variété qui en est la suite relèvent encore ce que leurs amusemens ont de plus agréable, & l'obligation de



se gêner qu'on leur impose, quelque fois d'une manière trop sévère, donne une nouvelle pointe au plaisir de se conduire, à leur gré, & de se voir maître d'eux-mêmes. Voilà certainement une des grandes sources Physiques de leurs dissipations & de leur legereté, pour prévenir ces abus, & renfermer leur liberté dans ses justes bornes, on ne sauroit être trop attentifs aux occasions qui se présentent naturellement, & qui sont mêmes fréquentes, de leur faire comprendre, que la liberté ne nous a été donnée que pour nous faire honneur par la sagesse de nos choix, & que cette sagesse consiste à choisir ce qui sied bien, & qui nous est véritablement utile.

Ces précautions seront d'autant plus efficaces & leur succès d'autant plus sûr, que la manière de les proposer sera moins impérieuse, & plus éloignée de tout air d'autorité. Il ne suffit pas de leur faire sur le prix de la diligence un chapitre exprès & à part dans les leçons qu'on leur donne, il faut les donner avec plus de variété, ce sont des Conseils & des reflexions que les circonstances doivent



vent faire naître. On parviendra au but qu'on se propose, quand par le moyen des idées qu'on aura fait naître chés eux, ou qu'on leur aura fourni l'occasion de faire naître eux mêmes, ils croiront ne devoir qu'à eux la resolution de mieux employer leur tems, & de faire essai de la satisfaction qui en revient.



CHAPITRE XV.

De la Mémoire.

I. LA force de l'attention fait cel- Utilité de
 le de la Mémoire. On se sou- la Mé-
 vient aisément de ce que l'on a con- moire
 sideré avec application, & l'on ou- pour la
 blie bientôt ce qu'on n'a parcouru pénétra-
 qu'en passant. C'est donc encore tion & la
 ici un nouveau fruit de l'attention, justesse
 & c'est un des plus nécessaires; car d'esprit.
 en vain travaille-t-on à entasser con-
 noissances sur connoissances, si les
 secondes effacent les premières; en
 vain tâche-t-on d'acquérir, si tout
 s'échape & qu'on n'amasse rien. Ou-
 tre cela, on dénouera une difficulté,

V 2 &



& l'on développera une question embarrassée, d'autant plus aisément, que la Mémoire fournira, avec plus de promptitude, les Principes & les Théorèmes sur lesquels la vérité qu'on cherche est établie; & on délibérera sur une entreprise, d'autant plus sûrement, que la Mémoire, profitant du passé pour éclairer l'avenir, présentera un plus grand nombre de cas à choisir, un plus grand nombre d'avantages à balancer avec les inconvéniens, & de facilités à peser avec les obstacles.

Comme nos idées ne sont que des Perceptions actuellement présentées à notre Esprit, (car que seroit une Perception qu'on n'appercevroit pas) dire, qu'il y a des idées en réserve dans la Mémoire, ne signifie autre chose, si ce n'est que l'Âme a, en plusieurs rencontres, la Puissance de réitérer les Perceptions qu'elle a déjà eu, (ou d'en faire renaître de toutes semblables) avec un sentiment qui la convainc qu'elle a déjà eu de ces sortes de perceptions.

Si la mémoire nuit au jugement.

II. Quand je donne à la Mémoire une grande influence sur la pénétration & le jugement, je paroiss contre-



tre dire une opinion très-reçue, & de plus confirmée par l'expérience, qu'une très-heureuse Mémoire, un génie pénétrant, & un discernement exquis, se trouvent rarement ensemble. Mais cela vient de la mauvaise manière dont on étudie. Ceux qui se sentent de l'habileté & de la facilité à faire des découvertes, riches de leur propre fonds, négligent d'emprunter ailleurs de quoi enrichir leur Mémoire, & ceux qui apprennent très-aisément & retiennent sans nulle peine, contens de profiter du travail d'autrui, s'épargnent la fatigue de chercher eux-mêmes & d'examiner. Il leur arrive par là de se charger inconsidérément de sentimens contraires les uns aux autres, qui les mettent ensuite dans l'incertitude & dans la confusion. La précipitation avec laquelle ils lisent & ils apprennent, les accoutume encore à se payer de mots qu'ils n'entendent pas, & ensuite à parler sans savoir ce qu'ils disent. Mais ils éviteront ces inconvéniens, s'ils n'admettent rien qu'après l'avoir examiné & l'avoir distinctement connu; s'ils étudient par ordre; s'ils considèrent que la



P. Buff.
v. Leg.
II. XII.
XXV.

Mémoire fait honneur, quand elle est pleine de vérités, & non pas d'erreurs & d'incertitudes, & qu'ils donnent leurs soins à l'enrichir d'idées en même tems que de mots.

D'un côté donc si les hommes, qui ont de la pénétration & du discernement, manquent quelquefois de Mémoire, c'est uniquement pour avoir négligé de la cultiver; car enfin la vigueur de l'attention, vigueur qui rend l'esprit plus pénétrant & plus judicieux, est en même tems, une des principales causes qui rend la Mémoire heureuse. D'un autre côté, si l'on voit des gens dont la Mémoire est remplie d'une vaste érudition, mais qui n'excellent pas de même en délicatesse & en jugement, & quelquefois en manquent tout-à-fait, ce n'est pas que ces excellentes qualités soient peu compatibles avec la Mémoire, c'est qu'un homme, qui apprend & retient aisément, se contente pour l'ordinaire d'apprendre & de retenir, & néglige de perfectionner ses autres Facultés par l'exercice, & de les pousser aussi loin qu'il en seroit capable.

D'ail.



D'ailleurs quand d'habiles gens se plaignent de leur Mémoire, ils avancent un fait douteux, & sur lequel on ne doit pas toujours les croire sur leur parole. Quelques-uns en se défendant d'un avantage qu'ils possèdent, parlent sincèrement, car leur ardeur pour la Science est cause qu'ils se plaignent d'une Mémoire qui ne laisse pas d'être riche; ils se récrient sur sa foiblesse dès que la moindre chose leur échape, & parce qu'ils n'y renferment pas tout ce qu'ils voudroient, leur mécontentement va jusqu'à se croire sans Mémoire.

On ne met pas assez de différence entre la Mémoire des *faits* & celle des *Idées*. On cultive beaucoup celle-là, qui dans bien des occasions fait briller un Savant. Mais on néglige trop celle-ci, parce que l'on se fie sur une fécondité naturelle de l'Esprit, qui fera aisément renaître les idées dès qu'on le souhaitera. Cette naissance & ce rappel facile, sont les effets de l'attention & de l'ordre avec lequel on étudie, & du soin qu'on se donne de repasser sur ce qu'on a appris &



de le lier avec les nouvelles connoissances qu'on y ajoute.

Un des plus grands obstacles, qui retarde les gens d'étude, c'est leur manque de Mémoire, qui laisse échapper, dans l'intervale de six mois, une moitié ou davantage de ce qu'ils avoient appris trois mois auparavant. Il importe donc, beaucoup plus qu'on ne pense, de s'appliquer aux moyens de l'affermir; car enfin l'impuissance de lier un petit nombre d'idées, & de les tenir présentes à sa Mémoire, c'est ce qui fait les imbécilles. Il en est de divers degrés, comme l'on en trouve une grande variété entre ceux qu'on reconnoit pour avoir du bon-sens, & de la justesse d'Esprit.

Combien de fois se trompe-t-on, parce qu'on ne s'apperçoit pas que l'on attache à un mot une Idée différente de celle qu'on lui avoit attachée quelque tems auparavant? Par là il arrive de supposer qu'on a raison de lier à un Sujet une idée qui ne lui convient pas, & à laquelle on donne seulement le même nom qu'à celle qui lui conviendrait.

Il y en a pourtant qui moins sincères,



cères, ne font pas fâchés qu'on leur croie peu de Mémoire, afin qu'on les tienne plus riches de leur propre fonds. On a effectivement quelque raison d'estimer davantage celui qui s'est éclairé soi-même, que celui qui tient toute sa lumière d'autrui ; mais on ne peut regarder que comme très-déraisonnable la vanité de ceux qui affectent de n'avoir que peu médité, & encore moins lû, afin que tout ce qu'ils disent soit regardé comme le fruit d'un fonds si heureux qu'il n'a pas même eu besoin de culture. Posons que cela soit comme ils le veulent faire croire, s'ils en font plus heureux, ils en font aussi moins louables. C'est pourtant là où ils buttent, mais qu'importe ? La vanité de l'homme l'aveugle, & ne lui permet pas de regarder les choses de si près. Pour s'admirer & se croire digne d'admiration & d'envie, il lui suffit de se distinguer des autres, & d'avoir peu de semblables, quelle que soit la cause de cette *distinction* dans laquelle il s'applaudit.

La Mémoire est une Faculté absolument nécessaire, mais c'est une

V 5

M. Locke L. II.
des Ch. X.



des plus imparfaites, en elle-même, & qui a le plus besoin de secours. Non seulement elle n'est riche que de ce que les autres lui prêtent ; mais elle tend toujours à s'affoiblir, & il faut un Art continuel pour la fortifier. On la perd faute de l'exercer, & on l'use si on ne l'exerce pas bien : souvent on l'appauvrit à mesure qu'on s'applique à l'enrichir & ce qu'on y fait passer de nouveau en chasse ce qu'on y avoit déjà mis.

Moyens
de l'affermir.

III. Celui qui ne veut pas perdre le fruit de ses lectures doit I. lire avec attention. C'est par cette raison qu'on se souvient si aisément & si longtems de ce qui a causé beaucoup de plaisirs ou beaucoup de douleurs. L'attention n'a pas voulu, ou n'a pu s'y refuser. C'est par cette raison que les Distracts, ne se souviennent presque de quoi que ce soit, au moins distinctement ; nous avons déjà établi la nécessité de cette précaution. Il doit II. lire avec réflexion, c'est un moyen très-nécessaire, mais très-négligé. Les Perceptions directes s'évanouissent, mais les réflexions se conservent. Quand on lit une Histoire,
par



par exemple , on la comprend très nettement , car qui a-t-il de plus aisé à comprendre ? Il semble qu'on ne l'oubliera jamais ; cependant la lecture rapide de cent feuilles n'est pas plutôt achevée , que l'on en a déjà laissé échapper la moitié. On peut dire que la clarté de ce qu'on lit , ou de ce qu'on entend , est souvent cause qu'on ne le retient pas. On se dispense de se le rendre familier , comme un soin superflû. Une vérité bien simple n'est presque pas comptée au nombre des connoissances. Il faut donc réfléchir sur ce que l'on a lû , se le réciter à soi-même , & se dire ; *Je veux m'en souvenir.* Cet ordre qu'on se donne , ce commandement qu'on se fait , est assurément d'une très grande efficace. (2) La plus part des hommes passent leur plus bel âge , sans réflexion ; voilà pourquoi ils se souviennent si peu , ou si confusément , dans un âge avancé , de ce

V 6, qui

(2) L'expression *Latine* semble fondée sur cette vérité , car dans le Stile Latin , *apprendre* c'est recommander à sa mémoire , *mandare memorie.*



qui leur est arrivé dans leur jeunesse, à moins qu'ils n'aient eu occasion d'en parler souvent, ou qu'il n'ait eû de grandes influences sur le reste de leur vie.

3. Le souvenir de ce qu'on a lû, ou de ce qu'on a pensé, s'effacera encore moins si l'on s'en *entretient avec les autres*. Cette méthode a plus d'un usage, & on ne sauroit assez la recommander. Lors que des Jeunes gens ont établi entr'eux une Société, pour se rendre compte de leurs études, leur diligence s'excite, comme nous les en avons déjà avertis dans le Chapitre précédent; leur Stile se forme, car l'usage & l'exercice en font les grands maîtres; leurs idées se rectifient, car souvent on s'imagine de comprendre une chose, mais, dès qu'on en veut parler, l'embarras où l'on se trouve fait voir qu'on ne l'avoit pas assez étudiée. Enfin les mêmes idées se réitérent, ce qui avoit passé par les yeux, rentre une seconde fois dans l'Esprit par les oreilles, & par cette réitération les choses se gravent toujours plus avant dans la Mémoire. On n'est jamais plus assuré que l'on
fait



fait une chose, que quand on est en état de la bien enseigner; & même en l'enseignant, on l'apprend encore mieux qu'on ne la favoit. *Homines dum docent discunt*, dit Senèque.

Dans de telles Sociétés ce ne font pas seulement les moins avancés qui profitent du commerce des Savans. Ceux qui ont le plus de lumière ne laissent pas de tirer parti du peu de favoir des autres. Ceux-ci pour s'éclairer proposent souvent certaines questions, certaines difficultés, qui ne seroient pas venues dans l'Esprit, & qui donnent occasion de faire usage de ce qu'on sçait & de l'entendre.

4. Il faut avoir soin de lier ce que l'on apprend de nouveau avec ce que l'on favoit déjà. On s'affermir par là dans le souvenir des choses qu'on fait déjà, & celles-ci à leur tour servent dans l'occasion à rappeler les nouvelles connoissances qui ont donné occasion à les repasser. Ainsi on lie un second Chapitre au premier, un troisième au second; on repasse une Section entière, & l'on rassemble toutes les Sections d'un



d'un Ouvrage, pour en faire la revue tout d'une suite. Et que l'on ne considère point ces longueurs, comme une perte de tems, c'est presque au contraire l'unique moyen de ne le perdre pas, & de ne prendre pas des peines inutiles. J'avoue qu'avec cette méthode on ne finira que cent pages, dans le tems qu'avec une plus rapide on en auroit expédié mille; mais on retient les cent tout entières, au lieu que de ces mille à peine en seroit-il resté la valeur de cinquante: on a donc fait le double de chemin, si on le compte par les connoissances qu'on acquiert, plutôt que par les pages qu'on lit, & par le fruit qu'on retire de ses lectures, plutôt que par le nombre des heures qu'on y donne. Se faire une Loi indispensable de l'ordre, c'est le moyen de se procurer un esprit juste, & d'arriver à des connoissances solides. Au contraire l'empressement à entasser dans sa Mémoire des idées sans avoir soin de s'assurer parfaitement de leur liaison; c'est travailler à se rendre l'esprit Superficiel.

5. Quand on rappelle une idée dans



dans sa Mémoire, on la fait naître :
comme une seconde fois. Cette se-
conde naissance se fait à peu près ;
comme la première, & elle n'en dif-
fère que par sa facilité. On se sou-
viendra donc d'autant plus aisément
d'une conséquence, qu'elle aura une
plus étroite liaison avec le principe
dont on l'a tirée ; car plus ce prin-
cipe aura été propre à la faire naître,
plus il le sera à la rappeler. On retiendra
encore beaucoup mieux ce qu'on apprend
des autres, si l'on entre dans leurs idées
dans le même ordre qu'ils y sont entrés
eux-mêmes, & si, pour profiter de leurs
connoissances, on suit la même méthode
qu'ils ont suivie eux-mêmes pour se les
procurer, car en étudiant de cette
manière, non seulement chaque vérité
qu'on apprend conduit d'elle-même à en
découvrir une nouvelle, elle aide encore
à la retenir. Cette méthode d'étudier
forme le jugement, & affermit la Mémoire.
Par là nous nous rendons propre ce que
nous apprenons, il nous appartient, il est
véritablement nôtre, il fait partie de nous
mêmes.

Mais avant que de se mettre en
pei-



peine de retenir ce qu'on a lû, il faut s'assurer s'il en vaut la peine, s'il a un sens raisonnable, & si ce sens est bien prouvé. Quand on néglige cette précaution, on court risque de charger sa Mémoire de riens, & de mots vuides de sens, & de plus de s'embrouiller par des erreurs pires que l'ignorance. Mais quand même on seroit assez heureux pour ne tomber que sur des vérités; si on en néglige l'examen, on en pourroit entasser un grand nombre dans sa Mémoire, sans que pour cela on en fût aucune, car, à parler exactement, on ne fait que ce que l'on tient de soi-même & qu'on s'est rendu propre en le cherchant & en l'examinant. Si l'on n'a pas un grand soin de ranger dans un ordre exact ce qu'on apprend; on s'accoutume au desordre, & par l'habitude qu'on en prend on devient à la fin incapable de bien peser l'état des Questions, d'en découvrir les vrais principes & d'aller de conséquence en conséquence, & de lumière en lumière, à la conclusion qu'on se propose d'établir. Ceux qui ont mal étudié, c'est-à-dire, ceux qui n'ont pas sui-



vi l'ordre dans leurs études, ne raisonnent guère que confusément : Un savoir entassé pêle-mêle affoiblit le bon-sens, & ne tend qu'à rendre l'Esprit plus fertile en absurdités.

Si l'on aimoit la lumière plus qu'on ne fait ; si l'on avoit plus à cœur de s'instruire ; si l'on se plaisoit davantage dans le travail ; si l'on avoit soin de faire usage de son jugement plus que de sa Mémoire, ou au moins d'enrichir tous les jours cette Faculté de nouvelles connoissances, au lieu qu'on se contente d'en avoir fait, une fois pour toutes, une provision médiocre ; si enfin on réfléchissoit chaque jour sur ce qu'on a dit & sur ce qu'on a fait, & sur les raisons qu'on a eu de parler & d'agir, comme on a parlé & comme on a fait, on éviteroit une faute des plus communes ; & on n'accableroit pas les autres par des contes cent fois répétés avec le même plaisir pour ceux qui les recitent, & toujours avec plus d'ennui pour ceux qui sont condamnés à les entendre. Il faut que ces gens-là, ces sources intarissables de redites, se soient fait une étrange habitude ou de se regarder eux-mêmes,

mes,



mes, & de s'écouter, comme des Oracles, ou de parler sans attention & de n'avoir en vue que de s'amuser, sans se mettre en peine des autres, & sans avoir aucune inquiétude sur l'ennui qu'ils peuvent leur donner.

On peut appliquer cette remarque aux Auteurs. *C'est un respect qu'on doit au Public, dit le P. Courayer, de ne point le surcharger de redites, & de ne point lui faire lire dans un nouvel ouvrage ce qu'il peut trouver dans une infinité d'autres, aussi commodément & souvent plus à propos.*

Manière
de faire
des Re-
cueils.

IV. Il est bon d'écrire des sommaires de ce qu'on lit, & il est très-nécessaire de faire au moins des abrégés de ce qu'on découvre soi-même en méditant, sans quoi il s'échapperoit bien-tôt : mais il faut avoir soin de bien examiner, & de concevoir nettement avant que d'écrire.

Il arrive assez souvent de s'embrouiller par la multitude des Recueils ; car la multitude produit la confusion, à moins qu'un grand ordre ne la prévienne. Il seroit donc à propos, ce me semble, quand on veut s'instruire sur quelque Science,

de



de choisir un Auteur qui en eût traité toutes les parties, dans la méthode la plus simple & la plus naturelle, & avec une médiocre étendue; il faudroit d'abord le lire avec circonspection, & ne lui passer quoi que ce soit sans examen; il faudroit soigneusement démêler ce que l'on y reconnoitroit d'évident & de sûr, d'avec ce qui s'y trouveroit d'obscur & d'incertain. Après s'être rendu cet Ouvrage très-familier, quand on en liroit d'autres, sur le même sujet, on n'auroit pas besoin de s'arrêter sur les pensées où l'on seroit déjà entré suffisamment, ni sur les preuves que l'on auroit déjà pesées avec soin dans la lecture du premier; on se reduiroit à examiner les nouveaux argumens, & les nouvelles hypothèses, quand il s'en présenteroit, & après avoir examiné & avoir abrégé tout ce qu'on auroit ainsi trouvé de nouveau, on en feroit tout autant de notes, dont on enrichiroit son premier Systême. En-
 fin on reliroit de tems en tems toutes ces additions, pour en faire un seul corps dans sa Mémoire, ce qui ne seroit pas difficile, parce qu'elles
 se-

M. Sgrav.
 Intr. 1114.



seroient rangées dans un ordre qu'on se seroit rendu depuis longtems très-familier, & où les nouvelles connoissances se trouveroient continuellement liées avec les anciennes.

Sur chaque Discipline l'on auroit ainsi des *Systèmes*. Par ce terme je n'entends pas un Ouvrage dont on ne puisse ébranler une partie sans renverser toutes les autres, & qui par le moyen d'un petit nombre de principes, répande un jour parfait sur toutes les questions qui en dépendent, & dissipe toutes les difficultés qu'on pourroit y opposer. On travaille à de tels *Systèmes*, on s'en approche par degrés, mais il ne faut pas témérairement supposer qu'on les ait portés à cette perfection. En attendant on peut se servir d'un Ouvrage qui fasse au moins mention, ou exactement, ou à peu près de tous les sujets qui appartiennent à une Science, & où ils se trouvent rangés dans un ordre aisé à retenir, en évitant les redites, en assignant de différentes places aux choses différentes, en passant peu à peu du simple au composé, & du facile au plus embarrassé.

Un



Un souvenir très distinct supplée P. B. d.
à la présence des Objets , & l'on P. V. p.
ne peut s'y méprendre ; mais pour 154.
peu que le souvenir s'obscurcisse, il
faut être en garde contre la Con-
viction qui se tire du souvenir. Lors
que les choses en méritent la peine,
il ne faut guère, en matière de preu-
ve & de raisonnement, s'en fier au
simple souvenir d'en avoir été con-
vaincu ; il faut se les rappeler ac-
tuellement, & s'en défier d'autant
plus, qu'on auroit plus de peine à
les retrouver, parce que rien ne de-
meure davantage dans l'Esprit , &
n'y revient plus aisément , qu'une
bonne raison , sur tout dans le be-
soin. Pour cet effet.

Mr. de Leibnitz faisoit des extraits
de tout ce qu'il lisoit & y ajoutoit
ses Réflexions. Sa mémoire qui é-
toit admirable ne se déchargeoit point
comme à l'ordinaire des choses qui
étoient écrites, mais seulement l'E-
criture avoit été nécessaire pour les
y graver à jamais.

L'Histoire nous a conservé les
Noms de quelques personnes qui ont
été de vrais prodiges de mémoire ,
quand



quand même ce qu'on en a écrit seroit exagéré de moitié : mais on en voit aussi qu'on pourroit regarder sur ce sujet comme des prodiges d'imbécilité, lorsque d'ailleurs ils ne manquent pas de sens. Un fond de paresse pourroit bien y avoir la plus grande part. Si ce défaut est sans remède, on doit se faire un devoir de s'exclure soi-même de tout ce dont on ne sauroit bien s'acquiter sans le secours de la mémoire. On peut pourtant suppléer à ce défaut par une constante application à procurer à son esprit de la fécondité, par un exercice assidu à méditer, & à penser par ordre. Je suis même persuadé que la mémoire ne tarderoit pas à se fortifier par cet exercice.

On a attribué, à *Raimond Lulle* entr'autres, des préceptes pour fortifier la mémoire ; mais le tems qu'il faut donner pour s'en rendre la pratique aisée, seroit mieux employé à autre chose. Une si grande attention aux mots me paroît dangereuse pour la justesse de l'Esprit, qui dépend de l'attention qu'on donne aux idées.

Il n'y a point d'apparence que, dans quelques recoins du cerveau, se



se trouve écrit un discours que l'entendement de l'orateur life, à mesure qu'il le prononce. Comment veut-on que, dans le cerveau d'un Comédien, se conservent en bon ordre, les traces qui lui fournissent le souvenir d'un grand nombre de pièces de Théâtre. La substance du Cerveau est trop molle, trop arrosée de liquides, trop assujettie à se dissiper, & à se réparer par la nourriture, de même que les autres parties du Corps pour se conserver sans dérangement comme l'exigeroient les actes de la Mémoire, si c'étoit là son principal & véritable siège.

Je veux que des impressions, faites sur nos organes extérieurs aient donné lieu à la naissance de nos premières Perceptions; je ne vois pas qu'on puisse nier, que ces premières idées n'aient donné occasion à l'esprit humain de sentir ses forces, d'en faire naître de semblables, ou d'approchantes, de combiner, de changer, d'étendre ou de diminuer les Connoissances que lui ont fournis les objets extérieurs & le Langage des Hommes. Nous naissons très imparfaits, & par rapport aux connois-

Pensées
sur la nature
de la
Mémoire.

san-



fances, & par rapport aux actions & aux Règles de conduite; mais nous naissons avec le Pouvoir de nous perfectionner; après avoir réfléchi sur une idée & fixé quelques tems nôtre attention sur elle, nous la faisons naître une seconde fois avec plus de promptitude que la première, & une troisième fois avec plus de facilité & de netteté que la seconde, & c'est à ces réitérations qu'on donne le nom de *Mémoire*. L'attention & la reflexion en sont les principes & les fondemens; car l'Auteur de nôtre Ame veut qu'elle se rende attentive, & qu'elle réfléchisse: ce sont les deux grands moiens par lesquels elle se perfectionne.

Nous avons déjà remarqué plus d'une fois que l'Esprit humain forme moins d'idées, & que ses idées ont moins de liaison, lorsqu'il est obsédé de quelques Sensations, que quand il en est libre; à moins que ces Sensations n'étendent ses forces par une certaine satisfaction, d'une vivacité modérée, qu'elles lui donnent. Un Pareilleux refuse de se rendre attentif, la moindre fatigue le rebute, & par là, il n'acquiert point



point la facilité de faire naître une seconde fois, les idées qui se sont présentées à lui une première. Un esprit vif & léger, a bientôt acquis le pouvoir de rendre la naissance à une idée qu'il a d'abord sentie avec vivacité, & sur laquelle il ne s'est fait aucune peine d'arrêter son attention; mais sa légèreté, qui le fait courir d'objet en objet, lui enlève la pensée de s'arrêter assés long-tems sur le même; son empressement pour le nouveau lui empêche de rappeler ce à quoi il ne s'interresse que foiblement; mais une personne de bon goût aime à réfléchir sur la beauté d'une pensée, sur la justesse d'une expression, sur les fruits qu'il en peut tirer: Il se félicite de ces idées, elles lui plaisent, & il aime à les rappeler; il apprend donc sans peine, & retient fermement; c'est-à-dire, il rappelle avec facilité, ce à quoi il a pensé une fois attentivement.

Il est des esprits pesans, dont l'attention peu animée ne se forme que des idées foibles; & voilà pourquoi le pouvoir de les rappeler est presque sans force chez lui, à moins que la persévérance de son attention ne



supplée à son peu de vivacité; mais s'il est d'une humeur sombre, qu'il aime la retraite, & s'il ne se plaît pas dans la variété des objets & des sentimens, il conservera une idée qui a pû lui faire plaisir, il retiendra donc fermement ce qu'il n'aura appris qu'avec peine, au lieu que celui qui est, & paresseux & léger, apprend difficilement & oublie bientôt.

Quand je donne ainsi au pouvoir de rappeler des idées, la principale part de ce qu'on appelle mémoire, je ne disconviens pas que l'entendement ne puisse lier avec quelques signes, le pouvoir de faire naître des idées semblables à celles qu'il a déjà eû; mais ces traces, ces signes, fournissent seulement quelque petit secours, & ne présentent point l'idée qu'ils aident à rappeler; Car cette idée est souvent toute intellectuelle. J'ai connu des Prédicateurs qui écrivoient, sur un petit papier, le premier mot de chaque période de leurs discours, & le lioient avec une épingle au tapis de la chaire: rarement y jettoient-ils les yeux; mais la pensée de ce secours mettoit

toit leurs Esprits en repos, & dégagés de toute inquiétude, ils s'abandonnoient sans distraction au cours de leurs idées; au lieu qu'un moment de frayeur en peut interrompre la fuite, & empêcher de continuer un fil, dont on n'auroit pas crû qu'il fut aisé de s'écarter; C'est ainsi encore qu'un neud dans un mouchoir, nous avertit de rappeler l'idée de quelque chose, qui ne ressemble rien moins qu'à ce neud, & n'a avec lui qu'une liaison arbitraire.

Cicéron, dans le Premier Livre des Questions Tusculanes, Chap. 19. s'exprime, comme feroit un Philosophe de nos jours, dans les sentimens les plus épurés sur la nature de l'ame.

Nos ne nunc quidem oculis cernimus ea quæ videmus, neque enim est ullus sensus in Corpore, sed viæ quasi quædam sunt ad oculos, ad aures, ad nares, à sede animi perforatæ. Itaque sæpè aut cogitatione aut aliqua vi morbi impediti, apertis atque integris & oculis & auribus, nec videmus, nec audimus: ut facile intelligi possit animum & videre & audire non eas partes, quæ quasi fenestræ sunt animi; quibus tamen nihil



sentire queat mens, nisi id agat & adsit. Quid cum eadem mente res dissimillimas comprehendimus, ut colorem, saporem, calorem, odorem, sonum, quæ nunquam quinque nunciis animus cognosceret, nisi ad eum omnia referrentur, & is omnium iudex solus effet.

Tout ce raisonnement aboutit à prouver que c'est l'Esprit lui-même, qui à proprement parler, apperçoit immédiatement ce que le vulgaire attribue aux organes corporels des sens.

Quand nous voions les objets, la petite image, qui s'en forme dans l'œil, est certainement très confuse, & la première idée que l'Esprit reçoit, par le moyen de cette impression, est très peu ressemblante à son objet; l'esprit la perfectionne, & par le soin qu'il prend d'en ranger les traits, il parvient à se former une idée exacte; Une impression, aussi peu distincte que la première, suffit cependant pour la réveiller.

Quand on lit, il n'y a que l'image d'une seule syllabe qui se forme dans l'œil avec quelque exactitude; un coup d'œil cependant suffit pour
rap-



rappeler l'idée de tout ce mot; encore passe-t-on si rapidement de la vûe du mot à l'idée de ce qu'il signifie, que souvent on a exactement retenu la pensée, sans pouvoir énoncer tous les termes qui ont servi à la faire naître: Cela arrive surtout, lorsque quelques uns des termes qui expriment cette pensée, sont synonymes à d'autres, qui ont précisément la même signification.

Un homme yvre, ou sur le point de l'être; un homme sur le Cerveau duquel une fièvre chaude produit un effet semblable, se trouve dans l'impuissance de rappeler dans sa mémoire un grand nombre de choses qu'on y croit parfaitement gravées. Dans un tel état, des sensations vives & confuses s'emparent tellement de l'esprit, qu'elles lui ôtent la liberté du choix, & le pouvoir de faire naître des idées, à l'exception de quelques unes, qui auront un très grand rapport avec les sentimens dont il est occupé. Un homme assoupi par le sommeil, cède à un certain sentiment uniforme, peu vif; mais profond & opiniâtre, qui engage celui dont il s'est rendu maî-



tre, à refuser son attention à ce qu'on lui dit, & on ne peut l'appliquer à l'intelligence de ce dont on lui parle, que pour des momens très courts.

Il est auffi arrivé à quelques personnes, sur tout après des maladies, de perdre le souvenir de quelques mots, & de ceux là même qui leurs étoient les plus familiers, de leur propre nom. Dans ces cas là, quelques traces auxquelles on avoit lié ces idées se font bouchées. Or les traces les plus ouvertes se trouvent par là à portée de recevoir des viscosités plus grossières, qui au lieu de les traverser, s'y arrêtent, pendant que dans des traces moins ouvertes, le fluide qui entre ne s'arrête pas, mais en les traversant continué à en rendre le passage plus aisé à s'ouvrir.

Enfin l'expérience fait voir que des hommes, qui ont eu toute leur vie beaucoup de mémoire, la perdent peu à peu, & en telle sorte quelques fois, que, dans un tems affés court, elle se trouve totalement perdue. Je conçois que la négligence de la cultiver peut produire
cet



Cet effet ; & il est aussi concevable qu'un grand épuisement, suite d'une longue application, accompagnée de fréquens efforts, jette dans une inactivité, à la réparation de laquelle l'âge oppose un obstacle invincible. Ces gens là ressemblent à des hommes épuisés par les veilles, & de l'esprit desquels, un sentiment tout semblable à celui du sommeil, s'empare entièrement.

De tout ce que je viens de conjecturer, sur la nature de la Mémoire, il est aisé de comprendre, que l'attention, la réflexion, le plaisir, la modération dans les efforts, la répétition, s'unissent pour perfectionner l'heureux pouvoir de donner naissance à des pensées toutes semblables à celles qu'on a déjà eu.

Fin du II. Tome.



T A B L E

DES CHAPITRES

Contenus dans le Tome Second.

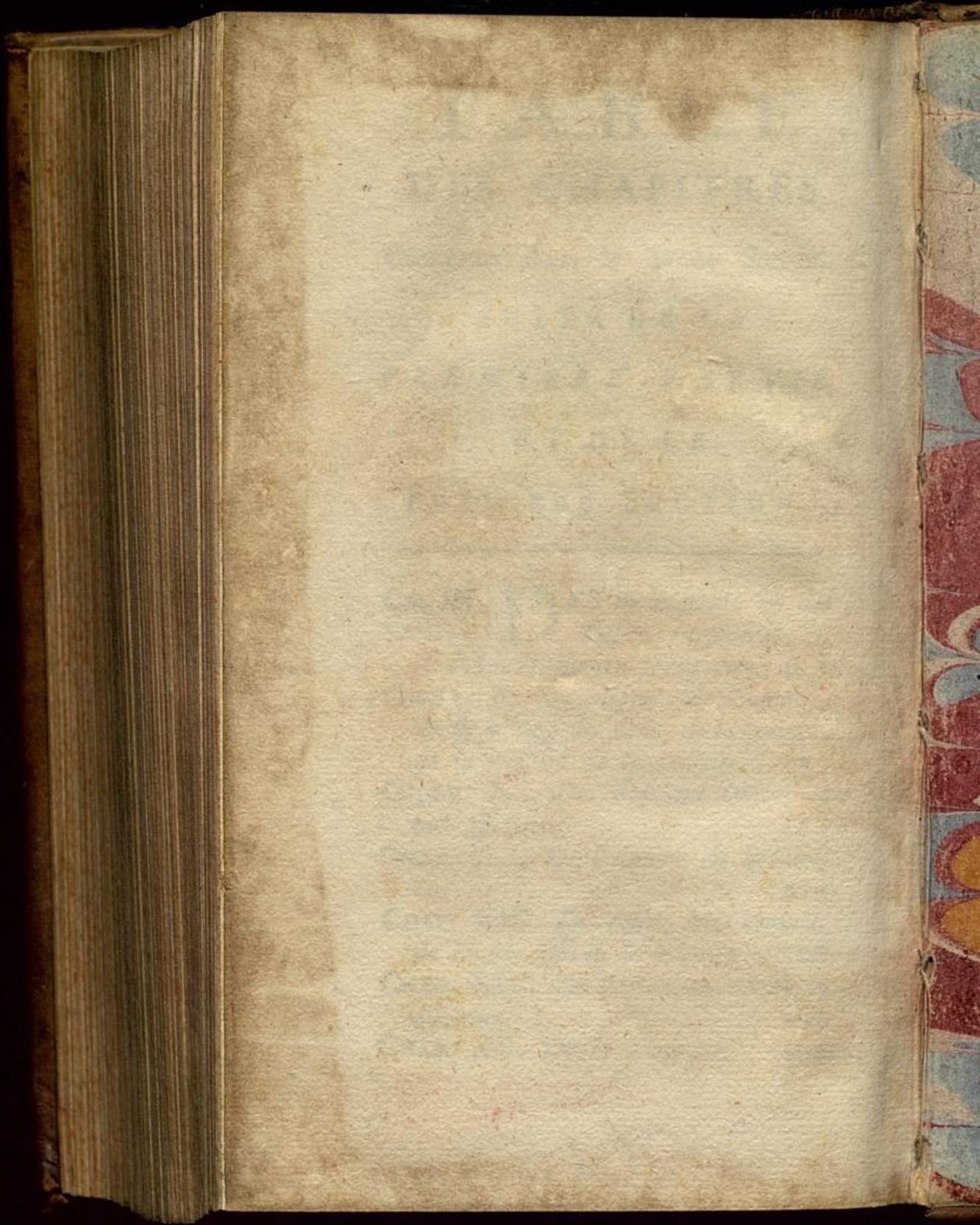
S U I T E D E L A
P R E M I E R E P A R T I E.

E T D E L A
P R E M I E R E S E C T I O N ,

- CH. IX. **D**ES inclinations & des
Passions en général, &
de l'Admiration en particulier. p. I
- CHAP. X. Du mépris, de l'amour,
de la haine, du désir, de la crainte,
de la joie & de la tristesse. 53
- CHAP. XI. Des différens Objets de
nos affections. 115
- CHAP. XII. De l'Amour de la Gloi-
re. 218
- CHAP. XIII. Des désirs, de la crainte,
de la joie & de la tristesse. 306
- CHAP. XIV. De l'attention & de la
diligence. 383
- CHAP. XV. De la Mémoire. 461

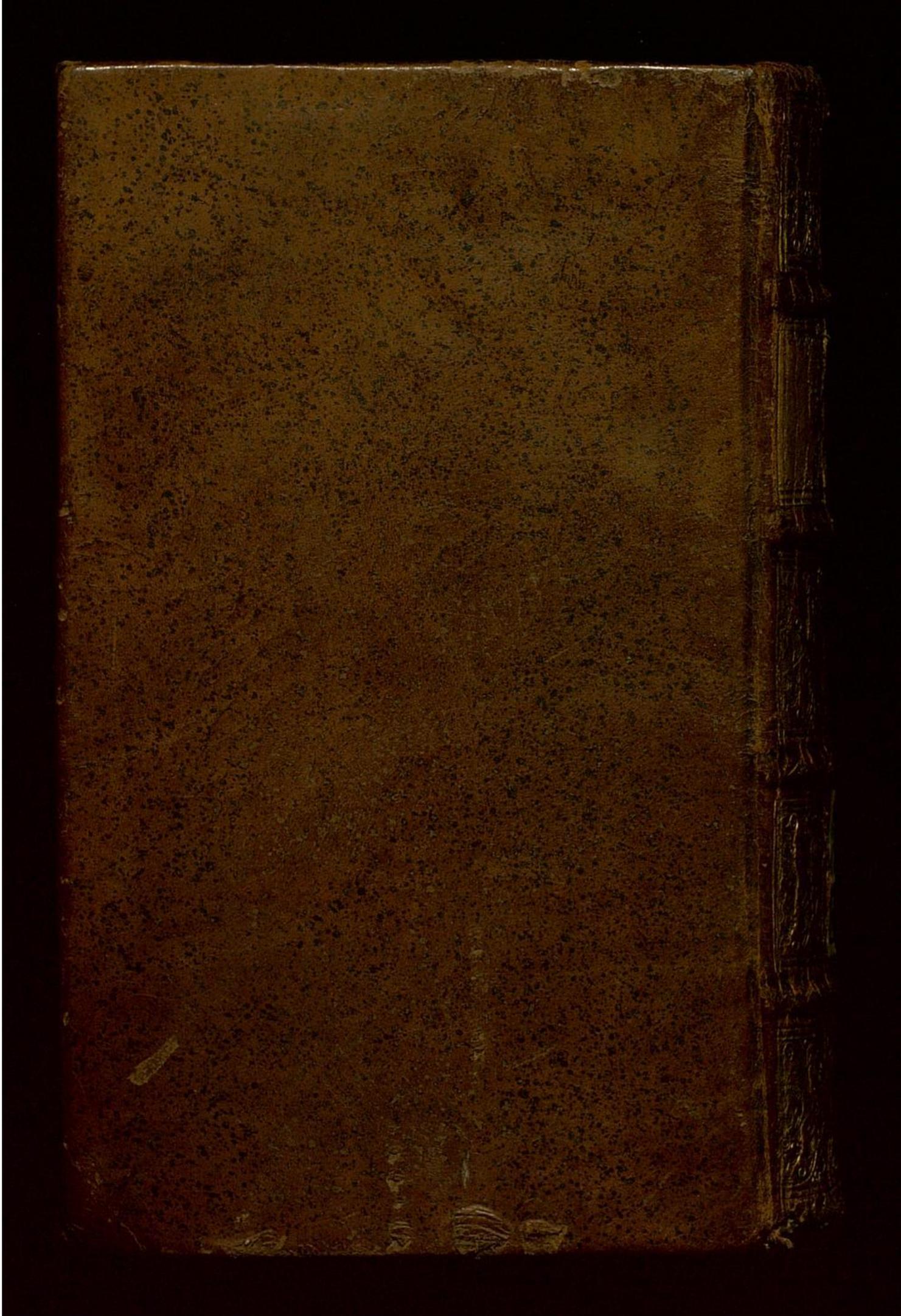








Landesbibliothek Oldenburg



LA
LOGIQUE
DE CROUSAZ.

TOM: I. & II.

Phil I
3
53:1-2

